HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/charletsaviesesl00laco

CHARLET

TOURS, IMP. DE J. BOUSEREZ.

au Celebre Observantin de Bourg

Son vieil ami

De la Combe

A. B.
PISAN.

763.021 M
L719c

CHARLET

SA VIE, SES LETTRES

SUIVI D'UNE

DESCRIPTION RAISONNÉE

DE SON ŒUVRE LITHOGRAPHIQUE

PAR

M. DE LA COMBE

ANCIEN COLONEL D'ARTILLERIE

ORNÉ D'UN PORTRAIT DE CHARLET

..... Je ne veux pas que dans mon portrait on me reconnaisse à une verrue....

CHARLET, *La Plume, causerie artistique.*

PARIS

PAULIN ET LE CHEVALIER

ÉDITEURS DE L'ILLUSTRATION

Rue Richelieu, 60

MDCCCLVI

HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

	Pages
Introduction.	3
Naissance de Charlet Son éducation.	6
Fragments philosophiques recueillis sur un garde-main.	7
Charlet à l'atelier de Gros.	11
Charlet fait la connaissance de Géricault.	17
Voyage à Londres. Géricault veut se suicider.	18
Lettre de Géricault à Charlet.	19
Le colonel de Rigny dîne avec Charlet chez Géricault.	22
Lettres du colonel de Rigny.	23
Portrait de Charlet.	25
Anecdotes.	26
Lettre en vers de Charlet à son ami Bellangé.	32
Lettre au peintre Gué, avec une vignette.	33
Lettre à Bellangé.	34
Mariage de Charlet.	36
Quelques lettres de Charlet à sa femme, avant son mariage.	37
Lettres à M. de Musigny.	40
Lettres au colonel de Rigny, à sa garnison de Vendôme et d'Epinal.	48
Révolution de Juillet. La politique de Charlet.	53
Demande d'un logement au palais des Beaux-Arts.	57
Lettres au général de Rigny, à Compiègne.	59
Billoux.	61
Campagne d'Anvers. Fragment de journal. Lettre de Charlet à sa femme.	63
Lettres au capitaine Voirin ; au lieutenant Pajol.	67
— au colonel de La Combe, à Tours.	66 et 69

Pages.

Emeutes de 1832. Lettre de Charlet à son colonel. 71
Il est nommé chef de bataillon. 73
Charlet peintre. 74
Lettre au général de Rigny, à Lille. — La femme méchante et bel esprit. — Demande d'un manteau. 77
Au même. — Lettres au sujet de la demande de décorations. 80
Lettres à M. de Querelle. 82
Lettre à M. Feuillet de Conches. 84
Charlet dessinateur. 58
Quelques conseils de Charlet sur l'aquarelle. 88
Son tableau : *Episode de la Campagne de Russie.* 90
Lettre au général de Rigny. Demande d'un meuble en échange d'un tableau. 93
Lettres à M. Mouffle (en prose et en vers). 96
Echec de Charlet dans sa demande à Messieurs le l'Académie des Beaux-Arts, pour remplacer Carle Vernet. 89
Lettre à M. Heim, membre de l'Institut. 99
Charlet est nommé professeur de dessin à l'ecole Polytechnique; satisfaction qu'il en éprouve. 100
Réflexions de Charlet au sujet de l'enseignement du dessin à l'école Polytechnique. 101
La plume. — Causerie artistique. 109
Préface de la vie de Valentin. 118
Le maître de ceux qui n'en veulent pas. 120
Charlet veut résilier son grade de chef de bataillon de la garde nationale. — Lettres à ce sujet. 123
Lettres à son ami le capitaine Feine. 225
Opposition politique de Charlet. — Lettre au sujet des affaires d'Orient, en 1840. 127
Charlet lithographe. 131
Visites à M. Feuillet de Conches. Vignettes. 135
Lettre au général de Rigny, à Bourges. 136
Procédé de gravure au vernis mou. — Description de vingt-quatre pièces. 139
Charlet se retire de la garde nationale. Lettre à ce sujet. 142
Lettres à Mme Lejeas; séjour chez cette dame. 143
— à M. Lalaisse, à M. Canon, ses professeurs adjoints à l'école Polytechnique. 147
Lettres à M. Mouffle. 151
— à M. Aubry. 156
— à M. Perrotin. 162
— à M. D... 166
— à M. Letellier. 168

Pages.

Au colonel de La Combe. — La flétrissure (1844). 178
Au même. — Chanson philosophique et politique. 182
Lettre au même, pour lui annoncer son projet d'une galerie militaire. 185
Lettres au même. 187
Lettre à son ami Bellangé, à Rouen. 190
Lettre inachevée et sans suscription. 194
Derniers moments de Charlet. 197

DEUXIÈME PARTIE.

Description raisonnée de l'œuvre lithographique. 207

ERRATA

Page 12, ligne 11, au lieu de : *donc il était*, lisez : *dont il était.*
— 40, ligne 31, — *elle en*, lisez : *elle ne.*
— 52, en tête de la lettre à M. de Rigny, mettez : « *Mon chef.*
— 158, ligne 19, au lieu de : *l'on peut*, lisez : *l'on ne peut.*
— 162, ligne 13, au lieu de : *procédés nouveaux et curieux*, lisez : *procédés nouveaux, et curieux surtout*, etc.
— 180, ligne 5, au lieu de : *fortune*, lisez : *infortune.*

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE CHARLET

SES LETTRES

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE CHARLET

SES LETTRES

..... Je ne veux pas que dans mon portrait on me reconnaisse à une verrue....

CHARLET. *La Plume, causerie artistique.*

I

Nous nous trompons fort, ou Charlet grandira dans la postérité : Il aura transmis la figure vraie, si poétique qu'elle soit, du soldat-héros de cette grande épopée militaire de la République et de l'Empire.

Charlet restera en même temps le peintre et l'observateur le plus spirituel, souvent railleur, maintes fois profond, des physionomies et des mœurs populaires de son époque.

Il a jeté au vent plus d'esprit qu'il n'en fallait pour écrire une comédie digne de Molière, ou un roman comme Gil-Blas, et cependant, jusqu'à ce jour, ce grand artiste a été mal jugé, nous pourrions dire méconnu. Quoique son souvenir soit encore dans toutes les mémoires, on le regarde comme un artiste d'un ordre secondaire, sauf un bien petit nombre de juges d'élite qui, l'ayant vu et étudié de plus près, ont su découvrir en ses ouvrages le sceau du génie. Pour les autres, Charlet est un homme d'esprit, sans aucun doute, mais ce n'est qu'un *faiseur de caricatures*, et les légendes qui accompagnent ces dessins ne sont après tout que de ces mots français produits en si grand nombre et aussitôt oubliés que mis au jour.

Un critique a dit, jugeant Charlet d'une manière plus sérieuse que d'autres : « Otez à Charlet son patriotisme et son cœur de plébéien, vous n'avez plus qu'un dessinateur adroit, un observateur ingénieux,

On l'a quelquefois comparé à Béranger (1). Assurément il est de la même famille, mais le sentiment de Béranger est bien plus profond, plus humain, plus durable. Béranger est de son temps, mais il est de tous les temps : Charlet est de la Restauration. »

On trouvera bientôt la preuve que cette comparaison est aussi fausse qu'injuste. Non, Charlet n'est pas seulement de la Restauration, il sera de tous les temps et beaucoup mieux placé, peut-être, que d'autres qui de son vivant l'ont écrasé par leur fausse popularité. Charlet sera de tous les temps, car il aura été un aussi grand peintre que pas un de ses contemporains, au moins par la pensée, et, de plus, un dessinateur excellent, moraliste ingénieux et philosophe profond. A ces qualités éminentes, nous avons aujourd'hui à en ajouter une autre, assez rare chez les artistes de nos jours : Charlet fut un écrivain.

Si c'est être écrivain que de trouver des tours neufs, des formes originales, des expressions incisives, pittoresques, qui enrichissent la langue; si c'est être écrivain que de créer des proverbes, cette sagesse des nations; certes, à tous ces titres, Charlet peut prendre rang parmi les hommes qui ont écrit.

Ajoutons que le cœur d'or de notre artiste déborde dans tout ce qui sort de sa plume ou de son crayon, et donne à son style comme à ses dessins un cachet tout particulier. Qu'on veuille d'ailleurs relire avec plus d'attention les mots si gais, si profonds, si touchants, semés dans son œuvre lithographique, on sera moins étonné de nous entendre appliquer à Charlet ce titre d'écrivain; puis enfin ses lettres viendront confirmer nos justes appréciations.

Éveillé par notre propre correspondance, nous avons cherché, nous avons obtenu d'autres lettres. Quoique notre récolte ait été abondante, combien cependant de richesses de ce genre restent encore enfouies dans un grand nombre de mains! Notre travail les en fera sortir un peu plus tard, nous l'espérons.

Charlet écrivait comme il dessinait, d'un premier jet et sous l'impression de sa nature mobile.

Mettez des points et des virgules, je n'ai pas le temps (2).

Jamais probablement Charlet n'a relu une de ses lettres, et on l'eût bien étonné si on lui avait dit qu'elles pouvaient être publiées.

Non-seulement les points et les virgules manquent, mais souvent des mots entiers.

(1) Je ne crois pas qu'il existe une seule notice sur Charlet où le nom de Béranger n'ait été introduit. Sans chercher à établir une comparaison entre ces deux grands artistes, disons que ce sont, à notre avis, deux natures tout-à-fait dissemblables.

(2) Lettre à M. de Rigny.

Et cependant que d'esprit (1), de cet esprit gaulois, de bon aloi, franc, original ! quelle verve et quelle naïveté ! quel heureux mélange d'idées gaies, bouffonnes même, unies aux pensées morales, philosophiques et politiques les plus élevées ! Et tout cela sous une forme si colorée, si pittoresque, que sans aucun doute ces lettres auraient à perdre si elles étaient plus châtiées. Si parfois, et à notre grand regret, nous avons dû y faire des suppressions commandées par divers motifs, jamais nous ne nous sommes permis d'en modifier la forme ou l'expression.

Un mot aussi sur ses poésies. On s'apercevra que loin de suivre le précepte de Boileau : *Vingt fois sur le métier*. . . . . elles ont été écrites, c'est lui-même qui nous le dit, *en cinq minutes, avec une main* (2). Nous pouvons même affirmer qu'il n'a jamais eu l'idée de pénétrer avec elles à l'Académie française, pour réparer l'échec de sa malencontreuse candidature à l'Académie des Beaux-Arts (3).

Nous voulons donc faire connaître à la France un de ses plus dignes enfants, et cela malgré notre insuffisance, car nous ne sommes ni littérateur, ni critique, ni artiste. Mais que ne peut la persévérance ! Et d'ailleurs notre cœur est encore chaud, et, vieux soldat, ayant pris notre modeste part dans cette guerre de géants, nous avons peut-être quelques titres pour parler d'un homme si sensible à l'honneur militaire, à la gloire du pays.

On a dit avec raison que la meilleure biographie d'un artiste était l'histoire de son œuvre et que c'était là qu'il fallait l'étudier et apprendre à le connaître. Et, cependant, on peut croire que pour l'artiste qui procède de lui-même, sa vie est un commentaire utile de ses ouvrages. Puis on veut des détails intimes, des anecdotes, des lettres, etc. etc.; si tout cela se demande pour les autres, à plus forte raison doit-on l'exiger pour Charlet.

Qu'on parcoure notre livre, *tout notre livre ;* alors seulement on connaîtra Charlet. Et nous croyons notre étude tellement consciencieuse et vraie, que les amis même de notre artiste le verront sous un jour nouveau. Alors apparaîtra cette belle et généreuse nature qui trop souvent se dérobait dans le commerce de la vie, et celui-là

(1) Depuis que ceci est écrit, nous lisons dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 8 janvier 1855, où J. Janin rend compte d'une vente d'autographes, ces quelques mots qui prouvent que l'esprit si fin du critique a su apprécier tout l'esprit de Charlet :

.....« A côté d'une adorable lettre de Charlet (Charlet qui écrivait les plus charmantes lettres de ce temps-ci).... »

(2) Lettre à Hip. Bellangé.

(3) Nous raconterons plus tard cet échec.

aurait bien mal jugé Charlet qui le mesurerait avec les idées étroites qui ont dominé ses contemporains.

II

Des biographes ont donné à la naissance de Charlet des dates différentes. Lui-même nous la fait connaître sur le frontispice d'une suite de dessins et croquis à la plume, reproduits en *fac-simile* par Isidore Meyer en 1846; il a écrit sur le mur d'une chaumière : « *Charlet, Nicolas-Toussaint, né à Paris le* 20 *décembre* 1792, *de parents pauvres maisonnettes.* » Nous voyons déjà que notre ami aime les jeux de mots et les calembours. Ses lettres ne laissent aucun doute à ce sujet.

Son père, dragon de la République, mourut à l'armée, laissant à son fils unique pour toute fortune, dit ce dernier, « une culotte de peau et une paire de bottes, fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse, et son décompte de linge et chaussures, lequel s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes. »

Charlet restait donc orphelin de bonne heure; mais la Providence lui avait donné une bonne mère, pauvre, il est vrai, mais pleine de cette persévérance et de ce courage si souvent associés à l'amour maternel. Cette mère était un type remarquable; elle avait pour l'Empire, et l'Empereur surtout, un dévouement, un enthousiasme qui tenaient presque du fanatisme. Elle allait aux cérémonies, aux revues, cherchant toutes les occasions de voir le grand homme. Elle ne voulut jamais croire à sa mort, et attendait fermement son retour : « Il remboursera les assignats », disait-elle. Sur ce mot Bellangé a fait une lithographie (1).

Charlet a reproduit sa mère dans plusieurs de ses lithographies et de ses dessins (2). Il en a fait le type de ces vieilles paysannes énergiques et florissantes de santé. « C'est juste la mère Gérard Dow, » dit-il dans une de ses lettres. Maintenant, comment s'étonner que Charlet dont nous connaissons le père, qui a eu pour parrain le maître d'armes du régiment, ne pouvant signer son nom, pas plus que la marraine, faute de savoir écrire; qui, avec le lait de sa mère a sucé l'enthousiasme de la gloire militaire, comment s'étonner, disons-nous, que Charlet ait marché dans la voie qui lui était tracée dès son entrée dans la vie?

(1) Cataloguée lettre *l*.

(2) Indiquons seulement le n° 304 du Catalogue : *Elle a le cœur français, l'ancienne!*

III

A la mort de son père, Charlet fut placé chez une vieille fille pour apprendre à lire. Celle-ci s'attacha beaucoup à son élève, moins encore parce qu'il l'amusait par son esprit naturel que parce qu'il lui expliquait ses songes, et lui donnait de si bons numéros pour la loterie qu'ils sortaient souvent, disait-elle. Mais la mère de Charlet n'avait pas l'intention de faire de son fils un sorcier. Elle le reprit donc à la vieille maîtresse, et, après l'avoir placé pendant peu de temps chez un maître d'école, où ses progrès furent rapides, elle le fit recevoir à l'École centrale républicaine. C'est là que, pour la première fois, sa vocation se révèle : ses premiers essais de dessin étonnent ses maîtres. Plus tard, la digne mère de notre jeune artiste veut payer plus que la dette de la tendresse maternelle. Elle s'impose les plus dures privations, et fait entrer son fils au lycée Napoléon. Il y passa quelques années, et fut un élève assez médiocre.

Charlet resta toujours reconnaissant des soins donnés à son enfance. Il aimait tendrement sa mère, et jusqu'à son dernier jour il l'a entourée de soins et de respects.

A la sortie du collége, trouvant sa mère épuisée de ressources, il fallait bien que Charlet aidât à gagner le pain quotidien. Cette nécessité fait qu'il courbe sa grande taille et devient petit commis de mairie enregistrant et toisant les jeunes conscrits de l'Empire, que ses crayons illustreront un jour. Si quelqu'un alors avait eu l'idée de collectionner ses pancartes bureaucratiques, quel trésor de verve et d'originalité naissantes on y aurait trouvé !

Ici se place un épisode honorable dans la vie de Charlet. Il combattit bravement dans les rangs de la garde nationale qui voulait contribuer à défendre Paris contre l'invasion en 1814. Lui-même va nous rendre compte de la part modeste qu'il prit à cette action. Prévenons nos lecteurs que le plus grand nombre des fragments que nous nous sommes appropriés sont écrits, comme celui-ci, sur des garde-mains souvent couverts de croquis et d'estompades. Ce qui suit a dû être écrit vers 1840 :

« ..... Paris, cette vallée de boue et de larmes, ainsi que l'a dit un homme de beaucoup d'esprit et de talent, le poëte Duveyrier, fervent saint-simonien, ayant même fait tous ses efforts pour faire de moi un adepte de sa doctrine. Moi saint-simonien ! *c'eût été un spectacle à ravir la pensée...* — Mais,

en effet, ce n'eût pas été plus extraordinaire que de voir un sultan constitutionnel et des pachas parlementaires. Mon Dieu, doit-on s'étonner de rien ! Voyez ce qui se passe parmi nous, à la Chambre, par exemple : eh ! bien, à la Chambre, il y a des renégats, comme il y a des parlementaires en Turquie.

« Je disais donc : Paris, vallée de boue et de larmes, renferme plus d'un million d'habitants ; sur ce million, on compte soixante mille gardes nationaux..., et sur ces soixante mille, cinquante mille qui font le service malgré eux, le maudissent et le vouent à tous les diables, tout en admirant la forme constitutionnelle et l'institution. Les dix mille zélés forment donc seuls le morceau de résistance à l'émeute. On les voit au premier coup de baguette descendre dans la rue, c'est-à-dire un certain nombre, attendu qu'il y en a un certain autre nombre qui ne vient qu'au dernier coup. Hélas ! c'est un si triste spectacle que celui de la guerre civile...; voir couler le sang français par la main des Français; c'est une horrible nécessité, et je conçois l'hésitation du père de famille.

« Tous les trois ans, ces soixante mille gardes nationaux s'assemblent et se présentent avec *un grand nombre de manquants*, comme l'a dit un livre d'ordres d'une légion. La moitié de ces soixante mille gardes se présente donc à l'élection ; là, les officiers ignorants promettent et jurent de s'instruire, puis n'en font rien... C'est égal, on rit et on ne leur en veut pas. Le Français né malin aime à rire. Là, les plus mauvais citoyens sont les plus exacts et les plus actifs ; là se dénouent les intrigues filées de longue main.

« *M. un tel*, poussé par *M. Chose*, cherche à renverser *M. Machin*, que la compagnie traite de *machine*. *M. un tel* est un homme en bonne position ; il procurera à *M. Chose* une inspection de travaux...; enfin, *M. un tel* est un homme du Pouvoir que l'on verrait arriver avec plaisir. Il s'est rallié franchement... à une excellente place et à des honneurs que sa bonne mine et l'agrément de sa personne ne pouvaient manquer de lui procurer. *M. un tel* est donc l'homme de la chose... On vote d'enthousiasme ; ..... un mois après, on cabale contre lui ; *M. Chose* est mécontent de *M. un tel*, et *M. Machin* a grandi dans l'opinion depuis qu'il n'est plus rien... *M. Machin* est

regretté. Voilà l'histoire de tous les pouvoirs et de toutes les élections.

« Après la révolution de Juillet, la garde nationale, imprudemment licenciée par les conseillers de ce pauvre Charles X, homme souverainement bon et généreux, mais ne comprenant pas son époque, homme qui, en d'autres temps, aurait laissé la devise de Charles le Bon, qualité négative sur le trône et qui ne mène souvent qu'à l'exil ou à l'échafaud, la garde nationale, dis-je, fut rappelée. Qui ne se souvient de ces premiers jours qui suivirent la révolution de Juillet? Quelle ardeur, quelle joie, que d'espérances (1)! On s'assembla, j'étais de la deuxième légion; j'y avais servi cordialement, civiquement, comme sergent-major, pendant treize ans; j'étais une des figures historiques du bataillon commandé en 1814 par un homme plein d'honneur et de courage, M. Odiot. Il nous avait fait faire notre devoir, et avec une poignée de gardes nationaux et les débris d'une compagnie franche, il avait arrêté la marche d'un bataillon de grenadiers de Sibérie.

« Je vois encore ce bataillon serré en masse, marchant avec un calme désespérant pour de mauvais soldats comme nous. Enfin nous l'arrêtâmes, Dieu aidant fortement. Notre position critique l'avait sans doute frappé.

« On s'assembla donc : la compagnie Laffitte, après avoir proclamé avec un magique enthousiasme cet honorable et bon citoyen capitaine en premier, me décerna le même honneur, et fit du plus humble des sergents un capitaine en second.

« Un an après, force me fut de quitter cette bonne compagnie. Je demeurais rue de Sèvres; la garde nationale était avant tout une affaire de quartier. On m'offrit le grade de capitaine de grenadiers; je fus nommé. Celui que je remplaçais, fort honnête homme, bon père, bon ami, bon époux, n'entendait rien à la chose. Il avait organisé des catégories, accouplant certaines personnes avec certaines autres, tout cela maladroitement, quoique avec de bonnes intentions, ne sachant pas que le meilleur moyen de ne pas attirer l'attention sur les gens, est de les confondre dans la foule, et qu'il vaut mieux endurer

(1) Il en est toujours de même en France, les premiers jours !!! (Note de l'éditeur.)

certains propos, certaine odeur, que de se voir désigner et montrer au doigt comme etc. etc... Le sergent-major était homme de tête et d'action ; je fis, lui aidant et quelques bons citoyens, une belle et bonne compagnie. Le républicain fumait près du légitimiste, en causant de Taglioni ; le juste-milieu pouvait se livrer à toute sa joie et son admiration sans qu'on le trouvât ridicule. C'était une vraie famille assemblée pour le salut commun. J'en étais le chef presque absolu ; je dis absolu, car souvent nous y faisions des choses illégales, mais qui plaisaient à la compagnie, et cela sur une simple proposition. C'était illégal, c'est vrai ; mais quand la légalité tue, il faut faire de l'illégalité. Ce bon colonel... l'avons-nous tourmenté !... Il était dans le droit ; c'est égal, on désobéissait avec des formes admirables. Moi qui suis né Français et malin, je ris encore aux larmes... C'est un type particulier que le Français : il se bat, se fait tuer, exécute les choses les plus sérieuses et les plus étonnantes en riant. L'Anglais est l'antipode ; il a pris le bâton de la vie par le mauvais bout..., car la vie est un bâton ; il s'agit de le prendre par le bon bout.

« Ayant donc formé et discipliné cette belle compagnie de grenadiers, l'assaut de l'élection me jeta sur la brèche du commandement du bataillon..... »

La paix avait dû diminuer les fonctions de Charlet, et une teinte un peu trop prononcée de bonapartisme le fit remercier et congédier de ses modestes fonctions. Ses biographes ajoutent : « On crut en faire une victime, on le força de devenir un grand artiste. »

Sous ce rapport, Charlet aurait donc eu à remercier la Restauration, à laquelle il a fait la guerre cependant, mais guerre bien naturelle de sa part. La chute de l'Empire, en froissant ces idées, ne pouvait manquer d'agir sur son imagination. Il avait été élevé à ne voir la France qu'au milieu de la gloire militaire. La Restauration, qui succédait à des désastres et venait les réparer, lui apparaissait à tort comme la négation de cette gloire.

IV

Charlet, décidé à suivre sa vocation, voulut apprendre, tout contraint qu'il était d'enseigner lui-même pour gagner le pain de

chaque jour. A cette époque « *il savait à peu près faire une tête sans beaucoup d'ombre.* »

Il prit pour professeur « un croûton nommé Lebel, élève racorni de David, alors que la rotule des Atrides se montrait même à travers les pantalons dans les tableaux d'un grand nombre des victimes du grand maître (1). »

Il est probable que Charlet payait son enseignement en coopérant aux leçons que son professeur donnait dans quelques maisons d'éducation. De son côté, il avait aussi des élèves. Nous avons connu un officier d'artillerie qui, très-jeune alors, avait reçu de ses leçons. Elles étaient longues, et tout en surveillant son élève, Charlet dessinait lui-même et avait rempli deux grands registres dont les feuillets servirent plus tard à allumer le feu : Souvenir plein de regret pour notre camarade, devenu aussi un dessinateur de talent.

En 1817, Charlet se présente à l'atelier de Gros. Il y trouve un grand nombre d'élèves, dont les noms ont acquis plus ou moins de célébrité. Nommons entre autres : Delaroche, Bonnington, Hip. Bellangé, Robert Fleury, Roqueplan, Eugène Lami, Barye (le sculpteur), Belloc, Destouches, Coutan, Debay, Signol, etc. etc.

A cette même époque, Charlet mettait au jour ses premières lithographies. Elles ne furent appréciées que par un bien petit nombre de connaisseurs, et n'eurent dans le public d'autre succès que celui que leur donnait leur couleur politique.

Gros, dont les pages remarquables démentaient souvent l'enseignement, était, comme professeur, éminemment classique. Il ne jurait jamais que par David, et dans ses corrections, dans ses conseils, il répétait sans cesse : « Ce n'est pas moi qui vous parle, c'est David, David, et toujours David. »

Gros avait le tort de ne pas accepter la vocation de chaque élève pour tel ou tel genre, et de vouloir les couler tous dans le même moule, grec ou romain (2). Ainsi Bonnington entre autres, cet habile aquarelliste, fut tellement grondé et tourmenté par le maître qui l'appelait un faiseur *de chics et de facilités*, qu'il se vit forcé d'abandonner l'atelier, n'ayant jamais fait que dessiner d'après nature, sans avoir même essayé de peindre.

Gros, heureusement pour sa gloire, se mit souvent en contradic-

(1) Lettre de Charlet.

(2) Et cependant David disait à ses élèves : « On peut étudier les grands maîtres ; mais c'est la nature seule qu'il faut suivre : on se fait toujours soi-même. Je veux vous préparer pour vous, pour votre nature, et non contre nature. (Feuillet de Conches, *vie de Léopold Robert.*)

tion manifeste avec son enseignement et ses doctrines ; il put alors produire des pages telles que la *Bataille d'Eylau*, les *Pestiférés de Jaffa, Aboukir*, qui rendront son nom immortel. Plus tard il revient à ses idées classiques, ne produit rien de grand et meurt de désespoir.

Dans cet atelier de Gros, Charlet seul, suivant une route à part, fut dès le premier jour jugé et apprécié dignement par son maître, qui prédit son avenir. Aussi avec lui ne fut-il jamais question de grands prix, de concours, de voyages à Rome.

Très-flaneur de sa nature, Gros faisait de fréquentes et longues stations chez l'éditeur Delpech, donc il appréciait l'instruction et aimait la personne. Or Delpech vendait les premières lithographies imprimées par Lasteyrie. Gros pouvait donc connaître ces beaux essais du crayon de Charlet.

Un des biographes de notre artiste raconte que Charlet reçut un jour, en entrant dans l'atelier, un témoignage public de satisfaction de son illustre maître. Cela n'est guère vraisemblable, et Gros ne pouvait pas démentir devant ses élèves les principes de son enseignement. Mais quand il avait pris la palette de Charlet pour le corriger, qu'il se trouvait assis à ses côtés, il lui faisait, et à voix basse, ses compliments : « J'ai vu telle de vos compositions, lui disait-il, c'est bien, très-bien, continuez... » Et encore paraissait-il craindre, malgré toutes ces précautions, que le voisin n'entendît les éloges donnés à un tel écart de la route classique. Nous tenons de Delpech lui-même que plusieurs fois Gros s'était écrié en voyant un dessin de Charlet : « Je voudrais avoir fait cela. »

Vers 1820, après trois années environ de séjour à l'atelier, Gros dit à Charlet : « Allez, travaillez seul, suivez votre impulsion, abandonnez-vous à votre caprice, vous n'avez rien à apprendre ici. »

V

Arrêtons-nous à ces premières années de 1817 à 1820, pendant lesquelles Charlet a déjà produit un grand nombre de chefs-d'œuvre édités par Lasteyrie et Delpech.

Ces années furent rudes : sauf les encouragements de quelques rares amis et artistes ; de Gros, dont nous avons déjà parlé ; de Géricault, dont nous parlerons bientôt, encouragements qui durent, sans aucun doute, exercer de l'influence sur lui, Charlet ne reçut aucune marque de sympathie du public. Une seule de ses compositions, le *Grenadier*

de Waterloo, eut du retentissement et fut vendue à un très-grand nombre d'épreuves ; il fallut même refaire une seconde pierre. Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette belle traduction du mot célèbre attribué à Cambronne (et nous avons des raisons de croire que le mot lui-même appartient à Charlet) n'a eu de succès que sous le rapport politique, et par opposition à la Restauration. Le mérite artistique de cette œuvre ne fut compté pour rien; et, ce qui le prouve, c'est qu'au même moment de magnifiques pièces ne trouvaient pas d'acheteurs, et par conséquent d'éditeurs, au plus vil prix. Plusieurs de ces pièces n'ont été tirées qu'à quelques épreuves d'essai. Les pierres étaient rares ; notre artiste, voyant son œuvre méconnue, croyait s'être trompé; il effaçait sa pierre, et recommençait avec un courage et une persévérance dignes d'un meilleur succès.

Quelques jours après son entrée dans l'atelier de Gros, il porte une pierre à Delpech. Or, ce dernier attendait un dessin promis par le maître, dont il a en effet imprimé quelques essais lithographiques. Il prend la pierre des mains de Charlet, la regarde, paraît satisfait. « Mais pourquoi donc, dit-il, Gros n'a-t-il pas signé son dessin? — « Mais par une excellente raison, répond Charlet, c'est que c'est moi qui l'ai fait. » Delpech ne voulut pas l'imprimer ; il fut donné à Engelmann, qui en tira un très-petit nombre d'épreuves (1).

Cependant, un peu plus tard, et probablement sur la recommandation de Gros, Delpech devint l'éditeur de Charlet, mit au jour ses lithographies de juin 1818 à novembre 1819. On peut supposer qu'il a dû vendre à grand nombre les deux suites des *Costumes militaires français*, dessinés à la plume, et de la *Garde Impériale*, ne fût-ce qu'aux enfants pour les colorier. Ces deux suites sont peu communes; quelques pièces de la première sont très-rares.

Ce succès aurait dû permettre à l'éditeur de continuer à imprimer Charlet: Mais, disons-le à regret, il avait si peu de considération pour le talent de l'artiste, ce talent était si peu apprécié du public, que le nom de Delpech ne se trouve pas sur plusieurs des dessins édités par lui; et que, faisant paraître chaque année un album lithographique, auquel tous les artistes à la mode apportaient leur concours (plusieurs aujourd'hui totalement ignorés), il ne jugea pas Charlet digne de prendre rang parmi cette pléiade.

A cette même époque, Charlet avait en dépôt chez Delpech des dessins aux prix de six à douze francs. Ils ne se vendaient pas plus que ses lithographies; quelques-uns ont atteint plus tard aux ventes publiques des prix très-élevés.

(1) Catalogue, n° 19.

VI

Ne retirant aucun avantage de ses nombreux travaux, Charlet dut tenter la fortune près d'un nouvel éditeur. Il s'adressa à Motte, qui demeurait alors rue des Marais.

Motte, excellent homme, habile lithographe, aimant les artistes, ne fut pas pour Charlet un éditeur plus fructueux que ses prédécesseurs. C'est de son imprimerie que sont sortis plusieurs des plus beaux dessins de Charlet; comme tant d'autres, ils n'ont été tirés qu'à un très-petit nombre d'épreuves, dans la conviction où était l'éditeur que ces épreuves ne seraient point vendues.

La vieille Armée française, suite de costumes d'Infanterie, est une des plus énergiques créations de Charlet (1). Nous citerons entre autres le frontispice (un vieux Sapeur), le Sapeur en grande tenue, le Porte-Drapeau; ce sont des chefs-d'œuvre. S'ils les avaient copiés, les statuaires de nos jours n'auraient pas donné si souvent ces types militaires ridicules qui décorent plusieurs de nos monuments (2).

Charlet, au moment de commencer son œuvre, écrivait à Motte :

« Envoyez-moi demain des pierres; si elles m'arrivent de bonne heure, je serai content et en verve. Cette collection pourra bien aller à quarante ou cinquante numéros, et elle fera suite à la Garde Impériale. Peut-être aura-t-elle quelque succès parmi les amateurs, et ne ressemblera d'ailleurs en rien pour l'aspect aux soldats dont on est blasé. Et ce sera une chose à garder pour les amis de notre vieille gloire. »

Racontons comment cette suite si belle et commencée avec tant de verve ne comprend que douze numéros (trois autres tirés à trois épreuves) au lieu des quarante ou cinquante annoncés. Cette collection avait été éditée au compte de Charlet. L'artiste donna d'abord douze pierres, et, plusieurs mois après leur impression, il vint s'enquérir auprès de Motte du succès de son œuvre. On en avait vendu pour vingt-quatre francs! « Bien, dit Charlet, cela n'a pas été goûté, et je le comprends; c'est ma faute; mes dessins manquent de ton. Placez-moi toutes ces pierres sur une table, dans la chambre voisine; je vais faire quelques corrections. »

Un moment après, les pierres étaient grattées, et Motte, arrivant

(1) Catalogue, nos 187 à 201.

(2) Indiquons encore comme un magnifique modèle de statue le n° 76 du Catalogue : Cuirassier portant un drapeau.

au milieu du massacre, pouvait à grand'peine en sauver quelques-unes; mais, comme toujours, les plus belles étaient anéanties. On comprend donc que cette suite complète soit de la plus grande rareté.

Les suites militaires que nous avons réunies en une même section dans notre catalogue de l'œuvre lithographique de Charlet, sont sans aucun doute l'image la plus fidèle et la plus vivante, sous leurs divers uniformes, des belles armées qui maintinrent si haut la gloire du nom français.

Hippolyte Bellangé, si bon juge en cette matière, car c'est lui et Raffet qui ont continué le plus énergiquement Charlet, nous écrivait dans le temps: « Jamais personne ne parviendra à cette vérité dans les types et dans les allures que Charlet possédait si bien et qui le rend inimitable. Dans cent ans, on consultera son œuvre comme la reproduction la plus fidèle des costumes et des militaires de notre époque. »

Le soldat d'Horace Vernet, et d'un grand nombre des artistes contemporains, est un soldat de convention, un comédien habillé en soldat, le soldat de Scribe si vous aimez mieux; spirituellement dessiné, habillé, *ficelé*, mais manquant de caractère et de vérité.

Le tambour se fait entendre, un régiment passe, Charlet le suit, le conduit à l'exercice, le ramène à la caserne. Il rentre, et de son crayon sort un soldat, type exact du régiment qu'il vient d'étudier. On ne saurait trop admirer cet esprit d'observation qui lui fait donner son caractère à chaque arme. Non-seulement le fantassin ne ressemble pas au cavalier, mais le grenadier est tout aussi différent du voltigeur que le dragon du hussard ou du lancier (1).

VII

Une des plus belles compositions de Charlet: *l'Ouvrier endormi* (2), a été imprimée chez Motte. Trois épreuves seulement de cette pierre ont été tirées.

Malgré toute la répugnance de Charlet à revoir ses ouvrages, je lui montrais un jour cette belle pièce. « Regardez-la, lui disais-je, vous ne ferez jamais mieux. » Contre son ordinaire, il sembla regarder son enfant avec plaisir. « C'est drôle, me dit-il, je n'avais pas vu cela depuis que je l'ai fait (il y avait environ quinze ans). — Dites-moi maintenant pourquoi cette pièce n'a été tirée qu'à trois

(1) Ceci s'applique aux soldats de la République et de l'Empire. Disons, pour être juste, qu'Horace Vernet a mieux réussi quand il a voulu peindre nos jeunes soldats.

(2) N° 100 du Catalogue.

épreuves. — Je me le rappelle : Motte ne voulut pas me donner trente francs que je lui demandais de ma pierre ; je la fis effacer. » Depuis lors un digne collecteur nous a prié de payer pour lui jusqu'à cent cinquante francs une épreuve de cette pièce, si nous pouvions la rencontrer.

Encore une anecdote, et nous n'aurons rien à ajouter au récit des tribulations de notre pauvre artiste.

Motte éditait le grand ouvrage d'Arnault, intitulé : *Vie politique et militaire de Napoléon ;* les artistes les plus célèbres à cette époque devaient en faire les lithographies. Comme toujours, en pareille circonstance, plusieurs firent défaut ; cependant Horace Vernet fournit trois pierres, Géricault deux, Decamps deux, Hippolyte Bellangé et Louis Gudin (1) quelques-unes aussi ; puis vinrent Grenier, Marlet et d'autres. Motte obtint à grand'peine que Charlet fournirait un dessin. Il fit le *Siége de Saint-Jean-d'Acre* (2) ; non-seulement la composition première de Charlet est la plus belle planche de l'ouvrage, mais elle est digne, nous disait Hippolyte Bellangé, « de faire par la pensée un pendant aux *Pestiférés de Jaffa.* »

Il est curieux de parcourir toutes les transformations de cette planche, dont nous possédons sept épreuves. Qu'il nous suffise de dire que Charlet s'étant enfin révolté contre les exigences qui l'avaient contraint à modifier ses idées premières, et même à refaire une autre pierre, on fit corriger son dessin par un nommé Champion, artiste ignoré de nos jours. Celui-ci a touché à toutes les têtes, a promené maladroitement son crayon sur la pierre ; et puis on a tiré la masse des épreuves jugées dignes, seulement alors, de figurer dans l'ouvrage. Quelques rares épreuves du dessin primitif de Charlet sont insérées dans les premiers exemplaires du livre (3).

En voilà assez pour démontrer combien les biographes de Charlet se sont trompés quand ils affirment « que ses premières lithographies furent enlevées, qu'elles firent révolution dans le goût du public » ; jamais, au contraire, commencements ne furent plus difficiles ni moins encouragés. Il fallut à notre artiste toute sa modestie, toute la force de sa vocation et l'énergie de son caractère pour surmonter de si grands obstacles.

Charlet n'a commencé à devenir populaire, à tirer quelques avan-

(1) Frère du peintre de marine. Bien jeune encore, il s'est noyé en se baignant dans la Seine.

(2) Catalogue, nos 106 et suivants.

(3) Ce Champion avait commis le même sacrilége sur les deux planches de Géricault, et cependant il avait été le camarade de ce dernier à l'atelier de Guérin. Il est mort à Paris il y a quelques années, misérable, dit-on. Sa fin a dû être bien triste, si dans ces derniers moments ses méfaits lui sont revenus à la mémoire.

tages matériels de ses travaux que quand les frères Gihaut sont devenus, en 1822, ses amis et ses intelligents éditeurs; depuis, et jusque dans les dernières années de sa vie, il a marché de concert et dans la meilleure intelligence avec eux.

VIII

En 1818, Charlet, obligé de faire tous les métiers pour vivre, était employé pour le compte de *Juhel, peintre barbouilleur philosophe,* à la décoration d'une auberge. On pourrait voir probablement encore à Meudon, *aux Trois-Couronnes, lapins, lièvres, canards, brioches,* etc. etc., peints sur des volets, ainsi qu'un homme debout, indiquant de la main l'écurie. Ce sont là les premières peintures de notre artiste.

Voici comment plus tard il me racontait un épisode si intéressant dans sa vie, certain jour qu'il m'avait mené dîner à Meudon, pour se souvenir, disait-il.

« J'étais dans tout le feu de ces compositions, quand l'aubergiste vint me prier de monter au premier étage où l'on m'attendait; j'y trouvai de joyeux convives attablés, et au milieu d'eux un compagnon qui, après m'avoir dit qu'il s'appelait Géricault, ajouta : « Vous ne me connaissez pas, monsieur Charlet; mais moi je vous connais, et je vous estime beaucoup; j'ai vu de vos lithographies, qui ne peuvent sortir que du crayon d'un brave, et si vous voulez vous mettre à table avec nous, vous nous ferez honneur et plaisir. — Comment donc, Messieurs ! mais tout l'honneur et le plaisir sont pour moi. — Je me mis donc à table, et tout se passa bien, et même si bien que « de ce jour date une amitié que la mort seule a contrariée. Pauvre Géricault, excellent cœur d'honnête homme et de grand artiste (1) ! »

Les deux amis firent, en 1820, un voyage à Londres; ils avaient pour compagnon Brunet, célèbre économiste. A ce voyage se rattachait l'*exhibition* du Naufrage de la Méduse, cette toile de Géricault aujourd'hui classée parmi les chefs-d'œuvre de l'école française, mais qui, exposée au salon de 1819, n'avait eu aucun retentissement.

Charlet dans sa *causerie artistique, la Plume,* dont il sera question plus loin, fait un juste éloge de la digne action du peintre

(1) Lettres de Charlet.

Dorcy, qui acheta à la vente de Géricault ce tableau de ses propres deniers pour qu'il ne passât pas à l'étranger. Il aurait dû ajouter qu'un peu plus tard, Charles X ayant fait l'acquisition de ce tableau sur les fonds de sa liste civile et sans s'arrêter à sa couleur d'opposition politique, en avait définitivement doté la France, comme précédemment Louis XVIII lui avait donné la Vénus de Milo, ce chef-d'œuvre de la statuaire, qu'il tenait du généreux dévouement du duc de Rivière, alors ambassadeur à Constantinople, et du zèle intelligent du comte de Marcellus.

Le public de Londres était admis à voir le tableau de Géricault moyennant un schelling de droit d'entrée ; on distribuait dans les premiers jours aux visiteurs une petite vignette à la plume retraçant ce tableau. On a cru longtemps qu'elle était l'œuvre de Géricault ; nous savons de Charlet lui-même que ce dessin lui appartient, et nous avons dû le cataloguer dans son œuvre (1).

Charlet nous a souvent répété qu'il avait écrit des notes sur Géricault, et qu'il nous les destinait si nous lui survivions. A sa mort, on n'a trouvé aucune trace de ce travail ; mais qu'on se tienne pour averti, et si jamais il paraissait sur Géricault quelque chose d'aussi bien pensé que vaillamment écrit, et de ce style si vif, si original, on ne saurait en méconnaître l'auteur.

Géricault, pendant son séjour à Londres, mit au jour ses plus belles lithographies, entre autres cette suite si remarquable de ses grands chevaux, et plusieurs pièces détachées qui presque toutes sont de la plus grande rareté. L'éditeur anglais Hullmandell n'avait pas été plus intelligent pour les œuvres de Géricault que précédemment les éditeurs français pour celles de Charlet. Comme ces dernières, elles ont été imprimées à bien petit nombre.

Les premières études lithographiques de Géricault prouvent qu'il avait peu l'usage du crayon sur la pierre ; il a dû consulter Charlet, qui maintes fois lui a apporté sa collaboration. Deux pièces à la plume, entre autres, lui appartiennent presque entièrement, quoiqu'elles soient classées dans l'œuvre de Géricault, dont, il est vrai, elles ne portent pas le nom (2).

On sait que Géricault était d'un caractère difficile et malheureux ; sa lettre à Charlet, que nous donnons plus bas, ne laisse aucun

(1) N° 435.

(2) Voici la description succincte de ces deux pièces *moyennes en largeur* dessinées à la plume sur pierre. Elles ne portent aucun nom et ont été imprimées à Londres chez Hullmandell :

1° Marchand de poissons assis et endormi devant son échoppe. Il est entouré d'enfants qui l'agacent.

2° Ane monté par un enfant. Un second enfant le tire par la bride, pendant qu'un troisième le retient par la queue.

doute à ce sujet, et témoigne aussi de l'attachement et de l'estime de Géricault pour un ami qui cependant donnait, avec lui (comme avec tous d'ailleurs), trop souvent cours à sa verve railleuse.

A Londres, le climat sembla influer sur cette organisation maladive, et plusieurs fois il voulut attenter à ses jours.

Charlet, rentrant à l'hôtel à une heure avancée de la nuit, apprend que Géricault n'est pas sorti de la journée, et qu'on a lieu de craindre de sa part quelque sinistre projet. Il va droit à sa chambre, frappe sans obtenir de réponse, frappe de nouveau, et comme on ne répond pas davantage, enfonce la porte. Il était temps! un brasier brûlait encore, et Géricault était sans connaissance étendu sur son lit: quelques secours le rappellent à la vie. Charlet fait retirer tout le monde, et s'assied près de son ami.

« Géricault, lui dit-il de l'air le plus sérieux, voilà déjà plusieurs fois que tu veux mourir; si c'est un parti pris, nous ne pouvons l'empêcher. A l'avenir tu feras donc comme tu voudras, mais au moins laisse-moi te donner un conseil. Je te sais religieux; tu sais bien que mort, c'est devant Dieu qu'il te faudra paraître et rendre compte: que pourras-tu répondre, malheureux, quand il t'interrogera?... tu n'as seulement pas dîné (1)!... »

Géricault, éclatant de rire à cette saillie, promit solennellement que cette tentative de suicide serait la dernière.

Charlet revint seul à Paris. Il continua à faire de la lithographie et des dessins, et vécut aussi modestement que par le passé.

IX

Voici la lettre que Géricault lui écrivait de Londres, le 23 février 1821:

« Je croyais la susceptibilité attachée seulement à mon malheureux caractère; lorsque la passion vient avant le jugement, on est à plaindre alors, et en quelque sorte excusable de se montrer suscep-

(1) Aux âmes timorées qui pourraient être choquées de ces paroles, nous dirons :

« Le discours qu'a tenu Charlet à Géricault est un curieux mélange d'affection et de raillerie. Cette singularité n'étonnera personne parmi ceux qui ont vécu dans le commerce familier de Charlet. La raillerie était chez lui un don si évident, un talent si impérieux, qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire dans les occasions les plus solennelles. S'il n'eût adressé à Géricault, pour le détourner de la mort volontaire, que des paroles sérieuses, inspirées par la philosophie ou la religion, peut-être n'eût-il pas réussi à le sauver; la raillerie, en ramenant de vive force la gaieté dans l'âme qui voulait aller au devant de la mort, est venue au secours de la religion et de la philosophie. »

Gustave PLANCHE. *Étude sur Géricault.* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1841.)

tible ; mais chez vous, mon cher, la susceptibilité devient un défaut plus que ridicule, puisqu'il ne peut être que le résultat d'une petite cause. Si vous eussiez vu les passages de mes lettres où j'affectais plaisamment de vous tenir rancune, vous auriez senti le vrai sens que j'y attachais; et, au lieu de me voir d'un mauvais œil, vous m'auriez conservé le *bon* que j'aime tant, quoique je le redoute pour mes défauts. S'il était donné à tout le monde d'entendre la plaisanterie, mon père ne vous eût pas rendu au sérieux ce qu'il avait ainsi compris. Mes lettres en font foi: et comme je ne vous cacherais pas plus ma rancune que mon amitié, vous les trouveriez au contraire pleines de cette colère exagérée qui n'est entre amis qu'une manière comique et affectueuse de caresser sans fadeur. Chassez donc jusqu'au souvenir de cette fâcheuse impression; et si dorénavant je vous paraissais ou fantasque ou brutal, n'en accusez encore que ma misérable constitution, et accordez-moi amitié et pardon. Que mon portrait ne trouble plus à l'avenir vos séances gastronomiques, et qu'il vous inspire seulement l'idée de boire à ma santé; je fête ainsi la vôtre quelquefois.

« J'ai fait part à M. Jules de votre souvenir, et il m'a chargé de vous dire aussi mille choses. Quant à M. Gabriel de M..., je ne lui ai pas encore répondu; mais je le ferai cependant, grâce à votre bon avis. Je vous avouerai que je l'avais oublié; il y a de certaines gens, *si bons* qu'ils soient, auxquels on ne pense qu'en les voyant. Toute lettre qui n'est pas écrite du cœur est une corvée pour moi. Je ne sais en l'honneur de quel saint ce brave homme m'a honoré de sa prose ou de sa poésie, car les plaisirs champêtres y sont longuement décrits. Il prend aussi la peine d'expliquer le bonheur domestique, les pénates, la tendresse paternelle et l'amour filial...; puis les avantages de la patrie sur le sol étranger, et les *ah!* et les *oh!*... Hélas! je sens combien j'aurai de peine à le dédommager de ses frais; mais il est *si bon*, qu'il me passera encore celle-là.

« J'ai un texte heureux, cependant, pour commencer.... Cher ami, ou trop bon ami... la fortune ennemie... a permis que de ce pays... Ah! quand pourrai-je sur le sol précieux, désirable.... de la patrie chérie....

« Vous trouverez que je me laisse un peu aller à une passion que je blâme si fort en vous; cela est vrai, je l'avoue; mais je déteste la froide chaleur, et cette sensibilité qu'excitent seulement les vents, les orages et le clair de lune avec les pénates.

« Mais vous ne me blâmerez pas, vous, malicieuse vipère; vous vous réjouirez au contraire de me voir aussi méchant que vous, et vous profiterez de cela pour donner un libre cours au venin dont vos

poumons sont pétris. Mon père traduirait cette phrase par *Théodore vous garde rancune.* La candeur de cet excellent père ne lui permet même pas de supposer qu'on puisse exprimer ainsi son amitié. Il prend tout au pied de la lettre, et je voudrais pouvoir vous montrer de quel sérieux il me demandait quelquefois l'explication de certaines *grignadésiardes* qui m'étaient échappées.

« Avouez, cher ami, que nous n'avons avec cette ingénuité aucune analogie, et que le seul rapport qu'il y ait entre mon père et nous, c'est de boire le même vin.

« Adieu, mon cher Charlet, portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois et engagez particulièrement Ledieu (1) à se méfier de vous.

« GÉRICAULT. »

(*Sur une des marges de côté*) :

Avec moi désormais bannissez la rougeur *
Qui de votre beau ** front dépare la candeur ***.

* Ici dans le sens d'une mauvaise honte avec un ami.

** L'adjectif *beau* est ici par une licence que tous les poëtes ont prise d'embellir leur sujet. Homère dit quelque part : *Junon aux yeux de bœuf.*

*** Par licence, puisque la rougeur qui se remarque sur le front est le signe de la candeur *(le plus souvent)*.

X

Revenons sur nos pas pour parler d'une liaison de Charlet qui a tenu une grande place dans sa vie.

C'était en 1819 : M. Alexandre de Rigny, après avoir honorablement servi l'Empire, était alors lieutenant-colonel aux lanciers de la garde royale ; il va nous raconter lui-même comment il fit connaissance avec Charlet :

« Lié avec Géricault, je lui dis un jour : « Je voudrais bien connaître ce Charlet dont le crayon m'arrête et me fascine toutes les fois que je vois nos vieux soldats reproduits avec une si prodigieuse vérité, à la montre de nos marchands d'estampes. Il est.... ou du moins il a été militaire? — Détrompez-vous, me répondit Géricault, c'est un jeune homme assez sauvage de sa nature, et de rude apparence. Comme vous pouvez le juger, ce n'est point un talent d'étude (2). L'étude ne saurait donner ce qui le distingue et

(1) Ledieu, à l'atelier de Gros, avait assez l'habitude de s'attaquer à Charlet, avec lequel il n'était pas de force cependant.

(2) Un jour Géricault, voyant un enfant sortir de l'école et tracer un croquis sur un mur, fut étonné de la hardiesse du dessin. « Quel dommage ! dit-il, l'étude gâtera tout cela. »

ce que j'admire en lui. Venez dîner demain chez mon père, Charlet sera des nôtres. »

« Je n'y manquai pas, comme bien vous pensez ; je trouvai notre homme comme il m'avait été dépeint, et assez bizarrement accoutré de vêtements empruntés partie à la défroque d'un artilleur, partie à celle d'un ouvrier aisé.

« A table il ne parla pas ; cependant quelques saillies lui échappaient comme malgré lui, et d'autant plus piquantes qu'il se montrait plus ignorant ou plus dédaigneux des usages du monde. Il m'avoua depuis que ce jour il avait été sur le point de s'en aller avant de se mettre à table, en voyant pour convive un étranger *si bien couvert*.

« Il finit toutefois par s'humaniser. Quelques anecdotes militaires, dont je fis les frais et qui lui semblaient en dehors de ces histoires banales qui courent les corps de garde, parurent l'intéresser. Il ne cessa presque plus de me regarder de son œil malin, et à la fin du repas nous commencions à nous entendre. Je lui exprimai le désir d'avoir un de ses dessins ; il vint me voir et manger avec moi des omelettes aux fines herbes, tant reprochées depuis. *Inde amicitia*.

« Je fus à mon tour le chercher dans son *taudis*, rue des Petits-Champs. Non, toutes les peintures les plus exagérées des mansardes d'artistes seraient des descriptions de palais en regard de ce grenier obscur rempli d'objets cassés, de vieilles hardes, au milieu desquels je le trouvai dessinant sur ses genoux, et recevant d'une lucarne un jour douteux... On voyait çà et là quelques vieilles défroques de soldats : un vieux chapeau, un vieux casque, un fusil de munition, un sabre du temps de la République, et puis enfin le grabat, perdu au fond de cet obscur grenier.

« Quelque temps après, il fit pour moi une assez grande aquarelle où j'étais représenté entouré d'officiers et de lanciers : un gamin, s'élevant sur la pointe des pieds, demande à s'engager. Ce dessin était admirable de composition et de vérité. Géricault en fixa le prix ; et c'est avec cet argent que Charlet put accompagner son ami en Angleterre, dans ce voyage dont, sans aucun doute, il vous a entretenu souvent et qu'il racontait si plaisamment.

« Je ne puis me consoler d'avoir perdu la lettre qui en contenait le récit. C'était un véritable petit chef-d'œuvre de plaisanterie spirituelle, d'aperçus les plus fins, d'observations saisissantes par leur vérité. Géricault, dont il admirait le talent et qu'il aimait beaucoup ; Brunet, qu'il estimait tant pour son caractère que pour son savoir, n'étaient pas à l'abri de ses sarcasmes. Ces trois natures opposées voyaient les hommes et les choses d'une façon si diverse que l'artiste-

poëte et l'économiste firent beau jeu à l'impitoyable satirique, qui, d'ailleurs, s'en amusait pour se consoler de ne trouver sur sa route que de la bierre forte et du bœuf froid chaque jour... »

XI

A d'autres les phrases ambitieuses, à nous le récit simple et fidèle des détails intimes de la vie de Charlet. Notre but, dans cette étude, est de le faire connaître tel qu'il était. M. de Rigny nous vient en aide, non-seulement en mettant à notre disposition bon nombre de lettres de Charlet, mais en nous fournissant par sa correspondance ces intéressants documents :

6 *janvier* 1849.

« ..... Sous cette grande enveloppe, parfois décousue et plus souvent railleuse, battait le cœur le plus noble, le plus sensible à tout ce qui pouvait grandir et glorifier la France. Ses instincts et son culte étaient là. Son crayon obéissait à ses généreuses pensées. S'il a peint, avec cette vérité que nul n'a pu atteindre comme lui, les vieux soldats de notre première révolution et les scènes militaires de cette époque, c'est qu'à ses yeux les armées républicaines représentaient le pays dans ce qu'il avait de plus glorieux, et couvraient au dehors les atrocités du dedans.

« Personne, je crois, n'a pu mieux que moi connaître Charlet. Son caractère indépendant échappait à toute influence, ou du moins une influence momentanée ne résistait pas à ses réflexions, à sa bonne foi. Son amitié était vive et sincère; mais la moindre contrariété l'effarouchait à ne plus revenir.

« Quand j'étais colonel du 2me de hussards, je le voyais tomber dans ma garnison; puis, quelques jours après, il disparaissait sans dire gare. Il a fait cent fois ce manége, restant quarante-huit heures, restant un mois, et toujours si libre chez moi que je paraissais ignorer et son arrivée et son départ.

« Quand nous étions seuls, sa verve était inépuisable, entraînante; c'était à lui demander grâce. Dès qu'il m'arrivait du monde, il ne disait plus rien, il observait dans un coin. Il allait souvent au quartier causer avec les hussards, ou plutôt les faire causer. Il me rappelait Teniers fuyant son atelier et la foule qui s'y pressait, pour aller vivre parfois avec les paysans et y saisir ses types inimitables.

« Quelquefois, rentrant pour déjeuner, il me priait de le mettre à table avec le sous-officier de planton, dont la conversation devait lui fournir, supposait-il, ample moisson..... »

Janvier 1849.

« ..... Je veux vous dire aujourd'hui l'impression qui m'est restée de mes premiers rapports avec Charlet, parce qu'alors il était bien lui, lui tout seul. Non pas que je veuille donner à entendre que sa nature primitive ou son caractère, comme vous voudrez, aient subi de ces transformations qui ne sont pas rares chez les hommes; mais on a beau dire, la scène qui va toujours s'élargissant à mesure qu'on fait un pas dans la vie modifie singulièrement la vocation et les penchants qui semblaient nous entraîner.

« Dans mes tête-à-tête avec Charlet (à Arras surtout, en 1821), au temps où nous étions jeunes et libres tous deux, nos entretiens s'égaraient sur mille sujets divers, prenaient tous les tons. Eh bien! lorsque nous arrivions aux choses sérieuses, ses pensées s'élevaient à une grande hauteur. Ses réflexions, ses aperçus toujours justes, son langage même contrastaient de la manière la plus piquante avec son entrain sarcastique habituel. Une fois lancé dans ces régions, qu'il n'abordait pas souvent, il est vrai, son âme s'y complaisait, et j'admirais comment la nature y avait déposé les semences d'une philosophie que l'étude n'avait ni développée, ni faussée. Nos conversations, en pareille circonstance, se prolongeaient fort avant dans la nuit. Le lendemain, Charlet se remettait à l'ouvrage, et je remarquais que ses compositions portaient l'empreinte de nos veilles..... »

8 février 1849.

«..... Voici, mon cher ami, tout ce qui me reste de la correspondance de Charlet. Il existe une lacune assez longue jusques en 1829, et cette lacune est d'autant plus regrettable, que notre ami, alors exempt de tous soucis, se livrait à sa gaieté si originale, si caustique et si franche à la fois.

« Je cherche, je fouille inutilement dans tous mes cartons, je ne puis retrouver les lettres qu'il m'écrivait en Espagne, pendant notre campagne de 1823.

« Il était venu à cette époque jusqu'à Bayonne, dans l'intention de me rejoindre à Pampelune : on ne lui permit pas de passer outre. Désespéré de ce contre-temps, il s'arrêta une quinzaine de jours à Saint-Jean-de-Luz, et fit quelques bonnes études, dont il a tiré parti depuis. Il se moquait alors fort spirituellement des libéraux de ce temps, qui qualifiaient cette guerre d'impie et de liberticide, et ne se laissait pas abuser par l'esprit de parti et les déclamations intéres-

sées de ceux qui, comme il le disait, *n'avaient pas place au feu et à la chandelle.*

« J'ai aussi à me reprocher l'abandon de lettres des plus piquantes à des mendiants d'autographes; d'autres se sont égarées dans ma vie errante.

« Mais c'est quand il voyageait avec moi par étapes, soit avec le 2me de hussards, soit avec ma brigade en Belgique, que sa verve était intarissable. C'est surtout avec ses hôtes que notre railleur s'en donnait à cœur joie. J'en étais parfois malade en cherchant à étouffer mes rires convulsifs. Il faut l'avoir vu en de telles circonstances pour savoir avec quelle mesure, toutefois, il pouvait régler ses mordantes épigrammes, pour qu'elles ne fussent pas blessantes. Puis la conversation prenait-elle un tour sérieux, avec des personnes d'un esprit élevé, il écoutait, le col tendu, l'œil plissé. Sa belle et généreuse nature prenait le dessus, et le peu qu'il laissait échapper de ses pensées portait coup; sa figure était alors magnifiquement illuminée.....

« Mais en vérité, mon cher de La Combe, je ne sais pourquoi je vous dis cela, à vous qui avez si bien su le connaître et l'apprécier; vous comprenez, toutefois, comment je me laisse entraîner. Son amitié si vraie, si dévouée à l'occasion, si peu exigeante en tout temps, si naïve dans son expression, me laisse un souvenir profond et triste, et je ne saurais parler de lui sans avoir l'œil humide et le cœur serré..... »

Cherchons à compléter ce portrait déjà si bien tracé par un ami fidèle.

Charlet était très-grand, mais fort et nerveux. Il marchait un peu voûté, et peut-être un défaut de conformation dans l'épaule a-t-il pu apporter quelque influence fâcheuse sur les poumons. Assis souvent au cabaret, près du soldat et de l'ouvrier, pour les étudier de plus près, il était dans l'obligation de partager avec eux le *vin bleu*, de les exciter même par son exemple, afin de faire jaillir leur verve populaire; mais ce qu'on aurait pu appeler des excès chez d'autres n'en était jamais pour lui, grâce à sa vigoureuse constitution.

Sa figure, d'un aspect sévère d'abord et composée de lignes formant des angles sans nul contour, changeait à l'instant même de caractère quand un sourire, souvent malin, il est vrai, mais en même temps bienveillant, venait l'éclairer; rien n'échappait à son regard. Ses yeux vifs, petits, enfoncés dans leur orbite et recouverts d'épais sourcils, devinaient votre pensée. On eût dit en quelque sorte deux pistolets dirigés sur vous. Doué d'une vive pénétration et d'une sensibilité que bien peu savaient démêler sous une forme railleuse, il saisissait d'un coup d'œil le côté faible, et échappait à celui qui, dans

une discussion, pensait être son maître. Plus souvent encore la vérité partait comme un trait, et venait déconcerter ceux qui se croyaient plus habiles que lui. Et cependant il était bon, et d'une telle simplicité qu'on pouvait croire qu'il ne soupçonnait ni son mérite, ni sa célébrité.

Toute sa vie il est resté un enfant, il s'est amusé de ce qui amuserait des enfants. Et même malgré son génie, cette empreinte première du *gamin de Paris* ne s'est jamais effacée chez lui. Son intimité était pleine de charmes, et l'on pouvait, avec lui, aborder tous les sujets, sauf toutefois ce qui avait trait à sa personne ou à ses œuvres, comme aussi aux discussions sur les arts, pour lesquelles il avait une aversion toute particulière. « J'aime mieux jouer aux quilles avec un charbonnier, disait-il, que d'entendre parler peinture. »

Quelques anecdotes et quelques détails achèveront ce portrait.

XII

Quand il était sur la piste de quelques-uns de ces types heureux qui passent si souvent sans s'en douter devant les artistes de génie, Charlet oubiait engagements pris, promesses faites, tout enfin, jusqu'à l'heure de son dîner. Un jour il était invité chez son capitaine, M. Laffitte, en nombreuse compagnie. En route il rencontre trois soldats dont les gestes et les physionomies lui promettent de bonnes études. Charlet les aborde militairement, et les convie au cabaret. Là quelques libations les lui livrent tout entiers; mais les trois braves, voulant rendre au *bourgeois* sa politesse, entraînent dans un autre cabaret leur camarade improvisé. Pendant ce temps, l'heure s'écoule, et Charlet s'aperçoit que celle du dîné a sonné depuis longtemps. Ce jour-là notre artiste dîna tard, et sa place demeura vide à la table du capitaine. Mais il avait dans sa tête quelques nouvelles et bonnes études.

Il arrivait souvent à Charlet de sortir les poches vides, et, distrait comme il l'était, il se trouvait quelquefois dans un singulier embarras. Voici de quelle manière il s'en tirait : Il rencontre un de ses amis, il l'emmène dîner au restaurant; quand arrive le fatal quart d'heure, il s'aperçoit qu'il est sans argent. Il a recours à la

bourse de son ami ; le vide était pareil. Que faire ? Il appelle le garçon, demande du papier, de l'encre et une plume. Dix minutes après, il avait fait son dessin et l'avait envoyé à Moyon. Charlet disait n'avoir jamais vu de figure peignant mieux l'étonnement que celle du garçon rapportant quinze francs. L'éditeur Moyon a conservé précieusement ce dessin. C'est un garde-chasse tenant un lièvre à la main. Au-dessus de la signature de Charlet, on lit : *Bon pour quinze francs.*

Charlet avait conscience de son talent et de sa valeur personnelle ; mais loin d'en exagérer le mérite et l'importance, il témoignait souvent d'une modestie assez rare chez les artistes. Il avait coutume de dire : « *Parlons de tout, mais jamais de moi.* Il y a des gens heureux qui s'imaginent que tout est fleur d'orange, je ne suis pas comme eux ; quand j'ai produit quelque chose, je demande seulement qu'on me débarrasse de ma marchandise, et surtout que je n'en entende plus parler. »

Aussi, dans son atelier orné d'objets d'art, de belles études de Géricault, de quelques peintures modernes et d'un grand nombre d'estampes anciennes, on n'aurait pas trouvé la moindre de ses esquisses ; jamais il ne vous aurait parlé de ce qu'il avait sur le chantier, bien moins encore vous l'eût-il montré.

Il avait permis à sa femme d'accepter des frères Gihaut son œuvre lithographique, mais sous la condition expresse qu'il n'en serait jamais question devant lui.

Aussi indulgent pour les autres qu'il était sévère pour lui, que de choses il a lui-même anéanties !

Un jour qu'il avait un dessin presque terminé, un marchand arrive et le lui demande pour un amateur auquel il doit plaire sans aucun doute. On convient du prix, mais il y a quelques retouches à faire. Le marchand revient le lendemain, et compte immédiatement cinq cents francs sur la table. Pendant ce temps Charlet tenait son dessin à la main.... le regardait.... ; il se décide enfin, prend un canif, coupe le dessin en quatre et jette les morceaux au feu ; et comme le marchand le regardait tout ébahi : « C'est décidément un mauvais dessin, lui dit Charlet, et je ne puis y mettre mon nom. »

Un autre jour j'allais chercher Charlet à son atelier pour dîner.

Qui n'a pas dîné avec Charlet et un ou deux convives de son choix, ne peut se faire idée de la verve de son esprit et de son imagination. Toujours gai, toujours intarissable et ne se répétant jamais.

Or, ce jour Charlet venait de recevoir la visite de certain duc, de certain prince. Son père a reçu son illustration de la victoire. Le fils suppose qu'il peut la conserver par les goûts les plus excentriques. Le tour des dessins était arrivé. « Vous avez dû vous croiser avec lui, me dit Charlet. Il est venu me faire une commande de cent mille francs, en m'offrant de les déposer à l'avance chez un notaire ; et comme par hasard j'avais sur ma table un dessin commencé depuis longtemps : Tenez, a-t-il ajouté, terminez celui-ci, je le paierai deux mille francs, et les autres dans la proportion, suivant leur importance. »

Tout en racontant son histoire, Charlet tournait et retournait son esquisse entre ses mains (*une classe en insurrection contre le maître d'école*, sépia rehaussée de blanc sur papier de couleur). « Je finirais bien ce dessin en deux jours, me disait-il, et deux mille francs, c'est cependant un joli denier ; mais il y a une difficulté, c'est que je me suis dit que je ne le ferais pas... Vous seul pourriez me tirer d'embarras, emportez-le. — Je le veux bien ; mais cependant je réfléchis à mon tour, et tout en comprenant que vous ne vouliez pas finir ce dessin pour deux mille francs, je ne vois pas pourquoi vous ne le termineriez pas pour moi qui ne vous donnerai rien. — A la bonne heure, dit Charlet, voilà une idée... je le veux bien, seulement faites-moi tendre le dessin sur un carton. »

Dix-huit mois plus tard, retournant en province, j'emportais mon esquisse, à laquelle Charlet n'avait pas touché... « Soyez tranquille, me disait-il, aussitôt que j'aurai rencontré le maître d'école qu'il me faut, je tombe chez vous et votre dessin est fait. »

Il me disait aussi : « Si j'apprenais que vous eussiez acheté un de mes dessins cinq cents francs (ils se vendaient en ce moment jusqu'à deux mille), je ne vous reverrais de ma vie ; vous m'auriez donné la preuve du dérangement de votre cerveau, et pris rang dans une catégorie de gens que j'aime peu à fréquenter. Mais pourquoi, allez-vous me dire, les vendez-vous si cher, vos dessins ? Oh ! ceci est différent : je les vends aux Anglais, et je fais du patriotisme. »

Le prince de Hohenlohe, fait maréchal de France pour son dé-

vouement à la cause de la monarchie française, cultivait beaucoup les arts et particulièrement la peinture (en maréchal de France, il est vrai). Prodigue de ses œuvres, le colonel de Rigny fut une des nombreuses victimes de cette libéralité d'artiste. Le prince lui avait fait présent d'un de ses tableaux. Le colonel, embarrassé de ce chef-d'œuvre, ne savait où le mettre. Il recevait quelquefois le maréchal chez lui, et il se croyait tenu de faire à la peinture du prince les honneurs de son salon. Or ce salon exposait déjà aux yeux des amateurs une assez belle collection de toiles, au milieu desquelles la dernière venue aurait fait piteuse mine. Dans cette perplexité, il va trouver Charlet, lui raconte son embarras, et le prie d'ajouter à son précieux paysage quelques figures qui en relèvent la valeur. « Volontiers, dit Charlet, laissez là votre galette, je n'ai rien à faire en ce moment; revenez demain, vous serez servi. » Le colonel est exact au rendez-vous; mais quel est son étonnement de trouver la toile entièrement recouverte par une énergique pochade, représentant des grenadiers français en marche dans un pays de montagnes, par un temps de neige ! « Voilà ! dit Charlet; j'ai respecté le prince, car j'ai peint sur son vernis, et quand vous en aurez trop de ma peinture, vous retrouverez l'autre en bon état, dessous. » Cette pochade avait été faite en quatre heures.

Charlet ne travaillait qu'à ses heures; il ne violentait pas l'inspiration, il l'attendait. Sa verve ironique s'exerçait volontiers aux dépens de ces artistes qui arrivent régulièrement devant leurs tableaux munis d'une inspiration de commande. « Jean, disent-ils, venez donc, je suis prêt; montez la machine. » Jean tourne la clef, et l'artiste se met à l'œuvre. Quand arrive l'heure du dîner, notre artiste se sent fatigué : « Eh bien ! Jean, venez donc, m'avez-vous oublié? il est cinq heures, cependant..... Allons, vîte, arrêtez la mécanique. »

Charlet, après plusieurs jours d'absence, entrait dans son atelier; il y trouvait un de ses élèves : « Oh ! mon brave Canon, vous êtes là, vous, toujours à l'ouvrage... C'est bon; nous allons faire de bonne besogne, je me sens en train. » Ce disant, il faisait sa toilette d'atelier, — la blouse, les sabots, le bonnet de laine, — et pendant ce temps il disait mille folies. Enfin, assis devant son dessin ou devant sa pierre, il regardait, ne soufflait plus mot; sa figure se décomposait... « Ma foi, s'écriait-il, décidément, Canon, je ne puis rien faire aujourd'hui; il fait beau, je vais me promener... » Et il

restait de nouveau plusieurs jours sans paraître à son atelier. Mais aussi quand l'heure avait enfin sonné et que l'inspiration était arrivée, c'était chose merveilleuse à voir que cette rapidité d'exécution. Tous ces beaux dessins, d'un trait si pur et d'une si grande justesse d'expression, étaient ainsi créés de prime saut, sans avoir été étudiés ni *croqués* à l'avance ; ils sortaient tout armés de son cerveau.

Charlet ne voulait pas à son atelier d'élèves *payants*. Quand il se présentait quelqu'un et qu'il demandait : « Combien me prendrez-vous ? — Combien je vous prendrai? disait Charlet; mais si je vous prends quelque chose, il faudra donc aussi que je vous dise quelque chose, que je regarde, que je corrige vos dessins?... et si cela ne me plaisait pas?... vous voyez donc bien que je ne puis rien vous prendre. »

Et cependant il était plein de bonté pour ses élèves. Il se réjouissait avec bonheur de leur succès, et les aidait avec un zèle intelligent à placer leurs premières œuvres. Disons aussi que ses élèves ont conservé pour leur maître la mémoire du cœur, et dans toutes les occasions, même depuis sa mort, ont protesté de leur estime et de leur pieux attachement pour lui.

Charlet avait un cœur excellent : on cite de lui une foule de traits honorables, et sa bourse, quand elle n'était pas vide, s'ouvrait toujours pour ses élèves et pour ses amis. Mais il mettait mieux que sa bourse au service de ceux qu'il aimait. Nous avons vu déjà comment il parvint à remonter le moral de Géricault. Dans les premiers temps de sa liaison avec M. de Rigny, Charlet apprend que le colonel est sérieusement attaqué d'une maladie noire. Il accourt, fait mettre un lit de sangle dans la chambre même du malade, et commence immédiatement son traitement. « Pendant huit jours, nous racontait notre camarade de Rigny, je n'ai pas cessé de rire, et j'avançais d'autant plus dans ma convalescence que je ne faisais absolument rien de ce que m'ordonnait le docteur. »

Charlet s'amusait beaucoup d'entendre dire à ce dernier : « Je comptais bien sur l'efficacité de mes remèdes, mais je ne pouvais m'attendre à un si prompt résultat. »

Au chevet d'une pauvre mère mourante, il avait pris l'engagement d'élever un de ses enfants. Charlet était bien pauvre à cette époque, son talent était peu apprécié, et cependant cet engagement il l'a fidèlement rempli. Le père de cet enfant était ce Juhel qui avait employé Charlet à la fastueuse décoration de l'auberge de Meudon.

Le jeune Juhel était devenu un dessinateur fort habile (1); mais de mauvais penchants l'entraînèrent de faute en faute, et il finit par s'engager dans le troïsième régiment du génie. Sa conduite irrégulière, des caricatures dirigées contre ses chefs, lui attirèrent leur animadversion. Il devint caporal cependant, et dans l'un de ses semestres il vint, à l'âge de vingt-un ans, mourir auprès de son bienfaiteur.

On a imprimé une foule d'anecdotes sur Charlet; mais la plupart sont apocryphes. On a parlé souvent d'un certain Album rempli des portraits des personnes qu'il n'aimait pas à recevoir, et déposé *ad hoc* chez son portier. Nous avons assez de faits curieux et honorables à la gloire de notre artiste pour qu'on repousse ici tous ceux qui sont plus ou moins spirituellement inventés.

XIII

Nous aurions bien voulu donner à nos lecteurs quelques-unes des lettres de Charlet écrites avant son mariage; malheureusement M. de Rigny nous dit les avoir toutes égarées.

Contentons-nous, il le faut bien, de quelques échantillons *littéraires* où nous trouvons dans toute sa séve cette gaieté folle dont la correspondance de Charlet conservera l'empreinte jusque dans ses derniers jours.

1823.

A Monsieur Bellangé.

« Je t'envoye une bouteille de MADÈRE et *une pièce de vingt* vers que le chambertin m'inspire; je compte sur ton indulgence pour le poëte et PUSSES-TU LE pardonner et dire : *la bouteille vaut les vers.* »

(1) Nous possédons le plus beau dessin de Juhel. C'est une Tentation de saint Antoine très-grande aquarelle Charlet estimait beaucoup ce dessin : « Si jamais vous vouliez vous en défaire, nous disait-il, je vous en donnerais un *treizième* de plus qu'il ne vous coûte. »

*A mon ami B**********

EN LE REMERCIANT D'UNE BOUTEILLE DE CHAMBERTIN QU'IL M'AVAIT ENVOYÉE LE JEUDI D'AVANT LE JOUR DE L'AN, QUI SE TROUVAIT UN SAMEDI.

—

Chambertin savoureux qui pour la première fois
Fis succomber mes sens sous tes aimables lois,
Naguère aux *Provençaux* la fougueuse cohorte,
A pas précipités débouchant vers la porte,
D'un succès éphémère humilia mon orgueil :
Le carick à l'indienne, l'huître de Montorgueil,
La bécassine aimante, le perdreau séducteur,
En vain de leurs attraits voulaient charmer mon cœur.
Mais mon corps à mon poids se trouvant délaissé
Sur le parquet mouvant fut bientôt affaissé :
Chambertin ! chambertin ! voilà de tes forfaits :
Mais en ce jour tes crimes sont autant de bienfaits.
Par les soins d'un ami quand la liqueur vermeille
Comprimée dans un vase, vient former la bouteille
Que la main d'un esclave offre à mes yeux surpris,
Je m'écrie : Ah ! c'est bien du meilleur des amis.

INVOCATION.

Grands dieux ! CONSERVELE ! que son mâle génie,
Semblable au phare brillant des côtes de l'Asie,
Apparaisse éclatant comme un saphir radieux
Que le mortel révère et qu'envieraient les dieux.

Mon cher, si d'après cet échantillon tu voulais consentir à t'associer à moi, nous pourrions, je crois, faire une tragédie ; c'est surtout pour les invocations que je me proposerais, sachant lire, écrire, et faire une cuisine bourgeoise.

« Bonjour, mes amitiés.

« CHARLET. »

Charlet, voulant voir LA PESTE, mélodrame fameux de cette époque et dont le peintre Gué avait fait les décorations, adresse à ce dernier, par la petite poste, la lettre suivante :

Monsieur Gué, rue de Buffaut, 16 *ou* 18.

Août, 1823.

Le Facteur. — Monsieur Gué, trois sols.

La Portière. — J'gagerais cent contre un qu'c'est pour des billets de *la Peste*. Faut vous dire que j'l'ai PANCORE vue ; c'est d'monsieur, les peintures de décoration de la pièce. J'suis bien sûre que la p'tite femme du commis voyageur du troisième était à la première représentation ; la veuve du second en est jalouse comme un tigre ; ça fait jaser la maison ; dame ! écoutez

donc, un homme en prend où il en trouve. Qui est-ce qui dirait ça d'c'monsieur, on lui donnerait le BONDIEU sans confession.

Le Facteur. — C'est trois sols !

A Monsieur Bellangé, artiste et homme de lettres.

Ce lundi 16 (1824). (*janvier.*)

« J'ai reçu ton épître qui m'a fait un sensible plaisir ; j'aime la guêtre homicide, et le tableau où ma mère s'attache à mon nez et détermine ce beau mouvement de Frérot (1) ; c'est du Racine, c'est parfait.

« Je vais la faire imprimer, et Barba ne l'aura pas ; c'est la maison Baudouin qui veut faire cette affaire. J'ai demandé neuf mille francs ; on offre huit mille cinq cents. Je demande un Voltaire avec, ou je la donne à Barba. Ladvocat fait le diable pour l'avoir ; son cabriolet est continuellement à ma porte, et j'ai été obligé d'y placer un gendarme et un autre, à cheval, au coin de la rue Neuve-Saint-Roch.

« La maison Méquignon est brouillée avec la maison Didot, parce qu'elle a su que Firmin Didot, qui a le plus beau caractère qu'on puisse trouver en librairie, cherchait en sous-main à faire acheter, sous un nom emprunté, l'épître que tu m'as adressée et qui me revient à trente centimes, tous frais faits. Alors la maison Delaunay s'est établie comme médiatrice, et au moment où l'on croyait que l'affaire allait se terminer, tout a été rompu.

« Barba, Ladvocat, Didot, Méquignon, Fages, Delaunay, Cotelle, Masson, Arthus Bertrand, les frères Baudouin, Paul Koukke, Dussard, Bossange, Pitou, Chamerot, Janet et compagnie, Bérard frères, Jolivet aîné, Rosa, Le Gallois, Martin fils et compagnie, Joubert jeune, Valory, Foubert et Dacier, Pérard, Narjent, Collard aîné, Dubayet, Poinçot, Firmin Cosson, Demery, Noblet jeune, Vincent et Messier, Gagnant et Cérat, Daubigny et Jossé, Bouquin de la Souche

(1) Frérot, après avoir travaillé quelques instants à l'atelier de Charlet, avait quitté son état de peintre-vitrier pour se faire éditeur d'estampes. C'est lui qui a mis au jour les premières œuvres de Raffet.

et Joubert aîné, qui tous dînaient chez moi, se sont dit des choses désagréables ; des choses, on en est venu aux voies de fait; et moi obligé de jeter un seau d'eau dessus pour les séparer. Ils ont mis l'épître en pièces ; mouillée, déchirée : quelques vers seulement se sont sauvés à la nage, d'autres se sont retrouvés le lendemain dans des *hauts de chausses*. Plusieurs s'étaient emparés des derrières, et, retranchés solidement, ne se sont rendus qu'à la dernière extrémité, ayant de la crotte jusqu'à la ceinture.

« Quelle désastreuse affaire ! pauvres vers solitaires, maintenant errants sur les côtes, ils cherchent et attendent qu'une nef vagabonde les conduise en d'autres climats, au Caire, par exemple, où ils pourraient servir dans les troupes du Pacha et ronger les Turcs sous le commandement d'Abdala-Méhémet-Ledieu (1).

« Je relis encore en ce moment plusieurs vers réfugiés ; celui où se trouve NONNOSNEZNE sont plus... une larme s'échappe ! Je suis faible... on m'entraîne... je me mm !... eu !!... rs !!!... DIEU !... eu !!... eu !!!... où SUIS-JE !... je !!... je !!!...

« Infortunés vers MICHEL à mon secours ! (Encore un évanouissement.) On approche un fauteuil ; ma mère, ma femme (2) se groupent ; mes élèves fondent en larmes (ainsi que ma femme et ma mère) ; divers groupes expriment par leurs gestes le désespoir qui les échine.

(1) Ledieu, dont il a été question dans la lettre de Géricault, avait pris du service en Turquie.
(2) Charlet n'était pas encore marié.

Les comparses, la queue rentrée sous la casaque en écailles de poisson (costumes de Cimbres), pique et casque; marche funèbre. De jeunes guerriers sveltes, demi-culottes avec ceintures d'acier poli, camisoles tricot, couleur de chair; jeunes filles, les bras pendants, têtes baissées; grands-prêtres (de location ou à l'année) portant un trépied, flamme éteinte.

Tout s'arrête; disposition et tableau.

La toile baisse!

« Rien de nouveau, tout le monde se porte bien; mais ce pauvre Géricault est au lit, peut-être pour la dernière fois (1).

« Adieu, porte-toi bien et compte sur mon amitié. »

XIV

Nous sommes en 1824, année qui vit s'accomplir l'acte le plus important de la vie de Charlet, son mariage.

Certes, avec une nature bonne et sensible, si notre artiste n'avait pas trouvé dans sa femme une affection sincère, un cœur en harmonie avec le sien, c'en était fait de son avenir. Charlet fut heureusement inspiré en cette grave circonstance, et pendant vingt ans il a joui de tout le bonheur que peut donner une femme douce, aimable, douée d'un jugement sain et d'un cœur généreux.

Nous avons dû à l'amitié et à la confiance de Mme Charlet la communication de lettres qu'il lui écrivait avant son mariage. Elles font apprécier cette délicatesse de cœur et d'esprit et cette sensibilité qui se retrouvent si souvent dans les dessins de Charlet.

Voici son premier billet à celle qui devint sa compagne :

« Quelqu'un s'occupe de vous; votre âme froissée a touché la sienne; il a pris part à votre peine, et vous pourriez un jour

(1) Géricault est mort le 26 janvier 1824, à l'âge de trente-trois ans.

embellir sa vie. Comme vous, il n'a que sa mère, et comme vous, il est sans fortune; le peu de talent qu'il possède lui assure cependant une existence et un rang honorables. Les qualités qu'il a su reconnaître en vous sont la seule dot qui convienne à la fierté de son cœur. Consultez le vôtre, prenez conseil du temps; *il* ne veut rien devoir qu'à l'entière liberté de votre choix. Si les sentiments qui l'animent peuvent être partagés par vous, confiez-les à votre bonne mère. Il n'a pas besoin de se nommer, il pense que vous l'avez deviné. »

Un assez grand nombre de lettres suivront, écrites de Chartres, où Charlet était allé rejoindre son ami M. de Rigny. On en lira avec intérêt, nous l'espérons, quelques fragments :

Après avoir dépeint ses angoisses et ses inquiétudes, Charlet ajoute :

« .... Mes sentiments vous sont agréables, je suis donc arrivé à mon but. Je ris maintenant de ce qui faisait mon tourment; je me figure être sur le rivage contemplant une mer orageuse que je viens de traverser, mais dont je n'ai plus rien à redouter. Mon âme est satisfaite du bonheur dont elle jouit et de celui qu'elle peut donner. Vous êtes désormais nécessaire à mon existence, et je crois pouvoir rendre la vôtre heureuse. Vous possédez à mes yeux, chère Eugénie, la plus belle dot que la nature seule peut donner : c'est un bon cœur, sensible et fier; voilà le trésor que j'ambitionnais; il vous reste à me le confier si vous m'en jugez digne..... »

Chartres, 12 *juillet* 1824.

« ..... Je travaille beaucoup et sors peu. Hier soir je me promenais au clair de la lune, sous les arbres de la place, et je désirais vous voir près de moi. Mille pensées se présentaient à mes esprits, et je regrettais de ne pouvoir vous en faire part. J'ai besoin de vous confier mes idées.

« J'ai fait samedi un rêve charmant : je songeais qu'après une fatigante journée une voix douce chantait une romance. Les paroles de cette chanson pénétraient mon âme; je sentais quelqu'un me prendre la main et la serrer sur son cœur; je pressais la sienne contre mes lèvres, et je lisais dans les yeux de cette intéressante personne que je possédais toute sa con-

fiance : nous nous regardions sans nous parler, et pourtant, nous nous entendions... Je m'éveillai à un bruit assez fort, et je vois mon affreux gamin tenant d'une main un balai et de l'autre une tasse de lait qu'il me destinait : QUE LE DIABLE T'EMPORTE, lui dis-je. — MAIS, MONSIEUR, VOUS M'AVEZ DIT D'ENTRER DE BONNE HEURE DANS VOTRE CHAMBRE. — OUI, MAIS SANS M'ÉVEILLER. — AH BIEN, MONSIEUR, UNE AUTRE FOIS VOUS ME DIREZ QUE VOUS RÊVEZ, ET JE N'ENTRERAI PAS. Il m'a fait rire, car la repartie était assez spirituelle ; je vous en fais part, afin de tâcher de vous faire rire aussi et de vous amuser un instant.

« Je ne suis pas sorti de ma chambre aujourd'hui ; je suis fatigué et vais dormir ; puissé-je rêver encore que je suis près de vous. »

17 *juillet.*

« ..... Agréable et singulière destinée. Il y a un an bientôt, je gravissais les Pyrénées. Excepté ma mère, rien ne me retenait en ce monde ; j'étais aussi sauvage que les rochers que je visitais, aussi libre que les aigles qui les habitaient ; les hommes me dégoûtaient par leur bassesse ou leur cruauté. Je ne voyais d'un côté que des malheureux que je ne pouvais secourir, ou des riches endurcis qui n'excitaient que mon mépris. Enfin, chère amie, j'étais brouillé avec l'espèce humaine. Je redescends des montagnes, je m'approche de vous, je découvre une belle âme et finis par l'intéresser à moi. Alors je me réconcilie avec le genre humain ; bien décidé pourtant à ne lui faire de concessions qu'autant qu'elles ne troubleront pas le bonheur de celle que j'aime..... »

Juillet.

« ..... Je ris en entendant de braves gens faire un tableau effrayant du mariage ; les sots ! Ce n'est pas le mariage qui est effrayant, c'est eux ; c'est leur esprit mercantile et bas qui leur fait faire du nœud le plus doux un objet de commerce. Ils n'ont

pas cherché une agréable et douce compagne dont l'esprit et les goûts fussent en harmonie avec ceux de son époux, dépositaire de ses plus secrètes pensées, partageant ses peines comme ses plaisirs ; de moitié, en un mot, dans son existence. Non, rien de tout cela n'entra jamais dans leurs tristes et misérables pensées ; et si le dégoût et l'ennui sont la suite de leurs mariages, ils n'ont pas le droit de se plaindre. Je souris de leurs exclamations et ne me donnerai même pas la peine de leur en démontrer les causes, il ne m'entendraient ni ne me comprendraient. Je m'arrête, car je finis toujours par me brouiller avec le genre humain..... »

Chartres.....

« ..... Bonne Eugénie, ce n'est pas votre belle figure qui fixa mon attention et vous donna sur mon cœur l'empire que vous possédez : non ! l'empire qu'exercent les charmes de la figure est trop fragile ; un souffle le détruit, comme un rayon brûlant sèche la plus belle fleur d'un parterre. Ainsi le temps fait passer l'amour, mais il ne peut rien sur la douce et sainte amitié ; elle seule résiste à sa destruction ; elle seule nous accompagne jusqu'au bord de la tombe ; c'est elle qui nous serre la main et nous ferme les yeux à notre dernier soupir ; et même après nous, notre souvenir fait couler des larmes. Doux souvenirs ! vous faites aussi couler les miennes ; on aime à soulager son cœur dans le silence de la retraite, et la mémoire d'un ami qui mourut dans mes bras et me tendit la main à ses derniers instants remplit mon cœur d'une tristesse que j'aime à éprouver quelquefois.

« J'aime à me rappeler le jour où, ne me connaissant que par quelques faibles essais d'un aussi faible talent, il vint me trouver à mon modeste réduit et me demanda mon amitié. La fortune était toujours, selon lui, un obstacle à notre intimité ; elle me rendait fier, disait-il ; il se plaignait de ne m'être utile à rien. Pauvre ami, tu n'es plus, mais tu vivras toujours en ma pensée..... »

Au moment de son mariage, Charlet avait trente-deux ans, sa

femme en avait dix-huit. Aux qualités essentielles dont nous avons parlé elle joignait de rares agréments extérieurs.

Beaucoup plus tard, Charlet me racontait ainsi sa première entrevue avec sa femme : « Elle raccommodait des bas, disait-il; je fus vivement ému. C'est la Providence qui m'a conduit ici et voilà la femme qu'il me faut, moi qui ai toujours des bas troués. »

Dans ce ménage si uni, avint un jour certaine tribulation que Charlet me disait en ces termes : « Je voyais ma femme, si bonne, si douce, d'une humeur si égale, devenir triste, inquiète. Je m'apercevais qu'elle pleurait; une explication devenait nécessaire, je la provoquai. Voici ce qui était arrivé... ma femme avait trouvé dans la poche d'un de mes gilets un papier contenant des cheveux... Ces cheveux je les avais en effet oubliés, et cependant c'étaient des cheveux de Napoléon, donnés par mon ami MARCHAND, revenant de Sainte-Hélène.

Cette union qui promettait tant de bonheur, fut d'abord troublée par de vives douleurs. Deux filles, les premiers enfants, ne vécurent pas. Charlet a laissé deux garçons; le plus jeune est né en 1834.

Dans la situation nouvelle que lui avait faite son mariage, Charlet continua à peu près les mêmes habitudes de travail. Indépendamment d'un Album de lithographies paraissant régulièrement chaque année chez les frères Gihaut, il donnait aux mêmes éditeurs, et parfois à quelques autres, un assez grand nombre de pièces détachées, ce qui ne l'empêchait pas de faire des dessins qui commençaient à prendre plus de valeur près des marchands et des amateurs et dont les prix s'élevaient dans une forte proportion.

XV

Parmi ces amateurs, nous devons une mention toute particulière à M. de Musigny. Cet excellent homme, riche et généreux, faisait lui-même de la peinture, aimait les arts et les artistes. Il avait pour Charlet l'amitié la plus vive. Cette amitié s'est conservée pendant vingt-cinq ans, et certes elle en s'adressait pas à un ingrat; Charlet en sentait tout le prix.

Parmi les lettres nombreuses de ce dernier à M. de Musigny, nous choisissons celles-ci, que nous transcrivons sans les mettre dans notre livre à leur ordre de date, cette date d'ailleurs manquant au plus grand nombre.

« *Mon brave défenseur*,

« Je vous engage à faire votre sujet de la mère (Péruvienne, je crois) qui suspend son enfant mort. Ce sujet me plaît; la difficulté, c'est de faire une belle tête à la mère, car la douleur sans grimaces n'est pas facile à rendre; il ne s'agit pas de faire une larme après avoir copié un modèle qui a bien déjeûné et n'a pas envie de pleurer; il faut que les larmes soient dans les yeux avant de couler sur le visage; il faut que les narines et la bouche pleurent sans manière; aye, aye, aye, quelle besogne! Mais ne vous effrayez pas, ces choses viennent sans qu'on se les dise, en travaillant; il ne s'agit que d'être bien pénétré et de ne pas oublier qu'une mère qui a perdu son enfant est depuis plusieurs jours dans la douleur, que ses traits doivent être fatigués; les yeux surtout doivent dire tout cela.

« Je suis vraiment honteux de vous dire que mardi, mercredi, jeudi et samedi je suis forcé de dîner en ville; j'en suis malade, ennuyé, tué, échiné; c'est une tyrannie :

Contre nous de la gastronomie
L'étendard fatigant est levé.

« Puis dans votre repas une bonne occasion m'était offerte; je devais dîner avec vous et un vieux débris de notre gloire; je devais respirer et trouver nourriture à mon estomac. Non, je suis forcé de vous refuser et d'aller m'ennuyer chez une tante de ma femme; une tante! y a-t-il quelque chose de plus mortifiant! une tante, qu'est-ce que c'est que ça?

« Enfin voyez ma peine et mes regrets, et plaignez-moi.

« Adieu, mon digne ami, comptez sur moi, portez-vous bien, et vivez longtemps; car, après le bon Géricault, vous êtes le port où je me réfugie lors de la tempête. J'ai vraiment grand besoin de vous pour me remonter de temps en temps le moral.

« Charlet. »

Novembre 1826.

« La santé ne me manque pas, le courage non plus, et j'en ai besoin plus que jamais; car je viens de perdre mon second enfant, plein de santé et de vie, une fièvre cérébrale me l'a enlevée en quinze jours. Le travail seul me consolera.

« Je croyais voir votre lettre accompagnée par le dessin en question; faites-le-moi passer, ne sachant en ce moment à quel poteau je dois me pendre; envoyez-le-moi, je m'y accrocherai et vous le finirai, peut-être. Profitez du moment, dépêchez-vous.

« Je regrette bien ce bon monsieur Coutan (1), et sans vouloir vous faire compliment, c'était après vous un des hommes que j'estimais le plus. Il m'encourageait. Vous? vous m'avez secouru dans les crises difficiles; je vous ai noté.

« Votre soirée a été charmante : j'en ai vu un des meubles, c'est-à-dire un des assistants; il y avait du goût, de la richesse. Mais maintenant je ne suis plus bon qu'à déraciner des arbres autour de ma tanière.

« Le nombre des vrais amis des arts diminue sensiblement. Conservez-vous, et comptez sur ma sincère amitié.

« CHARLET. »

« J'ai gardé un peu longtemps mes deux ordures; il est si cruel d'être obligé de se remettre sous le nez de vieux péchés. Enfin les voici un peu recalées; j'ai remis des talons aux bottes, des clous aux souliers, raccourci des bras, rallongé des jambes et renfoncé des têtes.

« Vous avez deviné juste, je renfonce mon bonnet sur mes oreilles d'ours; je n'aime pas les soirées et je m'y ennuie à la mort. Telle estime que j'aie pour les personnes et les meubles qui en font l'ornement, je ne puis m'empêcher de ne savoir où mettre mes mains..... C'est bien ennuyeux, c'est bien fatigant.

« Vous avez sans doute vu cette tête de maréchal ferrant que des échappés de bagnes vendent avec mon nom au bas.

(1) Amateur riche et éclairé. A sa vente, en 1830, un grand nombre de dessins de Charlet ont atteint des prix élevés.

J'ai vraiment l'air d'une carpe qui avale un marron d'Inde. Ah ! les scélérats ! enfin il faut que je digère le marron.

« Bonjour et bonne amitié.

« Je travaille, mais je ne fais rien.

« CHARLET. »

« Obligez-moi donc de voir cette bonne et spirituelle madame C... pour plâtrer ma négligence et mon abrutissement. J'irai la voir je ne sais quel jour; il faudrait nous entendre pour cela ; je me propose de me jeter à ses pieds en lui présentant un poignard et lui adressant ces deux vers dignes de Corneille, pas le grand, non, celui qui abattait des noix.

« Voici les vers :

Prenez ! prenez ce fer, et dans mon ingrate âme
Plongez-le sans pitié, je vous en prie, Madame.

« Je me sauve à mon atelier.

Paris...

« Vous me poursuivrez donc jusque dans ce qu'on appelle l'autre monde ; je vous trouverai donc partout pour me crier : Courage, allons donc... sautez donc... le fossé n'est pas si large que vous le pensez... allez toujours, vous retomberez sur vos pieds.

« Hier soir, j'ai reçu votre missive ; douze pieds sur huit, ça fait faire des réflexions. Enfin je ne recule pas : il faut en tout de la croyance et de la persévérance. Persévérons donc, et la Providence nous donnera le bras.

« Mon Grenadier a fait envie à plusieurs commerçants : les Moyon, les M^mes^ Hulin, etc. etc., voulaient le mettre sous le bras et me disaient : « Faites-en un autre. » Non, je ne suis pas de ces tempéraments auxquels on dit : *faites-en un autre*. Ce serait le moyen de m'envoyer étaler ma paresse au soleil ; car vous savez que *le soleil et la paresse sont frère et sœur*. (DIOGÈNE, livre IV.)

« Mais je tremble pour vous, quand je pense à l'espèce d'engagement inconsidéré que vous avez presque contracté en mettant votre marque sur mon torchon, et je suis homme à vous proposer de défaire le marché.

« Figurez-vous que le trembleur épileptique de Moyon m'en a offert quatre cents francs; que Mme Hulin voulait la préférence, et que franchement vous feriez bien de me le laisser vendre : car la main sur le cœur et prenant le soleil (toujours le soleil !) pour témoin, je me proposais de vous en demander deux cent cinquante francs. Enfin, les juifs (peut-être par esprit de commerce et de colportage) m'ont fait briller quatre cents francs..... quatre cents francs ! ! ! ! ! un bonhomme avec soleil et lumière reflétés et de lourdes mains qui ne sont pas encore dégrossies.

« Je vous jure sur mon âme que ces offres m'ont fait regretter de ne pouvoir le laisser aller ! Je pense que c'est trop cher, et vous me connaissez assez, je crois, pour savoir que je ne me mets point à l'encan, que je ne ferai jamais fortune et que je n'en arriverai pas moins sur le bord du grand fossé, où tout finit, avec une somme d'agréments, de tribulations, de damnations plus ou moins douces. J'aurai engraissé des cochons; mais ces cochons, la terre les mangera : c'est ce qui me console.

« Pour en revenir à mon ours, dont la peau devait me servir à remettre des fonds à mes culottes (lesquelles malheureuses culottes sont terriblement usées sur le banc de l'adversité), on m'en offre quatre cents francs, et si vous n'y tenez pas trop fort, je le vendrai. Mais quant à vous, dans votre intérêt bien entendu, laissez le quatre cents francs ! ! ! ! !

« La gaieté me revient un peu, j'ai profité d'une veine pour écrire; je m'égaie un peu, mais je ne me console pas.

« Bonjour et bonne amitié.

« CHARLET »

Nous avons dit précédemment que Charlet était bon pour ses élèves, qu'il leur rendait les services qui dépendaient de lui. La lettre suivante en donne encore la preuve.

A M. de Musigny.

« Bon et excellent ami, je pense à vous parce que je suis occupé par une bonne et louable action à faire et faire faire.

« Voici le fait. J'ai un jeune élève de talent, un garçon remarquable, dont les études sont d'une sévérité et d'une énergie étonnantes ; il est si pauvre qu'il ne peut continuer ses études d'après nature aux académies du soir et du matin, car il peint le matin et dessine le soir.

« Sa mère n'est pas assez aisée pour le soutenir dans ses efforts.

« Il faut m'aider : voulez-vous vous inscrire pour dix francs par mois jusqu'à Pâques? Quand je dis voulez-vous? pardonnez-le moi, JE VOUS INSCRIS. Si vous pouvez dans vos connaissances arriver à compléter vingt francs, y compris votre souscription, ses camarades feront dix francs et moi cinq, et notre affaire sera assurée à pleine voile.

« Je vous ferai voir ses études. Arago en a vu qui l'ont rendu pensif.

« Quand vous viendrez à la fin de la semaine, samedi ou vendredi, nous dînerons en philosophes.

« Que Dieu vous conserve, car vous êtes pour moi un jalon de direction dans ce diable de chemin qu'on appelle la vie, et où je perds mes chausses et mes savates à chaque instant.

« Tout à vous de bonne et durable amitié.

« Charlet. »

« Voyez-vous un paresseux éveillé par cinquante bouteilles de Volney? Qu'est le plus beau rêve près de cette aimable réalité! c'est effrayant? cinquante bouteilles! et quel est donc le mortel généreux dont la main s'étend jusqu'au chevet de mon lit? C'est toujours la même main ; c'est toujours l'ami Musigny. Mais il veut donc que je sois ivre de reconnaissance! S'il récompense ainsi ceux qui lui procurent l'occasion de faire une bonne action, de tendre la main au talent et au courage malheureux, nous courons grand risque de ne plus trouver une bouteille sur sa table demain mercredi.

« Bon et digne ami, je suis vraiment confus de vos bontés ; c'est qu'il y a bientôt vingt ans que je suis votre débiteur et le serai, ma foi, j'espère, encore longtemps. J'aime à être votre débiteur, nous y gagnons l'un et l'autre : c'est ainsi que la vie

se colore et devient supportable, car rien au monde n'est plus encourageant que de savoir que de bonnes âmes s'intéressent à vous et aux vôtres; cela réchauffe le cœur. Comme aussi rien de plus doux que de savoir que cette terre de misère et de crotte supporte encore quelques cœurs reconnaissants.

« Tâchez qu'il vous reste une bouteille pour demain.

« A vous de cœur.

« CHARLET. »

XVI

En 1828, Charlet voulut essayer de l'eau-forte. Il avait certainement tout ce qu'il faut pour réussir dans ce genre: finesse, esprit dans l'exécution, profonde intelligence de l'effet et de la couleur. Mais le travail de l'eau-forte est long est difficile, il demande beaucoup de pratique et d'expérience. Charlet n'était pas assez patient pour vaincre ces difficultés. Aussi les quinze essais que nous connaissons de lui sont-ils assez peu intéressants. Dans la plupart l'eau-forte a trop mordu ou pas assez mordu. Ces essais n'étaient pas destinés à voir le jour, ils ont été cependant en partie édités (1).

(1) Voici la description succincte de ces essais. Ils ne sont pas numérotés. Nous renvoyons aux préliminaires de notre catalogue de l'Œuvre lithographique pour l'explication des abréviations dont nous nous servons ici.

N° 1. Vieillard assis appuyé contre un tronc d'arbre; il tient entre ses jambes un bâton. A gauche, dans le fond, un chasseur et son chien. Au bas, à gauche, la signature de Charlet. P. m. en h., sans effet, l'eau-forte ayant à peine mordu.

N° 2. Un vieillard la figure riante tient un cheval par son licol et le conduit vers un abreuvoir. Sur le cheval, un tout petit enfant, un fouet à la main. A gauche, au bas: Charlet, 1828. P. m. en h.

N° 3. Le même sujet que le précédent. Ici le vieillard qui conduit le cheval a un bonnet de police, un panier au bras droit et des bottes à retroussis aux jambes. Le nom de Charlet au bas, au milieu. P. m. en h.

N°s 4 et 5. Deux sujets sur la même feuille:

1° Encore le même sujet que celui des n°s 2 et 3. L'homme qui tient le cheval est coiffé d'un chapeau rond et vu par le dos. L'eau-forte a peu mordu. Le nom de Charlet au bas, à gauche. P. m. en h.

2° Homme assis sur un banc de pierre. Il est coiffé d'un chapeau rond et tient dans sa main droite un bâton. L'eau-forte n'a pas beaucoup plus mordu que dans la précédente. Cette pièce ne porte point le nom de Charlet. P. p. en h.

N° 6. Un vieux pauvre est assis sur une chaise devant une table; un veillard à droite lui offre à boire. Dans le fond, deux autres figures.

L'effet de cette pièce est assez bon. Au bas, à gauche, le nom de Charlet. P. m. en h.

N° 7. Invalide en faction appuyé sur une pique qu'il tient des deux mains. A gauche, près de lui, un enfant sa casquette à la main. Dans le fond, des Invalides tirent le canon. A gauche, au bas, on lit: Charlet, 1828. P. p. en h.

Au milieu de ces travaux, la vie de Charlet se partageait entre sa famille et ses amis : s'il acceptait de ces derniers avec plaisir quelques invitations à la ville, à la campagne, il aimait aussi à les réunir à sa table de famille, sobrement et toujours honorablement servie. Ce qu'il préférait par-dessus tout, c'étaient les occasions de faire quelques bonnes études.

M. Parguez, caissier de la caisse de Poissy, un des meilleurs hommes et des plus honorables collecteurs qui se puissent rencontrer, proposait à Charlet de le mener un jour au marché de Poissy.

« Je suis en ce moment sous l'influence de quelque mauvais génie, *répondait Charlet*; encore impossibilité d'accepter votre aimable invitation. Je pars pour la Normandie jeudi matin, et mercredi est consacré à aller voir... ma femme à la campagne. Diable soit... de la Normandie !

« Enfin, j'aurai l'honneur de vous voir à mon retour, et si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, nous terminerons cette affaire qui ne coûtera ni larmes ni sang à la France, mais qui pourra bien faire rire quelques amateurs. PAUVRES BOUCHERS !

Tout à vous en toute occasion pour le reparage et le recalage.

Paris, 9 *juillet* 1829.

N° 8. Vieux Garde-chasse marchant vers la droite, le fusil sous le bras. Il a un brûle-gueule à la bouche, et son chien court devant lui.

Jolie pièce sans signature. Haut. du garde-chasse, 160 mm.

N° 9. Plusieurs personnages autour d'une barrique sur laquelle est un pot. Au premier plan, à gauche, un enfant debout, la pipe à la bouche ; à droite, un homme en blouse assis. P. p. en h., sans signature et très-confuse, l'eau-forte ayant trop mordu.

N° 10. Feuille de croquis en largeur. A gauche, deux enfants se dirigent vers une école de dessin. Au dessous Napoléon, et à côté Louis XVIII vu par le dos. A droite, le nom de Charlet.

N° 11. Feuille de croquis et de griffonnements en travers, contenant une douzaine de sujets. Le principal est à gauche entouré d'un trait carré. C'est un vieillard assis sur un banc, dans la campagne. Sans signature.

N° 12. Autre feuille de croquis en travers, sans signature. A gauche, un enfant assis au pied d'un grand arbre. A droite, six sujets différents, dont un enfant faisant danser un singe déguisé en marquis. Haut. de l'enfant, 60 mm.

N° 13. Griffonnements en travers. Six sujets peu apparents, l'eau-forte ayant peu mordu. Au haut, au milieu de l'estampe, Louis XVIII vu par le dos.

On lit le nom de Charlet vers la droite, au bas.

Nota. Les deux pièces qui suivent ont été faites plusieurs années après celles que nous venons de désigner.

N° 14. Petit paysage en travers encadré d'un trait carré. Vers le milieu de l'estampe, entre deux grands arbres, une vieille femme de face, précédée d'un chien. A gauche, un enfant grimpé sur un cheval. Sans signature. 165 mm sur 100 mm.

N° 15. Étude de la partie supérieure d'un orme. H. totale, 280 mm.

Pièce sans aucune indication.

M. de Rigny, après sa sortie de la garde royale, ayant pris le commandement d'un régiment de hussards, n'habitait plus Paris fort heureusement. Nous disons heureusement, car son absence a provoqué une correspondance dont nous allons faire notre profit.

11 *ou* 12 *août* 1829.

A M. de Rigny, commandant les hussards de la Meurthe, à Vendôme.

« Colonel,

« Je ne pensais pas à vous écrire, mais j'y suis forcé par la visite du pauvre VOISIN (1); ce malheureux doit entrer dans un pensionnat comme maître d'études, mais il est effrayé d'être obligé de faire lire l'A, B, C à trente marmots de quatre à sept ans. Cette besogne n'est guère de son goût; aussi dans son infortune il se tourne vers vous, et vous prie d'épouser de suite une femme très-riche qui vous apporterait des bois dont il serait le garde, et déjà un chevreuil m'est promis en reconnaissance de l'intérêt que je prends à sa triste position. Il ajoute que vous devez profiter de votre activité pour vous marier, parce qu'il n'est pas une jolie femme riche qui n'aspire à votre main et ne soit glorieuse de captiver un colonel de hussards, jeune, galant et brave, Français enfin! car c'est tout dire; et sous ce rapport vous réunissez plus qu'il ne faut pour tourner les têtes de Vendôme. Ainsi mariez-vous pour ce pauvre Voisin qui vous est vraiment attaché.

Je ne vous donne pas de nouvelles de vos amis; le petit nombre de ceux qui méritent ce titre sont à la campagne. Quant à moi, je ne crois pas pouvoir encore me donner cette qualité, car je n'ai rien fait qui puisse vous le prouver. Je me classe donc dans les connaissances singulières; mais lorsque vous serez renvoyé dans vos foyers sans pension et sous la surveillance de la police, je me mettrai sur les rangs.

(1) Ancien maréchal des logis du colonel de Rigny.

« Je fais toujours des affaires avec Schroth (1); je suis content de lui, il doit l'être aussi de moi.

« Je n'ai pas vu LOUIS (2) depuis votre départ; il m'avait pourtant engagé à venir passer quelques jours avec lui à la campagne; mais tel bon accueil et festoyement que j'y reçoive, ça m'étouffe toujours au deuxième jour. Je vous préfère encore, malgré vos omelettes; aussi je n'en mange pas sans penser à vous, quand elles sont aux fines herbes.

« Je ne vous donne pas de nouvelles de Paris; les hommes deviennent si dégoûtants que bientôt les boueurs refuseront de se charger avec les immondices de la ville.

« Portez-vous bien, répondez-moi si vous voulez.

« Je vous salue amicalement.

« CHARLET. »

A M. de Rigny, colonel, à Épinal.

Mai 1828.

« Philosophe commode à la portée de chacun, je ne puis aller à Épinal par la raison que ma femme n'est point partie, que j'ai consulté Dupuytren, et qu'il ordonne les eaux de Néris. Je m'occupe donc d'organiser son voyage; je vais la diriger sur Moulins, et je me suis permis d'écrire à votre frère (3) que je comptais sur lui pour la recevoir et lui donner tous les renseignements nécessaires pour n'être pas ébréchée toute vive. Il lui sera facile de la recommander à son percepteur de Néris, qui S'EMPRESSERA de lui servir de cicerone. Ce brave employé sera si heureux de faire quelque chose pour son receveur général en chef!

« Moi, je me trouve pris par les marchands et forcé de rester à Paris. Vos Joueurs jouent tranquillement dans un des coins de

(1) Schroth, le premier qui ait tenu boutique de dessins modernes, avait fait avec Charlet cet arrangement : Il l'avait logé, meublé, rue de Sèvres, et lui donnait tant par mois. Notre artiste devait à son tour l'entretenir de dessins, sauf à régler plus tard. Une pareille association ne pouvait et ne devait pas durer longtemps; aussi fut-elle bientôt rompue.

(2) C'est ainsi et sans plus de façon que Charlet appelle le ministre des finances, oncle de M. de Rigny. Le baron Louis était plein de bontés pour Charlet.

(3) Alors receveur général à Moulins.

mon atelier, et votre vieux Cavalier est toujours en faction (1); du reste, ils sont en parfaite santé et me chargent de mille choses honnêtes pour vous, sans oublier ces dames.

« Votre vin ÉTAIT excellent, et ma reconnaissance lui survit dans l'espérance que vous la soutiendrez encore, autrement je ne pourrais répondre de rien.

« A propos de reconnaissance, n'ai-je pas été reconnu hier par M. le comte de ***, ancien préfet, maintenant dans les dignités au ministère de l'intérieur! Il a une tête de pestiféré, c'est la seule chose qui m'ait fait plaisir dans cette rencontre. Dieu, quelle belle couleur! des tons à la Géricault; c'est un échappé de *la Méduse!* Il m'a paru fort brave et fort digne homme; mais je crains bien que les Arts ne soient pour lui les affaires étrangères (il est directeur général des Arts.)

« Vous avez été échiné, me dites-vous; tant pis, mais qu'est-ce que cela fait? Avec des fruits, du lait et du pain bis, quand on a bien servi sa patrie, on peut trouver le bonheur près de ce qu'on aime; sous le chaume hospitalier du vertueux pasteur d'Unterwald.

Si j'ai servi mon ingrate patrie,
Si pour elle j'ai prodigué mon sang,
Maintenant auprès de mon amie
Je dépose mes honneurs et mon rang.
En cultivant une terre incertaine,
Je dois m'attendre à ses nobles bienfaits :
Le doux murmure des eaux de la fontaine
Répètera : c'est un digne Français.

Résumons-nous :

« Je ne puis aller vous voir; je vous souhaite bien du courage et de la philosophie, il en faut dans le civil comme dans le militaire : j'en sais quelque chose depuis quinze mois. Allons, bonjour et bonne santé.

« CHARLET. »

(1) Deux tableaux à l'huile destinés à M. de Rigny.

« P. S. J'ai donné soixante francs à ce brave Gérard, qui fait de grands progrès. C'est un gentil garçon : il vous regarde comme un Mécène. Soixante francs pour un pauvre diable de paysagiste, c'est une forêt d'argent !

A M. de Rigny, colonel, à Épinal.

12 *Juin* 1828.

« J'ai reçu votre agréable billet et votre excellent vin ; comptez sur une reconnaissance égale au nombre de bouteilles. Vous me demandez vos Joueurs, Vieillard et Cavalier, j'en ai le plus grand soin, et j'attends votre présence à Paris pour nous entendre sur les moyens d'en finir.

« Ma femme va partir pour la Normandie ; elle est toujours dans le même état, faiblesse extrême et vives douleurs. J'ai fait une consultation : Roux, Antomarchi et autres assassins brevetés ont dit que la mer, la campagne et le MOUVEMENT pourraient seuls déterminer un MOUVEMENT en mieux. Mes enfants sont crânes. Ma mère est avec moi ; elle est très-charge, ma mère ; c'est juste la mère Gérard-Dow.

« Brocantez-vous toujours sur les vieux tableaux ? et la bonne ville d'Épinal contient-elle quelques amateurs ?

« Je pense bien que la société y est très-agréable ; vous avez, je crois, préfet, maire, commandant de place, juges, commandant de gendarmerie, capitaine du génie, ce qui ne laisse pas que de former ordinairement un cercle curieux pour le philosophe observateur.

« PENNOTIER a déserté mon atelier, parce que je lui ai dit qu'il était venu au monde pendant que les cornichons étaient en fleur, ce qui avait singulièrement influé sur ses destinées. Je ne l'ai pas revu, ça me prive, j'en cherche un autre.

« Adieu, brave comme tous les braves, qui sont braves, s'entend.

« CHARLET. »

Enfin les Joueurs, le Vieux Cavalier, ces tableaux sous les *scellés*

apposés... par la paresse, sont arrivés à bonne fin, et ont été expédiés au colonel, à Épinal.

Charlet y joint cette lettre pleine de verve et de gaieté :

A M. de Rigny, colonel, à Épinal.

Août 1828.

« Oui, mon chef, et tellement mon chef que vous avez le droit d'augmenter ma paye; et vive mon chef, je ne connais que mon chef; oui, vive mon chef!!

« Je vous dirai que je vais partir pour la campagne du 15 au 20; que je suis en train de réunir mes petits fonds afin de vivre au milieu de mes galettes tranquillement pendant la belle saison; je me fais une petite pelote; augmentez-la donc, colonel incomparable, colonel vaillant, parce que tous les colonels sont vaillants; colonel intègre, parce que c'est rare et qu'il y a un vrai mérite... Moi je place la probité au-dessus de toutes les vertus possibles; ensuite vient l'amour des arts, parce qu'on n'est ni bon père, ni bon époux, ni bon fils, si l'on n'aime les beaux arts ou quelques sciences (je préfère celui qui a la passion des beaux arts, parce que les sciences rentrent encore dans les machines, et en fait de machines, il y en a toujours assez. N'avons-nous pas la machine de Marly, puis les machines politiques que vous savez!). Vous me dites : mais Paillasse, mon ami, tu me tires une carotte, et tu as l'air de me dire qu'il te manque encore un sou pour exécuter le saut de carpe et le tour du chandelier, ah! je comprends!!

« Oui, colonel, je n'attends plus que vous pour la dernière et brillante représentation que je vais donner avant mon départ de Paris. Si vous m'envoyez trop, je ferai dire des prières pour vous; je suis raisonnable et serai toujours content. En tout cas, nous avons une ressource : la marchandise que je vous ai livrée est solide et résiste au temps, et dans cent ans vous pourrez me la rendre, et je m'engage à vous donner du bénéfice.

« Adieu donc, brave et digne citoyen, portez-vous bien et moi aussi, car la santé est un meuble que j'appelle nécessaire, pour ne pas dire commode.

« Dites à ces dames que je leur présente mes respects et que je les prie de me pardonner mes cascades passées, présentes et à venir en faveur du Jubilé.

« Voilà, colonel, comme on écrit aux gens à qui l'on veut tirer une carotte, et je crois m'en acquitter à la satisfaction générale; c'est ce qu'on appelle carotte supérieure, civile et à racines carrées.

« Adieu (encore une fois), et croyez-moi toujours avec une considération vraiment bien singulière et des sentiments originaux premières épreuves avant la lettre.

« Charlet. »

XVII

Arrivons à la révolution de Juillet, à laquelle Charlet aurait contribué, dit-on, tout autant avec ses crayons que Béranger avec ses chansons. Un critique ajoute: « Charlet a sa part dans l'histoire politique aussi bien que dans l'histoire de l'art. »

Disons donc quelques mots de Charlet politique, puisque nous y sommes obligés pour compléter notre étude.

Rappelons, avant tout, que Charlet est fils d'un dragon de la République, qu'une mère enthousiaste l'a bercé du récit héroïque de ces héroïques soldats qui honoraient le nom français au dehors, pendant que les proscripteurs le déshonoraient au dedans. Toute cette gloire s'est personnifiée pour Charlet dans l'Empire, et pour lui l'Empire, c'est l'Empereur. C'est là son idole, et qu'il reviendra adorer lors de ses déceptions politiques.

Mais, comme tant d'autres, il s'était trompé, croyant que Napoléon avait été un de ces météores qui inondent la terre entière de leur splendide lumière, mais qui disparaissent, ne laissant aucune trace après eux.

Ces réserves faites, entrons dans la politique de Charlet pendant la Restauration et sous le gouvernement de Louis-Philippe.

Et d'abord, Charlet est caustique, il est de l'opposition. « Sous Louis XIV, m'écrivait-il (9 juillet 1844), comme sous la République, j'aurais été un bon Français; et cependant les flatteurs du grand roi, comme les flatteurs de ce bon M. de Robespierre, de guillotineuse mémoire, ne m'auraient pas trouvé de leur goût, parce que j'ai le

défaut de la causticité, défaut qui me fait bien du tort dans l'esprit du *père Système*... etc. etc. »

Charlet sera donc de l'opposition sous la Restauration; mais cette opposition ne doit pas être confondue avec celle de cette époque, opposition étroite, égoïste, personnelle, toute passionnée qu'elle voulût paraître pour des intérêts de gloire et de liberté.

Cette opposition, dont son œuvre lithographique et quelquefois ses dessins donnent les preuves, est faite sans fiel, sans haine, est bien innocente, si l'on peut s'exprimer ainsi. Charlet rit, plaisante; il ridiculise ce qu'on appelait alors le *voltigeur*, auquel il oppose le héros de ce temps qu'on nommait *libéral:* et même ces débauches de son esprit durent peu; notre artiste revient immédiatement à ses idées douces, gaies, morales, philosophiques; c'est là qu'on le retrouve tout entier.

Hâtons-nous d'ajouter que Charlet est homme de vérité avant tout, et que, croyant voir dans les tendances de la Restauration la décadence de l'honneur militaire, il est dans l'opposition avec son cœur et son esprit, mais sans calcul, comme sans arrière-pensée. En effet, il se trouve à Bayonne, en 1823, au moment de la guerre d'Espagne. Là, seul, hors l'influence d'amis presque tous dans les idées étroites de cet étroit libéralisme d'alors, il voit défiler devant lui une armée française bien disciplinée, bien commandée, animée du feu sacré... Il oublie ses précédents, et s'associe à l'enthousiasme de ce moment, presque général en France. Car, lorsqu'il s'agit de l'armée, Charlet ne voit plus que le drapeau; son âme tout entière est là, et il écraserait de son sarcasme et de son mépris celui qui ne ferait pas des vœux pour la gloire de nos armes (1).

« Vous ne pouvez vous figurer l'air de gaieté des troupes qui passent (2), écrit Charlet, et l'union qui règne parmi les officiers. Officiers et soldats brûlent de se mesurer avec ces scélérats de *descamisados* dont on tue et prend un grand nombre. Je n'ai encore pu en voir; mais d'après ce que disent les malades qui reviennent, ces *banderoles* ne se défendent pas et fuient à l'aspect de nos soldats. »

Et pendant assez longtemps, aucun dessin de Charlet n'aura de couleur politique.

(1) Serrons-nous pour emboîter la patrie, qui ne s'importe guère quelle fut notre cocarde... (*Vie de Valentin*, n° 940 du Catalogue.)

(2) Bayonne, 28 août 1823.

Dans tous les cas, si Charlet a contribué à l'établissement de Juillet, il lui a fait une rude guerre depuis, et devant laquelle ses hostilités contre la Restauration ne sont plus que de légères escarmouches. Nous nous abstiendrons d'en donner trop de preuves dans notre correspondance; l'œuvre lithographique est plus que suffisant pour cela.

Un dernier mot sur la politique de Charlet. Elle prenait sa source dans le patriotisme le plus ardent; ne lui demandons pas un principe absolu auquel sa nature si impressionnable ne lui permet pas de s'attacher, surtout au milieu de l'anarchie des partis. Chez lui la politique pouvait se résumer en ces trois mots : *force*, *intelligence*, *droiture*.

Mais toutefois cette politique, il faut bien le dire, et ceci s'applique à d'autres qu'à Charlet, était plus généreuse qu'exécutable; et pour n'en donner qu'un exemple, disons son irritation contre les traités de Vienne. Elle éclate dans ses *croquis politiques:* « *Si j'avais signé les traités de* 1815, *je me couperais le poing!* dit un vieux sergent (1)... » Et cependant le premier acte de tous les gouvernements qui se sont succédé depuis la Restauration, n'a-t-il pas été la reconnaissance de ces mêmes traités?

Ne confondons pas Charlet avec ces hommes qui depuis si longtemps, et avec un enthousiasme toujours croissant, s'écrient: *vivent les institutions qui assureront mon avenir* (2), foulant aux pieds leurs principes de la veille, quand ils ont pris bonne part dans la curée du lendemain.

XVIII

La révolution de Juillet faisait donc de Charlet un personnage politique. Aussi fut-il recherché, choyé, gâté, absorbé par les principaux coryphées de ce grave événement. Nous tenons de Dittmer, alors secrétaire intime de Casimir Périer, que Charlet s'étant présenté à l'hôtel du premier ministre et ne l'ayant pas trouvé, ce dernier, à son retour, — tout puissant et tout préoccupé qu'il était alors — témoignait son déplaisir de n'avoir pas vu notre joyeux artiste, et insistait pour qu'il revînt bientôt.

Cependant Charlet, au milieu de ces empressements, voulait con-

(1) Catalog., 977.
(2) Catalog., 825.

server son indépendance et cette liberté dans sa vie, si nécessaires à la nature de son talent.

Recherché particulièrement par un haut personnage de cette époque, il avait été présenté à Madame, et cette dernière, pensant qu'elle pouvait amuser sa société avec notre artiste, l'avait invité à venir passer huit jours à la campagne en compagnie d'un assez grand nombre d'autres *amis*.

Il n'en fallait pas tant pour effaroucher Charlet, et voici en quels termes il me racontait son voyage :

« Je me levais de très-bonne heure et je chassais. Au déjeuner je mangeais de bon appétit, et après une petite promenade solitaire, j'allais me coucher. Je me relevais tard, et me promenais de nouveau pour pouvoir faire honneur au dîner. Je dévorais à ce repas, et comme il se prolongeait, je me levais de table pour aller immédiatement me coucher. Je n'ai pas besoin de vous dire que, matin et soir, je ne desserrais les dents que pour manger.

« Un jour cependant qu'on avait réuni plus de monde qu'à l'ordinaire, et de très-belles dames, on mit à jour une petite conspiration ourdie contre moi. A la sortie de table, et au moment où je cherchais à disparaître, ces dames m'appellent... Monsieur Charlet..., Monsieur Charlet..., venez donc nous mettre d'accord...; et une petite duchesse continue, me disant de sa voix flûtée... : Dites-nous donc, monsieur Charlet, la vertu que vous préférez dans une femme. — Moi, Madame... « je juge d'une femme par la qualité de son bouillon... » Et faisant un demi-tour sur la jambe gauche, je me donnai un air Louis XV. — Eh bien?... lui demandais-je. — « Oh! il y eut un grand mouvement parmi ces dames, et la petite duchesse disait à sa voisine : *C'est une canaille!* »

Ceci ne rappelle-t-il pas la réponse de Napoléon à Mme de Staël lui demandant quelle était la femme qu'il estimait le plus? — Celle qui a fait le plus d'enfants, répondait le grand général.

Charlet a eu en mémoire cette anecdote dans sa vie de Valentin (1).

Disons maintenant et sérieusement que l'influence de Charlet auprès des hommes du pouvoir après 1830, lorsqu'elle s'exerça, fut toujours mise au service de personnes dignes d'être recommandées, et pour leur faire obtenir quelques petits emplois, quelques modestes pensions. Il fit décorer son ami Bellangé, *une des bonnes actions de ma vie*, dit-il dans une de ses lettres. Il est curieux de voir Charlet

(1) Catalog., 948.

demander à cette époque la croix pour Decamps, dont les opinions étaient alors en contradiction flagrante avec les siennes. Il est bien plus curieux encore de voir l'ancien petit élève de Gros *jeter sur le tapis* la croix de commandeur pour son illustre maître.

Quant à lui, nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1831, non comme artiste, mais pour ses services dans la garde nationale, car il reçut la croix des mains du comte de Lobau, il bornait ses prétentions à demander un logement dans le palais de l'Institut, vacant alors par la mort récente du peintre Lethière. Voici la lettre qu'il écrivait à ce sujet.

Avril 1832.

Charlet, peintre, à M. Vitet, homme de lettres.

« Monsieur,

« Je suis un vil intrigant, un homme qui ne peut ouvrir les ailes de son ambition démesurée, faute d'espace, comme ce pauvre fou d'ESCOUSSE, qui s'était figuré devoir se détruire parce que la terre ne pouvait contenir son génie ; seulement, moi, je n'ai pas envie de me détruire, bien au contraire. Doué d'une bonne organisation et d'un caractère anti-cholérique, je fais et ferai toujours mon possible pour atteindre un numéro assez élevé pour être longtemps encore en dehors des contingents de l'autre monde. Mais voici le sujet de mon insatiable ambition.

« Notre pauvre Lethière vient de mourir et de laisser un logement vacant au palais des Beaux-Arts ; je demande ce logement pour moi et ma bonne petite famille. M. d'Argout (1) est malade ; je ne puis donc le tourmenter de cette réclamation ; mais encore faut-il que je prenne l'avance ; car malgré toutes ses bonnes intentions pour moi, j'arrive toujours trop tard : la nappe est enlevée ; on est désespéré ; il n'y a plus rien à m'offrir. Moi, je suis philosophe ; je dis : c'est bien ; l'intention est réputée pour le fait ; j'ai le ventre creux, mais c'est égal ; j'ai ma sangle de consolation ; je serre d'un cran, et me retire.

(1) Alors ministre de l'intérieur.

« Aujourd'hui je me présente avant que le couvert soit mis, mais j'ai tellement de chances qu'il pourra bien m'arriver de n'être pas au nombre des invités ; j'ai donc besoin de vous et de votre aide pour dire à M. d'Argout :

« Monsieur le Ministre,

« Un logement est vacant dans les bâtiments des Beaux-Arts ; Charlet le désire ; il m'a chargé particulièrement de vous faire cette demande, et j'ai à cœur de réussir, car je l'estime et veux lui être agréable.

« 1° Parce que c'est un bon citoyen, sage et solide; un homme sur qui l'on peut compter et qu'il faut avoir dans les rangs de ses amis ;

« 2° Parce qu'il n'a point de fortune ; qu'il a femme et enfants et mère, qu'il sait faire vivre avec son industrie ; qu'il est fils d'un dragon de la République; que son père ne lui a laissé pour toute fortune qu'une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse ; qu'il n'a pu acquérir ni rentes sur le grand-livre, ni propriétés foncières, avec le décompte de linge et chaussure à lui fait à titre d'héritage, et qui s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes ;

« 3° M. de Rigny et M. Louis (1) désirent beaucoup que vous fassiez ce que je demande, moi, homme de lettres, pour un artiste à qui je dois être en aide. C'est une chose que vous ne refuserez pas, attendu que le logement en question est dans la troisième cour de l'Institut, totalement isolé, totalement indépendant des bâtiments de messieurs les académiciens, et que vous ferez, monsieur le Ministre, une chose toute populaire, qui sera bien reçue des artistes et regardée comme de bonne justice, quoique beaucoup de ces messieurs soient aujourd'hui des négociants peu remués et tourmentés de la fièvre des arts, mais fort ardents à la curée.

« Allons, monsieur le Ministre, que votre retour à la santé et aux affaires soit marqué par une bonne action ; cela porte

(1) Alors ministres de la marine et des finances.

bonheur. Signez, afin que je puisse dire à Charlet : c'est fait...

« Enfin, monsieur Vitet, j'ai prié le papa Louis de me seconder et de faire la demande à M. d'Argout ; mais il m'a été fait tant de promesses, on m'a répété tant de fois : « Mais, « mon brave, indiquez-nous ce que nous pouvons faire pour « vous, voyons ! » et de tout cet enthousiasme à m'être utile il est résulté si peu d'effets, que j'ai recours à vous avant que la nuée de corbeaux ne s'abatte sur la proie.

« Je dois vous faire part d'une dernière crainte, c'est qu'une dixième Muse... (je ne sais où diable on en déterre... des Muses... je ne vois que portraits de femme qui ont été la dixième Muse, et j'ai tellement de guignon, qu'une onzième est capable de s'être mise en route pour me faire casser le nez). Je dois donc craindre qu'une Muse quelconque n'ait fait sa demande en vers déchirants ; de ces vers où l'on peint sa malheureuse position avec des gants glacés, en rentrant d'une soirée où l'on a perdu deux cent cinquante francs à l'écarté. On fait pleurer d'augustes yeux, et rien ne peut se refuser au malheur... »

Ici se terminait ce projet de demande que avons eu entre les mains ; la requête ne fut pas accueillie. Elle aurait dû l'être cependant, ne fût-ce qu'à cause de la forme que Charlet avait su lui donner.

Quelques jours après, Charlet écrivait à M. de Rigny, promu au grade de général et commandant une brigade à Compiègne.

Paris, mai 1832.

« Notre canonnier est à Tours ; Poterlet (1) travaille et vous fait un sujet tiré des *Puritains*, ça va bien ; seulement, le nerf de la guerre, qui est le muscle principal de la paix, s'absente et laisse un certain vide dans un endroit peu fréquenté, il est vrai, et où l'on trouve plus de mie de pain que de quadruples... je veux parler de la bourse des artistes : Poterlet y est en baisse égale à celle des Cortès, mais c'est égal..., il a rêvé qu'un de

(1) Poterlet avait son atelier auprès de celui de Charlet. Artiste de talent, il est mort jeune.

ses oncles allait arriver d'Amérique, comme il est d'usage dans les comédies bien faites, et cela lui fait prendre patience.

« Du reste, tout va bien, nous comptons vingt mille morts (1); ça fait des malheureux de moins, des indigents de plus, beaucoup de misère et pas de profits; quant au patriotisme, au-dessous de zéro; mais le dévouement de vos vieux amis est toujours monté entre les vers à soie et le Sénégal (REHÉAUMUR), ce qui nous donne cinquante-deux degrés de chaleur animale et le plaisir de pouvoir faire cuire des œufs au soleil de notre amitié.

« Plaisanterie et méchanceté à part, il y a un logement vacant aux Quatre-Nations; mais M. d'Argout ne veut plus que l'on en donne, c'est un abus; il vaut mieux laisser les rats y former des rassemblements qui rongeront et détruiront le pouvoir. Notre ami LOUIS doit demander ce logement pour moi à M. d'Argout, qui le donnera à un autre, parce qu'il est d'usage de ne rien obtenir quand on a des ministres dans sa manche, ce qui me fait penser qu'il vaudrait mieux en avoir AILLEURS, parce que leur position critique leur ferait faire quelque chose en notre faveur pour se soustraire à un CAS inévitable. Je continue mes cours de philosophie élémentaire et alimentaire; l'esprit en profite et le corps s'en nourrit; ou bien le corps en profite et l'esprit s'en nourrit; le moral se soutient, le physique fait son chemin, et j'en rends grâces à la nature.

« Mon fils commence à dire PAPA DINDON; il aura de l'esprit et de la justesse dans les idées, ce qui ne lui ouvrira pas la porte des honneurs et de la fortune par le temps qui court; mais s'il a l'esprit de l'état qu'il embrassera, il en saura beaucoup plus que les grands hommes qui se sont chargés d'élargir le foyer des connaissances et de l'émancipation intellectuelle; attendu que s'il donnait dans cette dernière route, je lui conseillerais de se faire saint-simonien ou pierrot aux Funambules, lui souhaitant très-particulièrement le talent de Debureau.

« Toute la petite famille est en bonne santé, ainsi que les amis. Billoux va, je crois, partir pour la Morée et fondre dans la Grèce; il est chargé de faire effectuer des rentrées de fonds; il prétend que la *Grèce doit*.

(1) Par le choléra.

« Enfin Dieu arrangera le tout pour que chacun ait sa récompense. Demandons-en bonne part ; lorsqu'il s'agit de recevoir les bontés divines on ne risque rien d'en demander beaucoup...

« Adieu, portez-vous bien et nous aussi, et bon voyage surtout (1).

« CHARLET. »

Nous venons de faire connaissance avec Billoux, dont il est souvent question dans les lettres de Charlet, et qui se trouve plus souvent encore représenté avec son bandeau sur l'œil dans les dessins et les lithographies de son ami.

Billoux était un gros, un très-gros bon garçon; ancien sous-lieutenant d'infanterie, il avait perdu son œil par suite d'une blessure. Depuis, et après avoir écrit dans quelques journaux royalistes, il était devenu sous-chef de bureau à la marine et capitaine de la garde nationale.

Viveur, spirituel, bon convive, Billoux a été longtemps le satellite de Charlet, et personne plus que lui ne savait entretenir sa verve et sa bonne humeur.

Nous disions que Billoux était très-gros : entrant dans un omnibus, il n'y trouve qu'un ivrogne endormi; celui-ci se réveille, aperçoit Billoux, et crie au conducteur : COMPLET ! !

Cependant Charlet fit encore quelques démarches pour obtenir le logement en question.

« J'ai vu le marin (2) il y a deux jours (écrit-il à son frère) et mangé la soupe aux herbes avec lui ; j'ai fait de la haute politique qui l'a fait rire. On disait qu'il devait passer aux affaires étrangères et présider le conseil ; moi, je le voudrais ; mon logement alors serait enlevé de vive force. Il m'a promis de saisir au collet le chef des Arts et de lui faire signer mon affaire le pistolet sur le cœur ; tout cela veut dire que mon logement est encore en perspective. Pourtant je compte sur notre marin pour aborder le BATIMENT.

« Vous connaissez maintenant la composition de la maison

(1) Le général de Rigny était envoyé à Lille.
(2) L'amiral de Rigny, ministre de la marine.

du CHEF DE L'ÉTAT ; il y a de tout : des parleurs, des faiseurs de vers et même des gens qui font de la prose en parlant ; je serais curieux de les voir en tenue.

« Vous allez à Lille : quand vous y serez, vous m'écrirez si l'on peut y caserner un artiste. »

Un peu plus tard Charlet ajoute :

« Je ne demanderai rien à vos bons parents ; d'ailleurs mes dessins doublent de prix ; je suis content, et ils ne pourraient rien m'offrir qui valût mon extrême indépendance et ma fainéante liberté. »

Vers cette époque l'horizon politique semblait se rembrunir, et il devenait difficile d'éviter une guerre, au moins partielle, à l'issue des conférences de la quadruple alliance....

Charlet ne doute pas que son ami le général de Rigny n'obtienne un commandement, et il veut se mettre en mesure de faire son profit de la guerre. A cet effet il écrit au général, en ce moment en tournée de révision dans le département du Nord :

Paris, 2 *septembre* 1832.

« Mon général,

« Il paraît que vous vous amusez singulièrement au milieu du bétail soumis à votre choix. Ça doit être drôle un conseil de révision, ou de recrutement ; quel joli bazar ça doit faire ! Enfin tirez vous-en du mieux que vous pourrez.

« Il faut que je vous dise que, voulant absolument me retirer de ce qu'on appelle le monde, je me fais de petites économies pour avoir un cheval ; mais comme je suis peu versé dans ces sortes d'affaires, c'est vous que je vais mettre à la tête de mon entreprise,

« Voici ce qu'il me faut guetter et me faire empletter au meilleur compte, et le meilleur possible. Je veux avoir un bon cheval à la Vandermeulen, alezan, bai, ou rouge, ou bleu, ou vert, à tous crins (j'y tiens), enfin un de ces bons chevaux de

gendarme. Tâchez de me maquignonner cela de manière que j'aie le moins possible à payer. Je fais mes affaires et peux le nourrir facilement.

« Vous me le ferez travailler ferme en attendant que je puisse aller vous voir et le ramener ; d'ici à ce temps je vais travailler au manége.

« J'ai fait la revue de mon mobilier en fait d'amis ; j'en ai rayé un grand nombre, que j'ai portés sur la liste des connaissances. Comme on peut avoir la guerre, et que vous pouvez être appelé à certains commandements actifs, mon intention est de faire campagne avec vous. Je veux avoir un bon cheval, doux, fort et philosophe, sobre et de bonne société.

« Je n'ai rien autre chose à vous dire, soignez mon affaire.

« Tout à vous, de cœur.

« CHARLET. »

XIX

Vers la fin de cette même année 1832, Charlet accompagna dans la campagne d'Anvers son ami le général, qui commandait une brigade de cavalerie. Il a laissé dans ses papiers quelques souvenirs de son séjour à l'armée. Tout incomplets qu'ils sont, nous regrettons de ne pouvoir (par diverses causes) les donner ici. Nous en détachons un seul épisode, que Charlet décrit avec son crayon au n° 809 de notre Catalogue.

Ces fragments, sous forme de journal, sont écrits d'un seul jet, comme tout ce qu'écrivait Charlet ; on y reconnaît cette droiture d'esprit qu'il apporte dans toutes ses appréciations et des choses et des hommes, et l'on doit croire que notre artiste eût été, le cas échéant, un excellent officier.

Jeudi, 6 décembre. — De la *Pipe-de-Tabac.*

« ..... La carabinière me réveille... je n'y vois goutte... je cherche mes bottes... j'ai beaucoup de peine à sortir de la maison... je fais éveiller M. Dairoles, nous mangeons du pain et du beurre ; le général (général Harlet) monte à cheval ; nous voilà partis...

« L'officier d'ordonnance du général marche avec moi... les chemins sont exécrables... nous arrivons aux digues... Oh! le bel aspect, et comment l'artillerie a-t-elle fait? Rien n'est impossible aux troupes françaises, et toujours de la gaieté... Mon guide est un bon garçon, et ce n'est que dans la troupe que l'on trouve cette fraternité... COCHONS DE BOURGEOIS DE PARIS, JE VOUS HAÏS, JE VOUS ÉGUEXÈCRE!... Mon guide me mène à tous les postes avancés; je découvre Anvers, la citadelle, je vois le bâtiment incendié... il brûle toujours... Ah! que c'est beau, ces arbres qui se reflètent dans les polders inondés; ces millions de canards qui me font envie... à la broche... Nous sommes dans la boue jusqu'au milieu des jambes. Mon sous-lieutenant m'aide à me tirer d'embarras... J'enfonce!... j'enfonce!... un bâton!... ah! me voilà sorti... On blague... Le sous-lieutenant enfonce à son tour... nous enfonçons... nous sommes enfoncés. Quelle canonnade : les boulets sifflent... un d'eux vient tomber dans l'eau; il a passé par-dessus la citadelle... Ma pauvre femme, si tu me voyais... quel déchet!... Il n'y a plus de femme... je m'expose... les canards s'envolent... je m'assieds au banc de jonc des troupiers; on me respecte... j'ai une bonne tête... je m'acclimate. On me donne la goutte... je suis dans les joncs; les troupiers se débarbouillent, font la soupe, grattent les buffleteries. Les officiers ont des bonnets de laine; c'est délicieux. Nous fraternisons. La canonnade de l'escadrille hollandaise ronfle à notre gauche; je n'y vais pas, attendu que les boulets des corvettes pourraient me casser la mâchoire, et j'en ai besoin pour le déjeûner que m'offre le sous-lieutenant. Allons déjeûner à la *turne*... vraie *turne*... La misère est grande. Je me repasse une chope de bière; je tortille de la vache et mange du beurre salé... J'écris à ma femme; un fourrier se charge de ma lettre... la canonnade va toujours... Je reviens avec ma trique pour me recruter à Saint-Nicolas de tout ce qui m'est nécessaire pour m'établir à la Pipe-de-Tabac... La carriole m'avait rejoint à Boveren... M. Dairoles est rayonnant; il rit... Ah! tant mieux; nous soupons; le général est gai, sa migraine est passée...

Voici la lettre de Charlet à sa femme :

« Ma chère amie, je t'écris ces quelques mots, quoique tu aies reçu de mes nouvelles il y a peu de jours. Je suis avec la division Sébastiani dans les polders de la tête de Flandre ; hier j'étais attendu chez le général pour déjeûner ; je n'ai pu arriver, j'étais enfoncé dans la boue à près de deux pieds ; les camarades du 11me léger m'ont tendu la perche ; service que j'ai rendu dix minutes après à un brave officier qui riait de ma misère.

« Surtout ne te tourmente pas ; je ne puis retourner à Paris avant la fin de la pièce. Je suis à demi-portée de canon d'Anvers, au milieu de canards sauvages ; mais défendu de les tirer. La canonnade roule admirablement, et je ne pense pas que la citadelle puisse tenir encore huit jours.

« Je t'écris en ce moment du bivouac de la Pipe-de-Tabac ; on y est bien, au frais, au milieu des roseaux et des grenouilles, s'il y en avait ; mais elles n'y peuvent vivre, le bouillon étant trop salé. Sitôt que je pourrai passer l'Escaut, je le ferai ; mais j'attends un mouvement vigoureux sur la citadelle, qui nous crèverait la figure si nous voulions passer trop tôt.

« On passe bien à BURCK ; mais une fois de l'autre côté je ne saurais où fixer mon quartier-général, et me trouverais en rase campagne, offrant mes quilles aux boulets des assiégés, qui blessent du monde où ils n'ajustent pas : aussi la tranchée est un abri où l'on peut vivre en toute sécurité. Les Hollandais ne savent pas jeter leurs bombes ; nos canonniers les retournent d'une drôle de façon : la lunette Saint-Laurent est déjà en matelotte, c'est très-amusant. Ne te fais pas, surtout, de tableaux effrayants et inquiétants ; sois aussi tranquille que moi.

« J'AI DE BONS MATÉRIAUX, j'ai vu de bonnes choses que tout le monde ne peut pas voir. La Providence m'a donné une santé remarquable, et qui est en plein rapport en ce moment.

« Les bulletins qui parlent du prince (le duc d'Orléans) et de l'ouverture de la tranchée sont des plus ridicules, et font de

la mauvaise politique ; voici le fait : On est allé de nuit, comme de coutume, ouvrir la tranchée ; pas un coup de canon n'a été tiré. Le lendemain le colonel Auvray a porté la sommation, et le général Chassé a répondu que puisqu'on avait commencé les travaux, il allait commencer la défense.

« Donc, il n'y a eu ni dangers, ni action, ni.... Tout ce qu'on débite fera plutôt du tort au prince, car on ne peut se figurer le mauvais effet de toutes ces blagues de salon aux yeux de l'armée... ça fait suer... il faut renoncer à ces niaiseries, ce n'est plus dans les mœurs de l'armée.

« J'ai peu dépensé, mais je vais sans doute quitter le général. Ma foi tant mieux... toujours du général... toujours du général... je serai à l'ordinaire du sous-officier, ça me va, je suis libre. Si je veux manger, je mangerai ; si je veux, je ne mangerai pas. Des patates, de la vache, c'est bon ; du beurre salé, délicieux... ; de la bierre, ça suffit...

« J'ai besoin de cette vie frugale ; le général est un vrai asiatique : nous vivions comme des pourceaux, mangeant toute la journée...

« Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que mon petit Toussaint.

« Charlet. »

J'ai de bons matériaux (dit Charlet à sa femme) ; *ces matériaux* consistaient dans deux petits croquis : *une vue de la Citadelle*, et *un officier hollandais*. C'est avec ses souvenirs que Charlet a dessiné les trente et quelques croquis qui lui ont été inspirés par la campagne d'Anvers (1).

Peu de jours après le retour de Charlet à Paris, et sachant qu'il allait commencer son œuvre, je lui écrivis ; au milieu de mauvaises plaisanteries, je lui disais que je croyais le trop bien connaître pour avoir pu supposer que lui, philosophe, il pouvait se transformer en courtisan.

Or Charlet, et c'est assez l'habitude des plaisants, n'aimait pas trop qu'on le payât de la même monnaie ; aussi me répondit-il :

« Bon et excellent homme, mais vaincu, tout à fait vaincu,

(1) Voyez le Catalogue.

aurez-vous assez d'indulgence pour excuser ma paresse à vous écrire ; j'avoue que je suis un profond gredin, un être immoral et digne de la colère de Dieu (car je crois en Dieu, vu que mon portier qui battait sa femme a été enlevé par le choléra).

« Je fais de la lithographie, des croquis de marche, de campement, cuisines, etc. ; ce sera Anvers, Rotterdam, ou Pékin ; je ne célèbre personne depuis que j'ai lu que l'ARCHE de triomphe de la barrière de l'ÉTOILE devait élever ses arceaux pour laisser passer le géant de la gloire française (1), ce bon et innocent Ferdinand d'Angoulême, qui n'a jamais cassé une patte à une mouche, ni donné un soufflet à un hanneton (2).

« Billoux est toujours le même ; il vient de m'exécuter d'une carotte de quatre-vingts francs ; mais j'ai pu lui dire sa grande vérité et ne lui ai rien caché. Il prétend s'être liquidé envers vous en objets d'art ; j'ai pris cela pour argent comptant.

« Notre général est à Lille ; toujours le même, toujours ; j'ai très-bien vécu à son quartier général... Ah! quelle guerre... quelle guerre ! ! !

« Poterlet vient de se faire carliste forcené : il prétend qu'il n'y a d'argent à gagner pour les jeunes artistes qu'avec les partisans de la monarchie aînée ; il prétend que la cadette nous fait la queue.

« Tâchez donc de venir faire un tour à Paris.

« Je ne vous en dis pas davantage ; je suis paresseux d'écriture.

« Adieu, brave et digne homme ; vaincu, c'est vrai, mais toujours l'ami des arts et des gueux d'artistes.

« Charlet. »

Paris, 17 *février* 1331.

Ce même jour Charlet répond au souvenir d'un officier du 25me de

(1) Victor Hugo avait dit après la campagne d'Espagne de 1823 :

Dressez-vous jusqu'au ciel, portique de l'histoire,
Que le géant de notre gloire
Puisse passer sans se courber.

(2) Charlet parlait en d'autres termes de ce prince, quand il parlait sérieusement.

ligne, régiment au milieu duquel il avait passé quelques jours de bivouac à Wilrich.

« Mon cher Monsieur Voirin, je vous remercie de votre bonne et amicale lettre; je vous réponds à la course, je suis écrasé de travaux. Le sybaritisme ne fait que m'inspirer le regret de la soupe du bivouac, en me rappelant les bonnes journées que j'ai passées à votre camp. J'ai appris avec peine que vous n'aviez été pour rien dans la nuée de récompenses et avancements bien ou mal donnés; peut-être votre droiture d'âme et votre franchise toute militaire sont-ils des obstacles; car en ce monde, il faut pour faire son chemin être muni de force pastilles du sérail, de force dose d'encens, le tout infusé dans une grande quantité de mensonges, et assaisonné d'hypocrisie.

« Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de tous vos camarades qui m'ont comblé de prévenances et d'égards.

« A peine ai-je pu causer avec les deux officiers qui m'ont apporté votre lettre, je suis pris jusqu'au menton.

Comme dans ses croquis, Charlet, dans le moindre de ses billets, revêt au moins une forme nouvelle à défaut d'une pensée originale. De là naît pour nous cet embarras, ou de supprimer des lettres qui seraient lues avec plaisir, ou d'étendre notre livre au delà des bornes que nous nous étions prescrites.

A M. Pajol (1).

Mars 1833.

« Mon cher sous-lieutenant,

« J'ai eu connaissance de votre aimable invitation hier au soir en rentrant; j'ai vu que vous étiez aux arrêts: c'est très-bien. Vous allez vide et roide, et la carrière des armes s'ouvre pour vous sous de très-heureux auspices. Vous devez bien pen-

(1) Le comte Pajol est aujourd'hui (1856) colonel d'état-major; il est de plus, comme amateur, un artiste distingué. Il avait dessiné à l'atelier de Charlet. Celui-ci avait peint, en 1830, à l'huile et sur une toile de petite dimension, le portrait en pied et en uniforme du lieutenant général comte Pajol.

ser qu'un capitaine ne peut aller dîner avec un mauvais sujet de sous-lieutenant aux arrêts ; ce serait d'un trop mauvais exemple.

« D'ailleurs, que peut-on espérer de trouver? un mauvais dîner, un mauvais gîte, et puis le mauvais exemple.....

« Il faut qu'un garnement comme vous subisse sa peine avec toutes ses horreurs ; ainsi ne comptez sur moi que lorsque vous serez rentré dans le sentier de la vertu.

« Amen! Ah! que ça me fait rire!

« A demain, mon cher Pajol, les vingt-quatre heures d'arrêts seront terminées, et nous dînerons mieux dans un bon coin et en liberté.

« Allons, patience, pauvre captif, pauvre victime de l'autorité.

« Amitiés.

« CHARLET. »

Vers cette époque (1833), CANON, dont nous avons déjà parlé et dont nous parlerons encore, était chez moi. Ayant écrit à son maître, je risquai de nouveau quelques plaisanteries. Voici la monnaie de ma pièce.

Au colonel de La Combe, à Tours.

7 *octobre* 1833.

« Il n'y a donc pas un coin de cette maudite terre où un pauvre diable puisse se cacher et ronger sa croûte tranquillement. J'ai sans doute commis de grands crimes et offensé la Divinité, car je fais sur cette terre de larmes un purgatoire provisoire qui devra me compter, je l'espère, dans l'autre monde. Comment! il faudra que je prenne une plume et de l'encre, et que je m'ennuie pendant une demi-heure à barbotter, bavarder et jeter sur une misérable feuille de deux liards des raisons qui ne valent pas deux sous : et tout cela pour répondre à un honnête homme qui a le cerveau détraqué, et qui m'assassine de lettres, rillettes et autres ingrédients! Comment! parce que j'ai

pour lui la plus haute estime (c'est-à-dire pour son cœur, car sa pauvre tête...), il faut que je lui écrive malgré moi, malgré le diable, dont j'arrose le rôti et tourne la broche depuis quarante ans; il faut que je lui écrive, ou sinon..... Eh bien, je vais lui écrire, mais c'est pour avoir des rillettes et des pruneaux ; je l'avoue, la gourmandise seule me soutient; puisse-t-elle me soutenir jusqu'au bas de l'autre page. Alleluia, alleluia, aaalleluillia.

Pour des rillettes,
Et cætera,
De mauvaises lettres
On écrira;
Et puis je recevrai tout ça (les rillettes).
Alleluia.

Canon profite
En vrai pacha,
C'est la marmite
Qui le rend gras;
Mais à Paris le choléra
L'empoignera.
Alleluia... Alleluia.

« Colonel,

« Je n'ai pas le temps de vous écrire; toute ma famille est en bonne santé; le travail donne, l'artiste regorge, enfin nous nous chauffons les talons à notre grand poële, en renforcés juste milieu : car il faut vous l'avouer, le juste milieu fait des progrès effrayants. Thiers s'est emparé de moi, je suis son janissaire et son séïde; c'est l'homme de la jeune école et je le pousse, car je suis pour les jeunes gens, et mon ami Thiers a de bonnes et grandes idées. Vous devez par là penser que la soupe est soignée et que le bifteck ministériel fait son effet.

« Je ne vous parlerai point politique, car au point de corruption et de putréfaction où je suis arrivé, je ne sens rien et trouve tout pour le mieux, excepté mes bucoliques.

« Canon a fait des portraits. Sont-ils vivants? voilà la grande question; c'est là où gît le grand HEIN de saint Joseph, je crois.

« Vous vous proposez de m'envoyer des rillettes; dam! elles seront bien reçues; mais moi qui mange les faisans du pouvoir et les volailles du gouvernement, je ne leur ferai pas grande fête. A moi, des rillettes! moi qui ne vis que des boulettes du ministère et des brioches de mon bon roi!

Il faut que j'aille à l'atelier gratter la pierre; bien le bonjour, mes respects et amitiés, portez-vous bien et longtemps.

« CHARLET. »

XX

Charlet a dit précédemment qu'après avoir servi pendant plusieurs années *cordialement, civiquement* comme sergent-major dans la garde nationale, il était devenu, après 1830, capitaine d'une compagnie de grenadiers.

Il avait compris et pris au sérieux ce commandement, car il prévoyait les émeutes qui ne firent pas défaut, il faut l'avouer, à l'établissement de Juillet. « Je vois, me disait-il à l'origine du nouveau gouvernement, que nous aurons de la peine à faire de bonne besogne; nous ne pourrons travailler que d'une main, ayant toujours à nous défendre de l'autre. »

Dans ces émeutes, Charlet paya de sa personne et même de son esprit: il lui arriva en effet plusieurs fois de dissoudre des groupes qui pouvaient devenir séditieux, et cela par la popularité de sa personne, et aussi par quelques paroles et gestes qui ont une si grande puissance sur le gamin de Paris.

« Nous avons fait de l'ouvrage et triomphé sur toute la ligne (écrivait-il le 6 juillet 1832); je n'ai pas été tué.

Le lendemain il adressait cette lettre à son colonel (10e légion):

« J'ai remis à M. le commandant de bataillon la liste des grenadiers en état de faire l'exercice à feu au détail, car il sera prudent de commencer par là.

« Il serait bien à désirer que vous fissiez délivrer des cartouches pour dimanche prochain : car si les bataillons voient les premières classes faire l'exercice à feu, nos deuxième et cinquième classes se grossiront, et l'émulation s'ensuivra.

« Je vous ferai observer, colonel, que jusqu'à ce jour on a ennuyé les hommes zélés et capables en leur faisant continuellement marquer le pas pour attendre les nonchalants ; et si nous voulons arriver à un résultat inconnu jusqu'à ce jour, il faut faire quelque chose pour ces braves gens ; c'est ainsi que nous mettrons le feu sous le ventre des indifférents.

« Des cartouches, colonel, ou la mort.....bleu.

« J'ai reçu votre bonne et agréable lettre, et me suis rendu à vos désirs, mon colonel ! Il faut que chacun fasse son devoir : je l'ai signifié aux officiers et sous-officiers qui sont venus me trouver; la grande majorité est excellente, mais je veux faire savoir à certaines personnes que si elles ne s'attèlent pas avec moi, comme le veulent les fonctions qu'elles ont acceptées, je lâche le timon, pose mes épaulettes, les mets dans l'obligation d'en faire autant, et me présente avec elles à la réélection..... Je crois, colonel, que c'est ainsi qu'il faut servir. Qui accepte des fonctions doit en subir les conséquences, et remplir religieusement les obligations qu'il a contractées.

« J'aime ardemment la liberté, mais belle, sage et forte ; je ne la comprends pas courant les rues et couverte de boue : attendu qu'un peuple qui conserve quelque fierté et quelque morale ne peut s'attacher à une prostituée. Voilà mes principes, et je saurais me faire tuer, s'il le fallait, à la tête de ma compagnie, pour m'opposer à la dégradation de ce que j'aime.

« CHARLET »

Voilà certes une lettre honorable et qui prouve que Charlet savait être sérieux quand il le fallait. Cependant, et comme toujours, sa gaieté prenait le dessus, et il la mettait souvent à profit dans ses ordres du jour à la compagnie.

En voici un échantillon :

« *Messieurs et chers camarades*,

« Hors la bonne tenue, point de salut; on ne trouve le vrai bonheur que dans la bonne tenue. Un garde national bien tenu est un homme en qui j'aurais pleine confiance; c'est ordinairement un homme d'une société agréable; le soin qu'il apporte à sa tenue, il le porte dans ses moindres actions : il est exact, de parole sûre, bon père, bon ami, bon époux, bon citoyen. Il aime sa compagnie, il a confiance en son capitaine.

« Je sais bien qu'il n'est pas de règle sans exception; mais je puis assurer, d'après les observations nombreuses que m'a permis de faire ma longue expérience, que c'est parmi les gardes nationaux mal tenus que j'ai rencontré ces esprits tracassiers et malheureux, ces caractères bilieux toujours mécontents; ou de ces hommes esprits forts, ou capacités gigantesques, qui se croiraient compromis s'ils se présentaient en bonne tenue sous les armes, attendu qu'un génie profond doit toujours être malpropre.

Croyez bien, Messieurs, et recevez-en l'assurance positive, ce n'est pas dans nos rangs que j'ai fait ces observations; non certes, je n'ai pu remarquer parmi vous que l'ensemble le plus parfait et le désir de faire de notre compagnie un modèle pour la légion.....

(Suit la description des diverses tenues d'été).

En 1834, après les émeutes de cette époque, Charlet fut nommé chef de bataillon.

« Nous nous sommes couverts de gloire (dit-il le 30 avril). Je suis chef de bataillon; ce qui me rapporte deux cents francs que je viens de dépenser, et beaucoup de temps à perdre.

« Je viens de faire donner la croix à ce bon Bellangé; c'est une des bonnes œuvres de ma vie. J'ai jeté sur le tapis la croix de commandeur pour Gros, mais il faudrait qu'elle fût flanquée de celle de Gérard; il n'y a rien d'arrêté à cet égard.

« Puis ma femme est grosse. »

Cette situation de Mme Charlet ayant amené quelques malaises ordinaires, Charlet refuse en ces termes une invitation d'un de ses amis.

« Mon cher ami, ma femme est tellement malade de sa grossesse qu'il faut que nous ajournions notre réunion chez vous.

« Vous savez ce que c'est qu'une femme grosse : ma pauvre femme se fait une montagne insurmontable de son déplacement.

« Respectons la grosse S qui est peut-être une petite s d'esprit. Le mois prochain les maux de cœur auront cessé et nous prendrons jour.

« Bonjour et bonne amitié.

« Charlet. »

XXI

Quelques difficultés qu'il rencontrât dans la peinture, Charlet cependant ne se décourageait pas, et bien qu'il eût peine à mener un tableau à bonne fin, il ne laissait pas que d'en entreprendre souvent. Il attribuait principalement son manque d'adresse dans l'exécution, à ce que d'abord chez son maître Gros il avait fait peu d'études peintes d'après nature. Puis il était trop impatient d'arriver immédiatement à un résultat, gâté qu'il était par l'habitude des procédés de la lithographie, de la sépia et de l'aquarelle, qui lui permettaient de formuler promptement sa pensée et de la livrer au public. Sévère pour lui-même et dans sa peinture surtout, rien dans ses œuvres ne pouvait le satisfaire.

« Un jour, nous racontait M. de Rigny, Charlet tombait chez moi, alors que j'étais en garnison à Arras ; c'était en 1821. Il avait apporté des toiles, dans l'intention *d'attaquer l'huile*, comme il le disait. Vraiment c'était chose admirable à voir que ces ébauches, où les têtes seules, quelque peu finies, étaient belles et touchantes de sentiment et de couleur. Je me souviens entr'autres d'un jeune sous-officier du génie mourant sur un grabat et soigné par une sœur hospitalière ; Charlet en paraissait content, et me promit bien de terminer ce tableau. Quelques jours après, la diligence emportait notre ami vers Paris, et mon domestique trouvait sur son lit cette toile et plu-

sieurs autres crevées, massacrées, au point de ne pouvoir en réunir les lambeaux. Il le regretta plus tard, ne fût-ce, me disait-il, que comme souvenirs de certaines impressions; mais le mal était fait. »

Charlet aurait infailliblement réussi dans les parties les plus élevées de l'art (il en a d'ailleurs donné la preuve dans son Épisode de la retraite de Russie) sans cette mobilité d'esprit, ou plutôt cette prodigieuse facilité d'observation qui lui faisait tout saisir au vol et le tracer de même. Il avait le sentiment du beau à un suprême degré. Mais pour arriver à l'exécution, il lui aurait fallu dominer ses entraînements, dompter sa nature, c'est-à-dire s'attacher pendant un certain temps à une même chose et forcer sa volonté à la pétrir... or c'était chose à peu près impossible que de maintenir Charlet dans cette voie.

Aussi cette sévérité pour lui-même et son inconstance ordinaire lui faisaient-elles trop souvent abandonner une toile commencée. Ou, s'il se complaisait dans son sujet, il ne savait plus s'arrêter à propos et finissait par *l'éreinter*. De là toutes ces toiles inachevées qui ont fait le fond de la vente après sa mort, en 1846; et ceux qui ont assisté à cette vente se rappellent ces cris d'admiration au passage d'un si grand nombre d'ébauches peintes. « C'est comme Géricault, » disait-on. Et en effet, parmi les peintres modernes, un bien petit nombre ont eu un pinceau aussi puissant que celui de Charlet.

Il eût fallu à ce dernier un ami intelligent qui fût là, constamment près de lui, pour lui donner les encouragements dont il avait si grand besoin, pour le *remonter*, suivant l'expression d'atelier, et surtout pour arracher du chevalet un tableau venu à point, et qu'il perdait par le désir malencontreux de mieux faire.

J'ai été assez heureux pour en sauver un de cette manière, tableau excellent, et qui seul suffirait pour prouver que Charlet savait très-bien peindre.

Un jour nous fîmes dans son atelier, en son absence bien entendu, et avec notre ami M. de Rigny, une revue générale de toutes les toiles reléguées sur la planche au fur et à mesure qu'elles étaient abandonnées. Dans le nombre, je fus vivement impressionné d'une composition d'une assez grande dimension, et déjà fort avancée: c'était une levée de bivouac. Dans le fond, ces plans lointains, cette immense étendue de terrain dont Charlet possède si bien le secret (même dans de simples lithographies); au milieu du tableau, mais à un plan éloigné, l'Empereur entouré de son état-major et de troupes à pied déjà en marche. A gauche, sur le premier plan, des cuirassiers délicieusement touchés, également en marche; la partie droite de ce premier plan seulement sans indication. Après avoir

longtemps admiré cette belle toile, nous la remîmes, comme les autres, mais non sans regret, à l'infirmerie. Quelques jours après, quel est mon étonnement de trouver Charlet travaillant à ce même tableau ! — Canon vous a-t-il dit quelque chose ? lui demandai-je. — Non ; j'ai fouillé dans mes vieilles toiles, je n'ai pas été trop mécontent de celle-ci, et la voilà reprise. — J'en avais rêvé, lui dis-je, et vous allez donner de la réalité à mon rêve, en me réservant votre tableau. — Je le veux bien, dit Charlet, et comme j'avais dessein de remplir ce vide à droite par de l'artillerie, puisque vous voulez mon tableau, *je vous mettrai dedans*, ajouta-t-il avec son air goguenard ; seulement fournissez-moi un modèle de canon.

Le lendemain le modèle était à son atelier, et le tableau allait son train ; il était à peu près achevé peu de jours après, et il avait tenu plus encore qu'il n'avait promis.

Je fus donc un matin pour enlever mon tableau, et je trouvai Charlet peignant un autre sujet. Après quelques mots échangés, il me regarde avec malice : — « Est-ce que vous pensez toujours au tableau ? dit-il. — Mais j'y pense d'autant plus que je viens le prendre. — Ah ! c'est qu'il est arrivé un petit accident.... voilà ce que c'est : avant hier, j'ai dîné à la campagne, et revenant le soir à pied, j'ai été saisi, transporté, enthousiasmé par un admirable coucher de soleil ; j'en ai rêvé toute la nuit. Le lendemain j'ai couru à mon atelier et me suis emparé de la première toile venue pour y transmettre mes souvenirs sublimes de la veille ; je ne me suis aperçu que trop tard que c'était votre tableau.... soyez tranquille, du reste, le voici.... » et en même temps il me mettait sous les yeux un ciel abominable, et des empâtements d'ocre rouge recouvraient malheureusement et Napoléon, et son état-major, et les troupes en marche : les cuirassiers seuls avaient été épargnés.

Ce tableau paraissant à la vente de Charlet, j'ai encouragé les amateurs à l'acheter, leur disant qu'il y avait sous cette peinture une excellente chose enfouie ; le tableau m'est resté, c'était de droit. J'ai eu le chagrin, en faisant enlever ce détestable ciel, d'entrevoir encore une fois Napoléon et les troupes en marche ; puis, me décidant à un sacrifice nécessaire, j'ai fait extraire les cuirassiers, qui seuls forment encore un charmant petit tableau.

Ce que nous venons de raconter ne rappelle-t-il pas la fantaisie de Rembrandt, voulant à toute force peindre son singe favori sous le portrait d'un bourgmestre.

Mais en même temps que Charlet me présentait le résultat de son coupable enthousiasme, Canon me faisait signe, et me montrait un tableau achevé sur le chevalet du maître, puis me tirant à part :

« Emportez-le, me dit-il, car ce soir il n'existerait plus; » et je mis le conseil à profit.

Nous venons de parler de Canon, nommons aussi Lalaisse, tous deux dignes amis et élèves de Charlet, et ses professeurs adjoints à l'école Polytechnique. Disons immédiatement, quoique cela s'applique principalement aux grandes toiles dont nous parlerons plus tard, que tous deux ont été utiles, nécessaires même à leur maître pour les lui faire mener à bien.

Mais ne fatiguons pas trop longtemps nos lecteurs de notre prose; pour raviver leur attention, voici quelques lettres de Charlet :

Au général de Rigny, à Lille.

21 *août* 1834.

« Mon digne chef, je viens de vous faire expédier cette misérable esquisse; je suis vraiment très-fâché que vous l'ayez fait mettre à votre exposition; elle n'en vaut pas la peine. C'est une pochade d'artiste à amateur; ce n'est pas fait pour la masse, qui a toujours infiniment de bon sens, mais qui se trompe presque toujours.

Parlons d'autre chose : est-ce que dernièrement je n'ai pas rencontré chez le secrétaire général de l'intérieur Mademoiselle, vous savez? Ah ! mon Dieu ! que le temps est une vilaine chose quand il se met à friper une tête douée de grâces et d'attraits; pauvre femme !!! Il a fallu qu'elle se fît reconnaître! *O tempus, ô morue*, un vrai casse-noisette, quoi ! Sa bonne mère boite toujours, et son mari ne fait pas très-bien marcher son affaire... Pauvre homme, pauvres femmes ! *O tempus!*, tu dessèches tout, cœurs, tonneaux et bouteilles!

Ah ! Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! et mon cœur aussi s'est trouvé sec; cette bonne dame a fait des frais pour me prouver que ce qui semblait être n'était pas, attendu que ce qu'on croyait avoir été n'était pas, et que ce qui était ne devait pas être..... et puis des méchancetés sur les femmes en général; se faisant, elle, la meilleure part de bonté. J'ai tout accordé, excepté la bonté; lui disant que de l'espèce je ne m'en souciais, vivant au jour le jour, et tâchant d'éviter les

ennuyeux et le choléra, les femmes savantes et la peste. Enfin elle est venue me faire visite à l'atelier. Ah ! que c'est triste chose qu'une pauvre femme qu'on a perdue de vue pendant douze ans, et que l'on retrouve femme fossile, vraie tenue de sibylle !

« Cet esprit, qui à dix-huit ou vingt ans est escorté de fraîcheur, de tournure, de jeune malice, de méchancetés atroces, que l'on trouve folâtres et délicieuses; tout cela à trente-deux ans, avec des dents de moins, un œil louche et des appas comme la place d'armes de Versailles; c'est fini! Adieu, brocante, friperie, vieux, usé, connu; on a lu cela dans tous les feuilletons et tous les bouquins passés, présents, à venir et à mourir. La méchanceté n'est plus que de la méchanceté sèche, les zéphyrs qui folâtraient ne sont plus que les chauves-souris de Mlle Lenormand. Menez-moi à Toulon, attachez-moi à la chaîne, je consens à recevoir cent coups de trique par jour; mais mon Dieu, mon doux Sauveur, débarrassez-moi d'une femme méchante et bel esprit !...

« Je pense que toute votre belle famille est éblouissante de santé; la mienne est moins belle, mais elle me suffit.

« Le musée de Versailles n'est pas encore constitué; on parle toujours de moi comme conservateur des galeries militaires... le roi ne saurait faire un meilleur choix. Vous répéterez cette dernière phrase dans toute la septième division... J'ai fait donner l'ordre à Pajol d'en faire autant dans la première.

« Bien le bonjour, portez-vous bien; j'irai vous visiter cet automne, et nous irons voir les ouragans à Dunkerque. Il me faut à moi des orages, des châteaux, et des grands arbres dont le vent balance les cimes audacieuses.

« Charlet. »

Au même.

23 *décembre* 1834.

« Encore un port de lettre, mais je vous rembourserai intérêt et principal, foi d'animal. La présente est pour vous charger de remercier en mon nom la société des Beaux-Arts de Lille

sur la médaille que je viens de recevoir par la diligence Laffitte et Caillard. Entre nous deux, et à voix basse, c'est une vraie médaille de garde champêtre.....

« Mon général, il me faut absolument un grand manteau ou mantelet comme les femmes du nord et de la Belgique en portent, de couleur claire, et en telle étoffe que vous le jugerez convenable ; une espèce de ratine gris-blanc, de la couleur des manteaux de cavalerie, ferait bien pour la peinture. Je vous en supplie, par tout ce que vous avez de plus sacré au monde, par cette étoile de l'honneur qui brille sur votre poitrine, à cinq pointes ; faites-moi confectionner à peu de frais ce manteau. Je vous paierai, foi d'animal, intérêt et principal.

« J'apprends que beaucoup de promotions vont avoir lieu ; je ne sais si vous aurez part au *gâteau*. Vous êtes d'une *pâte* peu *remuante* pour espérer d'être de la *fournée ;* enfin tant pis si l'on fait des *brioches*. On devrait se souvenir d'avoir été *échaudé :* on n'a qu'à *feuilleter* l'histoire, et l'on verra.

« Mon manteau ; mes civilités à la ville de Lille ; n'oubliez ni l'un ni l'autre. Je compte sur votre solide amitié.

« Charlet. »

« Le père Juhel est tombé mort en sortant de dîner chez moi. C'est le Latour d'Auvergne des fricotteurs ; mourir en sortant de table, voilà qui est *travaillé !*

« Voici le coupeur de cheveux qui vient, on va m'exécuter.

Au même.

27 *Janvier* 1833.

« On a des amis, ou l'on n'en a pas ; on a un buffet, ou on n'en a pas ; on l'envoie, ou ne l'envoie pas ; voilà qui est clair, mon général de brigade. Allons, voyons, envoyez-moi ce bahut ; ma femme m'en parle tous les jours, cela devient stupide et incohérent.

« Comment vous portez-vous ? bien. Toute votre famille aussi ? c'est d'ordonnance chez vous ; quant à moi, il en est de même, tout le monde est en bon état.

« Je n'ai pas vu le portrait de votre frère l'amiral; il paraît qu'il lui ressemble comme un âne à un cheval; quand vous viendrez à Paris, nous tâcherons d'en faire un à nous deux.

« Bonjour, mon général; mon meuble, rue de Sèvres, 102. »

« CHARLET. »

M. de Rigny demande à Charlet des décorations pour un théâtre qu'il établissait chez lui.

17 *février* 1835.

« Si j'ai tant tardé à vous écrire, dit Charlet, c'est que la carotte que vous me plantez sur l'estomac m'a privé un instant de tout sentiment d'animalité; elle est bonne et bien colorée, pour un homme qui n'en fait pas d'habitude. Voici donc ce que je viens d'arrêter et de mettre en train.

« Le cousin de Poterlet, décorateur aux Menus-Plaisirs, va nous faire une toile, ce sera SOINIÉ, je lui donne la disposition.

« Polichinelle vainqueur du lion de la forêt de Némée; il est monté dessus et ne l'a pas tué. La Renommée plane et lui apporte des couronnes; puis des ornements Latour, etc. etc.

« Homme profondément démoralisé, où est ma mante, ou manteau de femme, où est ce fameux meuble?... envoyez-le. J'ai encore une place dans mon cœur pour recevoir les meubles de l'amitié sous le manteau de la reconnaissance..... »

M. de Rigny pressant pour l'envoi immédiat de ses décorations, Charlet répond le 26 février 1835.

« Par escadrons en masse, sur le premier escadron formez la colonne, MARCHE. Fermez le rideau, et la toile du fond de mon théâtre MARCHE... au galop.

« Voilà les généraux de cavalerie légère, bien, bien, bien! Impossible, mon général, de vous confectionner votre affaire pour le premier mars; notre peintre décorateur, qui est vigou-

reusement employé, n'a pu venir qu'aujourd'hui prendre les croquis.

« Vous aurez cela dans le courant de mars; il fallait vous y prendre plus tôt. En attendant, mettez une de vos chemises en rideau, on rira; puis votre culotte dans le fond...; dame, si votre culotte a un bon fond, pourquoi ne pas l'utiliser... on rira.

« Debureau montre son derrière au public... on rit... Bon peuple... tu es bien le plus spirituel de l'Europe !

« Quand je pense que de jeunes sages, passant leur vie à l'estaminet, veulent ramener les masses dans le sentier de la vertu, et leur inspirer la dignité première que le Créateur a eu l'intention de donner à l'homme pour le distinguer de l'âne; je ris, comme je rirais de votre culotte qui est peut-être, et cela sérieusement parlant, plus en état de diriger des masses que nos modernes MUTIUS CERVELAS. Prenez la culotte d'un brave, mettez-la au bout d'un bâton, et enlevez les masses... avec une bonne blague, on réussit... gloire et patrie !

« On parle d'un nouveau ministère; c'est presque fait, je crois; c'est bien ennuyeux. Les changements de ministère ne font qu'encourager les malveillants et les nullités. Le peuple dit: mais qu'est-ce que c'est donc qu'une boutique où je vois à chaque instant de nouveaux maîtres? Le pot au feu allait... voilà ma politique. Ah mon Dieu ! moi qui entends la constitutionnalité comme feu Napoléon le Grand, protecteur de la liberté, mitigée par un bon nerf de bœuf, je voudrais bien couler mes dernières années en état de bestialité et de tranquillité, qui me permît d'écumer ma marmite avec sécurité.

(*Suit une romance en quatre couplets.*)

« Envoyez-moi donc des pots, des cruches, des meubles; allons donc, général, que nous admirons, chérissons, pillons, volons, aimons (par votre valet de chambre) (1) et chantons.

« Bonjour et mille amitiés.

« CHARLET. »

« Mille baisers (sur les mains) à cette charmante Mademoiselle... je ne sais pas son nom; enfin la femme que j'adore, comment l'appelez-vous?

(1) Il s'appelait Aymon.

A M. S..., en revenant de chasser chez lui.

Vendredi, mars 1835.

« Figurez-vous que votre garde, malade, je pense, n'avait rempli mon carnier que de vent; aussi j'ai beau protester de ma conduite honorable, ma femme me traite de menteur, de maladroit.....

Se rit de mes serments, me taquine et me raille,
Me goguenarde enfin, en m'appelant Broussaille !
Aussi pour éviter quelque scène d'éclat,
Vîte, monsieur Santerre, un bon certificat
Qui dise s'il est vrai que ma main meurtrière
Aux hôtes de vos bois fît mordre la poussière,
Et si, dans mon carnier, je ne dois pas avoir
Un lapin, plus un lièvre, au lieu de n'y rien voir.

« Recevez le bonjour, etc.

« CHARLET. »

Vers cette même époque (1835), Charlet écrivait ces deux lettres à M. de Querelle, ex-lieutenant au 61me régiment d'infanterie.

M. de Querelle avait dessiné à l'atelier de Charlet, où il s'était fait remarquer par une imagination vive et une grande facilité d'exécution. M. de Querelle, légitimiste au fond, avait été compromis dans la tentative impériale de Strasbourg. Il est mort à un âge peu avancé.

A M. de Querelle, lieutenant, détenu à la prison militaire de l'Abbaye,

EN SON HOTEL.

« Mon cher Querelle,

« Je ne pourrai pas aller vous voir, j'arrive aujourd'hui vendredi d'une partie de campagne, la besogne me tient, bonsoir les amis.

« Je vous remercie de votre bonne lettre, c'est ressemblant; il faudra la publier.

« Je ne vous ferai point de morale, tête sans cervelle, à quoi cela servirait-il? Et puis qu'est-ce que c'est que de la morale? C'est des bêtises. Quand je vous répéterais que vous êtes un brave garçon qui s'enfonce, ce n'est pas nouveau, vous le savez mieux que moi, et cela ne vous empêcherait pas de vous enfoncer encore davantage; aussi je ne désespère pas de vous voir un jour sur le boulevard du Temple parier *deux sous pour quatre*, avec un chapeau gris, un pantalon garance et une veste de chasse en velours (la mienne enfin); vous êtes en route malgré vous et malgré tout: *deux sous pour quatre!*

« Poterlet va CAEN QU'A A. Il est toujours au lit.

« Tout le reste du peuple se porte bien.

« Patience, au revoir; venez dîner avec moi, quand vous sortirez.

« CHARLET. »

A M. de Querelle, ex-lieutenant au 61e régiment de ligne, rue Hôtel-de-Rohan.

Paris, 24 juin 1835.

« Charlet a quelque chose d'intéressant à communiquer au lieutenant réformé Richard de Querelle, il le prie de venir le voir aussitôt qu'il le pourra à son atelier. Seulement il l'engage à ne pas se suspendre à son yatagan, ni de s'éperonner et épauletter en argent, à moins qu'il n'endosse le frac vert, boutons d'argent, et crucifix sur le cœur, véritable tenue HENRYCIN-QUISTUS. Enfin, c'est égal, il l'attend.

« Dieu, qu'un jeune homme est bête!!! »

XXII

M. Feuillet de Conches, s'étant chargé de l'article CHARLET

pour le *Dictionnaire des gens du monde* (1), demandait à Charlet lui-même quelques renseignements : il recevait en réponse cette lettre intéressante :

13 *août* 1835.

« Mon cher Monsieur Feuillet, vous êtes un si excellent homme que je suis vraiment honteux de ma négligence, mais cela m'ennuie tant de parler de moi; c'est si bête, c'est si rebutant, que je ne sais que vous écrire.

« Que vous dire? Que je m'appelle Nicolas-Toussaint Charlet, que j'ai été élevé aux Enfants-de-la-Patrie, ce qui n'a pas peu contribué à faire de moi un âne illettré; que j'ai été employé dans une mairie, dont j'ai été chassé en 1816 comme bonapartiste; que, ne sachant où donner de la tête, je me suis mis à dessiner d'après la bosse, chez un croûton, M. Lebel, élève racorni de David; qu'en 1817, j'ai essayé de publier quelques lithographies; que j'ai eu du succès, et en ai eu une diarrhée de plus de huit cents; que j'ai fait plus de quinze cents dessins, tant sépias, aquarelles, plumes, etc. etc.; qu'on a voulu me faire faire de l'eau-forte, mais que l'ennui de ne pas voir de suite le résultat de ma journée m'en a empêché; que j'ai essayé de la peinture; qu'en 1819, j'étais chez Gros, où je n'ai rien fait, que Gros m'a engagé à travailler seul, ce que j'ai fait, et n'ai-je pas bien fait, mon maître?...

« Qu'en fait d'art, mon opinion est qu'il faut en parler peu et produire beaucoup, que les raisonnements exténuent la verve productive; qu'il faut voir les vieux maîtres sans en faire des pastiches (ressource de l'impuissance); que le plus grand peintre de l'École française, pour moi, c'est Gros; que Géricault vient ensuite.

« Vous pouvez dire dans votre article que je ne fais point de mon métier marchandise; que j'ai déchiré autant de dessins que j'en ai fait (même de haut prix); que je n'ai jamais fait deux fois le même sujet, ni reproduit une aquarelle en lithographie.

(1) 4e vol. p. 535-537.

« Vous pouvez dire que hors mes travaux, je préfère jouer aux quilles avec un charbonnier, que d'entendre parler beaux-arts.

« Votre tout dévoué.

« CHARLET. »

« Vous pouvez dire aussi que je suis un bon citoyen, que j'aime mon pays et que j'ai travaillé pour le peuple travailleur; que je déteste les bonnets rouges et l'immoralité de ceux qui les portent; que je ne trouve point d'homme plus libéral que Napoléon le Grand, que je préfère au divin Robespierre et au sublime Marat (1). »

Ainsi Charlet ayant déjà produit plus de quinze cents dessins, en 1835, ce n'est pas en exagérer le nombre que de croire qu'il en existe aujourd'hui plus de deux mille, éparpillés, il est vrai, dans toute l'Europe (un voyageur assure en avoir trouvé dans l'Inde).

Certes, si l'on pouvait réunir, non pas cette masse de dessins, mais seulement un petit nombre d'entre eux, il faudrait bien, bon gré, mal gré, prendre une haute idée de Charlet, car c'est sous cette forme surtout que sa supériorité se révèle.

En effet, dans ces magnifiques aquarelles, dans ces sépias si vigoureuses et si transparentes, indépendamment du mérite du procédé, du dessin, de la couleur,, se trouve celui de la pensée, à un degré aussi éminent que dans l'œuvre lithographique. Charlet est encore le peintre de mœurs, le moraliste, le philosophe, passant du sujet le plus grave, le plus pathétique, à la scène la plus gaie, et d'où ressort presque toujours une fine observation. Ajoutons que dans le moindre de ses croquis, il a l'art de jeter de l'intérêt, et surtout ce cachet qui est à lui, le charme.

On ne connaissait avant Charlet que des aquarelles lavassées, à la manière des études d'architecture, de simples traits à la plume, enluminées de teintes plates et ombrées avec de l'encre de Chine, témoin entre autres les dessins de chasse de Carle Vernet.

Ses premiers essais se ressentent donc de ces précédents, ainsi que d'une certaine influence classique; mais déjà, comme ceux de son crayon, ils sont remarquables par la naïveté et la vérité, caractères distinctifs de son talent. Successivement Charlet devient plus habile;

(1) Pour comprendre ce langage, ainsi que quelques-unes des lettres précédentes, il faut se rappeler que Charlet écrit au milieu des émeutes républicaines de ce temps.

aux idées qui abondent toujours, il joint la couleur, la vigueur et la finesse dans le dessin et dans la touche. Quelques-uns de ses contemporains ont fait de très-beaux dessins; aucun, nous le croyons, n'a réuni cet ensemble de qualités qui assurent à Charlet un rang à part.

Quand cette fureur « aquarello-monomanique » des albums était dans son paroxysme, Schroth, un des marchands qui les premiers comprirent si bien le commerce des dessins, fit connaître en France les aquarellistes anglais, presque tous paysagistes, il est vrai. Néanmoins les artistes français eurent à gagner dans ces importations; ils virent que, même avec de l'aquarelle, on pouvait être vigoureux et coloriste; alors ils ont osé. Mais déjà Charlet, lui, avait osé tout seul : on a pu apprendre beaucoup de lui, il n'a eu à apprendre de personne; et l'on peut même dire que s'il n'a pas inventé les couleurs à l'eau, il a inventé la véritable aquarelle, et ouvert un chemin dans lequel tant d'autres se sont précipités sans pouvoir l'atteindre.

Indépendamment de l'invention, de la composition et de la couleur, Charlet introduit dans ses dessins une finesse de ton et de demi-teintes a laquelle le plus ordinairement on ne se croit obligé que dans une étude grande comme nature. Voyez ses plus petites figures bien réussies, vous restez étonné de la finesse des détails et de la perfection du modelé : on dirait l'œuvre d'un de ces anciens peintres flamands. La plupart des aquarellistes modernes se sont contentés d'arriver à l'effet par la seule entente de la lumière et de la couleur. Disons aussi que jamais Charlet n'a voulu tenter ces pastiches si fort à la mode dans ces derniers temps, et dans lesquels Decamps, seul peut-être, a obtenu de si grands succès. Nous voulons parler de ces dessins qui ont la prétention de rivaliser avec l'huile, et qui, à force de couleur, de gouache, de gomme, de lavages, de grattages, et de mille et une autres *ficelles*, arrivent à des effets moindres cependant que ceux que pourra obtenir un artiste habile par des procédés beaucoup plus simples.

Charlet vous a dit lui-même quelle masse de dessins il avait déchirée, et nous avons raconté comment une aquarelle vendue cinq cents francs, déjà comptés sur la table, avait été anéantie, parce qu'il la croyait indigne de porter son nom. Il est probable cependant que ces essais avaient le mérite que nous rencontrons dans un aussi grand nombre de compositions lithographiques qui, elles aussi, avaient été d'abord condamnées. On reste confondu en vérité, quand on voit tant de talent uni à une si grande défiance de soi-même.

Au moment de la plus grande vogue de ses dessins, un de ses élèves de l'école Polytechnique lui témoignait un vif désir d'en avoir

un ; malheureusement, ajoutait-il, il ne pouvait disposer que de dix francs. — « Je n'ai point l'habitude de donner ma marchandise à ce prix, répondait en souriant Charlet, mais l'affaire peut s'arranger : j'ai promis le spectacle à mes deux gamins, vous paierez leurs billets, et vous aurez votre dessin. »

Charlet, on ne le sait pas assez, était très-habile paysagiste; des compositions remarquables semées dans son œuvre lithographique suffiraient pour en témoigner. Ses beaux travaux à la plume, *cet outil excellent*, dont il s'est servi si bien pour son enseignement à l'école Polytechnique, viendrait au besoin confirmer notre dire ; mais ce genre de composition reçoit surtout dans ses dessins son plus complet développement. Nous avons vu, nous possédons nous-même quelques paysages qu'on pourrait mettre à côté des meilleurs maîtres ; et puisque nous sommes sur ce terrain, nous voulons décrire une sépia qui nous appartient. C'est un petit dessin de 260^{mm} sur 120^{mm}. Au milieu, une masse d'arbres faisant fouillis et remplissant tout le premier plan, sauf un éclairci à gauche qui laisse plonger dans un horizon lointain. A droite, au second plan, quelques hommes à pied et des cavaliers jettent en passant un coup d'œil sur deux pauvres diables accrochés à deux potences.

Ce dessin est un délicieux Ruysdael.

Le paysagiste Hubert, qui a assez de talent pour avoir beaucoup d'admiration pour Charlet, entrait dans l'atelier de celui-ci au moment où il terminait le dessin dont nous venons de parler. — « Ah ! ah ! Monsieur Charlet, lui disait-il, je vous y prends.... du paysage ! — « Oui, vous voyez, répondait notre caustique ami... quand je suis bête à ne savoir que faire, je fais du paysage. » Ne prenons point au sérieux cette boutade : car entrant un jour chez lui, je le trouvai tenant à la main un dessin de Lalaisse fort beau, il est vrai (l'entrée d'une ferme dans le Morbihan) : « Tenez, regardez, me dit Charlet avec une vive satisfaction, j'ai fait un paysagiste ! »

Il serait à désirer qu'on fît pour les dessins de Charlet ce que nous avons fait pour son œuvre lithographique; ce serait un livre curieux et utile que celui-là. Disons avec regret que notre Musée, s'y prenant un peu tard, comme cela lui est déjà trop souvent arrivé, ne possède pas un seul dessin de Charlet, mais seulement quelques esquisses achetées à la vente.

Un assez grand nombre de dessins de Charlet ont été reproduits par la gravure ; mais presque tous d'une manière peu satisfaisante.

M. Feuillet de Conches dit avec raison (1) : « Rien n'est plus dif-

(1) *L'Artiste*, 5^{e} vol., p. 63.

ficile que de traduire Charlet en gravures : Charlet procède par touches fines et délicates, et l'esprit de ses figures, l'originalité de la manière, peuvent être saisies seulement par un œil exercé. Que le graveur qui essaie de le reproduire soit assez peu habile pour vouloir y mettre du sien, ce n'est plus Charlet. Reynolds, l'un des graveurs anglais du talent le plus souple, et en France des graveurs d'une habilité reconnue, ont échoué dans leurs essais d'après Charlet. »

Zachée Prevost est sans aucun doute le graveur qui a le mieux compris Charlet ; aussi celui-ci, me donnant une épreuve de sa gravure des *Mendiants* (1), disait-il : « Voilà la première fois que je me reconnais. »

Si Charlet a beaucoup produit, il avait encore plus rêvé ; on ne saurait croire combien d'idées germaient dans son cerveau. Quand il commençait un dessin, il hésitait, disait-il, à laquelle de ses nombreuses idées il donnerait la préférence ; de là peut-être aussi le gaspillage dans ses travaux, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il abandonnait ce qu'il avait commencé avec la même facilité qu'il l'avait conçu. Il en était à peu près de même quand il écrivait ; nous avons trouvé dans des fragments en désordre les éléments pour un petit manuel des différents procédés de peinture. Voici dans ce travail deux excellentes pages traitant de l'aquarelle :

AQUARELLE.

« L'aquarelle est un genre agréable et commode : agréable en ce qu'il cause peu d'embarras, peu de salissure, et que tout ce qui est nécessaire pour le faire peut se renfermer dans une boîte de six pouces sur quatre, et, par conséquent le rendre facile pour le voyage. Ajoutez à cette boîte un calepin de feuilles de papier tendues les unes sur les autres, et vous pourrez explorer la forêt et la montagne.

« L'aquarelle de marche ou de campagne ne peut être qu'une espèce de sténographie des objets qui nous frappent, et dont nous voulons rapporter le souvenir ; c'est un léger lavis qui doit nous donner l'effet et le sentiment de couleur des objets. Comme dans la nature les effets de lumière changent rapidement, il faut promptement charpenter son ensemble, ayant soin de l'écrire

(3) *L'Artiste*, 3e vol., p. 116.

fortement, ne s'occupant que des masses; puis, d'une teinte légère de sépia, accuser fortement la partie d'ombre dans laquelle il faudra se renfermer. Donc, il est urgent de prendre un parti, de saisir un moment, un effet, et de s'y attacher ensuite; de là la nécessité d'abandonner les détails pour ne voir que l'ensemble des lignes et les grandes masses de lumière et d'ombre.

« J'ai beaucoup pratiqué l'aquarelle, et peut-être puis-je donner quelques bons conseils dans cette partie de la peinture à l'eau. Ainsi, lorsque votre dessin est charpenté comme trait et massé comme ombre, vous vous occupez des grandes teintes lumineuses de votre ciel d'abord, puis de vos fonds; ensuite de vos premiers plans, terrains, arbres, fabriques. Mais au nom de ce que vous avez de plus cher, ne cherchez point à fondre vos teintes: où vous voyez du violâtre, mettez-en; où vous voyez du verdâtre, posez-en; de même du bleu, du vert. Ne vous effrayez pas si votre dessin ressemble à une mosaïque, à une marqueterie, tant mieux: l'importance est de savoir où il y avait du bleu ou du jaune.

« Vous massez aussitôt vos arbres à leur valeur relative, c'est-à-dire en harmonie avec la valeur que vous avez donnée à la lumière, évitant le noir. Oh! le noir est la mort de toutes choses, comme il est chez nous un signe de deuil; donc, évitez-le.

« Votre dessin proprement massé et votre effet arrêté, vous pourrez alors mettre le plus ou le moins, sacrifier d'un côté, augmenter de l'autre, et ajouter quelques détails de nature; mais avant toutes choses, la grande silhouette comme trait et le grand aspect comme effet. C'est ainsi qu'il faut procéder; aussi ce n'est pas sans raison que dans les modèles que j'ai établis, ou fait établir pour l'École, j'ai sacrifié les détails aux masses; c'est afin de pénétrer les élèves de ce grand principe: LES MASSES AVANT TOUT.

« L'aquarelle qui se fait dans l'atelier ou le cabinet peut, quand elle est d'un homme habile, rivaliser avec l'huile, et même lui être supérieure comme finesse de ton dans la lumière; mais l'écueil est dans les ombres et le clair-obscur. Le papier, absorbant le ton et formant un léger duvet blanc à la superficie.

force souvent à gommer davantage, et dès lors on a beaucoup de peine à revenir sur son travail. Le mieux est de masser fermement ses ombres en préparant toujours avec des tons chauds et transparents; puis, quand le dessin est presque terminé, de le glacer avec une eau légèrement gommée, pour n'y plus revenir. Il se peut qu'il y ait d'autres moyens; mais celui-ci m'a souvent réussi... quand j'ai réussi... car on peut réussir dans le procédé et s'enfoncer comme produit.

« L'aquarelle est un genre qui s'est perfectionné depuis vingt ans (1); pendant dix ans ce fut une fureur aquarello-monomanique qui s'empara de la haute société; il fallait avoir son album, et dans cet album un choix de dessins plus ou moins beaux, plus ou moins chers, qui attestaient le goût de l'amateur et lui donnaient position dans le monde, comme connaisseur et protecteur éclairé des arts.

« Bonington, Anglais d'origine, mais ayant étudié en France, porta dans son temps l'aquarelle à son plus haut degré d'habileté. J'ai vu de lui une aquarelle, de neuf pouces sur six, qui avait été vendue trois mille six cents francs. C'était un effet de soleil, un dessin entièrement clair; un seul groupe d'arbres formait la masse brune opposée à la lumière, et cette lumière, la traversant en quelques parties, venait scintiller sur l'eau: c'était un vrai Claude Lorrain.

« Plusieurs artistes après Bonington, MM. Decamps, T. Johannot, H. Vernet, Bellangé, P. Delaroche, etc. etc., ont fait des aquarelles très-recherchées lors de la fureur des albums.

« Moi-même j'en ai fait quelquefois d'assez heureuses; j'en ai vendu jusqu'à quinze et dix-huit cents francs, bon nombre à mille et à cinq cents francs. J'aurai à en rendre compte au jugement dernier; quel VOL! Enfin, je n'avais pas l'intention; j'espère donc de la circonstance atténuante. »

XXIII

Revenu à la peinture et s'armant de courage, Charlet produisit

(1) Ceci a dû être écrit vers 1840.

enfin cette belle page si connue sous le titre modeste qu'il lui donna : *Épisode de la Campagne de Russie*. Jusqu'alors on avait regardé Charlet seulement comme un assez bon dessinateur, comme un spirituel lithographe. Ce tableau, exposé au salon de 1836, étonna les peintres et frappa vivement la critique. Elle lui fut généralement favorable. Voici comment Alfred de Musset, chargé de rendre compte du salon dans la *Revue des Deux-Mondes*, s'exprimait sur cette page hors ligne (1) :

« La *Retraite de Russie* de Charlet est de la plus haute portée. Il l'a intitulée : *Épisode*, et c'est tout un poëme. En le voyant, on est d'abord frappé d'une horreur vague et inquiète. Que représente donc ce tableau ? Est-ce la Bérésina ? est-ce la retraite de Ney ? Où est le groupe de l'état-major ? Où est le point qui attire les yeux et qu'on s'est habitué à trouver dans nos musées ? Où sont les chevaux, les panaches, les capitaines, les maréchaux ? Rien de tout cela. C'est la grande armée ; c'est le soldat, ou plutôt c'est l'homme ; c'est la misère humaine toute seule, sous un ciel brumeux, sur un sol de glace, sans guide, sans chef, sans distinction. C'est le désespoir dans le désert. Où est l'Empereur ? Il est parti, là-bas à l'horizon, dans ces tourbillons effroyables. Sa voiture roule peut-être sur des monceaux de cadavres, emportant sa fortune trahie ; mais on n'en voit même pas la poussière. Cependant, cent mille malheureux marchent d'un pas égal, tête baissée et la mort dans l'âme. Celui-ci s'arrête, las de souffrir ; il se couche et s'endort pour toujours. Celui-là se dresse comme un spectre et tend les bras en suppliant... ; mais la foule passe et il va retomber ; les corbeaux voltigent sur la neige, pleine de formes humaines. Les cieux ruissèlent, et, chargés de frimas, semblent s'affaisser sur la terre. Quelques soldats ont trouvé des brigands qui dépouillent les morts ; ils les fusillent. Mais de ces scènes partielles pas une n'attire ni ne distrait ; partout où le regard se promène, il ne trouve qu'horreur, mais horreur sans laideur comme sans exagération. Hors la *Méduse* de Géricault, et le *Déluge* du Poussin, je ne connais point de tableau qui produise une impression pareille ; non que je compare ces ouvrages différents de forme et de procédés ; mais la pensée est la même, et (l'exécution à part) plus forte peut-être dans Charlet..... »

Hippolyte Bellangé, juge compétent en pareille matière, nous disait depuis :

« Je considère ce tableau de Charlet comme un chef-d'œuvre du genre. J'ai rompu bien des lances pour lui. Messieurs les critiques

(1) Ce tableau est au musée de Lyon.

ne pouvant s'attaquer ni à la pensée, ni à la composition, ni au caractère, cherchaient à prendre leur revanche sur l'exécution, et pour moi elle est admirable : maladroite pour d'autres, en ce qu'elle manque de ce qu'on appelle *chic*, en terme d'atelier; elle acquiert un nouveau charme, précisément par sa naïveté. »

Dans une de ses lettres, Charlet parle de son tableau et de son succès avec un laisser-aller qui ne pouvait être au fond de sa pensée. Il savait bien que de la réussite ou de l'insuccès de cette tentative pouvait dater pour lui une toute autre phase. Voici comment il s'exprime :

« Les journaux vous ont peut-être appris mon début au salon de 1836. Tableau peu terminé; j'avais *peur*. Couleur assez bonne, bonne même; le tout sévère et énergique, dit-on. Je laisse dire pour ou contre, m'inquiétant peu de l'un ou de l'autre.

« On repétrit et on réchauffe le four à la pâte ferme : je recommence une grande galette; nous verrons; un grand pas est déjà fait; il faut poursuivre l'ennemi. »

Voici quelques détails intimes qui prouvent que Charlet n'était pas aussi brave qu'il veut le paraître en cette circonstance. C'est Mme Charlet qui va parler :

« Pendant que mon mari faisait son tableau, il était fort triste. Il a passé bien des nuits sans sommeil, me disant : « Ce malheureux « tableau n'est pas ce que je voudrais. » Plus il avançait, plus son découragement augmentait. Il était vraiment à plaindre, et tous mes efforts pour lui donner du courage étaient inutiles. « Non, disait-il, je ne suis pas content, et plus je vais, plus je suis inquiet; comprends-tu, ma mère (c'était son nom d'amitié), combien il me sera pénible d'entendre dire et écrire : « Pourquoi Charlet veut-il faire de la peinture? il devait s'en tenir à ses lithographies. Mon cœur se brise à une idée pareille. Pardonne-moi de t'affliger, mais je suis tout à fait découragé. »

« Rien ne pouvait le distraire de ces tristes pensées. Arrive enfin l'ouverture du salon; mon pauvre mari n'eut pas la force de sortir de la maison; il avait l'air d'un coupable qui attend sa condamnation..... Un de nos amis vint bientôt nous dire que non-seulement le tableau avait été admis, mais que le premier effet avait été favorable. Les yeux de Charlet se remplirent de larmes, et m'embrassant : « Mon Dieu, dit-il, je vous remercie ! »

En 1837, Charlet fit pour le musée de Versailles le *Passage du Rhin par le général Moreau* (24 juin 1796).

Enfin en 1843, il exposa au salon un assez grand tableau : un *Convoi de blessés faisant halte dans un ravin* (1). Sa santé était déjà gravement altérée lorsqu'il parvint à terminer ce dernier tableau, fait et refait plusieurs fois.

Le *Passage du Rhin* et le *Ravin* sont, sans aucun doute, inférieurs à l'*Episode de la Campagne de Russie*, mais n'en sont pas moins remarquables par des qualités éminentes et surtout par la composition, l'énergie et la vérité. Peut-être leur reprochera-t-on, comme dans quelques autres peintures de Charlet, l'abus des tons bleus et violacés.

XXIV

Nos lecteurs désirent sans doute connaître le résultat de la négociation engagée entre Charlet et son ami, le général de Rigny, au sujet de certain meuble, de certain *bahut*.

En voici la suite :

Au général de Rigny, à Lille.

12 *mars* 1836.

« Êtes-vous un général? êtes-vous un ami? avez-vous un cœur, des entrailles? allez-vous à la garde-robe? C'est sur ce dernier point que je m'appesantirai; car je ne sais rien de maussade, je ne connais rien d'impropre à toutes choses, ni de plus inquiet, de plus malheureux et de plus à plaindre qu'un homme constipé. Je ne réputé homme de capacité, homme d'esprit supérieur que celui dont la manière de FAIRE est large, facile, généreuse, et je ne plaisante pas.

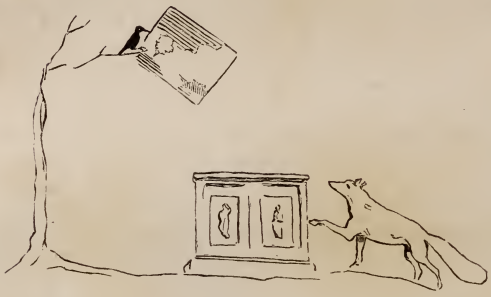
« Or, si vous allez à la garde-robe, je vous demanderai mon meuble; faites-le emballer et filer rue de Sèvres, 102.

« J'ai un tableau en échange tout prêt, ce paysage où vous

(1) Aujourd'hui au musée de Valenciennes.

m'avez fait votre signature au revers : j'y ai mis vingt-cinq petites figures et un Christ peint avec finesse et touché avec adresse (et vous connaissez mon adresse : rue de Sèvres, n° 102.)

« Mon meuble ou la mort. »



M. de Rigny tope à la proposition ; et comme il se plaint de sa santé, Charlet écrit cette lettre qui, pour la pensée, le pittoresque et l'énergie de l'expression, ne nous semble pas inférieure à une page de Montaigne.

Au général de Rigny, à Lille.

24½ *mars* 1836.

« Un bon *tu l'auras* est quelque chose dans la bouche d'un général français ; ATTENDONDON, car il ne peut faillir, et je suis certain d'avoir un beau meuble ; aussi je vais reglacer un coin du tableau et finir précieusement les premiers plans. ATTENDONDON.

« Pauvre homme, que la brume de l'ennui et des dégoûts vient pénétrer jusques aux os (ZOZO) ; vous luttez contre ce je ne sais quoi qui nous prend à quarante ans, tous, plus ou moins. C'est un je ne sais quel sentiment de notre misérable condition

sur terre, un je ne sais quel dégoût des hommes et presque des choses. On se blase, on a besoin d'émotions douces, mais solides en philosophie; tout devient saltimbanque et oripeau; enfin nous nous effaçons comme une vieille pièce de six liards lorraine. Adieu l'animal, nous devenons stupides et craquelars, cassants, humoristes, quinteux; on nous marche sur nos durillons, et les angoisses de notre future pourriture commencent à nous prendre par les mâchoires; nous avons des rhumatismes de tête et de queue; enfin c'est le commencement de la fin.

Voilà ce qui vient vous battre en brèche, malgré votre triple enceinte, votre citadelle et vos casemates; tout cela est à l'abri de la bombe et du boulet, mais non de l'ennui. L'ennui! cette goutte d'eau qui fait son trou et perce le rempart le plus épais. Voilà ce qui vous tue; allons, venez manger la soupe aux choux de l'artiste, c'est encore le remède aux punaises morales; venez!

« Adieu, on vous aime toujours.

« Charlet. »

XXV

Cependant Charlet, en avançant dans la vie, sentait plus vivement chaque jour le besoin de son indépendance et de sa liberté. Ayant déjà rompu des relations qui, après 1830, l'avaient entraîné hors de sa sphère, en quelque sorte, il se partageait entre ses travaux, sa famille et ses amis; il continuait avec ceux-ci ce laisser-aller, ces rendez-vous au cabaret chez la *mère Saguet-Bourdon*, où, après un dîner aussi gai que modeste, les distractions consistaient à raconter et à improviser des vaudevilles, de la comédie, de la tragédie, voire même de l'opéra, paroles et musique; ou bien encore on fondait des sociétés, société Lyrique et Anti-politique, des Frileux, Anti-cholérique, des Festins de Balthazar; et souvent on se réunissait le soir à l'atelier de Charlet, et on s'y livrait à la gaieté la plus folle et la plus communicative. Quelquefois aussi Charlet acceptait de quelques très-rares amis un dîner aux *Frères Provençaux* et une stalle au spectacle; et son faible pour Debureau ne l'empêchait pas de prendre grand plaisir aux spectacles sérieux et même à la grande musique du Conservatoire.

Parmi les amis qui fréquentaient ces réunions joyeuses, nous en pourrions nommer plusieurs qui depuis ont conquis un rang élevé dans les arts et la politique. Citons seulement ici dans une condition plus modeste MM. Mouffle, Feine et Aubry, qui ont bien voulu mettre à notre disposition les lettres qu'ils ont reçues de Charlet.

M. Mouffle, sous-chef de bureau au ministère de la guerre, *poëte lauréat de la belle Isaure*, comme dit Charlet, a entretenu avec ce dernier une correspondance en prose et en vers pendant les années 1836 à 1845. Nous en donnerons successivement quelques fragments, dans lesquels on reconnaîtra notre gai moraliste.

30 *janvier* 1836.

A M. Mouffle, capitaine dans la 10^{me} *légion.*

« Très-honorable camarade,

« Honorable est le mot vrai; vous! moi! nous sommes honorables. Nous avons des femmes et des enfants que nous aimons, et des amis auquels nous cherchons à être agréables.

Nous remplissons nos devoirs de citoyens en hommes qui aiment leur pays, veulent sa liberté, son indépendance et le progrès sans fureur, sans effusion de sang. Nous voulons que la raison triomphe, que l'égoïsme et l'hypocrisie soient démasqués et vaincus; enfin que la tyrannie, sous quelque bannière qu'elle se montre, soit abattue et refoulée dans le néant.

Voilà ce que nous voulons; mais, très-honorable camarade, nous avons encore loin du point où nous sommes au point où nous voulons arriver. Voir les imperfections, c'est bien peu; les détruire, chose facile; mais constituer en les évitant, arriver à mieux, voilà le difficile. La main de l'homme est partout; partout le manque de désintéressement se fait sentir, l'intérêt personnel domine. L'intérêt personnel! figure de bronze au cœur de fer, colosse que la rouille du temps n'a pu détruire. Ce *cochon* de temps qui détruit tout ce qu'il y a de beau, n'épargne rien, si ce n'est le vice; car, Dieu merci, nous sommes vicieux, nos pères l'étaient, et nos enfants le seront; pourtant on peut être honorable et vicieux, n'est-ce pas, Mouffle?...

« A propos de vices et de vertus (et versi versa) comme disait un vieux capitaine de hussards, latiniste de chabraque et professeur vinicole. A propos de ce *pathos* ou *patos*, nous dînons jeudi prochain, à quatre heures, rue de l'Ancienne-Comédie, au petit Rocher-de-Cancale.

« J'y serai (exactitude et dévouement).

« Bonjour et amitiés sincères.

« CHARLET. »

Au même.

Poëte quinquagénaire,
Demain, en habit militaire,
A onze heures très-précises,
Sobrement, sans friandises,
Nous mangerons à la maison
La côtelette de l'élection.
L'ordinaire sera court et bon,
Acceptez-le donc sans façon.
Nous y joindrons sans importance
Le brie de la reconnaissance;
Mais surtout grande exactitude,
En tout j'aime la rectitude;
Torênos en a l'habitude,
De sa vie c'est la seule étude.
Sur lui je crois pouvoir compter,
Comme sur vous me reposer.
A demain donc, soyez exact,
Placez le pompon avec tact,
Surtout brossez bien votre frac;
Que le sous-pied ne fasse pas *crac;*
Assurez-le par deux boutonnières;
Astiquez bien plaque, mentonnières, etc. etc.

« A demain... Mes amitiés.

« Enfoncé, Mouffle! pas de force; enfoncé!!!

« CHARLET. »

XXVI

On connaît le proverbe espagnol : *Il fut brave tel jour*. Ne pourrait-on pas dire d'un homme d'esprit : *Il en manqua tel jour*. Et c'est précisément ce qui arriva à notre pauvre Charlet en certaine circonstance où non-seulement son esprit lui fit défaut, mais encore son bon sens, sa haute intelligence et des choses et des hommes.

A quoi pensait-il donc quand il adressait à Messieurs les membres de l'Académie des Beaux-Arts cette lettre si courte et si modeste ?

Paris, 10 *décembre* 1836.

« Messieurs,

« La mort de M. Carle Vernet laissant vacante une place à l'Institut, je viens vous prier de vouloir bien m'admettre au nombre des candidats, si toutefois vous jugez que par mon œuvre j'ai mérité cet honneur.

« J'ai l'honneur d'être, Messieurs, etc. etc. »

Comment ! demander à remplacer Carle Vernet, à faire partie d'une compagnie qui compte dans son sein MM. X..., Y..., Z... (j'en passe, et des meilleurs) ! Quelle vanité ! quelle outrecuidance ! quel oubli de soi-même !

Il est vrai que notre candidat a mis au jour un œuvre lithographique immense, dans lequel se trouvent des compositions que ne renieraient pas les plus illustres maîtres, qu'enviait quelquefois Gros, nous l'avons déjà dit ; qu'il a produit plus de quinze cents dessins, dont un grand nombre sont des chefs-d'œuvre de composition, de verve, de sentiment et de couleur, et dont un, analysé un jour par Gérard, lui arrachait cette exclamation : « Appelez cela comme vous voudrez, mais c'est du *génie* (1) ; il est vrai, enfin, que dans un tableau récent il vient de prouver que son talent pouvait atteindre aux sujets les plus élevés... ; peu importe, Charlet,

(1) *Mercure du* XIX^e^ *siècle*, 28 janvier 1826. Article signé A. Jal.

Géricault, votre illustre ami, n'a point été de l'Académie ; de nos jours Delacroix y parviendra-t-il ?

Quoi qu'il en soit, le tact merveilleux qui abandonnait si rarement notre artiste lui revint bientôt. A peine avait-il risqué sa demande qu'il écrivait à M. Heim cette lettre dans laquelle il cache son anxiété sous une forme ironique.

29 *janvier* 1837.

A M. Heim, peintre d'histoire, membre de l'Institut.

« Mon cher Heim, je vous avais prié de me donner un renseignement d'ami : je pense que votre silence signifie que je dois m'épargner une mauvaise posture, et vous n'avez pas voulu me le dire, craignant peut-être de m'être désagréable ; je dois vous rassurer. En effet, connaissant votre amitié pour moi, je vous avais même écrit une petite lettre joviale, afin de vous mettre à votre aise.

« Croyez bien, mon cher Heim, que je sais ce que je pèse ; je connais la difficulté, et sais combien nous sommes loin du but que nous nous proposons. Je voudrais bien avoir un peu plus de contentement de moi-même, j'éviterais bien des cauchemars ; et vous savez vous-même, n'est-ce pas ? ce que c'est que la misère du cauchemar.

« Enfin, mon brave ami, ne craignez pas de me dire ce que vous pensez : je sais que le genre que je fais n'a que très-peu d'appréciateurs à l'Institut, à tort ou à raison ; mais à chacun son idée. Il faut un peu de tout, et l'art ne peut pas toujours être sévère.

« J'aurais donc pu penser que si l'Institut admettait un homme de genre, je pourrais avoir quelques suffrages ; mais si tout membre de l'Académie doit être peintre d'histoire ancienne, je n'ai que faire de me refroidir les pieds.

« Dites-moi donc franchement ce qu'on en pense, c'est un service à me rendre, car je ne suis que très-peu chatouilleux sur l'article ambition. Quand j'ai réussi à peu près à faire quelque chose que les amis des arts apprécient un peu, cela me suffit avec le coin du feu.

« Je pense bien que vous n'avez pas pris au sérieux mon indemnité d'E...; c'est une naïve plaisanterie faite sur les pillards qui me méprisent, mais qui me volent.

« Mes amitiés.

« CHARLET. »

Charlet ne fut donc pas admis; il n'en pouvait être autrement, et il en sera toujours ainsi pour les artistes qui, se refusant à s'inféoder dans une école, dans une coterie, voudront marcher dans leur indépendance et leur liberté.

Charlet fut repoussé; *il n'avait fait que de petites choses*, comme si la dignité de l'art résidait dans le sujet ou la grandeur de la toile plutôt que dans le style imprimé à l'œuvre; et comme si les anciens, nous dit M. Feuillet de Conches, dans son excellente étude sur Léopold Robert, n'avaient pas trouvé autant de majesté divine dans une statuette de Jupiter, par Polyclète, que dans le colossal Jupiter Tonnant de Phidias.

Ne regrettons pas la mésaventure de Charlet; car si l'Académie s'était honorée en le recevant dans son sein, n'y avait-il pas à craindre qu'il eût voulu se modifier, et qu'en pénétrant dans le sanctuaire il n'eût laissé à la porte sa verve et sa naïveté.

XXVII

Le gouvernement prit Charlet plus au sérieux que l'Académie, car après l'avoir fait officier de la Légion d'honneur au commencement de 1838, il le nomma à la fin de cette même année professeur à l'École polytechnique.

Cette dernière nomination le combla de joie. Il écrit à ce sujet :

« J'avoue que j'aurai du plaisir à professer sous un point de vue élevé un art qui me plaît, dans lequel j'ai acquis quelque expérience, et surtout au profit de jeunes gens que j'aime, et qui seront appelés à relever les postes de notre génération. »

Et dans une autre lettre :

« Je professe comme un César à l'École, et fais le bonheur

de l'élève par une philosophie encourageante, bienveillante et surtout éminemment française. »

Cette nomination, toutefois, si heureusement inspirée, ne se fit pas sans de grandes difficultés. Quelques membres de l'Institut s'étaient mis sur les rangs; ils ne comprenaient pas qu'on pût leur préférer un *faiseur de caricatures*, et le placer à côté de Steuben, déjà professeur à l'École et destiné à l'Académie.

Mais Charlet fit taire bientôt ces injustes critiques : il se mit à l'œuvre avec toute son intelligence et sa bonne volonté. Après avoir vu de ses propres yeux les méthodes employées à l'École, ou plutôt après s'être assuré qu'on n'en suivait aucune, il chassa d'abord de l'enseignement le grenage, l'estompage, le pointillé et toutes ces petites choses inventées pour empêcher d'apprendre; puis après quelques essais qui réussirent, rappelant les usages des anciens maîtres, il introduisit le dessin à la plume, dont il obtint bientôt les meilleurs résultats. Lui-même, joignant l'exemple au précepte, faisait paraître une suite de cinquante-deux dessins à la plume, que d'autres modèles vinrent plus tard compléter (1).

Nous avons entre les mains de nombreuses notes recueillies çà et là dans des papiers en désordre. Ces notes donnent les raisons judicieuses qui ont déterminé Charlet à bouleverser de fond en comble l'ancien enseignement.

En voici quelques fragments qui prouvent avec quel entrain Charlet avait pris la direction de son enseignement.

« J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, que ce monde était une vallée de boue et de larmes. Si cette pensée toute poétique a quelque chose de vrai, me suis-je dit, je ferai en sorte de ne pas me crotter, et pour cela je remplirai mes devoirs consciencieusement, j'acquitterai ma dette religieusement. En quelque coin que nous soyons jeté, et quelque minime que soient nos moyens et notre position, concourons donc, ne serait-ce que pour une faible fraction, à l'œuvre humanitaire; apportons notre faible javelot au faisceau commun. Qui a fait ce qu'il a pu, a fait ce qu'il a dû; s'il n'a pas réussi, s'il se

(1) Ces dessins à la plume sur pierre ont été successivement adoptés pour l'enseignement des Écoles spéciales. Ils ont été imprimés chez les frères Gihaut, qui en sont demeurés les acquéreurs.

trouve brisé, ma foi ! résignons-nous. Peut-être dira-t-on de nous ce que Napoléon disait en se découvrant devant des prisonniers autrichiens : HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX ! c'est une consolation. Quant à gémir sur les malheurs de cette vie, ce rôle larmoyant peut convenir à certaines organisations qui s'y procurent une infinité de jouissances ; le fait est que j'ai vu certaines gens qui n'étaient vraiment heureux qu'alors qu'ils étaient très-malheureux. Je ne veux point non plus être un Démocrite ; mais la devise de COURAGE ET RÉSIGNATION me plaît ; c'est avec ce drapeau que je vais me mettre à l'œuvre.

« Pour bâtir, il faut d'abord examiner le terrain sur lequel on veut construire, et faire la construction en raison de sa destination. Je veux élever ici une chose utile et à peu de frais d'exécution : donc je dois chercher la simplicité. Je veux tâcher de rendre fructueuses le peu d'heures que les élèves de l'école Polytechnique peuvent consacrer à l'étude du dessin ; donc je dois débarrasser cette étude de ses superfluités ; je dois chercher les moyens les plus prompts et les plus simples pour diminuer la difficulté de l'exécution, en multipliant la production, c'est-à-dire faire pratiquer beaucoup par des moyens rapides, afin d'exercer l'œil et le jugement.

« Le progamme des conditions d'admission à l'École exige que l'aspirant soit en état de dessiner une figure académique massée, c'est-à-dire avec un côté ombré. Tous les élèves de l'École satisfont-ils à cette condition ? Non. Le Conseil, par exception il est vrai, se laisse aller à l'indulgence pour les élèves dont les examens sont supérieurs. Et chaque année, sur cent cinquante élèves admis, il n'y en a guère que dix dessinant à peu près bien. Cette faiblesse du dessin chez les aspirants vient de ce que l'enseignement dans les écoles préparatoires est dans une direction fausse. On fait perdre aux jeunes gens un temps précieux dans des choses puériles ; on leur fait cribler de hachures des têtes d'étude sur lesquelles ils passent des mois entiers, parce que les chefs d'institution ont besoin de frapper et de charmer les regards des parents par une exhibition de magnifiques dessins plus ou moins bien grenés, égrenés et hachurés, d'un fini doux et précieux. Je comprends cette condescendance des chefs d'institution pour

leurs clients, je n'accuse point ici les hommes honorables placés à la tête de l'instruction publique ; ils subissent une des tristes nécessités de leur état. Je ne trouve pas mauvais que l'on fasse faire des yeux, puis des nez, et enfin des têtes, des pieds et des mains avant de donner aux jeunes élèves des figures académiques. Mon Dieu ! tous les moyens sont bons ; il faut voir le résultat ; mais une fois que vous avez dégrossi l'élève (passez-moi l'expression) n'allez pas (ici, j'entends élève destiné aux écoles du gouvernement) n'allez pas, dis-je, lui faire perdre son temps à confectionner des tissus crayonnés. Donnez-lui une estompe de papier pour lui apprendre à étendre promptement son noir sur le grand côté de l'ombre, toutefois après avoir massé ses ombres très-vigoureusement avec la pointe d'un crayon pas trop dur ; cette estompe ayant deux bouts, l'un servira pour les ombres, l'autre pour les demi-teintes. Faites copier à l'élève avec ce moyen d'exécution quelques figures académiques ; puis, promptement et en même temps, mettez-le à la bosse ; joignez à cela des traits massés à la mine de plomb, d'après les Loges de Raphaël ou des figures de Michel-Ange, et cette éducation, d'un confortable bien démontré, vous amènera à l'École des élèves qui sauront dessiner.

« En dehors des maisons d'éducation, il y a les volontaires, les irréguliers qui étudient chez leurs parents : ceux-là se présentent quelque temps avant le concours chez un maître de dessin en lui disant : Monsieur, je me présente cette année à l'école Polytechnique, et je voudrais apprendre à faire une académie. On peut juger de ce qu'il saura au bout de ses trois ou six mois.

« Il ne manque pas d'hommes de talent comme exécution dans l'enseignement du dessin ; mais il manque d'hommes qui savent le diriger et ne pas fléchir devant le goût et les idées des honorables parents de leurs élèves. — Je donnerai aux professeurs une recette bien simple pour se débarrasser des réclamations ; dites ces seules paroles : SI VOUS VOULEZ QUE VOTRE FILS SOIT REÇU !... Oh ! alors, c'est le tombeau de Mahomet qui apparaît aux bons musulmans, ils se prosternent.

« ..... Les élèves arrivent donc très-faibles à l'École quand ils devraient arriver déjà forts. Combien auront-ils à consacrer à l'étude du dessin pendant leur séjour à l'École ? Six mois chaque année, deux leçons par semaine, enfin cinquante leçons par an de deux heures chacune. Otez de ces deux heures le temps de se rendre à la salle d'étude et d'être en place; crayons taillés, encre broyée, etc. etc., il vous restera sept quarts d'heure. C'est donc environ vingt-quatre jours de travail de douze heures pour les deux années. L'élève peut-il apprendre le dessin dans un temps aussi court? Non ; donc, on doit exiger qu'il sache dessiner en arrivant à l'École, afin d'y recevoir un haut enseignement qui sera en harmonie avec ce qu'il est appelé à pratiquer un jour.

« Or, que doit-on faire à l'École ? Y acquérir une instruction dont on fera plus tard l'application dans les services publics, après avoir passé par les écoles affectées à chaque genre de services. Les élèves deviennent donc des ingénieurs civils ou militaires, des officiers d'artillerie, etc.; ils ne deviennent ni peintres, ni sculpteurs, à moins qu'ils n'abandonnent leur carrière pour cultiver les arts.

« Eh bien, c'est en partant de là que je me suis dit : il faut à ces gens pour faire leur route ni trop, ni trop peu de bagage; il ne faut point les surcharger de choses inutiles, donnons-leur seulement ce qu'il leur faut; mais qu'ils soient mis en demeure surtout de pouvoir pratiquer seuls avec les principes généraux que je leur donnerai, et de savoir comment ils doivent procéder. Il ne s'agit pas de mettre un élève devant un dessin hérissé de difficultés comme exécution, et de lui dire : Faites ce que vous voyez. Ce serait jeter à l'eau un homme qui ne sait pas nager et lui crier : ALLEZ! Avant tout, soutenez-le. La première chose est de lui donner un modèle simple, fort simple, où il lise bien clairement la marche à suivre dans l'exécution; que la charpente s'offre à son œil bien nette; c'est ce que j'ai cherché dans l'organisation de mes cours; j'ai élagué tous les détails inutiles, de ces riens qu'en termes artistiques on appelle des détails de nature. Je ne fais d'abord voir à l'élève que des grandes lignes et des masses ; puis je cherche dans la démonstration à frapper son esprit

par des comparaisons ou des images qui lui laissent des traces. . . . . »

« L'égoïsme est une affreuse maladie, une lèpre bien repoussante, bien honteuse, qui malheureusement afflige une grande partie du corps social; cherchons donc à empêcher la contagion et à détruire même la source du mal, en payant (chacun selon nos moyens physiques, moraux et sociaux) le tribut que nous devons à la société, dussions-nous ne pas recevoir en échange une somme de reconnaissance égale à nos sacrifices et à nos travaux.

« L'artiste, comme le savant et le littérateur, est appelé à cette noble tâche. L'artiste, du fond de son atelier, peut faire froncer le sourcil du despote et rougir le servile; son crayon, qu'il consacre au triomphe des idées généreuses, est une arme dangereuse pour la tyrannie comme pour l'immoralité; et tout en suivant les règles de l'art, sans s'écarter de l'étude et du bon goût, le choix de ses sujets doit tendre au but que je viens d'indiquer. Le peintre comme le sculpteur doivent s'entendre et marcher dans cette voie de réforme morale, dans cet enseignement du noble et du beau.

« Être utile à la science est un noble devoir pour l'artiste. Apporter son tribut au complément d'une instruction qui doit former des hommes utiles, des hommes appelés à marcher à la tête de la civilisation, est une mission qui n'est pas sans gloire dans son accomplissement. Mais pour atteindre ce but il faut d'abord procéder avec prudence pour agir ensuite avec vigueur; car, en toutes choses, il faut que la conception, que la pensée soient mûries et lentes, mais que l'exécution soit rapide.

« J'examine d'abord la situation des choses; je prends connaissance du terrain où je vais construire. Le dessin à l'école, c'est-à-dire son enseignement, n'était pas dans des voies assez simples. Le fond était absorbé par la forme. Une figure (je dis

figure pour académie) prenait pour son exécution de dix à quatorze séances. Deux séances seulement étaient employées à l'ensemble ou charpente (ou esquisse, suivant l'expression usitée par les élèves) ; les autres séances étaient dévorées par l'exécution des ombres et des demi-teintes, à l'exécution du modelé enfin ; le dégoût arrivait promptement, et la figure académique servait de maintien à l'élève pour se livrer en toute sécurité à une conversation qui compensât l'ennui du travail, sans attirer la consigne.

« Ainsi l'élève, après avoir été absorbé par l'exécution de deux ou trois mille hachures soutenues d'un grené serré, avait dépensé une somme de temps immense, et cela pour une figure. Il sentait bien qu'il n'avait rien appris ; que son œil ne s'était point exercé à construire la forme humaine et à retenir quelque chose dans son esprit : il comprenait parfaitement qu'il avait perdu son temps dans des détails au lieu de s'exercer sur la masse et l'ensemble, choses nécessaires et principales pour lui.

« Enfin dans toutes les parties de l'enseignement, soit figure, chevaux ou paysage, le crayonnage rongeait le temps, et le découragement était grand. C'est alors que je songeai au dessin à la plume. Je pensai que ce genre convenait à des gens qui ne sont point destinés à faire des peintres ou des sculpteurs ; quoique je prétende qu'il est même fort bon pour ces derniers ; et pour preuve, je citerai les vieux maîtres : les Michel-Ange, les Raphaël et autres. Je donnai donc quelques dessins à la plume à faire à des élèves ; la promptitude de l'exécution, l'aspect vigoureux obtenu par des moyens simples, leur fit préférer ce genre à tous les autres. Ce qu'une partie seulement des élèves avait fait, tous voulurent le faire : le dessin à la plume chassa le crayon et le refoula dans les ateliers ; les écoles de dessin égrené, estompages et hachures crayonnées furent impitoyablement exilées. La plume admit seulement les hachures fermes et vigoureuses.

« Il est de fait qu'un plus grand nombre d'élèves parvint à une certaine force, qu'on produisit bon nombre de bons dessins, dont quelques-uns même remarquables.

« Pensant alors au paysage, je m'arrêtai à une idée que je

crus bonne : c'était de ne donner aux élèves que les espèces d'arbres les plus nécessaires. Ainsi je choisis l'orme, l'arbre des routes; le chêne et le sapin pour les forêts; puis le saule et le peuplier, compagnons des rivières. Je fis ce choix, toujours dominé par cette pensée qu'il faut qu'à l'École l'art ne prête à la science que juste ce qu'il faut pour sa route et ne la charge pas d'un bagage inutile. « Je veux que chaque chose, dis-je à mes élèves, porte avec elle une méthode, un principe que vous appliquerez plus tard, si vous voulez vous exercer; c'est la science de l'art à laquelle je veux vous initier. Vous avez peu de temps à me donner; je ne dois pas espérer vous faire arriver à un degré remarquable d'exécution; mais je vous apprendrai à voir au premier aspect que la grande charpente des objets et la masse des ombres sont les deux objets qui doivent d'abord vous occuper. J'empêcherai votre œil de voir les détails. Les détails ! oh ! mais l'on en fait et l'on en met presque toujours trop. Les hommes de détail ! mais il y en a par centaines dans les rues de Paris ; on les heurte, on les coudoie; mais les hommes d'ensemble, les hommes larges, oh ! ceux-là, il se faut fatiguer pour en trouver quelques-uns. On en cite, mais peu. »

« Charpenter est ce qu'on appelle esquisser. On charpente une figure (académie), on charpente une maison, un poëme, une tragédie ; on conçoit une opération : on la charpente dans la pensée, puis l'exécution et les détails viennent ensuite. Ainsi je vous présente une figure massée autant qu'elle doit l'être pour vous. Cette figure, je l'ai d'abord charpentée, j'ai cherché le mouvement par des lignes, sans m'occuper des détails ; puis, le mouvement trouvé, j'ai cherché la forme, puis alors seulement j'ai mis les détails, comme on met des points et des virgules à une lettre. — Nous sommes au théâtre, vous au parterre, moi aux quatrièmes loges : certes aucun des détails de ma figure ne peut être saisi par vous. Si vous me reconnaissez, ce ne sera pas parce que j'ai les yeux bleus ou un signe à la joue, mais par la construction de ma tête et ses grandes divisions. La lumière, en frappant sur les parties les plus saillantes, fera projeter de grandes et fortes ombres qui vous accuseront la forme et le caractère qui vous feront me reconnaître. Eh bien, voilà ce dont

je veux que vous vous occupiez d'abord en toutes choses : de ce qui accuse la grande forme et l'ASPECT. »

« On a voulu donner au corps humain des proportions compassées, évaluées, chiffrées ; tout cela a disparu, et cela devait être. Vous avez mesuré le Laocoon, bien ; mais Phidias faisant un autre Laocoon aurait pu faire encore un chef-d'œuvre dans des proportions différentes.

« On a remarqué seulement que le squelette humain variait très-peu dans trois longueurs : de la tête, des clavicules au péroné, de l'os des îles au milieu de la rotule, et de la rotule au talon.

« On a remarqué aussi que la construction humaine avait le plus ordinairement de sept têtes à sept têtes et demie ; les anciens donnaient souvent huit têtes à leurs figures drapées, on en comprend la raison. Les draperies, pour bien se développer et donner de belles lignes, ont besoin d'être jetées sur une figure de grande taille ; nous en avons la preuve, nous modernes, par le manteau. Jetez un manteau sur un homme petit et épais, c'est une borne recouverte. Talma seul, ce grand artiste d'un goût si pur, trouvait le moyen, quoique de taille moyenne et assez gros, à force d'art et de goût dans l'ajustement de son costume, de se grandir, et de conserver la sévérité et l'aspect des belles statues antiques. Mais Talma était un homme de génie, très-versé dans la numismatique ; lui-même était une belle médaille vivante.

« Ainsi les anciens se gardaient bien de la grosse tête : la grosse tête rabougrit la figure ; joignez à cela des draperies, et vous aurez un je ne sais quoi, que j'appellerai CABOCHARD ; une grosse tête est tout ce qu'il y a de plus disgracieux dans la forme humaine, principalement chez les femmes.

« Il ne faudrait pourtant pas tomber dans l'excès contraire, il vous mènerait aux têtes de linotte, à ces têtes où l'on ne peut soupçonner la présence d'un cerveau ; donc sept têtes et

demie est une division qui doit se retrouver souvent dans les hommes bien proportionnés..... »

XXVIII

Ces pensées judicieuses, imprégnées d'un amour et d'une connaissance de l'art si remarquables, n'ont été écrites que vers 1842, nous le supposons.

Mais déjà en 1839, et en guise de préface à son cours de cinquante-deux dessins à la plume, dont nous avons déjà parlé, Charlet avait écrit une *causerie artistique* qu'il a intitulée : LA PLUME. Cette causerie nous semble tout simplement un petit chef-d'œuvre. Sous une forme aimable, naïve, spirituelle, comme toujours, elle s'élève aux plus hautes considérations de l'art.

Nos lecteurs vont en juger, car, quoique déjà imprimée, elle doit trouver ici sa place; elle entre, en effet, dans le bagage du moraliste et du grand artiste.

LA PLUME

CAUSERIE ARTISTIQUE

« La plume est un outil excellent, commode et peu dispendieux; il donne à la main résolution et fermeté dans l'exécution. Avec lui point de tâtonnements; il fait aborder la difficulté, sauter le fossé sans le sonder; il guérit de la frayeur en faisant oser; et, en toutes choses, il faut oser, oser faire mal même. C'est un courage qu'il faut avoir; autrement on n'arrive pas; car souvent qui veut trop bien faire ne fait rien de bien.

« Je n'encouragerai pas à dessiner à la *plume* pour arriver à exécuter des ouvrages de patience, des trompe-l'œil rivalisant avec la taille-douce, ce n'est pas là le but de la plume. La plume! c'est l'eau-forte, large et vigoureuse, c'est un moyen simple et énergique d'exprimer une pensée et de rendre une forme ou un aspect.

« Les anciens maîtres aimaient la plume, et nous ont laissé

de beaux et savants dessins en ce genre, dessins qui ne sont pas à la portée du plus grand nombre, et pour lesquels, bien des gens, d'ailleurs fort honorables, fort bien nés et de très-bonne compagnie, ne donneraient pas le plus mince croquis de leur album. C'est très-naturel: il faut de la nourriture pour tous les estomacs. Respectons les opinions, les religions, même les faiblesses. Comme dans la pratique des arts, des lettres ou des sciences, respectons ceux qu'une opiniâtre persévérance rend victimes d'un noble sentiment, d'un ardent amour du bien et du beau; ils n'auront jamais pu atteindre leur but, ni rendu leur pensée; et poursuivant leur rêve, ils ne se seront éveillés que pour mourir. Saluons-les, et répétons avec le grand homme. « Honneur au courage malheureux! » Courage et malheur... honneur et indigence vont, hélas! trop souvent de compagnie, ne trouvant que des épines et des ronces sur le chemin de la vie, alors que maître Aliboron se roule sur le pré et pâture à souhait.

« Le portier de la maison que j'habite, ingénieux mécanicien, travaille depuis vingt-cinq ans à un instrument chimique qui pèsera l'or et en donnera le titre comme l'alliage; puis il a inventé une machine à vapeur pour nettoyer les rues de Paris. J'admire l'organisation de cet honorable ouvrier: quelle persévérance! quel courage! Je reste honteux quand je me compare à lui; aussi, tous les jours je le salue, en répétant: « Honneur au courage malheureux! » Il y a des instants où l'on regrette d'être sans fortune. Près du travailleur demeure un faquin, pilier d'estaminet, nullité, calamité sociale; il hérite de dix mille francs de rente d'un vieil oncle d'Amérique. Voilà maître Aliboron dans la litière jusqu'au menton; il est ignare, il est riche; l'autre est pauvre, mais intelligent et capable. Cela s'appelle, selon M. Azaïs, le système des compensations.

« Mais revenons à la plume, à cet excellent outil fait pour l'ingénieur et l'homme de guerre, l'artiste, le graveur, enfin pour tous ceux qui, par état ou par plaisir, doivent voyager, voir, recueillir et butiner pour l'histoire.

« L'ingénieur, l'officier, ou tout autre attaché à une expédition, à une reconnaissance, doit saisir à tire d'aile les principales lignes des objets comme des mouvements qui s'offrent à

sa vue. Un léger calepin, un crayon de mine de plomb, voilà son bagage du moment; avec cela il croque vivement; puis le soir, à son bivouac ou à son logement, il revoit sa sténographie. La mémoire fraîche et l'esprit encore impressionné, il prend sa plume et fixe son croquis, dont il indique les ombres par quelques traits ou par une teinte lavée. Dès lors il peut dormir en paix sur la paille, s'il en a, ou sur la terre de misère, si la litière manque. Ses dessins, fixés solidement et rapidement par la plume, n'auront rien à redouter des frottements et des avaries inévitables en voyage.

« Ce que je dis ici sera senti et approuvé par les hommes d'expérience, attendu que c'est l'expérience qui me dicte. J'ai longtemps pratiqué et couru le chemin et la montagne : j'espère donc convaincre les officiers, ainsi que les élèves des Écoles, quele dessin, comme je l'entends et le vois pour son application dans les services, est chose utile. J'ai souvent entendu dire aux élèves: « Le dessin ne sert à rien. » Certes, j'avoue tout le premier que le dessin pointillé, que les estompades perlées au coton et autres colifichets, ne sont pas nourriture pour leur estomac. Je n'aime pas à voir un ingénieur compromettre sa santé et perdre ses heures de soleil à polir, lécher et pointiller de charmants petits riens dans l'album de la châtelaine; j'aimerais autant voir un éventail à l'Hercule Farnèse.

« J'ai donc travaillé pour l'ingénieur et l'homme de guerre dont le temps est absorbé par de sérieux et pénibles travaux, et par ce qu'on appelle la pioche en X. Je leur ai fait du paysage à peu de frais, écrit et massé un bout de terrain, un fragment de roche, quelques buissons, quelques arbres, où les morceaux de clairs et d'ombres sont indiqués par de simples lignes horizontales ou perpendiculaires, par quelques piqués noirs. J'ai mis de côté les finesses et malices d'exécution qui, ne prouvant rien, n'en apprendraient pas davantage.

« J'y ai joint quelques figures au trait, et à peu de frais comme ombres, et quelques costumes militaires de différents règnes depuis Henri IV; j'ai tracé le plus simplement possible, sans tours de force, sans ce qu'on appelle en terme d'atelier *ficelles*. Les ficelles sont la triste ressource des gens qui n'ont que des bras, mais de tête et de cœur, point. Arrière donc les

ficelles! on doit chercher à être fort sans cesser d'être simple.

« Voulez-vous dessiner à la plume?... Ayez une plume, une bonne plume d'oie bien claire, se fendant nettement; joignez-y un crayon de mine de plomb n° 2, puis un peu d'encre de chine ou de sépia noire. Votre crayon vous servira à chercher l'emplacement de vos masses, vos lignes, enfin le mouvement. Dès que vous serez sûr de leur plus grande exactitude possible, attaquez franchement votre trait avec la plume, ayant soin que votre encre de chine ou votre sépia fasse noir : votre encre trop claire vous mènerait à ce que l'on appelle *babocher*.. Là où le trait indique en même temps l'ombre portée, appuyez ou piquez; que votre plume assez fendue sente votre main, comme le cheval sent la botte du cavalier. Les noirs pointillés de blanc que vous trouverez dans les vigueurs des fouillis ou des dessous d'arbres doivent être obtenus par des hachures croisées en divers sens; il faut souvent croiser cinq ou six fois, en laissant sécher entre chaque couche de hachures, afin d'éviter l'empâtement et le lourd. (*Voir les planches* 9 *et* 15.)

« Quand vous serez exercé avec les huit premiers numéros, tous d'exécution facile, vous aborderez ceux où j'ai mis quelques figures, ce qui vous conduira naturellement à copier quelques-uns des types et costumes qui font suite aux premiers fragments. Les planches 38, 39 et 48 serviront à vous former la main aux travaux larges et fermes; celles 49 et 50 à des travaux plus fins et plus serrés; les planches 35, 36, 37, 51 et 52 vous serviront à tracer à peu de frais les lignes de fond des étendues de terrain.

« Dans les nos 43-46 j'ai cherché à rendre facile et simple la manière de saisir l'aspect ou l'ensemble d'un arbre. J'ai laissé les détails pour ne prendre que ce qui doit d'abord fixer l'attention : 1° la silhouette générale ou galbe, le jet, le mouvement, les masses; 2° l'effet pris dans son grand aspect, le côté noir et le côté blanc; le reste n'est que du plus ou du moins de noir et de clair, toujours subordonné au grand aspect, à l'effet général qu'il ne doit ni absorber, ni détruire. Je n'ai donc fait qu'exprimer ce premier aspect dans ces quatre numéros, évitant de les avancer et terminer davantage afin d'en faire mieux sortir le principe.

« Cette règle ou cet enseignement est bien simple ; mais encore faut-il y penser. On se jette toujours trop tôt sur les détails ; c'est l'ensemble qu'il faut avant tout ; l'ensemble !... hors l'ensemble point de salut...

« La manie, la soif des détails est une véritable maladie dans les arts ; elle ne mène qu'aux petites choses. On fait de très-grandes petites choses. Pourquoi ? Parce qu'il y a peu d'hommes à talent large et fort qui résistent à la mode ; on lui cède, on cherche même à la contenter. On laisse couper son habit au goût du jour, puis on livre le tableau fin courant, avec garantie. Il faut faire du commerce. Le commerce est entré dans les arts sous la forme de rubans, meubles, velours, soieries et nouveautés ; aussi entend-on souvent citer une grande page historique pour son fauteuil et son velours à mettre la main dessus. Oui, je le répète, le commerce s'est emparé de la peinture ; les marchands ont envahi le temple et menacent d'étouffer l'histoire, cette belle et noble femme, si facile pour les anciens, et si dure, si intraitable pour nous, alors que pour gagner ses bonnes grâces nous nous couvrons de parfums, de vanille, de jasmin, et lui offrons tout ce que l'Indoustan et le Visapour produisent de plus riche et de plus élégant. Non, rien ne la touche ; elle nous traite en vrais criquets ; nous sommes pourtant bien plus aimables et bien plus jolis que ces vieilles et enfumées barbes sales d'anciens maîtres... Mais la mode n'est-elle pas la femme coquette, délicieuse et capricieuse ? Cherchons donc à lui plaire, étourdissons-nous. Courte et bonne !...

« Tu ne cherchas pas à plaire, toi, Géricault, noble et généreux ami, quand tu fis *la Méduse* ! mais ton grand cœur suffit à peine pour vaincre les dégoûts dont tu fus abreuvé. Tu fus presque méconnu pendant ta vie ; les tableaux que l'on s'arrache aujourd'hui, que l'on paie au poids de l'or, je les ai vus dans ton atelier ; on les regardait comme sans conséquence, et tu les donnais ! Un petit nombre d'artistes et d'amis t'appréciaient ; ils t'ont pleuré ; ce qui les console, c'est que le jour de la justice est venu pour toi, et que ta mémoire grandit incessamment. Ton œuvre est là, à côté des Paul Véronèse,

des Poussin ; il s'aligne noblement et dignement dans le rang. Ce n'est pas la mode qui l'a placé là !

« Retournons à notre plume. Je disais donc qu'on ne devait pas se laisser aller trop aux détails ; qu'il fallait les sacrifier à propos au grand aspect, à la grande tournure. Donc, que vous fassiez un cheval, un homme, un chien, un arbre, ou tel objet que vous voudrez : voyez d'abord la silhouette, les lignes, les masses. Dans une tête, par exemple, il faut qu'au premier aspect vous saisissiez son caractère, sa grande construction, ses lignes. Dans une tête, deux parties se disputent la possession : la partie pensante et la partie masticante. Dans l'une, c'est la partie supérieure qui domine ; dans l'autre, c'est la partie inférieure. L'une est remarquable par le développement des frontaux et du casque osseux ; l'autre, étonnante comme développement des mâchoires (j'ai dans ma vie rencontré beaucoup de ces dernières conformations). Il faut donc, au premier coup d'œil, comparer ces différentes variétés de la production ; l'un tient de l'aigle, l'autre du mouton ; celui-ci du renard, celui-là du bœuf. Le nez recourbé, les lèvres minces et rentrées, avec le menton saillant, vous donnent les lignes de l'aigle ; le nez pointu, allongé, la bouche et le menton rapprochés, l'œil vif, voilà du renard ; le nez busqué, le menton en retraite, les lèvres légèrement béantes, nous tenons du mouton ; puis arrive le bœuf, avec ses fortes mâchoires, ses grosses lèvres et son nez carré. Permis de sourire à ces observations ; elles ne sont pas neuves, mais plus utiles qu'on ne pense à l'artiste ; elles rentrent d'ailleurs dans les principes que j'émets sur la manière de voir et comparer la nature, toujours par son grand aspect de lignes et de masses. Je ne veux pas que dans mon portrait on me reconnaisse à une verrue ou à une lentille que j'aurai à la joue, non plus qu'à des grains de petite vérole horriblement et admirablement étudiés. Je sais bien que mes bons parents se pâmeront d'admiration : qu'est-ce que cela me fait à moi ? Je vénère et chéris mes parents, mais je n'aime pas la peinture vue de la sorte. Non, ce n'est pas ainsi qu'on doit la voir, pas plus la grande peinture historique, par son fauteuil et son velours, que mon portrait par ses verrues.

« J'affirme, sans aucune hésitation, que dans les arts il n'y a pas de juste milieu, mais tout simplement un parti à prendre. S'il y avait un juste milieu, ce serait la perfection, et la perfection n'existe nulle part ; il n'y a rien d'absolument parfait. On est Gros, on est Ingres; deux extrêmes, deux sommités, deux grands artistes. On produit *Jaffa*, *Aboukir*, ou *Homère divinisé*. On est Raphaël, on est Rubens; deux extrêmes, deux génies, deux grandes organisations, l'une sublime, l'autre puissante. La flamme divine de l'un n'amortit pas le feu de l'autre, et l'admiration respectueuse que j'éprouve devant les vierges de Raphaël n'ôte rien au plaisir que je ressens devant la brillante et admirable couleur du Flamand ; c'est de la chair, c'est la vie.

« Je me suis un peu écarté de mon sujet pour entrer dans quelques considérations et observations sur l'art, que beaucoup de personnes pourront trouver erronées, hasardées, surtout venant d'un homme qui devrait rester dans sa giberne. C'est vrai, j'en conviens ! Mais ne me permettrez-vous pas de mettre un peu la tête dehors, et de chercher à vous prouver que sous ce couvre-giberne il y a peut-être une âme de quelque chaleur à laquelle le sentiment des choses nobles et belles peut n'être pas étranger ? Le malheureux ver de terre, que l'homme écrase impitoyablement, se redresse et lui dit des vérités, que l'homme vain et superbe est obligé d'entendre.

« Je reviens encore une fois à ma plume. Cette suite de dessins que l'on ne devra pas juger comme chose d'art seulement, aura atteint le but désiré si son utilité et son application sont senties par ceux auxquels je la destine. Elle est dégagée de tout ce qui est inutile et difficile à saisir ; tout est renfermé dans des lignes ; les moyens d'exécution sont simples, et la plume qui dresse un rapport peut également tracer les objets dont il traite : économie de temps et de moyens, deux choses précieuses pour l'homme de génie ou l'homme de guerre. Je trouverais donc le résultat très-heureux, si j'étais parvenu à faire prendre le dessin en plus grande considération aux élèves des écoles des hautes sciences, où, par je ne sais quelle raison, il est généralement et depuis longtemps traité comme un misérable. J'entends un railleur me dire : « Cuvier ne savait

pas dessiner.... » C'est vrai (1); La place, Monge ne le savaient peut-être pas davantage; M. Arago n'est pas non plus, je crois, très-fort dans cette spécialité. Qu'il me pardonne cet audacieux doute en retour de la sincère admiration que je professe pour sa personne et pour son haut mérite. Après tout, qui donc peut compter graviter jusqu'à ces hommes illustres? Voyons ! s'il est quelqu'un, qu'il sorte des rangs, et je le tiens quitte, sauf à lui dire en lui tendant la main : « Tenez, voyez-vous, pour plus de sûreté, comme provision, comme en cas, il ne peut pas vous être nuisible de savoir dessiner. Croyez-moi, c'est une bonne et intelligente langue... Apprenez-la toujours. »

« Je ne pense pas en effet que la science retarde sa marche en donnant aux arts un bras amical; je crois, au contraire, que du frottement de ces deux corps il ne peut jaillir que de bonnes étincelles..... *utile dulci.*

« Pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort, si j'ai dit quelque chose de vrai, si le bon sens ne m'a pas fait faute, et si j'ai pu réussir à donner quelques bons préceptes, si enfin l'élève et l'amateur comprennent et exécutent avec plus de facilité et en connaissance de cause, je serai content, j'aurai bien rempli ma journée. »

C'est ainsi que Charlet remplissait sérieusement, et de la manière la plus intelligente, la mission qui lui avait été confiée.

A ces cinquante-deux dessins, avec lesquels il avait commencé son enseignement à la plume, il en joignit successivement plusieurs autres, dont une belle suite de grands arbres. On trouvera tous ces dessins indiqués à notre Catalogue.

Les deux artistes qu'il avait fait nommer ses adjoints, Lalaisse et Canon, ses élèves et ses amis, lui prêtèrent le concours le plus zélé et le plus utile; le premier, par une suite de chevaux qu'il dessina pour l'École; le second, par des académies faites dans le même but. M. Steuben partageait avec Charlet l'enseignement du dessin à l'École; et malgré les succès remarquables obtenus par ce dernier, il avait voulu conserver dans sa division les anciennes habitudes et

(1) Charlet se trompe : Cuvier dessinait fort bien.

les anciens modèles. Peu de temps après M. Steuben quitta la France pour aller s'établir en Russie, et son collègue resta seul chargé de l'enseignement, qui devint le même pour tous les élèves.

Bien que Charlet dût être satisfait des résultats obtenus pendant les six années qu'il professa à l'École, encore et jusqu'au dernier moment était-il préoccupé de perfectionner son cours.

Il demandait et redemandait sans cesse qu'on accordât à l'étude du dessin un peu plus de temps que le temps si minime qui lui était consacré.

Un jour qu'il siégeait comme un des membres au conseil de perfectionnement de l'École, Charlet renouvelait ses efforts, mais sans plus de succès: au nom des hautes mathématiques, sa demande était repoussée. Charlet saisit alors une plume, et en quelques instants trace un croquis. Les membres du Conseil se lèvent et l'entourent pour voir son dessin. En voici le sujet : un élève de l'École est frappé par une apoplexie. Le médecin accourt, lui ouvre la veine... pas une goutte de sang... seulement des x et des y.

Ce dessin, Charlet me le destinait, me disait-il; mais il lui fut demandé, séance tenante, par le général Vaillant, alors gouverneur de l'école Polytechnique. Cet honorable général, devenu depuis maréchal de France, avait pour Charlet estime et sympathie. Charlet, de son côté, avait une haute opinion du général; car nous trouvons dans une de ses lettres ces quelques lignes que nous transcrivons ici pour prouver une fois de plus l'esprit observateur de notre artiste. Il avait en quelque sorte prévu la haute fortune à laquelle le mérite du général devait le conduire.

« Peut-être le général (écrit Charlet, le 9 avril 1844) pourra-t-il jeter un mot aux gros bonnets. S'il le peut, il le fera; c'est un digne homme, de ces hommes calmes qui agissent plus qu'ils ne parlent. Ce n'est point un flatteur arrivé par le servilisme, c'est un honorable caractère; puis (ajoute-t-il dans son langage pittoresque) une de ces CAPACITÉS ARGENT COMPTANT dont on ne peut se passer au PÉTRIN. »

Nous sommes heureux de pouvoir terminer ce chapitre en disant que M. Coignet, quoique membre de l'Institut, n'a pas partagé les fausses impressions de ses collègues, et que, succédant à Charlet, il a religieusement conservé son enseignement dont il a su tirer de nouveaux fruits. Charlet, de son côté, professait pour celui qui

devait continuer son œuvre la plus parfaite estime, et nous en trouverons bientôt la preuve dans sa correspondance.

XXIX

Dès l'année 1838, à la suite d'une grippe opiniâtre, la santé de Charlet se trouva gravement altérée, et malgré tous les soins, les remèdes et les prescriptions d'une hygiène sévère, rigoureusement suivis, le mal faisait des progrès. Si parfois il parut s'arrêter, s'il a permis des espérances, elles ont été courtes, et la maladie a continué avec la plus déplorable intensité. Plus son état s'aggravait, plus notre grand artiste était dévoré du besoin de travailler; il semblait que, voyant la vie lui échapper, il voulût l'arrêter en quelque sorte par sa laborieuse volonté.

Indépendamment de ses travaux pour l'École, de dessins à l'aquarelle, à la sépia, au crayon, il continuait à faire de la lithographie. C'est dans cette année (1838) qu'il commença à écrire la *Vie civile, politique et militaire du caporal Valentin*. Cette histoire ne contient pas moins de cinquante planches (N^os^ 913 à 965 du Catalogue). Elle ne fut terminée qu'en 1842. Ravissante d'esprit et d'observations philosophiques et morales, elle devait être précédée d'une préface dont nous avons seulement retrouvé cet amusant fragment :

« J'entends un railleur dire au public : N'achetez donc pas ce cahier de croquis; c'est encore un soldat laboureur, une vieille friperie, un vieux grognard qui vient labourer la terre avec son briquet vieille-garde; c'est détestable, nous ne voulons plus de cela. Il nous faut de jeunes femmes à leur toilette, des sujets aimables et folâtres, du croustillant, de la gaze, des fleurs, des amours. Un caporal ! qu'y a-t-il de pittoresque et d'aérien dans un caporal? Nous n'en voulons pas; que vient-il nous chanter?

« Erreur ! mon caporal Valentin n'est point un grognard, il ne vient point chanter : *Je reconnais ce militaire, Je l'ai vu sur le champ d'honneur* (1). Mon caporal ne chante pas, vous dis-je, il parle... assez mal peut-être; cela se peut; mais c'est un bon garçon

(1) *Le Soldat laboureur*, vaudeville.

Ce n'est point un héros, un Épaminondas refusant les présents d'Arcas, au pied de la statue de Pallas, ou de tout autre en AS; ce n'est point un Philopémen vieille-garde, comme celui que nous allons tous admirer au jardin des Tuileries.

« Pourtant mon Valentin a su souffrir avec résignation, et, comme il le dit, la jambe qui lui est survenue de moins le prouve. Oui, mon Valentin est brave, sans fanfaronnade; il ne regarde pas dans une glace pour voir s'il a la figure d'un crâne. Si par hasard il s'est miré, c'est dans sa giberne, afin de s'assurer des agrafes de son col, et d'éviter les reproches du sergent de planton à la grille du quartier. Non, mon Valentin est un de ces bons soldats silencieux et calmes qui emboîtent religieusement en présence de l'ennemi; de ces bons soldats qui ne renversent pas la poudre à côté du bassinet, et servent la pratique en bourrant ferme, le coude au corps. Cette espèce d'hommes s'appelle la pièce de bœuf du champ de bataille, parce qu'elle nourrit bien le feu.

« On ne sera peut-être pas fâché de savoir comment j'ai fait la connaissance de mon modeste héros. Mon Dieu! c'est devant Anvers: j'étais allé me promener au siége, ou plutôt m'installer au quartier général, où je fus accueilli avec une fraternité chaleureuse et nourrissante. Là, je faisais avec précaution quelques reconnaissances prudentes, car je n'étais pas venu pour rapporter mes jambes de moins, comme dit Valentin, ni pour faire des actions d'éclat; je me défiais, au contraire, des éclats de toute façon.

« Un jour donc, je rôdais dans le camp du 25me à Wilric, lorsque, saisi par une vigoureuse averse, je fus invité par un caporal d'une compagnie du centre à venir me réfugier dans la baraque de son escouade, puis invité à me chauffer à un feu d'enfer allumé près de là. Le caporal m'offre des pommes de terre; j'accepte, et riposte par un coup de snaps; puis nous fumons la pipe de bonne amitié. Sa franchise et sa bonne humeur me plaisent, et l'envie me vient de faire plus ample connaissance. Je paraissais aussi inspirer certaine confiance. J'entre en matière: « Savez-vous, caporal, que voilà un tonnerre de temps, et que si vous montez de tranchée ce soir, vous ferez bien de prendre de la paille et de vous ficeler les *fumerons*. »

— L'avis est bon, me dit le caporal, d'autant mieux que la froid de la nuit est humide et transperçante, et que nos capotes c'est de mauvais drap; pas assez serré, de véritable éponge. — Vous aimeriez mieux un temps sèche, lui dis-je, plutôt que d'avoir les pieds dans l'eau et d'être chagriné par le projectile. — Assurément, » me répondit-il.

« Cet *assurément*, net et sans amphigouri, ce calme, cette manière honnête et simple, me font désirer de cultiver ce camarade de bonne nature. — N'êtes-vous pas Normand, caporal? — Non, je suis Briard-Dammartin (Seine-et-Marne). — Ah ah! une goutte? — Ce n'est pas de refus. — Vous êtes déjà ancien; vous passerez bientôt sergent? — Je n'ai pas d'ambition: un caporal d'ordinaire est un homme heureux quand il sait faire son affaire en faisant celles des autres. Je suis philosophe... — Caporal, une goutte! — Oh! doucement... C'est pour ne pas vous refuser... elle est bonne. — Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore, lui dis-je. »

« Cette dernière chose lui inspire une grande confiance, et le camarade continue: « Moi, voyez-vous, je suis philosophe; pas de ces caractères ténébreux et fesmatiques..... »

Plaçons à côté de cette préface inachevée le commencement d'une autre causerie de Charlet. Elle était destinée à un ouvrage qui devait contenir un assez grand nombre de dessins, dont deux seulement ont vu le jour (Catal. nos 355-357).

Le chapitre des MALADROITS est plein d'*humour*, d'originalité et d'esprit. Il nous semble n'avoir nulle part de modèle, et en être lui-même un véritable.

LE MAITRE DE CEUX QUI N'EN VEULENT PAS

OUVRAGE A LA PLUME POUR DESSINER SANS APPRENDRE ET SAVOIR SANS ÉTUDIER

« Moi, je suis assez rôdeur ou flâneur, si vous le voulez; j'adore le bric-à-brac; je ne sais pourquoi, mais j'ai toujours dans l'idée que je vais découvrir au milieu de tous ces rogatons de cuivre ou de bois doré quelque chef-d'œuvre échappé à l'œil scrutateur

de la bande noire, quelque morceau précieux que moi seul apprécierai, un Benvenuto Cellini que le marchand me donnera pour quelques pièces de monnaie. Avec cette heureuse idée, *je pousse ma loupe* avec un charme tout particulier le long des quais et des boulevards, ainsi qu'au Temple. Avec cette passion, j'encombre mon logis d'une masse d'objets précieux qui font le désespoir de ma femme, mais qu'elle s'empresse de faire disparaître aussitôt que mon ardeur paraît sommeiller.

« Oh! vous qui ne connaissez pas l'innocente passion du bric-à-brac, de combien de jouissances ne vous privez-vous pas! Tenez, dernièrement, je trouve une espèce d'horloge démantelée, en cuivre, avec un Amour portant perruque à la Louis XIV; je m'en empare, moyennant quinze francs. Vite, je l'apporte à mon vieux raccommodeur de curiosités et de pendules: homme pittoresque, génie incompris dont les ailes n'ont pu se déployer faute de cent sous. Il passe un mois à combiner un mécanisme pour faire marcher mon horloge, me demande vingt-cinq francs; mon chef-d'œuvre me revient à quarante francs; il marche pendant vingt-quatre heures, la combinaison se détraque: alors mon chef-d'œuvre vaut cent sous, et ma femme se moque de moi.

« Ce n'est pas tout: arrive le moment où vous avez encombré votre appartement de ces précieux produits du génie et de l'industrie; votre ménagère s'ennuie de voir tous ces greniers à poussière détruire l'ordre et la propreté de son intérieur. Elle fait venir le père Habits-vieux-galons, et livre pour cinquante francs ce qui en a coûté cinq cents. Elle détruit en un moment le fruit de dix ans de peine, de recherches et de combinaisons.

« Mais vous me direz: Qu'a de commun le bric-à-brac avec vos croquis? M'y voici. De l'étalage du marchand de curiosités je passe au marchand de gravures; j'ai aussi la passion des gravures, des eaux-fortes; je cherche particulièrement des Callot et des Berteaux.

« Donc, ces jours passés, je rôdais, selon ma paresseuse habitude, le long des quais, admirant toutes ces charmantes productions du crayon et de la gravure destinées à être données aux jeunes personnes des deux sexes; comme dit mon portier, pour leur apprendre ce qu'on appelle le CROQUIS. J'ad-

mirais l'adresse particulière, inimitable de ces charmants dessins. Mon Dieu ! me disais-je, qu'il faut être habile pour copier ces coquets et inimitables modèles !.. Ma foi ! moi je ne les copierais pas ; je les colorierais, les découperais et les ferais coller sur de jolies boîtes à ouvrage, de délicieuses bonbonnières que j'offrirais ensuite aux dames patronesses quand elles viendraient me demander des dessins pour leurs loteries philanthropiques. Car je suis convaincu que ces charitables dames préféreraient ces gracieuses productions à mes dessins heurtés et malpropres.

« Enfin, j'étais embarqué dans une masse de réflexions et d'admirations, quand il me vient subitement à la pensée que les auteurs de ces charmantes choses avaient totalement compté sans leur hôte ; qu'ils avaient complétement oublié une classe nombreuse et intéressante du public : Eh ! qui donc?... Les MALADROITS ! Morbleu, parlez-moi des maladroits, c'est avec eux qu'il y a des affaires à faire. Ils cassent immensément de crayons, salissent et barbouillent une énormité de papier, renversent de l'encre, de la sépia, sur leurs modèles, parce qu'ils ont généralement l'habitude d'en broyer des assiettes rases, où vous voyez nager le pain *Newman*, réduit à l'état de lentille : tout cela pour faire un bonhomme ou un chien... et sans parler des accidents. Car, en renversant l'assiette de sépia, on veut sauver un modèle ; en sauvant le modèle, on renverse la lampe ; voilà un tapis, un guéridon, une toile de perdus ; que sais-je? Il y a chance, en faisant travailler les maladroits, pour une infinité d'accidents profitables au commerce.

« Au lieu qu'avec les jolis dessins mignardés que je trouve partout, les choses se passeront tout autrement. D'abord il faut des gants glacés pour travailler et éviter que l'humidité de la main n'imprègne le papier, et ne nuise à l'éclat et à l'excessive propreté du sujet ; ensuite il faut mille précautions dans l'exécution.

« Ce n'est point comme dans ces croquis écrits avec rudesse, dessinés largement ; il faut de la fougue, et ceux qui les copient manquent rarement de se barbouiller et d'exterminer quelque objet autour d'eux pour se monter la tête.

« J'ai vu des jeunes filles ravissantes de gentillesse et de fraîcheur, dans leurs personnes comme dans leurs toilettes de

travail, devenir en moins d'un quart d'heure des monstres sortant de l'enfer, les joues balafrées de brun-mader, la bouche écumante de sépia colorée, les doigts couverts de vermillon et la robe chamarrée de rigoles de laque et d'essuyages de pinceaux. Puis, c'était vraiment amusant d'entendre ces jolies petites artistes dire en me montrant leurs dessins : « N'est-ce pas, monsieur Charlet, qu'il y a de la couleur? » — « Grand Dieu! s'il y en a de la couleur! mais Rubens n'était qu'un sot près de vous. » Puis quel bonheur de se présenter à leurs parents, au public, dans cet état artistique! Elles iraient à l'Opéra, couvertes de ces nobles stigmates; à l'Opéra, que dis-je? elles iraient chez le roi de France et de Navarre. REX... décidément, il n'y a d'affaires à faire qu'avec les maladroits, et je vais travailler pour les maladroits.

« Mais, entendons-nous, je ne prétends pas encourager le désordre... »

XXX

Dès l'année 1837, Charlet avait voulu résigner son grade de chef de bataillon de la garde nationale, et dans la prévision d'une élection dans la légion, il prenait quelques renseignements près de M. Dehèque, secrétaire de la mairie du dixième arrondissement.

« Monsieur le secrétaire,

« J'ai écrit hier à M. le maire pour le prier de régulariser mon inscription sur un contrôle de bataillon, afin d'être appelé à l'élection qui va se faire dans une des compagnies du bataillon.

« On m'a dit à l'Intérieur que je rentrais de droit dans la compagnie dont j'étais sorti, ainsi que l'homme redevient poussière; est-ce la jurisprudence la plus rapprochée de l'esprit qui a présidé à toutes choses? ou est-ce une erreur, fruit de l'orgueil des hommes? Je ne sais; mais je vous soumets le cas,

à vous, Monsieur le secrétaire, qui êtes le pivot sur lequel tourne la machine municipale.

« Quant à ce qui peut être mon désir, il y a parfaite indifférence : j'irai où le doigt de mon chef supérieur, de mon doux magistrat, de mon maire vénéré, m'ordonnera de me rendre. Oui, j'ai toute confiance en mes magistrats, je les aime, je les révère, et baisse la pointe de mon épée devant leur toge municipale, car nos MAIRES sont nos PÈRES.

« Vous aurez donc la bonté, monsieur le secrétaire, de vouloir bien seconder et éperonner l'action de la régularisation de position, car je tiens avant tout à être en règle devant la loi, comme à être bien dans votre esprit.

« Votre tout dévoué et affectionné serviteur,

« CHARLET. »

Cédant alors aux sollicitations empressées de ses chefs et de ses camarades, Charlet n'avait pas donné suite à sa demande et avait conservé son grade jusqu'en juillet 1840.

A cette époque, il annonce au maire du dixième arrondissement qu'il vient d'adresser sa démission à son colonel.

« Un des motifs de ma démission, dit-il, est l'extrême sévérité du régime que je dois suivre pour le parfait rétablissement de ma santé, fortement compromise depuis deux ans.

« Le second motif, très-impérieux aussi, de ma retraite, est la complication de mes travaux et la grande liberté de pensée qu'ils réclament, principalement pour mon cours de l'école Polytechnique, que je réorganise sur des idées et une base toute nouvelles et adoptées par le conseil supérieur. »

Nous verrons tout à l'heure que les raisons alléguées par Charlet n'étaient que secondaires : sa démission était amenée par son opposition à la politique de ce temps.

Quoi qu'il en soit, il ne perdait rien de sa gaieté :

« Vous savez que j'étais commandant du 2e bataillon de la 10e

légion, renommé avec enthousiasme (écrit-il à un de ses amis). Eh bien! j'ai abdiqué, et me fais grenadier, comme Xénophon.

« Ces bonnes gens m'ont dit : Mais pourquoi, grand Dieu, nous quittez-vous ? — Ma foi, parce que ça m'ennuie ; je lâche le premier rôle et prends ma place au parterre : c'est plus amusant ; et avant tout, je veux m'amuser, je veux rire. »

Charlet voulait rire, et pour atteindre son but il écrit ces deux lettres à son capitaine en second, M. Feine, un de ses amis, et caissier au ministère des travaux publics.

15 *juillet* 1840.

« Mon doux capitaine,

« C'est en vain que je demande des armes et du courage, des armes, il y en a peu ; du courage, il n'y en a pas. Votre gros *Potet* de sergent-major, que je respecte comme mon supérieur, et que j'aime comme un de ces hommes qui sont là pour inviter à bien vivre et à ne s'inquiéter de rien, qui sont là pour dire : — Voyez mon teint, voyez ma panse, — votre bon sergent-major n'en finit pas de m'envoyer les armes que me doit la patrie, et que réclament mon dévouement et mon courage. Comme capitaine en second, l'armement vous regarde ; je vous somme donc de me faire délivrer un fusil, et de plus un briquet pour entretenir le feu sacré.

« Je vous prie aussi, mon doux capitaine, de vouloir bien dire à votre aimable sergent-major que malgré le congé d'un an qui m'a été accordé en récompense de mes bons services et de ma mauvaise santé (qui est très-bonne en ce moment), j'entends participer et concourir, comme tout bon citoyen le doit, à toutes prises d'armes, services du jour, corvées d'enterrement ; étant en ce dernier point tout disposé à mettre en terre mes capitaines, lieutenants, etc. etc., et à leur témoigner toute ma reconnaissance pour les bons procédés qu'ils n'ont cessé d'avoir à mon égard.

« C'est pourquoi, tendre ami, je ne crois pouvoir mieux

m'en remettre de la défense de mes droits de citoyen, qu'en vous constituant mon défenseur.

« J'ai aperçu hier ce pauvre Godard ; il est bien bas percé ! Quand je dis *bas*, je crains bien qu'il n'en ait pas ; il finit comme j'ai commencé.

« Mon fusil ! mon briquet ! ou la mort !

« Adieu, mon bon capitaine ; mes amitiés quand même.

« CHARLET,

« *Professeur à l'école Polytechnique, membre élu du Conseil supérieur de ladite école, officier de la Légion d'honneur, peintre par état et par goût, philosophe par habitude, rieur par tempérament, membre de la section des Beaux-Arts à l'Institut historique, et de plusieurs Sociétés aussi nulles que savantes.* »

Juillet 1840.

« Mon cher capitaine,

« C'est avec un vif regret, c'est avec le sentiment le plus profond d'un véritable chagrin que je viens vous annoncer l'intention de quitter la compagnie de grenadiers.

« Doué d'une philosophie à l'épreuve du temps et de la bombe, au milieu du tourbillon des grandeurs et des hommes, je n'ai jamais oublié que terre je fus, et que terre je redeviendrai (pensée sage que je vous engage à ne pas perdre de vue pour votre intérêt personnel). Or, mon bon et excellent capitaine, vous que je regretterai toute ma vie, comme le modèle des époux et des pères, homme vraiment rare que j'appellerai FEINE AU MAINE, je viens déchirer votre sensible cœur, en vous demandant à passer SAPEUR. Cette demande va paraître mirobolante à votre esprit, comme à celui de bien des gens qui n'en ont pas ; mais en réfléchissant, et pris sous un certain point de vue, le poste de sapeur n'est point sans quelque agrément. Cette compagnie, composée d'ailleurs de gens ayant généralement une position large et solide, ne peut que gagner à se recruter de quelques intelligences. J'ai donc résolu d'y porter mon zèle et mes faibles lumières ; mais il me faut votre

consentement pour former ma demande auprès de M. le vicomte Lemercier, qui, de fil en aiguille, la fera passer au maire, président du conseil de recensement; conseil éminemment paternel et lumineux qui, j'en suis certain, s'empressera de me donner la première place vacante. »

L'opposition de Charlet à la politique du gouvernement fut, disions-nous, le principal mobile de sa démission. Cette opposition grandissait depuis longtemps; le divorce fut prononcé lors des affaires d'Orient, en 1840. La rentrée de notre flotte devant la flotte anglaise bombardant Beyruth, notre effacement devant les actes des grandes puissances excitèrent, à tort ou à raison, dans son cœur français la plus vive indignation.

« J'ai le cœur froissé par notre politique extérieure (écrit-il à cette époque). Notre coq fait la poule et ne défend pas sa queue.

« Je ne reconnais plus mes Français; ils ne sont ni les enfants du panache de Henri IV, ni les fils du drapeau d'Arcole; ils me dégoûtent; il n'y a plus de sexe, c'est un troupeau de vils agioteurs civils et militaires, un peuple de courtiers marrons. IGNOBILITAS MUNDI.

Le spleen vous tient, l'avenir vous occupe; comme moi, vous dites : Que d'ennuis, que de peines, et tout cela pour crever comme Job sur un fumier, ou plutôt comme un jobard; car nous sommes de fameux jobards! Soyez donc honnête homme, imbéciles que nous sommes; il n'y a de bons os que pour les mauvais chiens. »

C'est à regret que nous nous trouvons forcés de revenir sur Charlet *politique;* mais il nous faut bien motiver sa démission de la garde nationale, et expliquer par cette opposition et cette irritation la naissance de ses croquis dédiés à Béranger, espèce de pamphlet écrit avec la plume et le crayon. On trouvera tous ces croquis catalogués aux nos 966 à 985. Ils sont remarquables par l'énergie de la pensée et de l'exécution. Un assez grand nombre fut empêché par la censure; on le comprendra facilement. Un de ces derniers (no 981) résumait la question d'Orient avec toute la verve et la causticité dont Charlet était capable. Puis, dans ces mêmes dispositions, il

écrivait à un ami cette lettre si curieuse par son entrain et par des prévisions politiques que les événements postérieurs sont venus confirmer en tous points.

12 *septembre* 1840.

« SALUTEM OMNIBUS. Ton chien a des puces? répond Polichinelle. Polichinelle! ce sage qui n'est pas de la Grèce, mais qui n'en est pas moins le sage le plus sage que je connaisse, et le seul philosophe que j'estime véritablement; je l'estime, parce qu'il fait de la bonne philosophie avec une panouffle sur la tête et un énorme gourdin entre les bras; ce n'est point un monsieur Cousin, dont la philosophie d'alambic coûte quarante mille francs au pays : non, c'est de la philosophie à bon compte, du gouvernement véritablement à bon marché. Tout s'y résout par la force du gourdin, et c'est vraiment ce qu'il y a de mieux et de moins cher; car enfin, en ce moment : NOTRE CHIEN A DES PUCES; eh bien! il faudrait agir du gourdin. Au lieu de cela nous discourons, nous *f...timassons*, on cherche la finesse de la finesse, et il en résulte de la *jeanf.... ie*. Oui, honorable, les temps sont passés, ils ne reviendront plus; nous ne serons plus qu'une misérable contrefaçon. Nous sommes au temps des demi-moyens, des tâtonnements; les trembleurs tiennent la queue de la poële, et je crains fort que la friture ne renverse; alors incendie général! à qui la faute?

« Comment vous portez-vous, et votre belle famille, qui, dit-on, est éblouissante de fraîcheur, enfin un vrai parterre où votre femme brille comme la mère des roses, et vous l'oreille d'ours? J'ai toujours grande envie d'aller vous voir; mais les affaires me tiennent. Je ne sais comment je fais mon compte; je fais des affaires, j'économise, puis le diable emporte la boutique, et je redeviens pauvre Jean comme devant. Heureusement que Dieu donne aux petits des oiseaux sa pâture, et que sa bonté s'étend sur presque toutes les personnes; ce faisant, j'en aurai assez pour me faire enterrer.

« J'ai dîné il y a huit jours avec le petit T***** à sa maison d'Auteuil; petit dîner d'amis, dérangé par l'arrivée de l'ami-

ral X..., grand homme de mer, je crois, mais f.... bête de terre, à ce que j'ai pu voir dans la conversation. Ah! quel *potet!*

« Je ne sais quel rôle joue T*****, ni qui il joue, mais je crains que le jeu ne finisse mal.

« La réforme fait d'effrayants progrès: il y a eu un dîner de six mille radicaux; puis les ouvriers, qui cependant sont rentrés à leurs travaux, s'organisent, et ne veulent plus suer pour l'entrepreneur au même prix. Le radicalisme de toute classe marche et prend de l'unité dans son action; le progrès est immense; aussi je m'attends d'une année à l'autre à un craquement effroyable. L'armée est aussi rudement travaillée; j'ai souvent été effrayé (manière de parler) d'entendre jusque dans le palais de NOS ROIS des propos à en faire écrouler les voûtes, et cela par des officiers.

« Que faire à cela? Que faire? l'une ou l'autre chose; le juste-milieu est une imbécillité. Soyez monarchiques ou républicains, il n'y a pas à balancer, et en ce moment on balance. L'inquiétude est dans tous les esprits, personne n'a confiance en l'avenir, même ceux qui approchent le soleil. Chacun fait sa pelotte, l'avarice est à l'ordre du jour; les serviteurs du roi mettent sous sur sous et font provision; ils aperçoivent l'orage, le nuage est gros.

« Or si ces gens tremblent et n'ont pas foi, qui l'aura? Nous sommes donc dans le plus pire état: qu'en adviendra-t-il? Il en adviendra que le roi mangera le parlementage ou que le parlementage le mangera. C'est inévitable: on est en présence, dent contre dent, griffe contre griffe.

« Le roi a pour lui les commerçants; mais la classe populaire l'a en horreur. Je voudrais pour lui que la position fût le contraire, parce qu'il n'y a aucun fonds à faire avec les boutiquiers: ils livreraient et leur pays et leurs amis pour un pot de raisiné. Qui faisait la force de l'Empereur? c'était la masse, ce que j'appelle la veste; il se fichait pas mal de la redingote; c'est la veste qui frappe, et, avant toute chose, il faut l'avoir dans son panier.

« La guerre seule pourrait rallier au pouvoir et l'affermir: à cela vous direz: il faut des succès; oui, cela est certain. Mais

ces succès ne pourraient s'obtenir qu'avec des moyens révolutionnaires, et la demi-monarchie ne peut les employer, ces moyens: le remède emporterait le malade. Nous sommes donc en triste route, legouvernement et son chef le sentent; aussi on laissera tout faire, on prendra une attitude, et l'on dira: ils n'ont pas eu l'intention de nous insulter, rentrons chez nous. On criera, mais la honte passera; la rente montera, et tout sera dit.

« La morale?... la morale? Ma foi, c'est qu'il n'y en a pas!

. . . . . .

. . . . . .

« De tout ceci, il ne découle donc rien de rose et d'aimable, mon cher ami; vous me direz que je vois tout en noir, ainsi que me le disait M. M*****, révolutionnaire à la vanille, homme de talent sans aucun doute, qui croit que la France est heureuse et contente parce qu'il a une place de vingt-cinq mille francs. Il dînait avec moi chez T*****, ou plutôt je dînais avec lui, car il est l'ami intime du MAIRE du Palais. Je les ai effrayés: je me suis déboutonné, et leur ai dit qu'ils étaient aussi ridicules que les voltigeurs de Louis XVIII, qu'ils ne voyaient pas arriver le colosse révulutionnaire qui les écraserait sans dire gare; que je pouvais leur paraître voir en noir, mais qu'eux me faisaient l'effet de myopes. Ils ont ri; riront-ils longtemps?

« Ma santé, grâce à l'homéopathie, est rétablie entièrement; je repique le terrain: ça allait mal; enfin je suis recampé sur mes pattes. J'ai grand besoin de vous voir, mais vous êtes trop loin.

« Ma famille est en bon état; mes fils ont eu des prix, ce qui ne fait pas l'éloge des concurrents.

« CHARLET. »

XXXI

Nous avons déjà dit que Charlet avait fait peu de tableaux ; ses dessins sont disséminés dans toute l'Europe, en Amérique, en Asie : mais l'œuvre lithographique du grand artiste nous reste tout entier, et suffit à sa gloire.

Quelle fécondité ! quelle richesse ! quelles magnifiques compositions ! On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la pensée ou de l'exécution. Ces dessins ont de plus l'intérêt que leur donne l'esprit jeté à pleines mains dans ces légendes frappées aucoin de l'observation la plus fine ; et si, comme l'a dit Jules Janin, je crois, le crayon s'exprime aussi bien que les paroles, et les paroles peignent aussi bien que le dessin, il faudra reconnaître à cet œuvre une originalité qui ne se trouve dans aucun autre.

Et ceux qui n'y auraient vu qu'un assemblage fortuit de pièces plus ou moins spirituelles, se seraient étrangement trompés. Comme Balzac, Charlet a voulu écrire une histoire de la comédie humaine ; dans tous les cas, il a fait un traité de morale et de philosophie, et je ne sache guère de positions et de circonstances de la vie où l'on n'ait à recueillir une leçon, un enseignement dans l'œuvre de Charlet.

Cet œuvre a pris naissance en quelque sorte avec l'invention de la lithographie. Les pierres alors étaient rares, souvent défectueuses, les procédés incomplets, les tirages imparfaits. Cependant, malgré l'absence de tout encouragement, et en dépit du défaut d'intelligence de ses éditeurs et de la froideur qui accueille toujours les noms nouveaux dans les arts, Charlet a su produire des chefs-d'œuvre. Peu lui importait qu'il vendit ou ne vendît pas. Pour lui, la question n'était pas là. Indépendant par nature, d'un caractère plein d'*humour* et de fantaisie, il s'inquiète peu du goût du jour, ne tient nul compte de ses intérêts matériels, sacrifie tout aux exigences de son génie, et le crayon qui résume des inspirations neuves, produit dès le début des compositions remarquables. Plus tard, il connaîtra mieux le métier, son dessin sera plus correct, son effet plus spirituel ; mais jamais il n'aura plus de verve, jamais il ne dépassera, il n'atteindra même peut-être pas les premiers essais de sa poétique imagination.

On veut bien convenir assez généralement que Charlet est le peintre du soldat, on ajoute même qu'il a inventé le grognard : mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est que là ne s'arrête point son talent.

Il grandit en effet dans les scènes de sensibilité, dans ces occasions où le cœur paraît au premier plan. Nous pourrions citer à l'appui bon nombre de ses dessins; contentons-nous d'indiquer dans son œuvre lithographique, puisque nous l'avons sous les yeux, des pièces telles que les *deux grenadiers de Waterloo* (n° 40), *la mort du Cuirassier* (n° 44), *l'Aumône* (n° 87), *le petit Malheureux* (n° 524), FRANCE: *Là finit leur misère* (n° 847), compositions qu'on ne peut regarder sans être ému.

Mais où Charlet nous semble inimitable, c'est dans la peinture des enfants. Il en a semé à profusion dans son œuvre; citons entre autres les deux suites qu'il a intitulées: *Croquis à l'usage des petits enfants* (nos 504 à 514 du Catal.), et *Croquis lithographiques à l'usage des enfants* (nos 641 à 658). Gamins et bambins ont-ils jamais été croqués avec plus de naïveté, de finesse et d'esprit?

Disons, cependant, pour rassurer sur notre impartialité ceux-là surtout qui, ne connaissant pas l'œuvre de Charlet, pourraient croire nos éloges exagérés, que bien rarement notre artiste a su dessiner une femme. Presque toujours sa bonne d'enfant, sa maîtresse de soldat, manque de gentillesse et de naïveté; quand il a voulu, par hasard, s'élever jusqu'à la femme de salon, il a fait une portière.

Voulez-vous apprécier la valeur réelle d'un artiste? Parcourez les cartons des anciens maîtres, puis ouvrez ceux des contemporains. Si l'un de ces derniers, soumis à cette épreuve, y résiste, il est jugé, il peut être rangé parmi les hommes d'élite. L'art est multiple dans ses formes, mais il est un dans son essence; les branches diverses qui le composent ont pris naissance à la même source, et la meilleure preuve, selon nous, qu'on ne peut dénier à Charlet un talent de premier ordre, c'est le plaisir avec lequel on le revoit, même après s'être retrempé dans les anciens.

Et cependant quel avantage avaient ceux-ci sur les modernes, avec ce procédé de l'eau-forte, dont ils connaissaient si admirablement les effets; procédé qui semble perdu aujourd'hui. Il est vrai qu'au génie ils savaient unir la patience, qui manque si souvent aux artistes de nos jours. Quoi qu'il en soit, ne soyons point injustes envers la lithographie. On a eu pour elle beaucoup trop d'engouement à sa naissance; on en a usé, abusé; mais comme toujours la réaction a dépassé les bornes. Certes, la lithographie ne peut avoir la prétention de lutter avec l'eau-forte, ni avec le burin, ni même avec la gravure sur bois; mais elle a l'avantage de mettre à la portée de tous de premières pensées échappées au maître, et qui souvent n'auraient plus la même énergie, la même naïveté, si elles avaient été réservées pour des œuvres plus châtiées. Voilà la mission artistique de la litho-

graphie; le reste appartient au commerce. Et félicitons-nous que ce procédé ait pu nous conserver ces dessins si remarquables de Géricault, de Charlet et de quelques autres, dont nous eussions été privés si ces grands artistes n'avaient eu ce moyen de transmettre immédiatement leurs pensées.

L'espèce de mépris où est tombée la lithographie dans le monde artiste est donc injuste et doit cesser plus tard; alors les œuvres des maîtres seront recherchées. Et déjà n'avons-nous pas vu quelques pièces atteindre dans des ventes des prix très-élevés ?

Disons que le choix des épreuves lithographiques est essentiel. Nous ne voulons pas certes établir de comparaison entre leur importance et celle des premiers états des gravures à l'eau-forte et au burin, qui apporte une si énorme différence dans leurs prix; la lithographie est beaucoup plus modeste. Cependant la reproduction exacte du dessin du maître ne peut se retrouver que dans de premières épreuves pures, transparentes, et non dans celles que donne une pierre fatiguée, usée, sur laquelle un crayon a bavé, et qui ne rend plus la finesse et la couleur du dessin, en supposant même que quelques parties de ce dessin n'aient pas disparu. Ces considérations s'appliquent surtout à un grand nombre des dessins de Charlet; à ces derniers plans d'un horizon si éloigné, et à ces imperceptibles personnages qu'on ne distingue plus après un tirage considérable.

Nous avons recueilli et décrit tout ce qui, sorti du crayon, de la plume ou du pinceau de Charlet, a été reproduit par des procédés lithographiques. Nous ne croyons pas qu'une seule pièce nous ait échappé, et cependant cet œuvre ne comprend pas moins de mille quatre vingt-neuf pièces.

On s'étonnera sans doute d'y trouver un aussi grand nombre de croquis inachevés, de premières idées remplacées par d'autres, etc. etc.; cela tient à plusieurs causes : au peu de cas avant tout que Charlet faisait de ses ouvrages; à la mobilité de son esprit et à la fertilité de son imagination.

Il a eu sous ce rapport de l'analogie avec un célèbre maestro. Un de nos amis, Crémont, nous racontait qu'alors qu'il conduisait l'orchestre de l'Odéon, lors de l'apparition du *Freyschutz*, il entrait un matin chez Rossini; il venait lui demander un duo dont il avait besoin le jour même. Tout en causant, Rossini l'écrivait et la besogne avançait, quand un peu de vent, arrivant d'une fenêtre entr'ouverte, enlève la feuille de musique, qui va se perdre sous le lit. Crémont se lève : « Laisse donc, dit Rossini, nous aurons plus tôt fait

d'en écrire un autre. » Tel était Charlet. Quand il était resté quelques jours sans paraître à son atelier, ce qui lui arrivait si souvent, au lieu de perdre son temps à chercher une pierre commencée, il en prenait une autre et faisait un nouveau dessin ; la pensée était quelquefois la même, la composition toujours différente. Les éditeurs intelligents Gihaut ont sauvé un grand nombre de ces croquis. Nous-même, muni plus tard d'un blanc-seing de Charlet, nous avons pu en conserver quelques-uns.

« Très-bon et très-honorable, m'écrivait-il, j'ai dit à l'imprimeur Bry de faire tout ce que vous demanderez et requerrez de lui, s'il ne veut se voir brûler et sa cendre jetée au vent. Bry est très-intelligent, et a le sentiment de l'art... »

Ce n'était pas chose facile que de classer un œuvre aussi considérable. Il y a quelques années, M. Buizard, connu par un malencontreux catalogue de l'œuvre lithographique d'Horace Vernet, l'avait essayé. Son travail est resté inédit. Il avait adopté une espèce d'ordre *par matière*. Toutes les suites, toutes les pensées du maître se trouvaient perdues dans telle ou telle catégorie ; les militaires, les bourgeois, les enfants ; puis les militaires et les bourgeois réunis, etc. etc. ; il faisait même figurer dans ces cadres de simples croquis contenant à peine quelques indications.

Un seul exemple nous montrera le défaut capital de ce système. Charlet écrit avec son crayon l'histoire du siége d'Anvers (1). Ce sont des marches, des campements, des anecdotes ; puis l'assaut, la prise du fort Saint-Laurent ; et quand nous arrivons à la fin de cette narration, notre philosophe nous surprend, nous émeut en nous montrant d'abord une ferme en cendres, une jeune fille cherchant quelques débris au milieu des décombres ; puis prononçant ces mots si touchants, si profonds : *Pauvre peuple !* Évidemment on restera froid en rencontrant cette jeune fille dans la catégorie des enfants ou des pièces non militaires.

Nous dirons un peu plus tard comment nous avons classé cet œuvre.

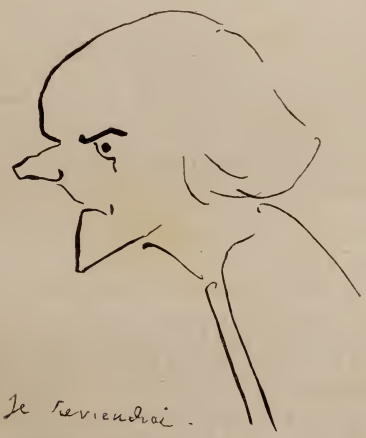
Mais restait une dernière difficulté, et ce n'était pas la moindre ; il fallait le décrire. En effet, une description minutieuse, sèche et lourde, comme toutes celles à peu près que nous connaissons, aurait été en désaccord manifeste avec l'esprit de Charlet ; cependant com-

(1) Catal., nos 799 à 819.

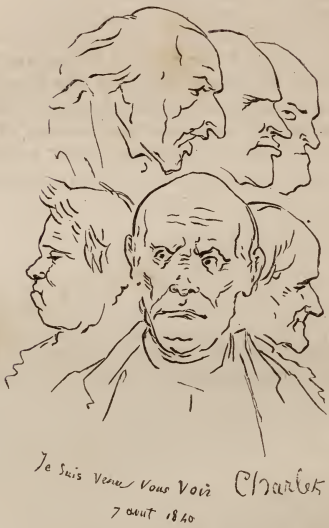
ment, en voulant employer une forme moins sérieuse, comment, dis-je, encadrer dans sa prose la prose de notre spirituel artiste ? Nous nous sommes toutefois arrêté à ce parti, tout insuffisant que nous nous sentions pour l'employer avec succès. Puis nous avons établi des tables générales, non-seulement alphabétiques, mais même par ordre de matière. Car, nous ne saurions trop le répéter, il y a dans Charlet de hautes pensées, et telle lithographie qu'on entrevoit à peine contient les meilleurs préceptes, les plus ingénieuses observations. Qu'on parcoure l'œuvre entier, et bien peu de personnes ont pu le faire, on restera étonné de la profondeur, de la fécondité de l'artiste. Nous désirons que notre description réveille chez les uns des souvenirs, et donne aux autres le désir de connaître.

XXXII

Charlet va chez M. Feuillet de Conches, ayant à lui parler. Il ne le trouve pas, et trace sur son bureau cette carte de visite :



Il revient quelques jours après. M. de Couches est encore sorti.



Au général de Rigny, à Bourges.

« Bon général, je m'attendais à votre bonne et philosophique épitre ; je m'attendais à vos regrets et à vos reproches : c'est vrai, je suis un malheureux ; mais figurez-vous que la chaleur m'avait neutralisé, asphyxié, abîmé et réduit à un état de bestialité complet ; puis j'ai un grand tableau qui me cauchemarde et que je veux finir ; il est bien temps, voilà six ans qu'il est commencé.

« Mais je vous jure (ainsi que dit toujours un de mes amis) *sur la tête de ma femme* (et cet ami la rosse au moins deux fois

par semaine en l'appelant *ma poule*), je vous jure qu'aussitôt les vacances de l'École, j'irai passer une quinzaine avec vous.

« Vous êtes donc en ce moment à Bourges? Mais n'est-ce pas le pays des ânes de Piron, et n'y avez-vous pas en ce moment un roi d'Espagne, monarque consigné? Il doit aussi s'y trouver une quantité de LAS TORDESILAS, de LAS MARISMAS; vous allez leur paraître bien aimable, car vous êtes un véritable HIDALGO, SENOR..... puis cette noble et belle langue castillane vous reporte à une si belle époque de votre vie!

« Je vous dis bien des choses de la part de M. de La Combe que j'ai vu hier, et avec qui je dîne mercredi; vous voyez que je consulte les vents et commence à naviguer de façon à me procurer un abri : je déjeûne avec les républicains et dîne avec les légitimistes; ces derniers entendent beaucoup mieux le confortable, et puis mon estomac ne peut supporter le brouet noir des Spartiates, ce qui pourra bien me rattacher à la vieille branche.

« Vous avez su comment ce pauvre général Tholosé a été cruellement enfoncé par une fatalité (1). C'est un brave homme que le professeur regrette, ainsi que l'élève. Il est remplacé, oublié, c'est l'usage... quoique regretté, oh! toujours!!

Et Madame X... c'est bien mal, elle n'a pas fait faire un marbre de son mari! et d'autant plus que vraiment le buste est parfaitement ressemblant. Elle en prend des épreuves en plâtre, c'est moins cher. Hein! si votre femme mourait et vous laissait deux cent mille livres de rente, comme nous lui ferions faire des marbres, quelle noce! comme nous la pleurerions! bonne dame! autant de vertus, autant de marbres..... Ah! si ma femme..... tenez, j'irais m'établir près de vous, et nous finirions nos jours de la manière la plus pittoresque; deux veufs, dont un philosophe casematé à l'épreuve de la bombe et de l'adversité.

« Je prends mon bonnet de coton et vous souhaite bien le bonsoir; ma femme est à son rouet et file : voilà la femme comme je l'ai rêvée, une femme versée dans le pot au feu et

(1) Le général avait perdu le commandement supérieur de l'école Polytechnique à la suite d'émeutes.

qui file, et qui file doux même ; puisse la vôtre en faire autant pour le repos de votre âme.

« Adieu, honorable ami ; portez-vous bien, et attendons un temps meilleur ; le diable ne couchera pas toujours à notre porte.

« CHARLET. »

« J'ai une canne à pomme d'or ; si vous me voyiez avec ma barbe blanche, j'ai une tête superbe ; c'est juste le connétable de Montmorency. »

XXXIII

Indépendamment de ses travaux ordinaires, Charlet voulait terminer son tableau *le Ravin*, dont nous avons déjà parlé, dont nous parlerons encore, et qui, pris et repris, fait et refait, ne vit le jour qu'à l'exposition de 1843. Cette peinture, si péniblement élaborée, le fatigua beaucoup, et déjà à cette époque on put prévoir une prochaine catastrophe. Cependant, en 1841, il accepte de l'éditeur Bourdin la mission d'illustrer de cinq cents dessins le *Mémorial de Sainte-Hélène* (1). L'idée de rappeler ces souvenirs de Napoléon lui plaisait beaucoup ; aussi se mit-il à l'œuvre avec une telle ardeur, que tout en continuant sa peinture, et faisant à la fois des dessins et de la lithographie, l'ouvrage était achevé en moins d'une année.

Et si l'on trouvait qu'en cette occasion Charlet est au dessous de lui-même, que l'on compare ses dessins à ceux qui ont illustré d'autres livres du même genre, et on reconnaîtra sa supériorité. Il faut savoir aussi qu'à l'époque où Charlet fit cette illustration, les artistes n'étaient pas aussi bien avisés qu'ils l'ont été depuis, c'est-à-dire ne traçaient pas eux-mêmes leurs dessins sur le bois, les graveurs pouvant suivre le trait original du maître, comme cela se pratique aujourd'hui. Alors ce dessin original était copié sur bois par un autre artiste, et remis au graveur. On peut dire qu'il était deux fois défiguré, en quelque sorte.

Un jour que Charlet était plus mécontent que de coutume :

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases, suivi de *Napoléon dans l'exil*, par MM. O'Meara et Antomarchi, et de l'historique de la translation des restes mortels de l'Empereur aux Invalides.

« *Voyez*, me disait-il dans son langage pittoresque, *c'est la mort chargée de traduire la vie.* »

Puis enfin déjà malade, fort malade, il était, avec son esprit mobile, ennuyé d'une tâche aussi longue, tournant trop souvent dans le même cercle.

Aussi se promit-il de ne jamais entreprendre rien de semblable, et refusa-t-il plus tard les propositions pécuniaires les plus avantageuses (1).

Dans le courant de cette même année 1841, le graveur Claessens (l'auteur de la *Femme hydropique*), causant avec Charlet de ses essais à l'eau-forte de 1828, lui conseillait d'essayer de la gravure au *vernis mou* (2).

Charlet, avide de procédés qui pouvaient lui permettre de rendre sa pensée sans l'intermédiaire d'un interprète, mit au jour immédiatement vingt-quatre croquis.

Dans ces croquis on retrouve Charlet, sans aucun doute ; quelques-uns même, peu surchargés de travaux, sont charmants : mais on peut dire néanmoins que quand on veut pousser son dessin et lui donner du ton, le procédé est mauvais et donne un résultat froid, lourd et pâteux.

Voici la description de cette œuvre, composée d'un portrait de Charlet, d'un frontispice et de vingt-deux pièces numérotées et pour la plupart encadrées ; nous ne tenons pas compte de quelques différences dans l'état des épreuves, et nous renvoyons aux préliminaires de l'œuvre lithographique pour l'explication des abréviations.

FRONTISPICE. Un jeune marchand, les bras croisés, est assis à terre près de l'étalage de ses estampes. Sur un portefeuille, on lit : *Tout état deux iars ; voilliez maicieux zédam.* Au dessus, sur le mur : *Recueil de vingt-quatre pièces gravées à l'eau-forte par Charlet.* Au dessous : *Publié par Blaisot*, etc. etc. (P. en t., sans encadrement).

PORTRAIT DE CHARLET. (Sans encadrement.) La tête de profil, tournée à droite et ornée de moustaches et d'une royale. Au bas, à gauche, les initiales *Ch.*

(1) En 1833, Charlet avait fourni trente dessins pour une histoire de l'Empereur Napoléon par A. Hugo. — Paris, Perrotin.

Ces dessins, quoique très-mal gravés, nous paraissent supérieurs à ceux du *Mémorial* : quatre d'entre eux sont dessinés sur bois par Charlet lui-même.

(2) Voici ce procédé déjà employé dans le siècle dernier pour reproduire des Boucher et des Greuze, dit-on.

Une planche de cuivre, recouverte d'un vernis mou, reçoit une feuille de papier fort sur laquelle l'artiste dessine avec un crayon à mine de plomb un peu dur. Le trait se communique au vernis, et l'on fait mordre à l'eau-forte.

1. POSITION DU SOLDAT SANS LE SOU. Un enfant, à la position du soldat sans armes, se tient fixe devant un vieux soldat assis sur un banc, les bras croisés, le brûle-gueule à la bouche. (P. en h. avec les noms.)

2. Tête d'un vieux gredin, vu de trois-quarts, et tourné à gauche; Charlet lui fait dire : *J' suis innocent ! mon doux juge!* (En h. sans encadrement.)

3. LES MARGUILLIERS DE SAINT-BONAVENTURE. Celui du milieu, vu de profil, cause avec son voisin; à gauche, au second plan, le troisième marguillier vu de face. (P. en h. avec les noms.)

4. LE RETOUR A LA FERME. (Paysage en t.) On n'aperçoit que la toiture de la ferme, au fond, dans le milieu de l'estampe. Au premier plan, un peu à gauche, un enfant sur un gros cheval blanc.

5. A LA CHIAN LI-LI, dit un pauvre diable assis sur un tronc d'arbre; il tire la langue et s'adresse à un enfant qu'on voit par le dos, et qui probablement a écrit sur le mur : *O É vilain Mayeuxt de Mayeuxt.* (P. en h. avec les noms.)

6. LES ASPIRANTS A L'ÉCOLE MILITAIRE. (Charmant croquis en h., sans encadrement.) Deux enfants : celui de gauche, vu par le dos, coiffé d'un bonnet de police, tient un balai en guise de fusil. Celui de droite, vu de trois-quarts, est armé d'un bâton.

7. LA DÉROUTE. Trois militaires (époque Louis XV) ont trop copieusement bu. L'un deux est déjà par terre, et le second, tenant un fusil dans la main gauche, serait près du camarade, s'il n'était retenu par le troisième, ivre comme les deux autres. (P. en h. avec les noms.)

8. LE REPOS. Un grenadier de la garde est assis dans la campagne, au pied d'un arbre. A droite, une jeune paysanne et une vache. (P. en t.)

9. LA BONNE PHILOSOPHIE. Un jeune officier (époque Louis XV) boit et fume assis à une table. A ses pieds, un chien; à une fenêtre, une vieille femme vue à mi-corps. Dans la marge de gauche, croquis de la tête de Billoux. (P. en t.)

10. LES BORDS DE L'ESCAUT. (Paysage en t.) A gauche, Napoléon interroge un paysan. Au milieu de l'estampe, sur un tertre planté d'arbres, un chasseur à cheval de la garde tient deux chevaux en main.

11. GRENADIER DE LA REDOUTABLE 32e DEMI-BRIGADE. Figure énergique d'un vieux troupier de la République. La tête, vue de face, est coiffée d'un chapeau. (P. en h. sans encadrement.)

12. OFFICIER DE L'ÉTAT MAJOR DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE. Il a mis pied à terre, tient sa pipe à la bouche, et a la bride de son cheval passée dans le bras droit. (P. en h.)

13. LES ENNEMIS POLITIQUES. Ce sont un ancien militaire décoré et un vieux bourgeois assis sur le même banc dans un jardin. L'épicier tient un journal à la main et en fait la lecture, qui semble plaire très-médiocrement au troupier. (P. en h.)

14. Deux bohêmes sont debout à la porte d'un cabaret; sur le mur, on lit: *Vin à quatre sous,* et au bas: *Vive Chicard;* ce qui fait dire à l'un des deux voyous: *Vois-tu, Chicard domine son époque!* (Croquis en h.)

15. SOLDAT SUISSE. Il est assis sur un rocher, revêtu d'une armure complète. Croquis à la Salvator Rosa. (En h. sans encadrement.)

16. LE COMTE DE LAS BLAGUERASSE, *lieutenant-général, commandant les forces combinées du Paraguay; chevalier des ordres la Conception, du Soleil, de l'Éléphant du Bengale et la Tortue de de Chandernagor; membre correspondant des sociétés non libres de Toulon, Brest et Rochefort.* Il est représenté de profil, un brûle-gueule à la bouche, les mains derrière le dos, appuyé sur un gros bâton. Dans le fond, à gauche, un gendarme. (Croquis en h.)

Type primitif de celui qui figure dans la vie de VALENTIN.

17. UNE RECONNAISSANCE. Dans un paysage, entre deux bouquets de bois, Napoléon débouche sur un cheval blanc, suivi d'un officier. (P. p. en t.)

18. Croquis en h. sans encadrement. Huit têtes de vieillards: quatre en haut, trois en dessous; la huitième, plus petite, tout à fait au bas.

19. Neuf croquis de Napoléon à pied et à cheval. (En t. sans encadrement.) Le croquis du milieu, plus grand que les autres, représente Napoléon sur un cheval au galop.

20. LA SENTINELLE AVANCÉE. A droite, masse de grands arbres; à leur gauche, un grenadier en sentinelle, l'arme au pied. Dans le fond, à gauche, une masse de troupes dans lesquelles on distingue Napoléon sur un cheval blanc. (P. en t.)

21. LE VOYAGEUR ÉGARÉ. Un bâton à la main, enfoncé dans une mare couverte de hautes herbes, il a vu venir de son côté un vieux garde-chasse suivi de son chien; et comme il lui demande son chemin, le garde-chasse répond: *Vous voilà dans le bourbier!... Si vous continuez, vous êtes perdu!... Fallait prendre à gauche, et*

marcher franchement... vous auriez gagné le cœur du pays!... (P. en t.; ne porte pas le nom de Charlet.)

22. Nous sommes devant le théâtre de Polichinelle. Au premier plan, trois spectateurs (une vieille femme, un troupier et un jeune soldat) font leurs réflexions : *Si polichinelle s'amuse avec le diable*, dit le troupier, *la farce ne durera pas longtemps.* Au bas de l'estampe, en h., à droite et en dehors de l'encadrement, deux petites têtes sont griffonnées.

Charlet, après ces derniers travaux, se trouva tellement fatigué qu'il se vit dans la nécessité de renoncer à tout service dans la garde nationale, et, pour se mettre en règle, il formula ainsi sa demande :

A MM. le Président et membres du Conseil de recensement de la dixième légion.

« Messieurs,

« Je ne dirai pas comme feu Louis XVIII : C'est toujours avec un nouveau plaisir que je viens, Messieurs... moi, c'est toujours avec un nouveau regret que je viens, Messieurs, vous exposer mon piteux état. Après avoir subi toutes les mystifications médicinales, voire même homéopathiques, j'en suis réduit à vous dire, Messieurs, qu'un bon nombre d'ânes sont aux bancs de la Faculté, et que leur impuissance est bien constatée par l'état de ma pauvre personne. Ils n'ont pu m'extirper mon affection catarrhale ; donc, il me faudra vivre en société de cet ennemi intime, avec lequel je me trouve aux prises à la moindre variation atmosphérique, qui me coudoie à la moindre imprudence et me saisit au moindre écart : sa griffe est toujours là ; elle s'enfonce et me rappelle à l'ordre au moindre oubli.

Cette position, Messieurs, sans être un état de maladie aigu, demande pourtant tellement de ménagements et de précautions, qu'il m'est physiquement impossible de passer la nuit au corps-de-garde, et bien moins de supporter les factions. Je suis honteux, je l'avoue, d'être forcé de vous demander encore une exemption de nuit, mais je suis commandé par la triste nécessité. C'est d'autant plus humiliant et plus dur pour

moi, que je suis rempli de zèle et que j'en ai donné l'exemple depuis 1814; car en 1814, à la bataille de Paris, je brûlai les dernières cartouches des funérailles de l'Empire.

« Je pourrais, Messieurs, vous donner à l'appui de ma requête des certificats de médecins honorables, qui ne sont pas des ânes; si vous les exigez, je vous les fournirai; puis, vous avez pour vous le droit de visite auquel je serais forcé de me soumettre; mais je suis certain que vous le repousserez comme toute la France, excepté le seul homme qui a osé le proposer.

« J'attendrai avec confiance votre décision, qui sera juste, je n'en doute pas; fût-elle injuste, je m'y conformerais en tout.

« Votre bien dévoué serviteur,

« CHARLET,

« *Grenadier, deuxième bataillon, professeur à l'école Polytechnique, officier de la Légion d'honneur.* »

8 *juillet* 1842.

XXXIV

Parmi ses amis, Charlet comptait à juste titre Mme Lejeas, qui habitait avec sa famille une maison de campagne située à Brainville, par Ponthierry, route de Fontainebleau. Déjà précédemment notre ami avait été affectueusement accueilli dans cette maison hospitalière; et vers la fin de 1842, il recevait de Mme Lejeas une nouvelle et pressante invitation.

Voici quelques lettres en réponse :

Paris, 30 *novembre* 1842.

« Madame et amie,

« Vous saurez que je suis dans le coup de feu de mes travaux et qu'il m'est impossible de m'absenter, même pour quelques jours : j'ai ma leçon à l'école Polytechnique quatre fois par semaine, puis un grand tableau en chantier; or, je ne puis répondre à vos aimables désirs, et vous conviendrez qu'il

est cruel pour un galant homme de ne pouvoir répondre aux désirs d'une femme aussi bonne que vous.

« Mais je prendrai ma revanche ce beau temps; je me suis arrangé pour passer la belle saison à Brainville, comme il y a deux ans. J'aurai de plus l'agrément de n'être pas astreint à revenir à jours fixes à Paris. Je compte aller vous voir aux jours gras, et prendre mes mesures pour m'établir un atelier à Brainville.

« Bien des remerciements à M. Auguste; ce faisan était admirable, et je l'ai mangé presque à moi seul; c'est pour moi ce qu'il y a de meilleur au monde.

« Je n'entends pas parler ici de vos enfants; peut-être n'en entendez-vous pas plus parler que nous. Pauvres crédules et faibles humains que nous sommes! nous comptons sur eux pour consoler nos vieux jours; que de cruelles désillusions nous attendent!..... Enfin il faut prendre son parti et trouver en soi assez de philosophie pour supporter l'amertume du calice.

« Que Dieu vous soit en aide, ainsi qu'à nous, et tout ira bien.

« Agréez, Madame, nos hommages respectueux, et croyez à notre sincère et bonne amitié.

« CHARLET. »

20 *février* 1843.

« Madame et amie,

« Je m'étais promis d'aller faire mardi gras à Brainville; mais Dieu dispose, si l'homme propose; or donc, la Volonté suprême n'a pas voulu. Je suis forcé de faire mardi maigre à Paris; je dis mardi maigre, car je suis condamné à l'eau pure jusqu'au beau temps; puis je suis tellement fatigué du travail forcé et assidu que je viens de faire, que j'ai les plus grandes précautions à prendre contre la saison humide.

« Je remets donc cette agréable visite pour moi aux premiers beaux jours d'avril, quand le soleil aura pris quelque force et pénétrera les malheureux de ses rayons bienfaisants.

« Ma femme me parle souvent de vous et du désir de me voir confié à vos bons soins, car ma santé est bien délabrée ; Brainville peut seul me donner du nerf, aussi je me promets d'y établir mon atelier cet été ; je vous envahirai, et Brainville deviendra le sanctuaire des arts. Oui, Brainville est la terre promise; c'est le fleuve de Jouvence ; on n'y a pas plutôt mis le pied, qu'on se sent revenir à une nouvelle vie ; aussi ai-je prévenu ma femme qu'elle ne me verrait guère cet été, et que le pavé de Paris n'userait pas beaucoup mes souliers.

« J'ai appris avec plaisir que mademoiselle votre fille était près de vous. J'aime à voir les membres d'une famille se resserrer ; dans cette vie ne doit-on pas chercher à se rendre les jours agréables les uns aux autres, et n'est-il pas du devoir comme de l'intérêt de nos enfants de s'éloigner le moins possible de nous? Où trouveront-ils ces soins et ce dévouement de tous les instants que nous nous faisons un bonheur de leur prodiguer, pour quelquefois, hélas ! n'en recueillir que l'ingratitude?

« Ce bon et hospitalier montagnard va bientôt reparaître sur sa montagne pour offrir aux voyageurs égarés cette loyale et antique hospitalité que pratiquaient si bien nos pères. Quand vous le verrez, dites-lui bien qu'il est le plus généreux comme le plus brave des Écossais présents et à venir, ce que M. Mouffle jure avec moi, comme un vrai charretier.

« Arrive le lilas ! arrive le 1^er^ juin ! après lesquels je soupire ; car jamais Paris ne me parut plus sale sous tous les rapports, moralement, physiquement et politiquement ; j'ai hâte d'arriver au SAUT (1), pour me débarrasser des sots qui sont ici en si grand nombre. Encore, s'il n'y avait que des sots, mais les fripons... mais... je finis, car si je passais en revue tous les infâmes de l'espèce, ma lettre ne suffirait pas. Prenons donc le temps comme il est, l'homme pour ce qu'il vaut ; pour moi, je ne suis pas venu sur la terre pour pleurer sur les misères de la vie ; donc, avec quelques bons amis, peu, très-peu, quelques écus dans mon tiroir et du pain pas trop dur, je me trouve heureux.

(1) C'est le nom de la propriété de Brainville.

« La petite famille me charge de tous ses respects et amitiés, toujours avec l'espérance.

« Adieu, Madame et amie, veuillez agréer mes respectueux hommages, en y joignant les compliments affectueux de ma femme.

« CHARLET. »

25 *avril* 1843.

« Madame et amie, tenez-vous sur vos gardes : samedi nous nous abattons comme des vautours sur votre maison. Oui, bonne et honorable dame, vous allez avoir à héberger une bande de BOHÊMES ; j'en suis effrayé.

« Je suis bien faible et bien fatigué, mes travaux de cet hiver m'ont réduit à l'état d'ombre chinoise, ou plutôt de spectre ; mon catarrhe a doublé, mes forces ont diminué, l'appétit s'en est allé ; le cœur seul est resté ferme, d'accord avec la tête ; du reste, je ne suis plus qu'une ombre d'homme, mais je compte sur Brainville.

« Ma femme vient passer une quinzaine ; elle veut me voir renaître avant de me livrer à vous.

« J'ai grand besoin de repos, de calme, de bon air et de liberté, enfin de tout ce qu'on trouve près de vous.

« Nous avons failli perdre notre bon Villain (1) ; dans la nuit du vendredi au samedi, il a été saisi par une espèce d'attaque d'apoplexie ; s'il n'avait pas été saigné sur-le-champ, c'était un homme mort. Il va mieux. Brave et digne garçon, que Dieu le garde pour les siens !

« Si M. Auguste peut nous prendre à Ponthierry, cela nous obligera, car j'ai à peine la force d'aller à mon atelier ; donc, il me faudrait trois jours de marche pour rejoindre Brainville.

Agréez, Madame, etc.

« CHARLET. »

(1) Villain a imprimé le plus grand nombre des lithographies de Charlet.

XXXV

Charlet arrivait donc à Brainville avec une santé bien délabrée; aussi ne put-il mettre à exécution son projet d'établir un atelier, et de faire de la peinture sérieuse; il fallut se contenter de quelques esquisses peintes ou dessinées.

Mais comme il était dans sa nature de toujours produire, il écrivait beaucoup, et nous avons entre les mains un grand nombre de lettres datées de cette époque.

Et d'abord ses préoccupations se portent sur l'École, sur les perfectionnements à y apporter: à ce sujet, il entretient une correspondance avec ses deux maîtres adjoints, Lalaisse et Canon. Au milieu d'idées sérieuses, relatives au sujet qui l'occupe, Charlet introduit, comme de coutume, quelques-unes de ces gaietés, de ces drôleries, dont il y a si ample provision chez lui.

Les lettres de Charlet ressemblent à ses croquis; les unes et les autres renferment toujours quelque chose qui intéresse, qui amuse du moins.

Nous choisissons dans cette correspondance les deux lettres qui suivent.

A M. Lalaisse, professeur à l'École.

Mai 1843.

« Intrépide prévôt, mon digne Atlas, je vous remercie de votre bonne et obligeante lettre; vos bons sentiments et votre dévouement pour tout ce qui m'a pu être utile et agréable me sont connus, et si quelques gens ne vous jugent que sur l'écorce, je ne suis pas de ce nombre. Donc, n'ayez jamais aucun doute sur l'estime profonde que je vous porte, non de ces estimes du monde qui varient en raison du vent, mais bien basée sur un concours et un ensemble de faits qui me font vous apprécier comme vous le méritez.

« Vous me demandez un conseil; je ne puis guère vous en donner, car j'en ai bien besoin pour moi-même. Donc, si je me

hasarde à vous en risquer un, c'est celui de vous laisser aller à votre impulsion, à votre sentiment. Voyez la Bretagne : j'ai vu des intérieurs de paysans de ce pays, ce sont de vrais Rembrandt. Un officier d'artillerie, L'Haridon, qui a travaillé à mon atelier, a fait plusieurs dessins fort remarquables sur cette province. Partez donc, VOYEZ ! Tout ce que je vous recommande, c'est de ne pas oublier d'éviter de faire comme certaines gens qui ont rempli deux cents toiles d'études, quatre-vingts volumes de croquis, puis sont venus expirer devant la difficulté de leur emploi et de la production. Comme ces gens qui s'en vont chercher la colonne de Pompée et les Pyramides, pour revenir dans leur pays construire une cabane à lapins. Faites votre affaire bretonne, mettez quelque argent de côté; puis AU TABLEAU, comme Annibal à Rome, avec la même fureur et la même persévérance, seulement avec un autre dénouement. PÉRISSE ROME (1) !

« Dites donc à mon filleul Villain que dans le commerce il faut une tête toujours SOURIANTE, même si l'on vous dit une injure.

« J'ai été bien content de l'empressement que Canon a mis à m'annoncer la solution de votre petite affaire avec les élèves ; il m'écrit en termes de bon camarade. Ce gros raton paraît froid, mais il ne faut pas le juger sur l'enveloppe; c'est un homme juste, bon et point capricieux.

« Planète vacillante et frêle, je gravite pourtant vers le mieux.

« Votre bien affectionné,

« CHARLET. »

« Je mets sur l'adresse : PROFESSEUR, pour frapper l'imagination de votre portier et consolider votre crédit.

A M. Canon, etc.

Quelques mots sont nécessaires pour faire comprendre cette lettre.

(1) Lalaisse a pris au sérieux ces bons conseils, et a fait d'excellents dessins sur la Bretagne, édités par Charpentier de Nantes.

D***, maître de dessin à l'École, division Steuben, avait fait un voyage en Italie. Ce voyage revenait à tout moment dans sa conversation.

« Il avait fait, disait-il, un grand tableau à Naples ; puis il avait habité quelque temps Sorrento, où il avait laissé de vivants souvenirs, tant par des études remarquables que par grand nombre de bonnes fortunes. » Et voyant Charlet aussi malade, il lui conseillait d'aller habiter Sorrento.

Sorrento, le 6 mai 1843.

« Mon cher Canon, ONCQUES je n'ai des nouvelles de vous ou de ceux qui vous sont chers ; êtes-vous donc mort ? Si vous êtes mort, dites-le ; mais comme vous ne donnez pas signe de vie, c'est que vous vous portez bien, sans doute.

« Vous aurez à vous entendre avec M. Coriolis pour établir les deux ou trois figures (académiques) qui doivent être remises à l'examinateur pour l'admission des élèves. Elles devront être plus grandes que les nôtres de l'École, et un peu plus ombrées pour augmenter la difficulté. Tâchez de donner du caractère à ces têtes ; les nôtres pèchent peut-être par là.

« Vous direz à D*** que je vous ai écrit de Sorrento, près Naples, où il m'a conseillé d'aller. Je n'y suis arrivé qu'après une navigation pénible et après deux combats avec des pirates, que nous avons capturés et sur lesquels nous avons repris son GRANDISSIME tableau qu'il avait fait à Naples, et qui lui avait été enlevé, ainsi qu'un grand nombre d'études, par un corsaire tripolitain. Lorsque nous nous sommes présentés à l'abordage, nous avons trouvé les forbans retranchés derrière le tableau ; alors le combat s'est engagé avec fureur DANS L'OMBRE, à la hache et au poignard : en moins d'une demi-heure, toute LA LUMIÈRE a été enlevée ; ce que les barbares voyant, ils ont demandé merci. Alors nous les avons conduits à fond de cale, et condamnés à copier les études qu'ils avaient enlevées à ce brave D***.

« J'ai aussi retrouvé sur ce corsaire bon nombre de mes aquarelles et dessins du bon temps où je les faisais bien et pas cher ; maintenant qu'ils sont moins bien et plus cher, les forbans n'en veulent plus.

« Un de ces forbans avait vu Brune (1) au bagne de Toulon, où il était pour LAVIS ; Brune lui a conté que S... et D... me regardaient comme un homme perdu, et se partageaient déjà ma succession. Ce bon Brune ne formerait pas de pareils vœux, c'est un trop bon camarade.

« D... a laissé de très-bons souvenirs à Sorrento ; j'ai vu plusieurs enfants blondins, frisés, qui lui ressemblaient beaucoup ; ils ont tous de petits habits d'état-major avec des éperons et des épées moyen âge.

« Je crois bien avoir vu le fils de S... ; il dormait à côté d'un plat de macaroni ; il était assis sur sa palette : aussi je crois qu'en fait de peinture il en a plein le..... Qu'il a une figure de bien honnête homme !

« Je commence à reprendre vie ; le silence des bois, le bon air des champs et la frugalité me sont plus salutaires que toutes les drogues. Dans une huitaine de jours, j'essayerai de travailler.

« Comment vont vos enfants ? quant aux miens, je n'ai qu'à m'en louer ; ils sont très-joueurs, très-mangeurs et très-paresseux.

« Tout à vous de cœur,

« CHARLET. »

« Bien des amitiés au bon Montfort (2), quoiqu'on dise qu'il fait le las (FELLHAS) depuis qu'il a été en Égypte, et qu'il trouve le travail PYRAMIDAL et son quartier DÉSERT ; mais je ne veux plus faire de calembours ; jadis c'était MONFORT ! »

Cette amélioration dans la santé de Charlet apporte chez lui une recrudescence de gaieté ; il faut bien qu'elle s'épanche. De là ces lettres à son ami Mouffle, que nos lecteurs connaissent déjà.

Nous savons que Charlet est essentiellement railleur : ajoutons que pour donner libre cours à cette verve, qui surabonde chez lui, il faut qu'il trouve pour interlocuteur un homme d'esprit, avant tout, mais bon, naïf et ne pouvant, dans aucun cas, s'effaroucher de ses innocentes plaisanteries.

(1) Alors professeur de lavis à l'école Polytechnique.

(2) M. Montfort était aussi maître de dessin à l'École.

Vendredi 24, 25, 26 *ou* 27 *mai* 1843. — *Brainville.*

« Mon cher Mouffle, je vais de mieux en mieux; l'appétit reparaît, les forces reviennent, et fasse le soleil, tout s'arrangera, jusqu'à ce que cela se dérange, car c'est ainsi qu'est faite la machine humaine. A propos de machine, j'espère que vous vous portez bien, mais que vous ne portez plus votre gilet qui, sur ma foi, je vous le déclare, est la chose la plus sale que j'aie jamais vue. Je pensais que vous pourriez l'utiliser, et voici comment : L'empereur de Russie vient de menacer les Grecs de sa colère, si avant peu ils ne s'acquittent pas envers la Russie de je ne sais combien de millions. Eh bien, faites *fondre* votre gilet au profit des Grecs, ou bien envoyez-le au roi Othon qui le fera *fondre* sur l'armée russe. Les deux moyens sont bons et vous feront honneur comme Philhellène (fil et laine, votre gilet en est fait, je crois).

« Savez-vous que vous êtes bien maladroit, mon cher Mouffle, en parlant d'une grosse femme; cette GROOOSSE FAME, cette GROOOOSSE FAAMME ; ma femme qui vous faisait des yeux sans parvenir à vous arrêter. Mouffle ! je ne connais point d'homme qui vous soit comparable pour les gaucheries ; il n'y a vraiment chez vous que le cœur de terminé; la tête est à moitié faite; c'est une tête débauchée. Mouffle ! vous êtes la boulette personnifiée.

« Une des bonnes charges que nous vous ayons faites a été de vous faire accroire que vous buviez régulièrement trois ou quatre carafes d'eau tous les soirs, et vous l'avez cru avec une naïveté digne des temps primitifs.

« Au reste, mon cher Mouffle, vous êtes l'homme primitif, tout ce qu'il y a de plus primitif; aussi j'en suis à comprendre comment votre femme a pu découvrir en vous quelque chose qui pût vous faire supporter. Je pense bien qu'elle n'est pas à son premier regret d'un pareil acte de folie de sa part; enfin il faut qu'elle vous digère comme cela; non, mais M^me^ Mouffle qui a de si bonnes manières, et je dirai même un certain parfum de comtesse... de marquise... aller s'accrocher à un pareil animal, un véritable ours, un orang-outang dont le nez devient

comme une mûre ou une framboise gâtée. Ce n'est point en suçant de la glace, homme de lettres! que l'on se rend le nez ainsi. O Bourdon (1)!...

« Assez d'injures comme cela, mon cher Mouffle. Je lis Tite-Live; j'apprends mes Romains, l'an 429 avant J.-C. Quel tohu-bohu que cette bonne république romaine. Ah çà! mais ces gens-là avaient donc tous mille écus de rente; je les vois continuellement occupés à tailler des bavettes dans le Forum ou à tirer la savate au Capitole; puis quand la pauvre République expire sous leurs coups, c'est un dictateur qui la sauve. J'avoue que c'est peu encourageant pour la forme gouvernementale. Nous, nous sommes plus adroits, nous avons le JUSTE-MILIEU; un gouvernement à bon marché; monarchie entourée d'institutions républicaines, de forts détachés et d'enceinte continue.

« J'irai à Paris jeudi prochain et dînerai chez vous, mais sans faste : un plat de viande et un plat de légumes; je suis comme vous, frugal; seulement je conserve mieux mon nez; car s'il fallait qu'à l'état de détérioration où je me trouve, se joignît un gueux de nez comme le vôtre, je le mettrais dans un étui et je n'oserais plus sortir.

« Adieu, poëte couronné de l'Académie de Toulouse, adieu, favori de la belle Isaure; car c'est elle qui a fondé cette académie. Oh! si elle pouvait voir fondre votre gilet!

« Adieu, Mouffle.

« CHARLET. »

Brainville, 22 *juin*.

« Aimable favori de la belle Isaure, vous dont le nez se colore à l'ombre des lauriers, posés sur un front vignicole par cette espèce de muse, dites-moi. J'entends parler de vous à Brainville; je distingue, quoique confusément... Saint-Jean... M. Mouffle... bien laid... franc, bon cœur... boit trop d'eau... et samedi, convoi de trois heures, sans doute.

(1) Marchand de vins traiteur, successeur de Mme Saguet

« Est-ce que vous êtes dans l'intention de nous donner un coup de pied ; si TANT EST, vous serez bien reçu ; vous connaissez la châtelaine, c'est vraiment l'hospitalité écossaise ; seulement, mon brave, évitez-nous votre gilet; une mise décente est de rigueur : veste de chasse et linge blanc.

« Ma femme me dit que mon fils aura l'honneur de communier à Saint-Sulpice, en compagnie de votre gars ; c'est très-bien, mais que cela dure peu. Que de grimaces ! que d'ennuis ! MAIS on n'a pu encore remplacer tout cela ; et nous autres hommes, qui faisons les superbes et les crânes, nous nous soumettons et faisons comme le commun des martyrs. Vous êtes une ganache, Moufle ! et moi aussi.

« Si vous venez, tant mieux ; si vous ne venez pas, cela suffit.

« Adieu, bonne santé.

« CHARLET. »

Brainville, 28 *août.*

« Enfant gâté des neuf sœurs ! triomphateur des jeux floraux ! je suis chargé de vous dire que nous avons ici beaucoup de perdreaux et pas mal de lièvres ; trois sont déjà venus folâtrer sous le bout du fusil du grand destructeur, qui les a punis de leur inconséquence.

« Le jour de l'ouverture n'est pas encore indiqué ; on vous avertira.

« Je vais bien : je pense que votre bonne famille est aussi en bonne santé, sauf ce pauvre Ultime (1); enfin il faut espérer. Moi, vieux cinquagénaire catarrheux et rhumatismal, j'espère bien ; ce serait bien le diable qu'un voyageur à peine aux portes de la vie, les vît se fermer sur lui, ou fût condamné à faire sa route en souffreteux. Espérons donc !

« On vous dit mille bonnes choses, et on vous en réserve un nombre égal.

« Salut et fraternité.

« *Le Vieux de la montagne.* »

(1) Le plus jeune des fils de M. Mouffle.

1er *septembre.* — *Brainville.*

« HAUT LE MOUSQUET ! LA MÈCHE AU SERPENTIN ! APPRÊTEZ-VOUS A MARCHER ! PASSEZ LE MOUSQUET SUR L'ÉPAULE ! MARCHEZ !

« Allons, chasseur timide, videz le domicile conjugal ; débarrassez cette bonne Mme Mouffle de votre criarde et grossière personne ; donnez quelques jours de calme à votre bonne petite famille. Arrivez ! C'est pour le 5 ; le 5, entendez-vous ? et n'allez pas prendre mon 5 pour un 3, vieil absurde. Dire qu'une femme aussi bien et d'aussi bonnes manières que la vôtre a pu épouser un vrai charretier du train ; vieille horreur d'homme !

Madame Hélène vous attend à l'ombre de la nuit ;
Loin des chats-loups vous vous verrez sans bruit.
On vous attend,
Vieux sacripan ;
Mettez vos guêtres, ne perdez pas de temps.

« Arrivez.

« Mille choses aimables de la part des hôtes et des autres.

« CHARLET. »

Samedi, 2 septembre. — *Brainville.*

« ABAISSEZ LE MOUSQUET ! ÉTEIGNEZ LA MÈCHE !

« Un contre-ordre arrive à l'instant ; l'ouverture n'est plus que pour le 10 ; et moi qui m'étais mis en frais dans ma dernière pour vous dire bien des infamies, me voilà réduit à capituler et à vous demander la vie sauve.

« Je vous verrai à Paris avant ce temps, car je renvoie mes ustensiles de travail. J'ai quelque chose à faire pour un prince russe ; et comme les étrangers sont aujourd'hui plus Français que nous, les artistes peuvent, sans faire violence à leurs sentiments patriotiques, traiter les sujets qu'ils leur demandent.

Ce sont des sujets pris dans notre grande histoire contemporaine, et tout à notre honneur.

« Mille choses aimables de la part de tout le monde, entendez-vous, vieux scélérat! On dit que l'Académie des jeux floraux, dont vous êtes lauréat, a proposé cette année un prix de six mille francs pour celui qui pourra prouver dans trois cents vers que Mme Mouffle jouissait de toutes ses facultés intellectuelles le jour où elle vous prit pour époux.

« Adieu et bonne amitié.

« Charlet. »

« *P. S.* Dieu me pardonne, depuis que je suis loin de votre monde de deuxième bataillon (incurables) mes idées ont repris de la verve; on s'endort au milieu de ces effroyables nullités, forcé que l'on est de se faire violence et de s'aligner sur la stupidité; c'est qu'une fois encadré dans la médiocrité, l'homme le plus solide a fort à faire pour rompre les rangs; on y est cloué par l'imbécillité et mastiqué par l'ignorance. »

XXXVI

Mais cette correspondance, dont nous venons de donner d'assez longs extraits, ne suffisait pas à l'activité fiévreuse de l'esprit de Charlet. Certes il lui fallait une dose inépuisable de gaieté pour en trouver chaque jour à tout venant, car elle débordait dans sa conversation tout autant que dans ses lettres.

Charlet raconte dans son œuvre (n° 428) un petit voyage de Corbeil fait avec Vilain et Aubry. Nous connaissons déjà le premier, nous allons faire connaissance avec le second.

M. Aubry, maître chaudronnier, très-habile ouvrier, est un homme franc, loyal et spirituel. Charlet l'aimait et l'estimait beaucoup; il le connaissait depuis longtemps, Aubry ayant servi avec le grade de caporal dans sa compagnie de la garde nationale.

C'est de Brainville, dans ce paroxysme de gaieté et de besoin d'écrire, que Charlet adresse à Aubry ses premières lettres.

Brainville, 19 *mai* 1843.

A M. Aubry, chaudronnier, propriétaire, électeur et caporal de voltigeurs au troisième bataillon de la dixième légion.

« Aubry, vous n'êtes qu'un criquet, un mauvais résidu de vert-de-gris ; pourtant dans ce composé il y a une certaine intelligence qui m'a fait rechercher votre société; une certaine intelligence qui vous place à la tête de l'industrie cuivrière...

« Aubry, la vie est un songe ! heureux ceux qui parviennent à rêver le bonheur et à ne pas s'éveiller. Un poëte distingué, Duveyrier, homme essentiellement romantique et saint-simonien, n'est pas de cet avis : il nous interdit, à nous autres malheureux, de jouir en songe ; il prétend que la vie est une VALLÉE DE BOUE ET DE LARMES. Si bien que les pauvres diables qui n'ont ni chevaux, ni voiture, ni la monnaie d'une citadine ou d'un omnibus, sont condamnés à enfoncer dans la vase jusqu'au menton en traversant le CLOAQUE HUMAIN. Mais attendez ! un autre poëte classique et BOUTON DE ROSE au premier chef a cherché à nous consoler en faisant chanter à Lays, dans les mystères d'Isis :

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir ;
Jetons sur son passage
Les roses du plaisir.

Voilà qui (si toutefois ce n'est pas plus parfumé d'essence de rose que de vérité) est au moins consolant au premier coup d'œil ; je dis premier coup d'œil, et, si votre petite intelligence cuivrière veut bien me suivre et peut s'élever à la hauteur d'une marmite (neuf livres de viande), nous reconnaîtrons qu'il n'y a rien de consolant ; car celui qui aurait dit à JUHEL : « Jette les roses sur le chemin de la vie, » JUHEL aurait répondu : « Avez-vous de l'argent à me prêter ? » vu que les roses se

vendent et que les malheureux n'en ont que les épines. Tout cela, mon ami, c'est de la philosophie de papier Joseph dont on ne peut faire usage, dans la crainte de.....

« Votre petite intelligence va me dire : *e que fasto* (et que faire)? prendre les hommes pour ce qu'ils sont et la soupe pour ce qu'elle vaut, ayant soin de ne pas compter sur votre voisin pour soigner votre bouillon.

« Prendre les hommes comme ils sont : être indulgent, ne les juger que par leurs actions; voilà ce qu'un vrai philosophe doit faire, et ce que j'ai cherché à pratiquer toute ma vie.

« Mais que voulez-vous que je dise de ce FORT A BRAS, dont le seul titre est d'avoir pour frère un bon garçon et de profiter de son nom?

« Croyez-vous que je puisse regarder sans rire cet ARISTOCRATE orgueilleux de fraîche date, ce professeur de langue hottentote qui pendant trente-cinq ans s'est dit l'AMI de CHARLET et s'en va déblatérant sur mon compte? Savez-vous pourquoi? C'est que nous ne nous sommes pas empressés de lui approcher le fauteuil des MONTMORENCY. L'amour-propre froissé ne pardonne pas, et ces produits monstrueux du lapin et de la carpe en sont gonflés.

. . . . . .

. . . . . .

« Et que dire de ce MATADOR des MATADORS, sorti de la hanche d'Agamemnon, que la voix publique accuse d'avoir renié trois cents francs qu'il devait à une pauvre femme qui l'avait nourri pendant sa misère dévergondée? Combien de fois ne m'a-t-il pas reproché de recevoir B*** chez moi! B*** vaut mieux que tous ces gens-là. B*** a fait, comme beaucoup d'hommes d'esprit, des maladresses pour cinquante sous. Quand on fait tant que de se laisser signaler comme un gueux, il faut au moins que la chose en vaille la peine : deux cent cinquante mille francs, par exemple, parce qu'alors vous avez des amis qui disent que ceux que vous avez escroqués sont des scélérats.

. . . . . .

. . . . . .

« Maintenant que j'ai prodigieusement bavardé de mon

prochain sans haine ni mauvaises pensées, mais seulement comme observations de faits qu'il faut savoir apprécier et juger à leur peu de valeur, disons ensemble, mon brave Aubry, que les vrais amis sont rares, et que quand on en a quelques-uns d'à peu près bons, il les faut garder soigneusement et s'endurer quelques verrues réciproques.

Si la vie est un songe,
Dormons longtemps.

« Je vais bien, pas gras encore.

« CHARLET. »

25 *mai*. — *Brainville*.

« Aubry! c'est en vain que vous cherchez à nous en imposer par vos discours fallacieux, votre abdomen rebondi et renfermé dans un gilet de soie, cul-de-hanneton-mordoré, gorge de pigeon et broché d'or; cet aplomb et ce luxe ne nous éblouissent pas. Aubry! le peuple s'assemble sur la place publique et demande votre tête. Quoi! s'écrient ces malheureux, cet homme est propriétaire!..... d'une maison où l'on peut tenir de face (1), il est vrai, mais enfin il est propriétaire. Et où a-t-il gagné cette maison? voilà la question..... et le peuple demande votre tête! Moi, je dis au peuple : Eh bien, quand vous aurez cette tête avec ses deux favoris d'épicier, qu'en ferez-vous? Croyez-moi, laissez-la sur ses épaules. Approchez de l'animal et regardez bien : il est drôle, c'est un drôle de corps; puis ce n'est point un riche orgueilleux, il fait bon emploi de sa fortune; souvent il me paie à dîner chez PHILIPPE, pas LOUIS-PHILIPPE..... Non; le bon, rue Montorgueil; puis, nous allons prendre le café à l'estaminet CHARLES. Vous voyez, ce petit produit de l'industrie a quelques qualités; puis d'ailleurs, c'est mon ami. — Votre ami! un chaudronnier! un mauvais vert-de-gris enrichi par des

(1) Cette maison, située en face de la fontaine de Grenelle, est élevée de plusieurs étages n'ayant tous qu'une croisée sur la rue.

moyens inconnus ! Oh ! non, vous lui feriez trop d'honneur. Ah ! si du moins, pour reconnaître cette insigne faveur, il vous payait à dîner UNE FOIS PAR SEMAINE, AU MOINS, CAFÉ CHARLES COMPRIS. — Oui, sans doute..... mais il ne demande pas mieux..... Alors, le peuple s'écoule en silence et se rend au Capitole.....

« Savez-vous, être ignorant, ce que c'est que le Capitole... Je viens de lire dans Tite-Live que c'était un temple où l'on allait rendre grâces aux dieux des victoires et des succès des armées romaines. Là, il y avait des vestales qui entretenaient un réchaud toujours allumé ; c'était le feu sacré.

« C'était un grand peuple que le peuple romain ; eh bien, mon cher Aubry, il a fini comme tout finit dans le monde ; il est devenu un peuple de prêtres et d'enfants de chœur, et l'on chante aujourd'hui le *De profundis* au Capitole . . . . . .

. . . . . .

« Un vieux paysan, avec qui je causais dans la plaine, me disait : Voyez, mon bon Monsieur, comme les choses vont ; aussi c'est pas possible qu'il n'y ait pas de grabuge avant peu, et je crois qu'en fait de révolution, *y en couve une, et qu'les p'tits qu'éclora auront le bec b.....ment dur.* Comment voulez-vous, Monsieur, c't'homme-là dévore l'argent de la France ; y tire tout à lui et à sa famille, nous sommes écrasés de corvées et d'impôts... Savez-vous que l'impôt est doublé depuis 1830... Jamais, du temps de l'Empereur, nous avons été traités comme ça. — Oui, mais vos enfants ? — Ah bah ! ça se donne plus facilement qu'une vache, ça ne coûte pas tant d'façon ! et puis, faut servir son pays ; y n'y avait que les feignans qui se plaignaient, les muscadins ! Cré nom ....., on était fier et on avait pû d'écus de cent sous qu'on n'a de monnerons aujourd'hui, que le malheureux ouvrier travaille au rabais..... Qui vivra verra..... mais j'crois qu'tout vieux que j'sommes, j'en verrons encore.....

« Voilà, mon cher Aubry, l'esprit dominant de la campagne, tout autour de Fontainebleau jusqu'à Nemours. L'opinion napoléonienne a toujours son culte, jusque chez les enfants. »

Charlet entre ici dans de très-longues appréciations politiques sur

les partis républicain et napoléonien; le premier puisant sa force dans la presse, tandis que le second s'appuie sur les masses. Quant au parti orléaniste, il marche à sa perte, dit Charlet, qui ne peut lui pardonner les traités de 1840, d'avoir laissé la France au deuxième rang, au lieu de l'avoir replacée au premier.

« L'aristocratie du jour, ajoute-t-il, la banque et le commerce, ces produits du CACAO et de la MÉLASSE, nous ont lancés pendant quinze ans sur la Restauration. Je me suis fait fouler aux pieds des chevaux, bousculer, signaler à la police, saisir, etc., pour obtenir..... quoi? obtenir le renversement de la vieille aristocratie, de la vieille noblesse, pour la voir remplacée par cette noblesse nouvelle restée ce qu'elle était, BOUT DE CHANDELLE. Elle n'a pas compris que c'est à elle que le peuple s'en prendrait de ses misères : eh bien ! qu'a-t-elle fait pour le bien-être des masses? Rien ; des entreprises pour la commodité et au profit des riches; rien pour le pauvre.....

Ce concours de circonstances rend une révolution plus ou moins éloignée, mais inévitable. Il n'y a pas de finasseries, de roueries du pouvoir qui puissent la conjurer. Elle est marquée du doigt de Dieu.

« Aubry, votre intelligence cuivrière s'élèvera-t-elle à la hauteur de ce que je viens de vous dire? je l'espère. En tout cas, nourrissez-vous des bons principes que je vous adresse, et affermissez-vous dans la bonne voie.

« Adieu, chaudronnier de première classe,
et intelligence de seconde.

« CHARLET. »

Au même.

Brainville, 7 juin 1843.

Aubry, n'oubliez pas que vous êtes poussière, et que poussière vous redeviendrez. Arrivé au faîte des jouissances sociales, arrivé au dernier échelon de l'échelle du bonheur, n'oubliez jamais que la Providence, qui a fait de vous un propriétaire,

un électeur, un caporal de voltigeurs, peut, par un de ces caprices qui lui sont si familiers, vous précipiter du haut de ce Capitole, témoin de votre triomphe. L'éclat fatigant de vos gilets brochés or sur argent et soie peut attirer la foudre; suivez donc les conseils d'un ami physiquement détérioré, mais dont le moral domine le flot.

. . . . . .

. . . . . .

« Ce bon Villain s'ennuie, me dit-il. Eh! mon Dieu, cet ennui, c'est l'inquiétude et les soucis d'un honnête homme qui voit vingt-cinq ans de travaux perdus, un présent embrouillé, un avenir incertain. Une tête autrement organisée ferait face avec vigueur, et supporterait la vue de la plaie à nu; mais il n'a pas l'énergie, et règle générale, quand on veut mettre une pièce, il faut voir le trou. Il y a cinq ans, je perds vingt mille francs. Je dis à ma femme: Faut boucher le trou; mais pendant que je mettrai le moellon d'un côté, il ne faut pas que le ciment s'en aille de l'autre. Voyons..., combien dépensons-nous par mois.... Tant... C'est trop. Réglons à la somme de... Oh! alors, j'ai vu de ces amis de la marmite commencer à mesurer leur estime sur le nombre des dîners. Tout cela ne m'a pas gêné;... le trou s'est bouché. Voilà ce qu'un homme de tête et de caractère fait; je sais que beaucoup de gens sont retenus par l'amour-propre, ils craignent la criarderie publique. Eh! qu'est-ce que cela fait? On laisse les oies et les pies bavarder, LE TEMPS LES USE.

Notre bon François (Villain), je ne le retrouve plus; il n'y en a pas même de débris. On vieillit, on se détériore sans doute; on ne peut plus, ainsi que j'en suis la triste image, se livrer à ses anciennes évolutions; mais au moins on conserve un bouton qui fait reconnaître l'ancien régiment et son numéro. Mais mon François n'y est plus; ce philosophe est tombé dans la mitraille; c'est un vieux loquet, une vieille serrure qui n'a plus de pêne et plus de clef. Ce brave garçon a de graves chagrins qu'il étouffe et qui le rongent. Voilà sa plus cruelle maladie; et nous, ses vrais amis, nous ne pouvons le guérir; le seul médecin serait cinquante mille francs. Voilà la question.

« Le mauvais temps me fait vous écrire tout ce bavardage. Il fait froid ; j'ai du feu.

« Ma santé se reconstitue ; le moral est surtout solide.

« Adieu, homme OPULENT !

« CHARLET. »

XXXVII

Charlet quitta Brainville vers le milieu d'octobre. Dès son arrivée à Paris, M. Perrotin, l'habile éditeur de Béranger, dans la prévision d'une nouvelle édition de son auteur favori, et dans laquelle, tout naturellement, Charlet devait avoir sa bonne part, le mit en relation avec un M. Tissier, inventeur d'un procédé de gravure en relief sur pierre (1).

Charlet, toujours amateur de procédés nouveaux et curieux, surtout de ceux qui pouvaient lui épargner le déboire de passer par les mains des graveurs sur bois, accueillit avec empressement cette idée, et mit au jour quelques essais. Mais il fut immédiatement découragé.

Voici quelques lettres écrites à M. Perrotin sur ce sujet :

20 *octobre* 1843.

« J'ai vu M. Tissier, et me suis fait expliquer ce que sa femme m'avait baragouiné en faux-bourdon.

« Voici ce que c'est : sur une pierre, je pourrai faire mon dessin à la pointe de mine de plomb, comme sur bois, puis on le fera mordre et se produire en relief; on aura donc un dessin original.

« Demain, on m'apportera une pierre, et je ferai un essai; s'il est satisfaisant, nous prendrons des arrangements. J'avoue que si le succès couronne l'œuvre, cette façon de reproduction aurait encore, et surtout pour moi, ce grand avantage de ne passer par les mains de personne, car il en est de cela comme du beurre, il en reste toujours quelque chose.

« Ce serait une affaire bien importante pour M. Tissier ;

(1) M. Louis Tissier a fait imprimer en 1843, chez Lacrampe, une brochure dans laquelle il explique son procédé, et donne quelques dessins-spécimen. Il appelle ce procédé *Tissiérographie*.

je lui ai dit. Il faut que je sois reproduit exactement, enfin un MOI-MÊME. Ne venez pas demain, car il faut faire l'essai avant toutes choses.

« Au revoir; tout à vous de cœur.

« CHARLET. »

5 *novembre* 1843.

« J'ai mon affaire dans la tête pour *le roi d'Yvetot ;* j'en ai fait le croquis. Tâchez d'ici à quelques jours, le plus tôt possible même, de me faire envoyer des bois ; il est toujours nécessaire que j'en aie un ou deux de rechange.

« J'ai pensé qu'il fallait que les sujets eussent de l'aspect comme effet, et qu'il fallait se garder de tomber dans le froid et le blafard comme....

Je n'ai pas eu de nouvelles de l'incomparable Mme Tissier, ni de la TISSIÉROMANIE.

« Tout à vous de cœur.

« CHARLET. »

15 *novembre.*

« Mon cher monsieur Perrotin, depuis que je ne vous ai vu, je me livre avec patience et ardeur aux essais *tissiéromaniques ;* j'ai voulu voir et tenter de pousser le travail, de manière que, s'il venait comme je l'ai exécuté, nous n'aurions pas besoin de faire remettre à la plume. Mais, hélas! le procédé est impuissant pour cela, et j'en serai pour ma peine, et cela avec plaisir, car je veux savoir ce qui se peut et ne se peut pas.

« Donc, quant à présent, il faut en repasser par les repasseurs ; je vais faire un dessin par le procédé, dont je n'attends rien : parce que repasser, c'est la mort qui vient sur la vie, quoi qu'en dise M. Tissier, que je ne veux pas décourager, et dont je dois reconnaître l'intelligence et la capacité.

« Je ne crois pas que le repassage vaille le bois, parce que le repasseur ne peut que tuer; je sais que le bois peut estropier, mais il peut conserver pure une touche, s'il est fait par

une intelligence. Donc, j'augure peu du résultat de notre affaire.

« En second lieu, j'ai une peur de chien des travaux froids et absorbants qui seront ajoutés par les repasseurs; enfin, mon cher monsieur Perrotin, je vais donner quelques jours à la tentative, quoique sans espoir.

« Je vais donc faire un dessin sur pierre, que j'avancerai jusqu'à un certain point, donnant aussi le même dessin mis à l'effet sur papier. Mais il va arriver que les travaux que j'aurai faits sur pierre ne s'accorderont plus avec ceux qui seront ajoutés par le repasseur.

« Enfin, il faut voir; peut-être ai-je tort.

« D'ici à trois ou quatre jours, tout sera décidé... Il est temps.

Je crains tout, cher Abner,

« Et j'ai mille autres craintes... O Tissiéromanie!

« Votre bien dévoué et affectionné,

« CHARLET. »

Vendredi.

« Mon cher monsieur Perrotin, ne venez pas me voir avant jeudi de l'autre semaine; j'ai déchiré tout ce que j'avais fait; quand je dis déchiré, mis dans le sac: mes figures étaient trop grandes.

« Je m'appose aujourd'hui quelques sangsues, et dimanche je me mettrai à l'œuvre, au coin du feu; je rêve à mon affaire.

« Ce n'est pas petite chose que de faire marcher de compagnie l'esprit, le goût et la raison: je ne sais si je parviendrai à les mettre d'accord.

« J'avais fait mon *Roger Bontemps* trop grand: il était réussi comme gaieté et comme effet; mais je me suis aperçu que cette proportion tuerait les autres sujets, ou j'aurai besoin de réduire les figures. Donc, je vais aviser à mettre l'ouvrage en harmonie; c'est une des choses essentielles, vous devez comprendre cela.

« Non pas qu'il ne faille pas faire les individus types un peu plus grands, comme *Roger le Roi*, le *Vieux Vagabond*,

etc. etc., afin de donner du caractère aux physionomies ; mais il faudra que je les tienne, malgré cela, en rapport avec les autres sujets, de façon qu'ils soient de la même paroisse.

« Votre tout dévoué,

« CHARLET. »

Au milieu de ses travaux d'essais *tissiéromaniques*, et de la création de nouveaux dessins pour l'illustration des œuvres de Béranger, Charlet ne perd rien de sa gaieté et répond en ces termes à une invitation à dîner de son ami Aubry.

31 *octobre* 1843.

« Mon cher Aubry, tel simplement qu'on veuille recevoir des hommes comme moi et Villain, encore faut-il leur offrir des mets soignés, quoique peu recherchés ; ainsi je crois devoir vous adresser les renseignements et instructions suivantes :

« Vous devez veiller à ce que votre filet d'aloyau ne soit pas trop cuit, afin qu'en coupant la tranche, on aperçoive une belle viande rosée, d'où coulera un jus délicieux et reconfortant.

« Vous joindrez à ce rôti, qui doit être la seule pièce de viande, et par conséquent d'une solide dimension, UN BON PLAT DE CHICORÉE NON HACHÉE, mais seulement coupée, pour n'être pas dans toute sa longueur ; vous devez veiller à ce qu'elle soit bien nourrie de jus de viande.

« Je ne vous parle pas de vos perdrix aux choux, elles sont confiées à des mains qui me commandent le respect et le silence.

« Il serait bon de vous pourvoir de bonnes et belles sardines à l'huile. Vous veillerez à ce que le beurre que vous mettrez sur table soit de première fraîcheur et qualité, que le goût de noisette le domine ; vous le servirez en morceaux, et non en coquilles.

« Vous aurez beaucoup de peine à vous procurer du bon raisin ; n'en offrez pas si vous n'en trouvez de BIEN DORÉ, coûte que coûte. Voyez Chevet, ou la Grande-Halle.

« Vous devez aussi vous procurer quelques belles poires ; l'année a été mauvaise, et il vous faudra chercher pour en trouver de dignes de nous. Apportez à cette partie du dessert une grande attention, et ne reculez devant aucun sacrifice.

« La position de Villain, comme la mienne, ne nous permet de boire que très-peu d'excellent vin de Bordeaux. Vous apporterez encore dans ce choix toute votre aimable sollicitude.

« Quoique très-persuadé de votre zèle et de votre extrême désir de bien faire, j'ai cru devoir appeler votre attention sur les différents points que l'on aurait pu négliger ou exécuter d'une manière vulgaire.

« Bonjour, honorable Aubry; soignez le rôti de l'amitié.

« CHARLET. »

« A demain; six heures précises, fourchette en main. »

Voici encore deux lettres qui méritent d'être conservées. Elles sont adressées à un ami de Charlet, riche amateur qui avait pris de ses leçons.

Mardi, 13 *mars* 1844.

« Figurez-vous, honorable D***, c'est-à-dire Monsieur D***, que j'ai un oncle d'Amérique qui a des bas et des souliers à boucle, une canne à pomme d'or et un habit de velours. Il me fait l'honneur de venir dîner chez moi, et je n'ai plus une seule bouteille aristocratique. Envoyez-m'en donc une demi-douzaine pour l'influencer : ma femme hérite !

« Vous comprenez que je les lui ferais goûter en lui disant : Ceci est du 1823, j'en ai deux feuillettes, en désirez-vous cinquante bouteilles ? La charge est bonne,... hein ?

« Je dirige ma carotte sur vous : l'ami M***, dont j'ai abusé, ne peut être attaqué, et le moment est critique. C'est jeudi que le gilet à paillettes vient CHEZ MOI. Pour m'acquitter envers vous, je vous offre cinquante retouches, trente conseils, vingt-cinq avis et quinze glacis, que je m'engage à vous livrer *franco* et fin du mois, avec toute garantie.

« Vous comprenez l'importance du service que vous allez me rendre. Pour cet oncle, un artiste est un *gadouard*. un meurt de faim, chez qui l'on doit renfoncer son mouchoir et se garder de prendre du tabac dans sa tabatière d'or... vous comprenez. Faites-moi porter cela par votre vieux portier; tâchez de trouver un vieux panier, je ne sais quoi... Sauvez-moi!!!

« De cinq à six bouteilles, pas plus;... sans blague.

« A moi, Auvergne!

« Votre professeur, CHARLET.

« D'ici à quelques jours, hein?

« Mes esclaves pourraient exécuter le transport. »

7 *mai* 1844.

« Oh! le plus digne et le plus aimable, comme aussi l'un des plus forts de mes élèves! Que dis-je, l'un des plus forts, le plus fort, le plus doué de ce goût parfait qui se fait si bien sentir dans ce délicieux petit tableau, que la France ne peut laisser sortir du territoire sans s'exposer à être traitée de Vandale. N'est-ce pas, donc? Parbleu!

« Digne et honorable élève, j'apprends que vous êtes venu deux fois pour voir votre maître, infiniment détérioré, profondément détérioré, je puis dire. Ce digne maître a déserté Paris avec armes et bagages, fuyant le bruit de la ville et le fracas de la cour. Oui, digne élève, je suis à Viroflay, on y vient en quinze minutes par le vapeur; on demande le chemin de Madame, et la maison de M. Peigné; là on trouve le philosophe.

En somme, je suis bien, et ma santé semble vouloir se recomposer sur un vieux pied, il est vrai, mais il faut bien l'accepter. Le temps marche, Monsieur, et sa faux (Sapho) moissonne. Heureux celui qui peut prolonger et ajourner la moisson, car nous ne sommes, Monsieur, que de malheureux épis couchés sur terre,... hélas!

« J'ai deux riches partis à vous proposer. Pensez-vous toujours au *conjungo*? Et les grandes affaires! vous savez? Je regrette bien de ne vous avoir pas vu.

« Il y a le chemin de fer, moyennant soixante-quinze centimes ; voyez !

« Tout à vous de cœur.

« CHARLET. »

XXXVIII

Remontons de quelques mois dans la vie de Charlet. Au commencement de 1843, M. Letellier était proviseur du collége de Saint-Brieuc. Il ne connaissait Charlet que par ses œuvres, et avait conçu pour lui une grande admiration. Cette admiration avait fait tant de progrès, que M. Letellier ne résista pas à l'envie d'avoir un dessin du maître qu'il affectionnait. Il lui écrivit pour lui faire part de son désir, sans lui cacher sa modeste position de fortune.

Courrier par courrier, Charlet répondit, et d'autres lettres suivirent ; nous allons en donner quelques extraits. « Ce fut ainsi, dit M. Letellier, qu'à cent quinze lieues de Paris, je fis la connaissance de Charlet, sans aucune autre recommandation que ma confiance en son excellent cœur. »

Paris, 1er *février* 1843.

« Monsieur,

« Entre gens d'art et d'étude, on se doit mutuellement secours et assistance ; ainsi le veulent les lois de la morale. Je me prêterai donc à tout ce qui pourra vous être agréable.

« Seulement, en ce moment je termine un grand tableau (1) et ne puis m'occuper d'autre chose ; ensuite, pour me mettre en mesure vis-à-vis de quelques amateurs, je dois en mettre une demi-douzaine de petits en train. Voici donc un obstacle ; il peut être franchi, mais avec le temps.

« Je ne fais presque plus de dessins, ils m'ennuient.

« Voici ce que je puis vous proposer : Cet été, au mois de mai, je vais m'établir près de Fontainebleau pour rétablir ma santé, fort délabrée en ce moment.

(1) Encore *le Ravin* !

« Amassez cent francs, mettez-les de côté; dites : Je les place pour mes enfants, neveux, collatéraux, etc. etc. Je vous mettrai une petite pochade et croquade de côté; et qui sait? vos héritiers la vendront peut-être quatre fois ce que vous l'aurez payée. Vos enfants vous béniront et m'honoreront. Ils vous béniront, comme nous bénissent nos héritiers, parce qu'ils calculeront que votre argent aura été bien placé, et ils me comprendront dans la bénédiction.

« Merci mille fois, Monsieur, de votre bonne et honorable lettre. Je désire, si vous venez à Paris, que vous me fassiez l'honneur de votre bonne visite. Un amateur fervent qui a une passion, une foi quelconque, est un homme que je recherche; il y a toujours quelque chose de bon à recueillir à son frottement. Puis, en France, les amateurs véritables, les hommes de goût disparaissent; il pousse sur le terrain qui les voit tomber des produits commerciaux, machines à spéculer, ayant figures d'hommes, espèces de scarabées qui ne prononcent qu'un mot : ARGENT! Pour cette espèce d'hommes, qui malheureusement se reproduit en véritable vermine, un artiste, un savant, un littérateur, sont autant d'animaux malfaisants, de bêtes venimeuses. Oui, les amateurs s'en vont!

« Veuillez, Monsieur, croire à toute la cordialité de mes sentiments et au plaisir que j'aurai à faire votre connaissance.

« CHARLET. »

Paris, 7 *février*.

Au même.

« Je reçois à l'instant votre agréable lettre; et prêt à partir pour mon atelier, je remets mon chapeau au clou pour vous répondre aussitôt.

« Vous êtes mille fois trop bon; j'accepte les poissons avec lesquels je vois que vous entretenez des relations.

« Je partage entièrement vos idées, relativement à la grande ville, et, comme vous, je déteste la misérable vie tracassière et *commère-Jeanneton* des petites et même des grandes villes

de province. On respire mal, il est vrai, à Paris ; l'air est infect. Oui, c'est un air de courtisanerie qui suffoque, ou c'est un air de *raisiné* et *d'épiciérisme* qui abrutit ou asphyxie. Il faut donc se former une enceinte continue de bons amis muets ; soit de bonnes gravures, bons tableaux ou bons auteurs. Avec cela et le coin du feu, on se console. Je dis consoler, quoique je ne sois pas d'une nature morose ; pourtant je crois qu'en ce moment il y a peut-être quelques motifs sérieux pour s'effrayer des progrès de l'esprit d'égoïsme et de brutalité qui semblent vouloir gangrener notre beau pays. J'ai cinquante ans, et ne crois pas être atteint de cet esprit-vieillard qui fait blâmer ce qui est aujourd'hui pour exalter ce qui était hier : eh bien! je vois avec un sentiment profond de regret et de tristesse un ignoble esprit vouloir se faire jour ; un esprit qui n'a rien du terroir, un esprit antifrançais. D'abord, peu de politesse dans les relations ; la jeunesse oubliant totalement qu'elle a une patrie. On est CHICARD. Je ne sais si vous êtes, au fond de votre province, au courant de cette réputation gigantesque : *Chicard* est le grand homme par qui l'on jure. Tout doit être *Chicard* ; c'est le type du jour. Quand vous viendrez à Paris, je vous montrerai ce grand profil de notre époque.

« Comme vous, je vais fuir la ville au mois de juin ; je vais dans une ferme, au milieu des vaches, des oies et des dindons ; société équivalente à celle de mon quartier. Je fuis dans les bois sitôt le beau temps ; j'attends pour cela mes vacances de l'école Polytechnique ; car vous savez que je suis professeur à cette noble école ; je vous avoue que j'y éprouve quelque plaisir. J'aime cette jeunesse ardente et toute à l'espérance et aux idées généreuses. Pourtant, et je le dis avec regret, l'esprit du jour cherche à s'y montrer ; on ne l'aperçoit encore que par le bout du nez, mais je remarque déjà quelques rejetons du COLZA et de la MÉLASSE qui viennent à l'École pour *faire leur affaire*. Heureusement que ces boutons vénéneux sont en minorité et que le corps est bon.

« Je lis une masse de mauvais ouvrages : les œuvres de M^me^ d'Abrantès ; l'histoire contemporaine, par M^me^ d'Abrantès, qui vous raconte le 18 brumaire, et interrompt son récit pour vous dire : M^me^ Bonaparte avait un corsage de velours bleu de

ciel, et une ceinture nakarat. Eh bien ! j'avale six volumes remplis de ce stupide bavardage. Peut-être n'auriez-vous pas un gosier aussi complaisant ? Les femmes ne sont bien qu'à leur quenouille et à leur ménage ; moi, je n'estime que celles qui font des fautes d'orthographe ; car, plus elles font de fautes, moins elles font de sottises.

« Je pense à votre petite toile ; mais je ne pourrai guère m'en occuper que vers le mois de mai ; ayez un peu de patience ; si je vous demande du temps, c'est avec l'intention de vous solder les intérêts.

« Votre tout dévoué,

« CHARLET. »

Au même.

Brainville, 7 juin.

« ..... Puisque vous avez la bonté de persister à M'EMPOISSONNER, le mieux est de toujours adresser à Paris, parce que ma femme y reste pour l'éducation de nos deux garçons, et qu'elle a les moyens de me faire promptement parvenir, si l'animal peut supporter le voyage, ou de le manger, s'il est douteux.

« Pour votre toile, j'attendais le soleil ; car le soleil est le père des bonnes choses et des bonnes idées.

« ..... Je vous dirai que je vais beaucoup mieux, et que depuis quelques jours j'ai repris la palette ; c'est, en en usant modérément, un aide pour la guérison, que le travail ; car, lorsque le délabrement de ma santé et le manque total de mes forces me condamnaient au repos le plus absolu, ma diable de cervelle, restée intacte, bouillait continuellement et aurait fini par faire crever la marmite. Mais, Dieu merci, me voilà rassemblé. La partie physique peut en partie satisfaire au travail moral.

« Votre bien dévoué serviteur,

« CHARLET. »

Charlet revint à Paris, sans avoir pu remplir sa promesse envers

M. Letellier. Celui-ci cependant ne se décourageait pas, et, en attendant avec confiance le tableau promis, il envoyait poissons sur poissons.

« Quel animal ! quel monstre ! s'écrie Charlet (23 novembre). J'envoie chercher tous mes amis pour lui rendre les honneurs qu'il mérite, et je le livre, en attendant, à l'exécuteur des hautes-œuvres, pour que le supplice du court-bouillon soit infligé à cet habitant des mers, poétiquement parlant. Quelles côtes que celles du Nord, pour produire de pareils cétacés ou ovipares !

« Ma santé, bien chancelante pendant cet été, qui n'en fut pas un, ne m'a pas permis de travailler; et, pour comble d'infortune, en revenant à Paris, j'ai été saisi par une infernale fièvre inflammatoire qui heureusement a cédé grâce aux bons soins d'amis qui sont accourus à mon aide. Je dis amis... car j'en ai jusqu'en enfer, et jusque dans la faculté de l'Académie de Paris. Enfin cette fièvre a cédé, après m'avoir abattu, aplati et réduit à ma plus misérable expression.

« Pourtant je dois vous dire qu'une convalescence bien menée m'a rendu une santé sinon complète, du moins acceptable. L'appétit est revenu, et avec lui une immensité de jouissances, au nombre desquelles je placerai celle de goûter le monstre marin.

« Enfin j'ai repris mon travail; peu, il est vrai, d'après Esculape ; mais enfin je travaille et pense à vous.

« Votre bien dévoué,

« CHARLET. »

Nos lecteurs voudront bien nous permettre d'aller plus avant, et de ne pas interrompre une correspondance qui doit avoir, nous le supposons, quelque attrait pour eux.

Paris, 7 *février* 1844.

A M. Letellier

« Mon cher monsieur Letellier, je vous TIENS. Aujourd'hui, 6 février, je fais tendre par mon rapin une feuille des-

tinée à recevoir votre dessin. Je vous fais un dessin ; car de longtemps peut-être je ne reprendrai la toile ; ma santé est si chancelante que mon esculape m'y a invité.

« J'ai vu ce digne M... que vous m'avez annoncé et recommandé. Il est fort honnêtement provincial : je n'ai point aperçu en lui une résolution d'étude bien arrêtée. *Il veut faire sa petite affaire.* Je lui ai dit de m'apporter de ses études, dessins ou peintures. Je ne sais, ce digne jeune homme me fait l'effet d'un enfant arrivé avant terme ; d'une espèce d'embryon conservé dans un bocal ; peut-être me trompé-je !

« Il paraîtrait qu'il attend une pension de sa ville natale ou de son département ; et que cette pension, jointe à ce qu'il gagnera en faisant des copies, lui ferait, comme il dit fort bien, *sa petite affaire ;* moi, je doute que l'étude y trouve une grande place, dans cette *petite affaire.* Il faudrait, quand on envoie de bons jeunes gens de cette espèce à Paris, les mettre sous la tutelle de quelques hommes solides et marquants, qui les dirigeassent et rendissent compte de leurs efforts et de leurs travaux à ceux qni s'intéressent à eux.

« Ma santé se soutient, mais fragile, craignant le vent, la pluie, la grêle, tout enfin.

« Cependant, avec des soins j'arriverai au soleil de mai, je l'espère.

« Le moral est excellent ; la baïonnette est bonne, mais le fourreau est décousu.

« On m'a parlé d'un chien de Terre-Neuve.....

« Votre bien dévoué,

« CHARLET. »

4 mars 1844.

« Mon cher monsieur Letellier, je vous envoie un noble enfant (1) ; et si je n'avais pris la précaution d'écrire sur le bord de sa jupe : *Pour M. Letellier*, certes, vous ne l'auriez pas eu. Il m'a fallu combattre comme un vrai tyran de mélodrame, à

(1) Ce *noble enfant* est une magnifique aquarelle. (En h. 50 c. sur 36 c.) Un vieux sergent blessé, au milieu de sa famille, raconte un épisode de ses campagnes. — Neuf personnages, dont deux chiens.

la hache et au poignard, pour le faire porter à la diligence. Enfin, le voilà ! vous n'aurez, je crois, rien perdu pour attendre, car je pense que le sujet vous plaira.

« Je suis heureux de vous envoyer une de ces choses que l'on ne fait pas très-souvent, de ces choses de tête et de cœur; CAR DANS LES ARTS IL Y A DEUX CLASSES DE PRODUCTION BIEN DISTINCTES; L'UNE, OU L'ŒIL ET LA MAIN SEULS ONT PART; ET L'AUTRE, OU LA TÊTE ET LE CŒUR DIRIGENT ET PARLENT. Je désirais vous rendre possesseur d'une chose de ce dernier genre, et j'ai attendu qu'elle me vînt à la pensée.

« La partie honteuse pour moi est de vous dire ce que vous me devez. Vous m'avez dit, je crois, que vous aviez mis deux à trois cents francs en réserve. Eh bien ! envoyez-les-moi (1), je paierai le cadre, et le reste servira à acheter des culottes et des paletots pour mes deux gars; si vous avez moins, envoyez moins; si vous n'avez rien, n'envoyez rien; enfin faites comme vous pourrez. Et puis les *gueux sont des gens heureux*, a dit Béranger, ce grand poëte. Je me suis un peu inspiré de son *vieux Sergent* pour mon dessin.

« Je ne vois point notre peintre; je crains que le séjour de Paris, la grand'ville, ne lui devienne contraire. Il ne m'a point semblé qu'il eût de bonnes et solides idées pour se consacrer à l'étude. Je me reporte à vingt-cinq ans, j'étais dans sa position : alors, quand j'avais un cervelas, la peau me servait de dessert. C'était un dur, mais bon temps; un temps heureux que celui où j'étais malheureux ! Pourtant, je n'ai pas à me plaindre, si ce n'est de la santé. J'ai conservé dans le travail une certaine vigueur qui fait qu'on m'empêche de travailler autant que je le voudrais, parce qu'alors le vieux lion abuse de ses forces, qui, elles, trahissent bientôt son courage.

« J'ai eu le désir de vous être agréable en vous faisant un sujet d'âme. Je crois avoir touché la bonne corde et je m'en réjouis, parce que mon enfant est en bonne maison.

« Votre bien dévoué,

« CHARLET. »

(1) A cette époque ce dessin devait valoir de quinze à dix-huit cents francs.

17 *mars*.

« Nous avons reçu hier la magnifique toile que vous avez fait la folie de nous envoyer. Je ne puis refuser une chose offerte si noblement et comme l'expression de sentiments si honorables pour moi ; car je tiens avant tout à l'estime des gens de cœur. J'accepte donc votre trop beau présent.

« Mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes fou. Vous vous en allez sur un mauvais cheval, peut-être à travers de mauvais chemins, risquer une pleurésie, une fluxion de poitrine, que sais-je ? lorsque vous m'avez envoyé une somme énorme, un monceau d'or ; ah çà, mais ! ce n'est pas le collége de Saint-Brieuc qui peut faire face à ces folies. Certainement c'est vous qui dévalisez les diligences dont vous me parlez, et je ne serais pas éloigné de penser que la nuit, enveloppé d'un vaste manteau, muni d'une lanterne sourde, vous sortez par un souterrain et vous vous mettez en relations avec des corsaires qui s'en vont jusque sur le Gange enlever tout ce que l'Indoustan et le Visapour ont de plus beau. C'est de là, sans doute, que vient cette pièce de toile, car elle est un vrai produit des Mille-et-une-Nuits. Elle est si belle que je n'oserai pas y toucher. Comment ! envelopper un vieil ours aussi détérioré que moi dans un si beau fourreau ! Heureusement ma femme y suppléera.

« ..... Maintenant c'est moi qui vais être votre débiteur ; et si par la suite des temps vous pouvez m'envoyer un fils de votre *Fidèle*, je serai alors un débiteur de chien.

« Votre Monsieur m'a enfin apporté ses études.... Ce garçon ne manque pas de dispositions ; il a surtout une certaine facilité d'exécution que je lui ai presque reprochée ; j'aimerais mieux un peu plus de naïveté, même de maladresse : je crois découvrir en lui un faiseur habile. Je lui ai conseillé de se présenter dans un grand atelier, et d'étudier la nature. Malheureusement les moyens pécuniaires lui manquent. Voici ce que je lui ai dit : Mon cher monsieur, le temps des nobles et affectueuses hospitalités est passé. On fait de l'art un moyen, et un métier que l'on cherche à rendre le plus lucratif possible. Il en

est de cela comme de l'impôt, que le pouvoir cherche à faire suer le plus possible. Si ma santé m'avait permis de continuer mon atelier d'élèves, je vous aurais offert un gîte. Je ne le puis. Allez-vous-en trouver Coignet, un de mes amis ; je ne veux rien lui demander ; je veux que ce soit votre œuvre et votre position qui le touchent et le déterminent. Vous vous recommanderez de moi. S'il s'intéresse à vous et vous demande une lettre de moi... venez.

« Votre jeune homme paraît très-décidé à suivre les conseils que je lui ai donnés, et qui l'empêcheront de se livrer au métier avant qu'il soit en état de produire. Maintenant, que nous donnera l'œuf ? un aiglon..... un..... c'est encore dans l'immensité.

« Je m'en vais pour six mois à Viroflay, où vous m'adresserez vos lettres. Seulement, n'envoyez plus de cétacés..... C'EST ASSEZ.

« J'attends toujours la nouvelle d'une grossesse intéressante (1).

« Votre très-reconnaissant serviteur,

« CHARLET. »

Viroflay, 2 *juin* 1844.

« Mon cher monsieur Letellier, je suis vraiment bien reconnaissant de la peine et de la persévérance que vous mettez pour me pourvoir d'un pur sang Terre-Neuve.

« J'ai, comme vous le savez peut-être, arrangé l'affaire de M... (son diable de nom ne me revient pas) ; mon bon confrère Coignet le reçoit gratis dans son atelier. Coignet est un homme de cœur et de sentiment, étranger au fumier corrupteur du jour ; et si M... (que le diable l'emporte avec son nom) veut travailler, et si toutefois il est doué de ce je ne sais quoi qui souffle la vie à l'œuvre, il pourra, près de ce grand maître, développer ses facultés. Le gaillard a de la main, et arrivera facilement au métier. Mais, grand Dieu ! le métier, quoique partie assez importante de l'art, n'est qu'une chose secondaire,

(1) Charlet veut parler du chien de Terre-Neuve.

en raison de la facilité à l'acquérir. Nous avons trois mille manipuleurs de peinture qui brossent plus facilement que beaucoup de grands maîtres anciens dont on admire les œuvres ; et pourtant ces ficeleurs de l'art ne produisent que des médiocrités bien conditionnées. Mon épicier ne comprend pas cela.

« Ma famille est en bonne santé, moi en bonne route. La Providence étant grande, j'ai tout espoir de pouvoir encore faire quelque chose qui ait quelque âme et quelque vie, de ces choses où le métier n'est que secondaire. Mon point de mire est toujours là ; le reste arrive comme il peut.

« Ma femme a vu à Paris ce monsieur dont vous nous avez parlé : il lui a dit avoir été mon camarade d'atelier. Quand on a eu la chance d'enlever le plus mince drapeau, tout le monde veut avoir combattu avec vous. S'il vient me voir, j'ai du petit vin et des œufs frais.

« Recevez l'assurance de mes sentiments affectueux.

« Charlet. »

XXXIX

Hors d'état d'aller à son atelier, et voulant cependant travailler davantage, Charlet cherchait à lutter contre cet affaiblissement qui chaque jour faisait des progrès. Voici comment il agissait : il travaillait pendant trois heures, se couchait pendant trois heures, et ainsi successivement. Dans les soirées, il faisait encore quelques études à la lampe, puis il écrivait beaucoup.

Nous avons reçu de notre ami un grand nombre de lettres pendant ces deux dernières années de sa vie. Malheureusement la plupart sont des lettres politiques, dans lesquelles son irritation tient une trop large part. Nos lecteurs sauront apprécier les motifs qui nous font croire qu'elles ne doivent pas être publiées. Il en est une cependant que nous désirons leur faire connaître, parce qu'elle fait honneur au cœur généreux de Charlet, et qu'elle nous paraît d'ailleurs remarquable de style et de pensée.

Mais avant de laisser parler Charlet, un préambule sera nécessaire.

Je revenais à Paris en 1841 ; j'allai voir Charlet. Il tira d'un

carton un grand et magnifique dessin qu'il avait laissé inachevé depuis longtemps. « Tenez, me dit-il, rendez-moi le service de me débarrasser de ceci. Vous le mettrez dans un de vos cartons de rebut. C'eût été un dessin d'artiste, si j'avais pu le terminer. Je vous le donne pour ces enfants et ces arbres du fond. » En effet, ce qu'il m'indiquait ainsi était remarquable de composition et d'exécution; mais la partie droite du premier plan était restée complétement blanche. « Mon cher maître, lui dis-je, pour vous être agréable, je veux bien accepter votre cadeau, mais à une condition cependant, c'est que vous me boucherez ce *trou* à droite par une teinte neutre au moins. » — « Eh bien, dit Charlet, je le veux bien; tendez-moi ce dessin, et écrivez au dessus: *Trou à boucher*, afin que je m'en souvienne. »

Ce qui fut dit fut fait, et le dessin resta, comme tant d'autres choses, sur la planche. Deux ans plus tard, revenant en province, j'allai prendre congé de Charlet à son atelier. « Tenez, me dit-il en me montrant le dessin, il est signé, et le trou est bouché. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait faire ce que je n'avais fait encore pour personne. » Le dessin était en effet magnifiquement terminé par une troupe de cavalerie en marche, et une voiture de cantinier, et devenait ainsi une des plus belles aquarelles du maître. « Grand merci, lui dis-je; mais comment m'acquitter envers vous? tous les pruneaux de la Touraine n'y suffiraient pas. — Peu importe, et cependant je ne vous ai pas fait ce dessin pour des prunes! »

J'arrive à Tours, et j'écris: « Point de pruneaux, cette année. » Voici la réponse: elle vaut le dessin.

Paris, 13 *mars* 1844.

« Si j'ai bouché votre trou pour des prunes, j'ai donc bien mal choisi mon temps, puisqu'il n'y a pas eu de récolte; espérons que 1844 nous dédommagera. Je vous remercie de votre bonne lettre, et des offres toutes bonnes et aimables que vous me faites pour cet été (1); je ne dis pas non; l'état de la santé en décidera.

« Je vais de mieux en mieux; mon être, infiniment détérioré, se reconstitue tout doucement; je reprends vigueur et m'aperçois des progrès par quelques dessins assez énergiques que je viens de lancer dans l'espace. Depuis dix-huit mois j'étais

(1) J'avais engagé Charlet à venir passer une partie de son été en Touraine.

affaissé; aussi ma dernière grande tartine (1) s'en est ressentie; au lieu d'amener ce tableau à bien, ou à peu près, je l'ai exterminé. Quelques parties accusent bien encore le sexe de l'animal, mais je n'ai pu me dissimuler que j'ai fait chou blanc, ou plutôt choucroute; enfin, c'est revanche à prendre: je fais comme le roseau, je plie, et laisse passer la honte, puis me relève... N'est-ce pas l'ordre du jour de nos grands faiseurs! Plions donc.

« A propos d'ordre du jour, j'espère que l'on nous en fait de propres; j'en ai le rouge jusque dans la pointe des cheveux; j'avoue que je n'aurais pu croire à tant de lâcheté et de bassesse (2). Aussi notre pauvre drapeau tricolore a perdu tout son prestige; il n'est plus le symbole d'une ère de gloire et de puissance, pour nous autres enfants de la Révolution; ce n'est plus qu'un morceau d'étoffe multicolore, servant à une mystification, ou à couvrir une table d'escamoteur. Enfin il faut que tout s'accomplisse, et je commence à croire, oui vraiment, je crois fermement qu'il y a quelque chose d'écrit là haut. Il faut, à ce qu'il paraît, que nous passions par l'état de crapaud, ainsi que vous l'avez pu voir sur une gravure, où l'on a fait une période de types qui font descendre la tête d'Apollon à celle de crapaud (3). Eh bien! nous devons peut-être passer par le crapaud pour remonter à l'Apollon. Qui sera l'Apollon? Voilà la question....

« Vous n'êtes pas flétri (4), vous! Mais vous avez comme moi le cœur flétri par tout ce qui se passe. Nos *hommes* politiques ont fait une brioche avec leur flétrissure; ils ont rendu ce jeune homme intéressant. Car moi, que l'on ne peut soupçonner de légitimisme, moi, fils d'un soldat de 92, issu du plus pur sang révolutionnaire, s'il peut y avoir du sang pur en révolution, excepté celui des victimes, eh bien! je me sens un sentiment bienveillant pour ce pauvre garçon, proscrit sans

(1) *Le Ravin*, exposé au Louvre en 1843.

(2) Charlet ne peut oublier les affaires d'Orient de 1840.

(3) Dans Lavater.

(4) Quoique ce soit en quelque sorte de l'histoire ancienne, on se rappelle peut-être que cinq députés, ayant été présenter leurs hommages au duc de Bordeaux, alors à Londres, furent *flétris* par l'adresse de la Chambre. Ils donnèrent leur démission, et furent réélus.

avoir rien fait contre son pays. Un enfant ! et moi, vieux ligueur endurci, je me surprends à laisser tomber mon arquebuse. Ici je ne fais point de *sentimentalerie* politique ; mais je ne puis me défendre d'une certaine émotion, d'une certaine pitié pour une fortune imméritée. Au reste, cela s'explique : le cœur froissé, humilié, dégoûté par l'état de putréfaction où nous ont enfoncés les fauteurs du système, je me suis retiré dans ma cahute de sauvage ; j'ai fait comme le dauphin de la fable : voyant que je ne sauvais qu'un singe, je l'ai replongé.

« C*** m'a dit vous avoir écrit. Ce bon C***, sa boutique ne va pas, et dès qu'il s'aperçoit d'un peu de baisse dans la recette ; il est aux abois ; aussi je lui trouve les traits altérés. Bon C*** ! nature indifférente et calme au milieu des orages : il me vantait dernièrement son bonheur, et son heureuse organisation qui lui permet de rester indifférent à tout ce qui passe autour de lui, en fait d'événements politiques. « Mon Dieu, mon cher C***, lui ai-je dit, vous êtes un violon auquel il manque une corde, selon moi, et je ne crois pas que cette indifférence soit une qualité. Je vous vois porter cette indifférence politique dans toutes vos actions ; je ne vous vois jamais saisi par quelques-unes de ces saintes et généreuses chaleurs qui nous font concevoir et exécuter de ces choses que le métier seul ne peut résoudre. Est-ce que les Michel-Ange, les Raphaël, les Salvator, n'étaient pas des hommes passionnés, et mêlés aux événements et aux disputes de leur époque ? Voyez le Benvenuto, et même les hommes qui ont produit les choses les plus calmes ; ces calmes ont été engendrés au milieu des orages de la vie ; les plus indifférents même des caractères des grands maîtres avaient la passion de ce qu'ils faisaient, de leur peinture ; ils avaient une sainte chaleur qui les brûlait intérieurement. C*** ! vous êtes un violon à trois cordes, entendez-vous ? Je rends malheureux ce digne C***, qui s'endort près de sa bonne et dolente épouse. »

« L*** va, lui ; c'est un sanglier forcé, rageant, mauvais comme la gale ; il y a du nerf chez ce garçon ; je cherche à lui éviter les écueils, et lui crie gare sur le bord de l'abîme. Il n'a pas dans le sang le sentiment du beau ; son dessin est commun, mais il se rectifiera ; c'est un Géricault, encore en bocal, il est vrai, mais il y a beaucoup de ce maître dans L***.

« Mes grands hommes en bocal (1) se portent bien ; ma femme aussi ; et presque moi encore, je côtoie la santé. Et ce dernier point atteint, ça ira, en y joignant votre bonne amitié, et celle de quelques bien rares amis.

« Veuillez, je vous prie, présenter à votre aimable femme mes très-respectueux hommages.

« CHARLET. »

On a peut-être remarqué que les dernières lettres de Charlet à M. Letellier étaient datées de Viroflay. C'est un village situé entre Meudon et Versailles, où Charlet passa les étés de 1844 et 1845, dans une modeste retraite. Là il lui était prescrit de ne s'occuper que de sa santé ; mais le besoin de produire l'obsédait sans cesse, et il pensait déjà à de nouveaux et sérieux travaux.

C'est de Viroflay que sont écrites les lettres suivantes :

Au colonel de La Combe.

16 *juin* 1844.

« Très-honorable, votre bonne lettre me parvient ici, où je suis au vert, et reprends un peu de chair ; je suis en bon chemin, mais pas assez luron pour me donner des airs de grande route et de Touraine ; mon triste individu était tellement détérioré, que je ne puis reprendre qu'à force de soins et de précautions auxquels préside ma femme ; donc, ne m'attendez point.

« Depuis quinze jours, je dois vous adresser réception du convoi tourangeau, qui a été accueilli, festoyé et consommé par la joyeuse famille, avec des estomacs d'une profonde reconnaissance ; merci donc de votre générosité.

« Je n'étais point à Paris lorsque le M .... est venu, je le regrette peu : c'est un habile individu, habile, et voilà tout. C'est un homme comme je les aime peu, et comme vous ne les

(1) Charlet parle ici de ses deux petits garçons.

aimez pas du tout ; point d'âme ; il est au moral ce que vous le voyez au physique, un bubon social.

. . . . . .

. . . . . .

« Soignez bien vos rhumatismes et conservez-vous, car je crois avoir assez d'expérience des choses pour vous prédire, avec assurance, que nous sommes appelés à voir de grands événements d'un moment à l'autre. Pour moi, qui suis observateur et scrutateur dans les rangs obscurs de la masse, je remarque un changement étonnant dans l'esprit du peuple. C'est une grande leçon que je prends ; je ne puis vous en raisonner ici ; nous en causerons quand je vous verrai.

« Ma famille est superbe.

« Votre bien dévoué et reconnaissant,

« CHARLET. »

Viroflay, 9 *juillet* 1844.

« Très-honorable, je vous dirai comme le célèbre physicien MIETTE : TENEZ, MESSIEURS, VOUS ALLEZ RIRE, et je vous adresse à cet effet une chanson qui est un peu à la façon de *barbari*. Billoux est le président de la société littéraire et lyrique, où l'on a chanté ma complainte, et j'ai dû lui en faire les honneurs. Les *Bayards* du *raisiné* ont fait la grimace, mais il a fallu avaler le morceau...

Air : *Verse, verse du vin de France, c'est la Suisse qui paiera.*

Aimable auteur du *Cabaret* (1),
Beau nourrisson de Polymnie, (150 kilog.)
Je n'entends plus aucun couplet,
Ta muse est-elle donc endormie ?
Endormie.
Non, la gaillarde en quelque coin
Fait délicieuse et grasse vie ;

(1) Billoux est le père d'une chanson intitulée : *le Cabaret*.

Ou la friponne d'un air mutin,
Offre ses charmes à l'orgie,
A l'orgie.
Reprends le sceptre de la folie,
Joyeux auteur du Cabaret.

Nous vieillissons, ami Billoux,
Aussi tout change et tout nous pousse ;
Nouveau langage, nouveaux goûts ;
On n'entend plus que le mot BOURSE !
Le mot BOURSE !
Loin du comptoir qui lui déplaît,
Fuyant son riz et sa semouille,
L'épicier joue au baronnet
Dans le fauteuil de La Trémouille !
De La Trémouille !
Crie-lui donc qu'il se débarbouille,
Joyeux auteur du Cabaret.

Les preux Bayards du raisiné
Nous donnent triste comédie ;
Au dénouement il se pourrait
Qu'on en vînt à la tragédie,
Tragédie.
Trop bon peuple, on t'a fait chasser
La noblesse de vieille souche,
Et pourquoi ? Pour la remplacer
Par la bande à monsieur Cartouche !
Monsieur Cartouche !
Votre blason nous paraît louche,
Croupiers de la rue Vide-Gousset.

Couverts de croix et de crachats,
Hommes de banque et de finance,
Le peuple en vous a des pachas
Dont il châtiera l'insolence !
L'insolence !
Pauvre France ! comme le Dauphin,

N'aurais-tu sauvé du naufrage
Qu'un sapajou ! un vil crétin !
Replonge-le loin du rivage !
Loin du rivage !.....
Mais taisons-nous, voici l'orage;
Adieu Billoux, plus de refrain.

Charlet, si bon, si facile, si faible même dans le commerce de la vie, savait être ferme à l'occasion, quand il s'agissait de ses devoirs, ferme surtout quand ses devoirs touchaient à cette école Polytechnique, pour laquelle il professait une espèce de culte.

Voici en quels termes il répondait à son ami, M. Mouffle, qui lui transmettait une recommandation en faveur d'un candidat à l'École.

Viroflay, 26 *novembre* 1844.

NOUS RENDONS DES ARRÊTS
ET NON PAS DES SERVICES.

« Mon cher Mouffle, dites à M... que c'est un excellent homme que j'aime de tout mon cœur ainsi que sa bonne famille, mais invitez-le à garder sa note. Je ne sais pas les noms de ceux dont le conseil me charge d'examiner le travail ; si ce fatal zéro est mérité, c'est un arrêt de mort ; et, je vous le jure, je condamnerais mon fils ; je suis inexorable ; aussi pour m'éviter tout mouvement de sensibilité, je me suis fait la loi de ne pas regarder le nom du justiciable.

« S'il était possible de faire parvenir des notes et d'émouvoir les examinateurs, l'École n'existerait plus depuis longtemps. Il faut la transmettre pure à nos petits-enfants.

« Charlet. »

XL

Vers le commencement de 1845, Charlet mit à exécution un ouvrage important, auquel il rêvait depuis longtemps.

Voici la lettre qui me fait part de ses projets ; elle étonnera peut-être quelques-uns, mais elle prouvera à tous que le grand artiste avait secoué depuis longtemps cet étroit libéralisme de la Restauration. Tout ce qui était grand et digne allait droit à son cœur.

Paris, 24 *mars* 1845.

Au colonel de La Combe.

« Très-bon et très-honorable, je perche toujours rue Saint-Maur, jusqu'au 1er mai ; vous m'y trouverez tous les jours, au coin de mon feu, près de ma femme, qui me taille mes crayons, et loin de mes enfants qui me donnent la paix ; PAX !

« J'aurai donc bien du plaisir à recevoir votre bonne, amicale et honorable visite.

« Ne pouvant pas, quant à présent, me livrer à des travaux de peinture, qui me fatiguent, je me suis remis à *crayonnailler*. Il m'est venu en tête de faire une galerie militaire, depuis 92, y joignant même quelques hommes de Louis XVI : les Gardes-du-Corps, Suisses, Gardes-Françaises, etc., enfin ceux qui ont figuré dans les principaux événements de la Révolution. J'y mets l'Empereur dans toutes les phases de sa vie : à l'École-Militaire, à Toulon et jusques à Sainte-Hélène.

« J'ai évité le froid costume en donnant ou cherchant bien le caractère à chaque espèce ; puis mettant une action qui se rattachât au temps : je vous ferai voir mes premiers essais, qui ne sont pas trop malheureux. Il me faudra deux ans pour exécuter cette collection vraiment nationale ; j'y mettrai les Vendéens et l'armée de Condé ; noblement vus et en philosophe qui a fait des écoles et acquis à ses dépens, comme tous les cœurs un peu honnêtes.

« Le bruit de ce travail s'est répandu dans la gent-éditeurs, et j'ai reçu de brillantes offres ; mais je suis décidé à garder pour moi cet ouvrage qui sera une propriété pour ma famille (1).

« Bien mieux, un des loups-cerviers du jour s'est informé

(1) Aujourd'hui cette belle suite appartient à M. Perrotin.

de mes moyens pécuniaires, près d'un de mes élèves, et m'a fait proposer vingt-cinq mille francs espèces, me laissant tout le loisir de faire l'ouvrage en sécurité, quitte à traiter avec lui à la fin de l'œuvre. J'ai repoussé Artaxerce ; mon pain est sur ma planche ; j'en ai très-médiocrement, il est vrai, ce qu'il m'en faut ; mais l'ouvrage se fera avec soin, et, je l'avoue, avec plaisir, par la pensée que je travaille pour mes enfants.

. . . . . .

. . . . . .

« Les chemins de fer sont non-seulement AUX PAIRS, mais encore aux lieutenants généraux, aides de camp du roi ; on voit figurer M. de R... comme inspecteur, directeur du chemin de fer de..... Bientôt on lira sur quelque enseigne : épicier-droguiste, en gros, et aide de camp du roi.

« Voilà le Français né malin et qui a créé le vaudeville : on lui fait faire bien des infamies ; il va, il chante, et pourvu que le bal Chicard ne ferme pas, peu importe le reste. Malgré ce degré de pourriture, je ne désespère pas.

« Je vous attends.

« Votre très-reconnaissant et affectionné,

« CHARLET »

Après avoir fait imprimer quelques pièces détachées, Charlet modifia le plan de son ouvrage. Laissant de côté la partie antérieure ou prenant naissance à la Révolution, il voulut faire paraître avant tout l'Empereur et la Garde impériale, *et le reste plus tard,... s'il y a lieu*, dit-il : paroles touchantes, tristes pressentiments d'une fin prochaine.

A cet effet, il lance au public un prospectus, où il annonce que l'ouvrage paraîtra par livraisons lithographiées par l'auteur lui-même (*sans aide ni copie*). La première livraison verra le jour le 2 décembre, anniversaire de la bataille d'Austerlitz.

« Dans cette œuvre consciencieuse et nationale, dit Charlet, l'auteur ne s'est pas contenté de donner simplement l'uniforme de chaque arme ; il a cherché à reproduire fidèlement les types originaux qui distinguaient les régiments de cette immortelle garde, comme aussi à rendre la physionomie et l'aspect que

donnent les misères et les fatigues de la guerre. Il a dessiné les hommes qu'il a vus et observés, avec qui il a vécu; aussi, Dieu aidant, il croit avoir réussi à donner un ouvrage utile à l'histoire du pays, et que l'on sera curieux de consulter. »

Pendant l'enfantement laborieux de cette œuvre, qui a dû contribuer à épuiser ses dernières forces, Charlet sentit renaître son vieil enthousiasme de l'Empire; ayant fait divorce avec le présent, il se retourne vers le passé.

« Si j'étais venu vingt ans plus tôt, écrit-il, l'Empereur aurait eu en moi quelqu'un qui l'aurait bien compris ; car il n'a pas été compris des gens qui l'ont approché, au moins en grande partie. Ces gens-là étaient taillés sur des patrons trop exigus..... Je fais de l'empire, j'y suis jusqu'au cou, cela seul intéresse et paraît sérieux aux masses; le reste est pour elles jeux d'enfants. »

XLI

Nous marchons à grands pas dans la vie de Charlet. Recueillons maintenant ses dernières lettres. On y trouve encore la même gaieté, il est vrai, mais à laquelle viennent se joindre, plus souvent que par le passé, des pensées empreintes de sensibilité et de tristesse.

Au colonel de La Combe.

7 janvier 1845.

« Aussitôt pris, aussitôt pendu ; je suis saisi à la gorge par votre billet, hier matin, à mon lever. A quatre heures, un convoi colonial et demi-tourangeau s'arrête majestueusement à ma porte ; des coquins de valets, écussonnés aux armes de la grande messagerie, déposent un ballot renfermant ce que Cuba peut produire de meilleur, ce que la belle Touraine fournit de plus beau. En vérité, mon digne colonel, vous nous comblez de bonnes choses, et vous faites bien ; moi, cela me réjouit.

Quand il m'arrive un lapin ou un chou, je me dis : Il y a donc encore quelques bonnes gens de la vieille roche, aux bonnes et simples mœurs patriarcales, qui ne peuvent jouir de quelque chose sans en faire part aux malheureux. Je suis enfant, je l'avoue, j'éprouve une satisfaction incroyable ; l'objet ne fût-il que de quinze sous, peu importe, c'est une pensée ; je ne suis pas seul sur cette terre si malpropre par le temps qui court.

« Ce temps qui court pour nous, pauvres diables qu'il marque au front et sabre si impitoyablement, semble marcher à reculons pour ce malheureux pays... Quel infect bourbier, quelle démoralisation ! Pauvre France ! courbée sous la verge de la bourgeoisie et des agioteurs ; de cette bourgeoisie ignorante, ridicule, dont l'aristocratie, la morgue et la brutalité me révoltent et me feront envoyer mon âme à Dieu un de ces matins. Quel régime ! quelle vie ! quelle honte ! mais qui le croirait ? au milieu de cette pourriture, une classe nombreuse et forte conserve le sentiment national ; cette classe, que la bourgeoisie a longtemps ameutée contre la noblesse, se trouve aujourd'hui sous sa coupe et peut comparer. Dieu sait si l'avantage reste aux Bayards du raisiné.

« Ma santé est toujours fragile ; pourtant je crois pouvoir traverser mon hiver assez bien. Notre École est reconstituée, et je suis monté en grade ; on a porté mon traitement à trois mille francs, de plus (1) ; mais voyez comme tout porte le cachet de l'époque, je n'en jouirai que quand il sera *possible* de me parfaire la somme ; si bien que je jouis en perspective. Et ces gens-là osent crier après les jésuites ! Les jésuites ne sont pas ceux en robe noire.

« J'ai connaissance de vos procédés et de votre bienveillance pour..... cela ne m'a pas étonné ; vous avez cette maladie passée dans le sang.

. . . . . .

« Adieu donc, noble et très-excellent ami, producteur d'une quantité de bonnes choses pour lesquelles je vous conserve une reconnaissance qui n'a pas besoin de carnet. Adieu, mettez

(1) Quand il y avait deux professeurs de dessin à l'Ecole, chacun ne touchait qu'un traitement de 2000 fr. Un de ces deux professeurs ayant été supprimé, il était naturel de traiter le seul restant comme tous les professeurs de l'Ecole, c'est-à-dire de lui donner un traitement de 5,000 fr. Charlet n'en a jamais joui.

mes hommages aux pieds de Madame, et attendons un temps meilleur.

« CHARLET. »

Au même.

Viroflay, 6 juin.

« Très-bon et très-honorable, que Dieu soit avec vous et avec les vôtres; soyez béni entre tous. Vous m'assassinez de bonnes choses et avec préméditation; donc, point de circonstances atténuantes. Mais Dieu est avec vous et avec ce que vous m'envoyez; je me prosterne et me laisse égorger.

« En fouillant dans mes cartons, je voyais l'autre jour un projet de lithographie qui est resté au fond du panier et qui a rapport à ceci : ce sont des gamins; l'un dit : « Dieu est partout et dans tout, même dans les bonbons que nous mangeons. » L'autre s'écrie : « Même dans les amandes amères? » — Y N'VA PAS DANS CEUSES-LA, répond le docteur gamin. » J'ai gardé cette idée : Il ne faut pas jouer avec certains tisons.

« J'ai eu un assez vilain événement depuis que je ne vous ai vu; l'épée de Damoclès brisait son fil, et j'étais empoigné au milieu de la nuit par une hémorrhagie ou épanchement de sang. On a couru et trouvé un *saigneur de village*, qui est accouru et m'a soulagé..... Enfin, me voilà debout, mais faible du jarret; ce brigand de temps me nuit..... et jour, le soleil est rare et la récolte inquiète les Bourguignons, ce qui m'inquiète fort peu.

« Mon grand garçon me demande en grâce des croquis; je lui cède. Il a le sentiment de l'harmonie et du beau : je vais le laisser mordre au gâteau, puisse-t-il ne s'y pas casser les dents!

« Je vous en écris peu; je suis encore faible. La famille me charge de mille choses.

« Votre, etc.

« CHARLET. »

A M. Mouffle.

Viroflay, 18 *juillet* 1845.

« Mon cher Mouffle, je viens encore d'être éprouvé par la Providence, qui pour nous doit s'appeler plutôt l'adversité. Mon pauvre Edmond vient de faire une très-grave maladie : fièvre nerveuse, typhoïde, avec menaces de congestion cérébrale. Mon pauvre enfant a dormi *dix-huit jours de suite*, et n'a pas été éveillé une demi-heure par jour pendant cette effrayante léthargie. Mouffle ! c'est atroce, pour un pauvre père, d'assister pendant dix-huit jours à cette image de la mort. J'ai beaucoup souffert, vous en jugerez par votre cœur.

« Enfin mon enfant est sauvé ; aujourd'hui il mange un peu de poulet avec moi. J'ai le cœur à la danse, seulement les jambes n'y sont pas. J'ai de la peine à reprendre du jarret, j'ai perdu tant de sang ! J'ai joué le litre et ne pouvais que chopine ; aussi je suis encore faible et pourtant en bonne voie.

« J'admire ma femme : quel courage ! vingt-cinq nuits de suite, toujours sur pied, calme et solide !

« Je ne vous dis pas de venir, la maison est un hôpital.

« Bonjour et amitiés.

« CHARLET. »

A M. Hipp. Bellangé, à Rouen (1).

Viroflvy, 31 *juillet.*

« Il n'était pas bien nécessaire que je t'ÉCRIVISSE, mais ta lettre a réveillé en moi quelques bons souvenirs, et j'ai besoin d'en parler à quelqu'un. HAGUELON ! Haguelon (2) ! ! !

(1) Cette lettre est la réponse à une de mes lettres, dans laquelle je faisais l'état de ma maison depuis les gens jusqu'aux chiens, poules, canards, etc. etc. *(Note d'Hipp. Bellangé.)*

(2) Haguelon était un traiteur du quartier de la Halle-aux-Draps, renommé pour la qualité de ses vins. C'était là que nous allions à peu près deux fois par semaine faire de la philosophie transcendante, après avoir exploré toute la ligne des boulevards, les escamoteurs, les parades, les chevaux de bois et autres industries fourmillant alors sur les boulevards du Temple et Beaumarchais. Nos soi-

Hélas ! mon cher, ce bon temps est loin ; et cependant le temps présent serait encore bon pour moi si je n'étais pas aussi fêlé. Figure-toi, avec le catarrhe, des douleurs rhumatismales dans les jambes ; puis, je suis obligé de vivre de potages et de laitage ; point de vin, point de viande : c'est enrageant, mais il s'y faut conformer.

« J'ai usé de tout ; c'est chronique, dit-on ; donc, fort heureux que je tienne encore bon. Pourtant, il y a un mois, j'ai failli défiler. J'ai eu un épanchement de sang au milieu de la nuit ; il a fallu courir chercher un esculape, qui m'a saigné ; sans cela j'étouffais. Je suis resté calme, impassible ; je me recommandais à Dieu, et Dieu m'a donné la force nécessaire pour ne pas perdre la tramontane.

« Enfin je m'en suis tiré. C'était un mouvement de sang aux poumons, par suite d'une vie peut-être un peu trop succulente et échauffante : le bouillon allait plus vite que la marmite. ASSEZ !

« Tu es heureux et calme au milieu de ton aimable famille, dont le personnel, y compris ton chien, compte quatre cent trente-deux ans de vertu. Tu as un Terre-Neuve ; eh bien ! moi aussi ; un pur sang, qui me vient d'un capitaine baleinier. C'est une fameuse espèce pour l'intelligence calme et raisonnée, autant que chien le peut ; le mien est noir, avec un peu de blanc au poitrail ; plongeur intrépide ; quinze mois. Il n'est pas de la plus forte espèce : le capitaine m'a dit l'avoir pris dans la taille la plus estimée, qui est la deuxième, fortement membrée. ASSEZ !

« Je ne puis t'offrir un personnel aussi respectable que le tien. Je n'ai que ma moitié, toujours la même, seulement cheveux gris, mais nature de Jeanne d'Arc, bien conservée, ardente à l'aiguille et aux confitures.

« Vient ensuite mon n° 1. Cinq pieds huit pouces, quatorze ans et demi. Les mains comme des battoirs, jouant du bâtonnet

rées se terminaient presque toujours par une séance aux *Funambules*, dont nous connaissions à fond le répertoire.

J'ai connu beaucoup de flâneurs ; mais peu savaient bien flâner. Charlet était le plus beau type de l'espèce. Flâneur sans volonté, sans intention arrêtée, toujours prêt à marcher du côté où le caprice nous portait, acceptant toutes les propositions, se laissant attirer par tous les accidents imprévus, enfin un flâneur profond, philosophe, et surtout si spirituel ! *(Note de Bellangé.)*

avec un fusil de munition, un Goliath méprisant les beaux-arts, voulant se faire une position et gagner de l'argent; parlant assez purement et écrivant assez bien sa langue, un peu de latin. Samedi, je l'ai embarqué. Il va entrer chez son oncle, exploitant à Angers une usine, où il fait sa fortune. Mon fils aîné va donc fabriquer, triturer, distiller des drogueries. Je le vois avec plaisir prendre ce parti, car les beaux-arts, nous en savons... Précisément il va fabriquer du SAVON.

Le second, dix ans et demi, belle nature. Il relève d'une fièvre typhoïde, j'ai manqué le perdre.

« Tu vois que je ne puis me former en bataille vis-à-vis de toi. J'ai bien encore ma bonne; mais c'est égal, pas de force.

. . . . . .

. . . . . .

« Je soigne particulièrement mon ouvrage de la Garde, parce que, vois-tu, à part les frénétiques, les générations présentes et à venir ne connaîtront que cette époque colossale; tout ce qui s'y rattachera sera recherché et de bonne valeur. Je suis harcelé par l'éditeur; mais ma femme veut en garder la propriété;... je verrai... ASSEZ!

« Si tu viens à Paris, vient me dire bonjour à Viroflay; je ne t'invite à rien, parce que je ne puis participer à rien : je suis hors la loi. Embrasse toute ta famille pour moi, pour nous, pour la France!

(Sans signature.)

Au colonel de La Combe.

15 septembre.

« Très-bon et très-honorable, c'est parce que j'ai trop voulu vous écrire que je ne vous ai point écrit. Mille diableries me sont arrivées. La fièvre typhoïde a failli m'enlever mon fils Édouard, une tante de ma femme nous a déshérités, puis ma publication m'occupe. Je fais le pître; j'ai une queue rouge, avec une culotte jaune et des papillons.

« Je vais commencer le 2 décembre ma publication. Je

donne la Garde Impériale et l'Empereur; d'abord quatorze livraisons de six feuilles, de mois en mois.

« Si vous avez un ami ou plusieurs qui veuillent se laisser arracher une dent, je me recommande à votre tenaille bienveillante et amicale.

« J'aurais beaucoup à causer avec vous; mais je ne puis; à un autre jour; ma pauvre tête est ailleurs.

« Recevez, etc.

« CHARLET. »

Au même.

14 *octobre* 1845.

« Très-noble et très-digne, je ne sais plus où j'en suis avec vous, et les amis comme vous ne doivent pas être négligés. Ils passent avant tout, ils doivent emboîter immédiatement le Père éternel.

« Je ne sais si Bry vous a fait passer les épreuves, et les prospectus nécessaires pour piper quelques souscripteurs.

« Le souscripteur est difficile à recruter: traqué, battu, effarouché, on ne peut l'approcher que difficilement, et on ne peut que par surprise le tirer à portée. Enfin, si vous pouvez m'en tuer un ou deux, tant mieux.

« La place d'armes s'améliore, et cependant je suis en triste état. Les pieds enflés par les rhumatismes, et cela au point de ne pouvoir sortir; enfin toutes les calamités possibles me tombent sur la casaque; mais je résiste,... comme le roseau, à la vérité.

« Le peu d'amateurs auxquels j'ai montré ma collection me disent que l'affaire sera belle QUAND ON AURA VU. On ne peut se figurer que c'est une espèce de suites de tableaux, et non de froids costumes.

« Je tiens compte de vos observations (1).

« L'estomac est bon, le cœur davantage, et ce dernier bien reconnaissant de votre bien noble et bien généreuse amitié.

« CHARLET, bien pressé. »

(1) Elles avaient trait à quelques pièces de la Garde Impériale.

Qui pourrait croire qu'au milieu de toutes ces misères, que notre pauvre Charlet vient lui-même de nous retracer, il ne fût pas écrasé par la conception et l'exécution de la Garde Impériale. Eh bien ! cette œuvre ne suffisait point encore à l'activité de son esprit. Il saisit avec empressement les ouvertures qui lui sont faites par son intelligent éditeur Bry, et, essayant d'un nouveau procédé qui lui est indiqué, de l'estompe sur pierre, il fait une douzaine de croquis (1).

Ces études sont remarquables de finesse et de modelé. Plusieurs d'entre elles, dessinées comme essais, ne devaient pas être publiées. Après la mort de Charlet, on a dû céder aux sollicitations des éditeurs qui se disputaient ses derniers ouvrages.

Et pendant la création de cette nouvelle œuvre, aux derniers moments de son séjour à Viroflay, Charlet, dans sa fièvre impériale, mettait encore au jour deux grands dessins lithographiés (2): Les Anniversaires de la fête et de la mort de Napoléon (les 15 août et 5 mai.)

XLII

Cette lettre inachevée, et ne portant pas de suscription, a dû être écrite dans les derniers temps de la vie de Charlet. Elle porte avec elle un tel cachet de sensibilité, de bonté, de naïveté, qu'elle nous semble compléter son portrait.

Les amis de notre artiste, et nous avons la confiance que tous nos lecteurs le sont devenus, liront donc cette dernière page avec un douloureux intérêt.

« Que peut faire un pauvre diable dans sa chambre quand le ciel vomit des torrents de pluie, et surtout quand ce pauvre hère est infiniment détérioré par un catarrhe et des rhumatismes ! Ce qu'il doit faire, ce qu'il peut faire de mieux, c'est d'opposer à l'orage et au sombre tableau de la nature quelques idées douces et philosophiques, quelques souvenirs du bon temps. Alors la tristesse et la monotonie du ciel deviennent un accessoire heureux dans sa disposition d'esprit. Il n'est point distrait

(1) Nous les avons catalogués aux nos 986 à 999.

(2) Voyez les nos 358 et 360 du Catalogue.

par le chant du rossignol ou quelque bel aspect de la nature. Son âme est seule, ou plutôt en compagnie de ceux qui lui reviennent à l'esprit. Quant à moi, voyageur échiné sur le chemin de la vie, je ne rencontre plus guère que des gens qui ne parlent pas ma langue. Si j'interroge un de ces passants, il me répond: INTÉRÊTS MATÉRIELS, ou plutôt il me le crie en rugissant comme notre célèbre David me criait dans le temps: SPARTE!!... ATHÈNES!!... PEUPLE!!... VERTUS!!... Infâmes saltimbanques! passez votre chemin!

« Je traversais dernièrement le Pont-Neuf, quand je me trouvai nez à nez avec un monument déchiqueté des vicissitudes humaines; je l'aperçus le premier. (Pauvre M***! est-il un mortel plus favorisé que toi pour réunir tout ce qui peut rendre la vie insupportable?) Je lui demandai de vos nouvelles; il ne m'en donna pas de satisfaisantes, et me dit que vous étiez au moment de votre départ. Je courus chez vous: vous étiez parti la veille. Je revins à mon trou campagnard, très-fâché de ne vous avoir pas serré la main, d'autant plus qu'à nos âges, on est sur le versant et le plus glissant du chemin, et que, ma foi, il n'est point certain qu'on puisse se rejoindre.

« Espérons pour notre compte qu'il n'en sera pas ainsi, et que vous me régalerez encore d'une stalle et d'un filet sauté. Où sont-ils ces beaux jours de santé et de travail, comme de plaisir, que l'on n'apprécie pas assez?... Hélas! ils sont passés. Bon et honorable ami, vous m'avez aidé à sauter le fossé dans des moments de découragement et d'ennui; vous m'avez donné des preuves d'une bien noble et bien sincère amitié; et moi, je n'ai rien pu faire pour vous prouver que j'étais aussi sincèrement votre ami; à vous l'avantage.

« Depuis quelques années, je ne puis rattraper ma santé, ou au moins un état acceptable; je suis amoindri, mécontent, je ne fais rien: la santé est nécessaire pour la production. Enfin il faut en prendre son parti; je suis du reste si heureux dans mon petit intérieur! Une femme douce, vertueuse, aux petits soins pour moi, qui se récrée en tricotant des chaussettes à ses enfants: deux bons petits garçons qui ne seront peut-être pas des imbéciles, et, avec cela, dix-huit cents livres de rente, fruits de mon travail et de mes intérêts mal entendus! Ma femme me

dit : « Avec cela je te ferai vivre, sois tranquille. » Et moi, je suis tranquille.

« Il y a des choses singulières : nous voyons de ces intelligences pitoyables à qui l'affaire d'argent réussit admirablement, tout leur vient... Puis d'autres à qui un long travail ne produit qu'à peu près le nécessaire. Pour moi, la question d'argent fut toujours mon cauchemar, je n'ai jamais su vendre ou défendre mon pré. Puis, généralement, les chances n'ont pas été pour moi. Ma femme avait un oncle, véritable oncle d'Amérique ; il meurt sans avoir fait d'arrangements, nous perdons tout. BON ! Un de mes anciens élèves avait disposé ses affaires de manière à me donner UNE MAISON EN PIERRES DE TAILLE, s'il mourait sans enfants. Il n'en avait jamais eu, et vivait depuis cinq ans malheureux avec sa femme. Il meurt... BON ! Mais sa femme était accouchée six jours avant. Diable de diable ! que le diable t'emporte !

« Il y a des instants dans la vie où tout paraît craquer sous les pieds ; les âmes faibles succombent ; les âmes fortes se cramponnent, et l'orage passe. A nos âges, on a vu tomber bon nombre de ses amis, on ne peut les renouveler ; on reste donc isolé ou entouré de gens qui, ainsi que je l'ai dit, ne parlent pas notre langue. S'ils ne nous dégoûtent pas, ils nous sont indifférents. Puis nous avons la colonne des déceptions : nous avons les ingrats, race infâme qui ne nous pardonne pas le bien que nous leur avons fait ; moi, chétif individu, j'ai pu quelquefois obliger. Eh bien ! je n'ai trouvé d'ennemis que dans ceux qui me devaient quelque chose. S'il m'était permis de rire de ces ignobilités, je citerais ce mot de Cadet Roussel :

« NE DONNONS RIEN A NOS AMIS, SI NOUS VOULONS QUE LEUR RECONNAISSANCE SOIT ÉGALE A NOS BIENFAITS.

« Après cela, dois-je me rendre malheureux, et empoisonner le peu de jours qui me restent ?... Non ! mais on est faible... »

Ici se termine cette lettre retrouvée dans les papiers de Charlet après sa mort.

XLIII

Charlet avait reçu de Dieu une trop belle organisation, il était trop sensible pour n'être pas religieux.

« Mon mari était très-religieux, nous disait sa digne veuve; il avait du mépris pour ceux qui ne l'étaient pas. S'il lui arrivait quelque chose d'heureux, il remerciait Dieu et me disait : « Ma mère, la Providence n'abandonne jamais ceux qui croient en elle. » Lorsque nos enfants étaient petits, il aimait beaucoup à leur faire dire leurs prières. Il était si bon père ! »

Ces bons sentiments se rencontrent souvent dans les œuvres de Charlet, et pour n'en citer qu'un exemple, quoi de plus touchant que ce grenadier s'arrêtant tout ému à l'aspect de deux enfants agenouillés sur une tombe (probablement celle de leur mère), et disant : *Je crois que je me sens de la religion* (1).

Mais quelles meilleures preuves pourrions-nous donner que ces pensées que nous recueillons dans une de ses lettres :

« Dieu est grand ! Je ne suis pas dévot; mais je l'avoue, sans rougir et sans croire être un homme faible, je suis religieux et sincèrement religieux. Il faut dans les grandes commotions quelque chose à l'homme, et ce sentiment de la force d'une divinité dominante et créatrice console et soutient le malheureux; je ne l'avais jamais senti de si près.

« Me voyez-vous avec une cuvette pleine de sang,... puis des gens qui me regardent comme un homme mort.... Où aller demander du courage, si ce n'est à quelque chose de plus fort que nous? »

Les derniers jours de cette vie si bien remplie étaient arrivés; plus plus que jamais Charlet aurait besoin de repos, mais de l'art il a fait sa vie, et il mourra le crayon à la main. Chacune de ses journées était marquée par de nouveaux travaux, et dans tous notre grand artiste se montrait toujours consciencieux, et le plus souvent, comme par le passé, mécontent de lui-même.

(1) N° 894 de notre Catalogue.

En voici un bien remarquable exemple : Son Chasseur à cheval (Garde Impériale) (1) était une fort belle pièce, qui certes pouvait prendre rang parmi les autres. L'imprimeur Bry lui en porte une épreuve : à l'instant même il la condamme, et fait une autre pierre, préférable sans aucun doute (2). Jamais amour de son art a-t-il été poussé plus loin, et dans quel moment encore !

Dans ces derniers temps, Charlet fit quelques beaux dessins. L'un d'eux, conservé par Mme Charlet, est remarquable d'énergie et d'expression. C'est une aquarelle sur papier gris-bleu : un émigré traduit devant un tribunal révolutionnaire fait, par la noblesse de sa tenue et de sa personne, un touchant contraste avec ses ignobles juges. Les deux dessins dédiés à Mme Belloc (3), et faits dans le même moment (la queue et la tête de la République : ici un marquis, là un sans-culotte ; au début le peuple, à la fin une aristocratie nouvelle), n'indiquent-ils pas, comme le précédent, les pensées intimes de Charlet sur ce qui se trouve au fond des révolutions populaires ?

Cependant ce courage, ces nouvelles productions, des éclairs de gaieté, auraient pu laisser quelques illusions aux amis de Charlet, comme il en conservait lui-même, si les signes extérieurs n'avaient pas détruit toute espérance. M. de Rigny n'avait pas vu Charlet depuis longtemps : il vient à Paris, court chez lui, et voici ce qu'il m'écrivait après l'avoir revu :

« Représentez-vous notre ami dans son lit, parlant avec son âme seule, dépouillée de sa nature railleuse, et me reprochant ce qu'il croyait un abandon sacrilége. Hélas ! j'étais loin de le savoir en ce triste état. « Je vous écrivais, me dit-il d'un ton affectueux et triste à la fois, je vous écrivais, et *je me plaignais de vous...* » Ces dernières paroles ne me laissaient aucun doute : ses jours étaient comptés. Il lut probablement sur mon visage cette impression soudaine, car il ajouta : « Vous êtes effrayé de ma maigreur, mais ce n'est rien, tout cela reviendra. Au printemps prochain, j'irai vous voir. »

Jusqu'au dernier moment, Charlet, vous conserviez le souvenir de vos amis. Nous-même nous n'étions pas oublié ; nous recevions deux croquis faits à votre lit de mort, avec ces paroles si touchantes que nous ne pouvons transcrire sans nous sentir encore profondément ému :

Je vous l'ai déjà dit : Dieu soit avec vous ! oui, Dieu soit avec

(1) N° 251.

(2) N° 252.

(3) *L'Illustration* a reproduit ces deux dessins dans son numéro du 13 février 1846.

vous ! il sera mieux qu'avec d'autres ; et surtout, je suis certain qu'au festin de sa bienvenue, vous me mettrez ma part de côté. Oui, que Dieu soit avec les bonnes âmes, et tout ira bien !... »

Dans les derniers jours, on portait Charlet mourant à son fauteuil ; mais, le crayon à la main, ses yeux s'animaient, la parole lui revenait, et sur son pâle visage brillaient encore la vie et le génie.

« Vois, ma mère, disait-il à sa femme, la veille de sa mort, en lui montrant son dessin (1), cela ne ressemble-t-il pas à Géricault ? »

Ce dessin était encore sur sa table le lendemain, ainsi que la dernière pierre à laquelle il ait travaillé, et qui fait partie deson grand ouvrage (2).

Le 30 octobre 1845, vers quatre heures du soir, Charlet était dans son lit. Il manquait d'air ; il fait signe d'ouvrir la fenêtre, et se fait conduire à sa table de travail, soutenu par l'aîné de ses fils. Assis dans son fauteuil, il veut saisir un crayon... mais c'est en vain... Il prend la main de sa femme, celle de son fils : « Adieu, mes amis, leur dit-il, je meurs, car je ne puis plus travailler. » Paroles qui, dans la bouche de Charlet, résument si bien sa vie. Quelques moments après, il avait rendu à Dieu sa belle âme !

(1) C'est un Napoléon à cheval resté inachevé : Mine de plomb rehaussée de blanc et surchargée d'estompe.

(2) N° 257 du Catalogue.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

—

ŒUVRE LITHOGRAPHIQUE

(DESCRIPTION RAISONNÉE)

PRÉLIMINAIRES

L'œuvre que nous allons décrire contient mille quatre-vingt-neuf pièces, dont soixante-onze pièces rares, c'est-à-dire qu'on ne peut se procurer qu'assez difficilement; soixante-dix pièces plus rares encore, qu'on ne trouve chez les marchands, ou dans les ventes, qu'à de longs intervalles; quatre-vingt-six pièces, enfin, très-rares et qui n'ont jamais été mises dans le commerce. Elles ont été tirées comme épreuves d'essai, au nombre de trois à dix épreuves; de huit d'entre elles, on ne connaît qu'une seule épreuve.

Dans notre description, pour indiquer le degré de rareté de ces diverses pièces, nous nous sommes servis des signes déjà en usage. (MIONNET, *Description des médailles*, etc.)

Ainsi :

R désigne une pièce rare;
RR — une pièce plus rare encore;
RRR — une pièce très-rare.

Dans notre classement, nous avons suivi l'ordre chronologique pour les premières productions de notre artiste, et pour les suites de ses albums, fantaisies, croquis, etc. etc., parus par recueils.

Pour le reste de l'œuvre, nous établissons de grandes familles dans lesquelles nous réunissons les pièces qui ont entre elles de l'analogie, et dans ces familles nous suivons encore à peu près l'ordre chronologique; nous disons à peu près, car nous ne voyons pas qu'il eût été bien utile de se livrer à de laborieuses investigations pour avoir la date précise de chaque pièce.

L'œuvre lithographique sera donc divisée en dix sections :

1re SECTION. { 1° Portraits de Charlet;
2° Portraits divers par Charlet.

IIe Section. Pièces imprimées chez Lasteyrie.

IIIe Section. — — chez Delpech.

IVe Section. — — chez Motte.

Ve Section. Costumes militaires parus par suites, et sortant de diverses imprimeries, depuis 1817 jusqu'en 1846.

VIe Section. Pièces détachées, terminées, avec ou sans texte, sortant de diverses imprimeries; le plus grand nombre de celle de Villain.

VIIe Section. Griffonnements; pièces diverses non terminées.

VIIIe Section.
1° Pièces faites avec le concours d'autres artistes;
2° — tirées de divers recueils ou faites dans un but spécial;
3° Vignettes pour romances ou chansons.

IXe Section. Recueil des albums, fantaisies, croquis, etc. etc., depuis 1822 jusqu'en 1845.

Xe Section. Pièces faites pour l'école Polytechnique, presque toutes à la plume.

Nous n'avons pas voulu décrire nos dessins avec la minutieuse exactitude employée d'habitude pour les œuvres des anciens maitres. La plupart des lithographies de Charlet ayant été tirées à très-grand nombre, il nous suffisait en quelque sorte de les indiquer. Nous nous sommes étendu plus longuement sur les pièces rares, et pour celles-ci seulement, nous avons donné quelques dimensions.

OBSERVATIONS. — ABRÉVIATIONS.

1° La désignation de droite et de gauche des lithographies que nous appelons indistinctement, pièces, dessins ou estampes, se rapporte à la droite ou à la gauche de celui qui les regarde en face.

2° Nous appelons pièce *encadrée* celle qui est entourée par un ou plusieurs traits ou filets. Quoique le plus ordinairement ces contours soient des parallélogrammes, nous disons pièce encadrée par un trait carré.

3° Toutes les mesures sont prises en millimètres.

4° Quand les pièces sont encadrées, ces mesures sont prises sur les traits carrés.

5° Une estampe dont la largeur est plus grande que la hauteur est dite estampe en *largeur* ou en *travers*. On dit, au contraire, estampe en *hauteur*, quand cette dimension l'emporte sur la *largeur*.

6° Tous les titres imprimés dans notre description en grandes capitales, le sont également sur les pièces originales et appartiennent à Charlet. Nous avons marqué d'un astérisque (*), les titres que nous avons été obligés d'introduire pour aider à la classification de l'œuvre.

7° Tout ce qui dans le texte est imprimé en lettres italiques appartient à Charlet et figure sur les lithographies.

ABRÉVIATIONS.

h.	veut dire :	*hauteur.*
l.	—	*largeur.*
t.	—	*travers.*
a. t. c.	—	*avec trait carré.*
s. t. c.	—	*sans trait carré.*
c.	—	*croquis.*
t. p. p.	—	*très-petite pièce.*
p. p.	—	*petite pièce.*
m. p.	—	*moyenne pièce.*
g. p.	—	*grande pièce.*
t. g. p.	—	*très-grande pièce.*

Avec les noms : c'est-à-dire *le nom de Charlet, de l'éditeur, et le plus souvent celui de l'imprimeur.*

DEUXIÈME PARTIE

ŒUVRE LITHOGRAPHIQUE

Ire SECTION

1° PORTRAITS DE CHARLET

a. CHARLET, par BENJAMIN (*Roubaud*). La figure, vue de trois quarts, est tournée vers la gauche, et ornée de moustaches et d'une royale. (*Galerie de la Presse, etc.*)

b. — sur bois, entouré de six de ses lithographies. (*L'Illustration*, 10 janvier 1846.)

c. dessiné et lithographié par L. DUPRÉ. Vu de trois-quarts, l'air riant.

d. — par DEVERIA (A). Lithographié d'après un croquis en charge dessiné sur l'album de Géricault, par H. Vernet. Vu de profil, tourné à droite; la bouche ouverte laisse voir les dents.

e. — par RAFFET. Extrait d'une feuille de croquis, h. totale 45. Il est représenté au milieu de la campagne, coiffé d'une casquette.

f. — par RAFFET. Extrait d'une autre feuille de croquis. Assis et coiffé d'une casquette, il parle à une petite fille, à laquelle il va donner une poupée qu'il tient cachée derrière son dos.

g. CHARLET, par JULIEN. Portrait lithographié : fait partie de la *Galerie universelle*, publiée par Blaisot; le portrait semble avoir été copié sur la médaille en bronze de David d'Angers. La tête de profil, tournée vers la gauche; la bouche entr'ouverte, l'air riant.

h. — par RAFFET. Pièce tirée d'un album. Charlet est assis dans son atelier, devant sa table de travail. Une troupe de petits enfants a pénétré jusqu'à lui; l'orateur, la casquette à la main, lui dit : « *Vous qui avez fait le portrait de nos pères,... voulez-vous faire celui de leurs enfants, qui sont sages et pas gourmands?...* »

i. — par Hippolyte BELLANGÉ. Frontispice d'un de ses albums. Parmi la foule qui obstrue l'entrée d'un petit théâtre, on distingue à la droite de Bellangé portant des lunettes, Charlet en redingote, le chapeau sur la tête, vu de profil et tourné à droite.

j. — par BELLANGÉ. Réunion de convives chez la mère Saguet. Un ouvrier ivre est tombé près de la table. Charlet s'est levé, et cherche à remettre le pauvre diable sur ses jambes. *J'ai connu le malheur, et j'y sais compatir!*

k. — par BELLANGÉ. Charlet déjeûne avec un vieux peintre. A la vue d'un jeune artiste qui s'approche, il se lève avec empressement, et semble en accepter une invitation, faisant cette judicieuse réflexion : *Déjeûnez avec le classique et dînez avec le romantique, il y a de fort bonnes choses à manger dans les deux écoles* (1).

l. — par BELLANGÉ. Charlet est assis dans son atelier, se chauffant devant son poële. Derrière lui, sa mère, un enfant sur les bras, continue une conversation qui a déjà fait rire son fils. « *Tu as beau rire, Toussaint, je te dis que sans les malheureux événements de* 1815, *il aurait remboursé les assignats;... c'était son intention; il en parlait souvent à ses maréchaux... Au reste, il était assez délicat pour ça* » (2).

(1) Ces deux pièces ont été publiées par *la Silhouette* en 1830.

(2) Il a été tiré de cette pierre quelques épreuves seulement.

m. CHARLET, par VALERIO. Charlet, sa femme et ses deux fils. G. p. en h., imprimée par Bry.

n. — par VALERIO. Le portrait seul de Charlet, copié et réduit sur la pièce précédente. Il a paru dans le journal *l'Artiste*, en 1843.

o — par DANTAN. Lithographie, d'après la charge sculptée.

p. — (*Miroir Drôlatique*, publié par *le Charivari.*) Charlet, assis dans un tonneau, coiffé d'un vieux bonnet de police, dessine un tambour-major et des soldats de bois placés devant lui, sur un escabeau: au-dessous on lit ces vers:

Qui voudra de Charlet expliquer les succès
Peut en deux mots résumer leur histoire;
Simple comme un enfant, et le cœur tout français,
Il peignit l'enfance et la gloire.

q. *Apothéose de* CHARLET. T. g. p. composée et lithographiée par Hipp. BELLANGÉ, en 1846. Le buste de Charlet est placé sur un socle. Autour de ce buste se pressent des militaires; des hommes du peuple et des enfants présentant des couronnes. En t.

r. **CHARLET.** Vingt-quatre pièces à l'eau-forte (vernis mou); chez Blaisot. Son portrait par lui-même.

1. **CHARLET.** D'après le buste en marbre d'ÉTEX; de profil, tourné à droite; la figure, un peu penchée, porte des moustaches et une royale; au bas, à gauche, les initiales *Ch.*

C'est d'après ce portrait, lithographié par Charlet lui-même, que Bellangé a dessiné sur bois le portrait très-ressemblant qui orne ce livre (1).

2° PORTRAITS DIVERS PAR CHARLET

2. RRR. — Jeune garçon, qu'on suppose être le fils de M. Vivant Denon. Il est vu de trois quarts, tourné vers la gauche; la signature *Ch.* se trouve au bas, à gauche du dessin. H. 120.

(1) Charlet s'est représenté plusieurs fois dans son œuvre : nous indiquerons entre autres les n^os^ 474, 682, 948 et 978 de notre Catalogue.

Cette pièce sort de chez Lasteyrie; c'est probablement la première lithographie de Charlet. On n'en connaît qu'une seule épreuve.

3. — L'acteur Odry (rôle de *Beldame*) dans la *Leçon de danse*. Ce dessin, imprimé en 1822 chez Motte, a paru dans le journal *le Miroir*.

Odry, en costume de sergent-tambour, porte sa canne sous le bras droit. Il est en pied, vu presque de face. Au bas, à gauche, la signature du maître.

4. R. — Portrait en buste de M. Canon (père de l'artiste de ce nom); de profil, tourné vers la droite; des cheveux blancs, un peu ondulés, tombent sur le collet de l'habit. Au bas, à gauche, *Charlet*.

5. RR. — Portrait en buste du maître de classe des enfants de Charlet (1842). La figure, vue de profil, est tournée à droite; la bouche est ornée de moustaches. Au bas, à gauche, le nom de *Charlet* écrit à rebours. H. totale, 130.

6. RRR. — Portrait du même, en pied. Assis dans un fauteuil gondole, il est vu de trois quarts, les yeux tournés vers la droite; il porte une redingote et un pantalon avec des sous-pieds. Au bas, à gauche, *Ch.* H. totale, 200.

7. — Portrait en pied du duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe. Il orne la Vie de ce prince, écrite peu de temps après sa mort, par J. Janin.

Le tirage de cette pierre a fourni peu d'épreuves, et comme l'édition s'est écoulée à grand nombre, on a fait graver sur bois une copie assez trompeuse du dessin de Charlet, en y ajoutant son nom.

8. — Portrait en pied du prince Louis-Napoléon, pendant son procès à la Chambre des Pairs, en 1840. Il est représenté assis (le siége n'étant point indiqué), les jambes croisées, le coude gauche appuyé; il tient un chapeau rond dans la main droite. Vêtu d'un habit noir, boutonné jusqu'au haut, le prince porte le crachat de la Légion d'Honneur. Au-dessous du portrait on lit : CROQUIS. H. totale, 90.

9. R. — * **NAPOLÉON AU BIVOUAC.** G. p. en h. ne portant aucuns noms (1822). H. 469; l. 319.

Napoléon, en pied, est debout devant un feu de bivouac établi entre deux grands arbres dépouillés. Les bras croisés, les yeux levés au ciel, il paraît méditer.

10. — * **NAPOLÉON A IÉNA.** G. p. en t. Cette pièce, comme la précédente, ne porte aucuns noms. Imprimée chez Villain en 1826.

Napoléon, monté sur un cheval blanc, consulte une carte sur laquelle on lit : *Prusse.* Dans le fond, à gauche, l'état-major ; à droite, des chasseurs de la Garde.

11. — * **NAPOLÉON EN CAMPAGNE.** Comme les précédentes, cette pièce ne porte aucuns noms. Imprimée en 1822, chez Villain.

Napoléon, portant par-dessus son habit une ample redingote, est debout les bras croisés derrière le dos, se chauffant à un feu de bivouac. P. m. en h.

12. — * **NAPOLÉON UNE CRAVACHE A LA MAIN.** Debout, presque de face, la tête de trois quarts tournée à gauche, sa main droite sur la poitrine ; derrière lui on aperçoit l'avant-main d'un cheval.

Cette petite pièce en h., imprimée chez Villain en 1828, ne porte aucuns noms ; elle semble être la première idée de la pièce cataloguée au N° 451.

13. — * **NAPOLÉON.** Croquis. Il est vu de profil, la main droite dans la veste, la main gauche derrière le dos. Cette petite pièce, terminée jusqu'aux hanches seulement, ne porte aucune indication.

14. — * **NAPOLÉON ASSIS AU PIED D'UN ARBRE.** Vu de face, sa main gauche est cachée dans sa redingote croisée ; sa main droite est posée sur une carte. Au bas le chiffre **1** et les noms de *Charlet* et de *Gihaut.* P. m. en h.

15. — * **NAPOLÉON VU PAR LE DOS.** Debout, le bras gauche croisé sur la poitrine ; le bras droit pendant. La figure, dont on aperçoit à peine le profil, est tournée à gauche.

Cette pièce moyenne en h. ne porte aucuns noms. Elle a été imprimée chez Villain en 1826.

16. — * **NAPOLÉON SUR UN CHEVAL BLANC QUI SE CABRE.** P. p. en h. terminée sans aucune indication. Imprimée chez Villain en 1829.

La tête tournée vers la gauche est de profil. Dans le fond, à droite, des grenadiers à pied chargent leurs armes.

17. — * **NAPOLÉON DEBOUT SUR UN ROCHER.** Les mains derrière le dos, il est vu de profil, tourné à droite ; il porte un habit et des décorations. Au bas, en gros caractères, **1805**. P. m. en h.

18. RRR. — * **BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE.** Grande pièce à la plume et à l'encre, en h., a. t. c.

Bonaparte, à cheval, tient dans ses mains une carte déployée; la figure, presque de profil, est tournée à gauche. Au bas, à droite, le nom de *Charlet*.

18 (*bis*) RRR. — Nous cataloguons ici, avec quelque réserve, un très-petit portrait de Napoléon, portant 70 de hauteur totale. Il est en habit, les mains derrière le dos et appuyé contre un arbre (1).

IIe SECTION

—

PIÈCES IMPRIMÉES CHEZ LASTEYRIE (2)

Des cinquante pièces imprimées chez Lasteyrie, de 1817 à juillet 1818, nous renvoyons à la cinquième section les dix-sept costumes militaires.

Voici la description des autres pièces, en suivant à peu près l'ordre chronologique.

19. RRR. — * **HUSSARD AU GALOP, LE SABRE A LA MAIN.** Il est tourné vers la droite. Le cheval porte un H sur la cuisse. Au bas, à gauche : *Ch.* Haut. du cavalier et du cheval, 160.

Cette pièce est mal à propos comprise dans les pièces sorties de l'imprimerie Lasteyrie; elle a été imprimée chez Engelmann en février 1817.

20. RRR. — * **DEUX HUSSARDS AU GALOP, LE SABRE A LA MAIN.** Haut. du dessin, 172.

Les deux hussards, au premier plan, se dirigent vers la droite; sous leurs pieds, un homme mort.

21. RRR. — * **VOLTIGEURS EN TIRAILLEURS DERRIÈRE UNE PALISSADE.** P. m. en t. ; à gauche, au bas : *Charlet*, 1817.

(1) D'autres portraits de Napoléon sont catalogués dans l'œuvre à leur ordre de bataille. Dans notre collection particulière, nous les avons réunis *en double* dans cette section. On les trouvera sous les nos 218, 219, 220, 232, 245, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 266, 763, 764, 824, 856.

(2) Delpech vendait les lithographies imprimées chez Lasteyrie.

Sur le premier plan, un soldat en grande tenue fait feu. Derrière lui, à gauche, un autre soldat, en capote, apprête son arme. Haut. du soldat qui fait feu, 190.

22. RR. — * **LANCIERS AU BIVOUAC.** L., 395; h., 295. Au bas, à droite, *Charlet.*

Sept lanciers au bivouac fument et causent; l'un d'eux, à droite et assis, raccommode un habit.

23. RRR. — * **CANONNIERS PRÈS D'UNE PIÈCE EN BATTERIE.** L., 370; h., 270. On ne connaît qu'une seule épreuve de cette pièce.

Huit canonniers à cheval, sont à pied et entourent un obusier en batterie. Un petit trompette, également à pied, arrive et, saluant militairement, prend les ordres d'un de ces canonniers, probablement gradé.

24. R. — * **POSTE AVANCÉ.** P. m. en h.; à droite, en bas, les initiales *Ch.*

Dans le fond, des militaires au bivouac. Au premier plan, un voltigeur d'infanterie de ligne, décoré, trois chevrons, se dirige vers la gauche, portant son arme sur l'épaule droite.

25. RRR. — **POSTE AVANCÉ.** P. m. en h. Première idée de la pièce précédente.

Le voltigeur a son fusil au port d'armes. Sa figure, de profil, est tournée à gauche. H. du voltigeur, 210. On ne connaît qu'une seule épreuve de cette pièce. Elle est tirée au *recto* et au *verso.*

26. R. — **DÉROUTE DE COSAQUES.** G. p. en t., entourée d'un t. c. Elle porte les noms de *Charlet* et de *Lasteyrie.*

Sur le premier plan, des Cosaques, au galop, fuient vers la gauche. Ils sont poursuivis par des chasseurs à cheval de la Garde Impériale.

27. — * **COLONNE D'INFANTERIE EN MARCHE.** G. p. en t., encadrée.

La colonne marche vers un champ de bataille qu'on voit à droite; à sa tête, un officier, tenant son épée dans la main, vient d'être blessé; il est soutenu par un soldat.

28. RRR. — * **COLONNE D'INFANTERIE EN MARCHE.** Très-grande et belle pièce en t. L., 450; h., 330. Entourée d'un t. c.; elle porte le nom de *Charlet* au bas à gauche.

Des colonnes d'infanterie marchent de droite à gauche dans un pays de montagnes. Au premier plan, sur la gauche,

un officier salue militairement un officier supérieur à cheval, et prend ses ordres. On ne connaît qu'une seule épreuve de cette pièce (1).

29. R. — *LA CONSIGNE. P. m. en t., avec les noms.
Dans un poste avancé, deux sentinelles, s'étant présenté les armes, se relèvent en présence d'un caporal.

30. R. — *LES INVALIDES A LA PÊCHE. P. m. en t., avec les noms.
Dans le fond, à droite, un invalide, placé sur un bateau, vient de prendre un petit poisson. Au premier plan, un autre invalide se dirige vers son camarade; il tient son mouchoir dans ses mains placées derrière son dos.

31. R. — *CUIRASSIERS CHARGEANT. P. m. en t., avec les noms.
La charge au galop sur l'infanterie russe se fait de gauche à droite. Sur le premier plan, un fantassin, le sac au dos, est étendu mort.

32. R. — LA BIENFAISANCE. P. m. en t., avec les noms.
Trois militaires blessés se sont arrêtés près d'une ferme. Une jeune paysanne, accompagnée d'un petit garçon, leur porte des rafraîchissements.

33. R. — L'HOSPITALITÉ. Pendant de la pièce précédente.
Un soldat blessé, le bras droit en écharpe, donne le bras à un paysan qui le conduit à sa demeure. Un jeune garçon s'est chargé du bagage.

34. RR. — *LA CONVERSATION. P. m. en t., avec les noms.
La scène se passe entre trois chasseurs de la Garde, un hussard et un fantassin. H. du fantassin, 140.

35. R. — LA BIENVENUE. Un jeune soldat de la ligne régale de petits verres un chasseur à cheval et deux grenadiers, tous les trois de la vieille Garde. Il fouille dans sa poche pour payer le cantinier, qui, debout dans sa charrette, lui tend la main.
G. p. en t., encadrée. Le nom de *Charlet*, à droite.

36. RR. — LE DÉCROTTEUR. Jeune garçon, vu de trois quarts, et tourné à droite. Il est appuyé sur une borne, les bras et les jambes croisées. Devant lui, un chien. H., 275; l., 190. Pièce encadrée.

(1) Comment se fait-il que cette belle pierre n'ait produit qu'une seule épreuve? Cela prouve évidemment toute l'incurie de Charlet et la maladresse de ses éditeurs. Maladresse, disons-nous; non en cette circonstance; car M. Parguez a donné en échange de cette pièce une Madone de Muller avant la lettre, et les amateurs savent que cette estampe vaut douze cents francs.

37. RR. — **LES QUATRE MENDIANTS.** Au milieu, le plus grand de ces enfants tient son chapeau de la main droite, et de la gauche a saisi une poignée de ses cheveux. A droite, un autre vu de face nettoie la tête du plus jeune frère, placé devant lui.

Cette pièce fait le pendant de la précédente, a les mêmes dimensions, et porte comme elle les noms de *Charlet* et de *Lasteyrie.*

38. R. — ***LE GRENADIER DE WATERLOO.** T. g. p. en t., encadrée, avec les noms.

Un grenadier de la Garde, debout, appuyé contre un arbre, veut défendre et sa propre vie et celle d'un camarade qui, plus grièvement blessé que lui, est à genoux, l'étreignant de ses deux bras. A gauche, une troupe anglaise conduite par un officier, arrivant la baïonnette en avant, s'arrête, étonnée de tant de courage.

La pierre s'étant cassée après un petit nombre d'épreuves, l'éditeur en demanda une seconde à Charlet.

39. — ***LE GRENADIER DE WATERLOO.** Ce second dessin, de la même dimension que le premier, n'en est point une copie exacte. Nous indiquerons seulement deux différences qui suffiront pour les faire reconnaître. Le nom de *Charlet* n'est plus au milieu, comme dans la première pierre, mais un peu à droite. Dans cette seconde pierre, l'épée de l'officier anglais est dessinée en travers de la tête d'un homme mort à ses pieds. Dans la première pierre, cette épée passe au-dessous (1).

40. RRR. — ***LES DEUX GRENADIERS DE WATERLOO.** Une des plus belles pièces de l'œuvre. G. p. en h. H. du grenadier de droite, 250.

Un grenadier de la Garde, debout, vu de profil, soutient dans ses bras un camarade blessé comme lui, sans armes, sans coiffure; regardant avec désespoir le champ de bataille, le bras droit étendu, et le poing fermé, il s'écrie: *Malheureux! vous ne savez donc pas mourir!*

41. RRR. — ***COMBAT ENTRE DES FRANÇAIS ET DES ANGLAIS.** T. g. p. en t. (447, sur 347.) Le nom de *Charlet* au milieu de l'estampe, au bas.

A droite des Anglais, à gauche des Français, se battent à

(1) Ces deux pièces sont la traduction du mot célèbre attribué au général Cambronne. Nous avons déjà dit dans la vie de Charlet que nous avions des raisons de croire que le mot appartient à l'auteur de ces beaux dessins.

coups de fusil. Dans le fond, à gauche, un grenadier français déchire la cartouche, pendant qu'un soldat lui panse le pied. Cette idée fournira le sujet de la pièce décrite au N° 74. On ne connait qu'une seule épreuve de cette estampe.

42. R. — * **LE DRAPEAU DÉFENDU.** T.-g. p. en t., encadrée, avec les noms.

Des grenadiers français abordent à la baïonnette des Prussiens. Un de ces premiers arrache avec ses deux mains un drapeau que défend l'ennemi. A gauche, un jeune tambour s'est emparé d'un fusil, il perce de sa baïonnette un officier prussien. Très-belle et énergique composition.

43. RR. — **LES FRANÇAIS APRÈS LA VICTOIRE.** T.-g. p. en t., avec les noms (455 sur 360).

Des soldats autrichiens, blessés et prisonniers, reçoivent des secours de grenadiers français. Pendant qu'un de ceux-ci leur coupe du pain, un autre fait circuler sa gourde. Dans le fond, à gauche, un officier français à cheval se découvre au passage des prisonniers et des drapeaux ennemis.

44. RR. — * **LA MORT DU CUIRASSIER.** Un cuirassier, agenouillé près d'une pièce de canon, tient dans ses mains la main droite d'un camarade, blessé à mort et affaissé sur lui-même. Sur la droite, un homme mort est étendu par terre. Belle et touchante composition.

G. p. en h., avec les noms (330 sur 215).

45. RRR. — * **LES DEUX TAMBOURS SE DISPUTANT.** L'un à gauche, assis sur un banc, une cuillère à la main, tient sur ses genoux une gamelle de soupe, dont un camarade veut s'emparer. Au milieu de leur querelle, la soupe se renverse.

P. m. en h. (275 sur 185). On ne connait qu'une seule épreuve de cette pièce.

46. RRR. — * **INVALIDE LA PIPE A LA BOUCHE.** Il s'appuie de sa main gauche sur sa canne, et tient de l'autre son chapeau. Dans le fond, à gauche, l'Hôtel des Invalides.

P. p. en h., sans indications. H. de l'invalide, 200.

47. RRR. — * **LES DEUX INVALIDES MUTILÉS.** Tous les deux ont une jambe de bois, et se regardent en riant. L'un, manchot, entoure son camarade du bras droit qui lui reste.

P. p. en h., sans indications. H. des invalides, 210.

48. RR. — **LE JOUEUR DE MARIONNETTES.** Vu de profil, et soufflant dans son galoubet, il se dirige vers la gauche, portant tous les ustensiles de son spectacle.

P. p. en h., encadrée, avec les noms (205 sur 145).

49. RR. — **LES MARAUDEURS.** Trois hussards sont en maraude. L'un debout, enveloppé d'un manteau, fait le guet. Un second, assis à droite, contre un mur, prête au troisième ses épaules, pour qu'il puisse atteindre des poules.

G. p. en h., encadrée, avec les noms (298 sur 260).

50. R. — **LES INVALIDES EN GOGUETTE.** Deux invalides, pris de vin, se donnent le bras, et paraissent se soutenir à grand'peine. Le chapeau de l'un d'eux est tombé à terre.

G. p. en h., encadrée, avec les noms.

51. RRR. — ***LE GRENADIER MANCHOT.** Il est assis sur un banc de pierre, au milieu d'un paysage traversé par des eaux. Un jeune enfant, assis près de lui, dort appuyé sur sa cuisse. Au-dessus de sa tête, sur un monument funèbre, on lit : *Ils sont morts pour la patrie.* T. g. p. en t., encadrée, avec les noms.

Nous ne connaissons qu'une seule épreuve de cet état. Dans les épreuves postérieures, les mots : *Ils sont morts pour la patrie* ont été effacés ; et dans ce grattage, les joints des pierres, très-apparents dans l'épreuve précédente, ont disparu ; ils ont été rétablis dans des épreuves plus modernes encore. Dans ces deux derniers états cette pièce n'est pas rare.

52. RRR. — ***LA PIÈCE DE CANON ENLEVÉE.** Des Français ont pénétré dans une redoute défendue par des Anglais, et s'emparent d'une pièce de canon. Un officier français bouche la lumière avec la main gauche, pendant que de l'autre il élève en l'air son épée sur laquelle il a placé son chapeau. Le nom de *Charlet* au bas à gauche.

G. p. en t. sans encadrement ; l. de l'estampe, 430. On ne connaît qu'une seule épreuve de cette pièce.

III^e^ SECTION

—

PIÈCES IMPRIMÉES CHEZ DELPECH

Nous renvoyons les suites des costumes militaires, imprimées chez cet éditeur, à la cinquième section. Nous cataloguons par ordre chronologique toutes les autres pièces ; elles ont été imprimées

depuis le mois de juin 1818 jusqu'en novembre 1819, sauf la dernière pièce, LE QUARTIER GÉNÉRAL, qui n'a été publié qu'en février 1823.

53. R. — **M. PIGEON EN GRANDE TENUE.** Portant lunettes, coiffé de ridicules ailes de pigeon, il monte sa garde de soldat-citoyen. Pour puiser plus à son aise dans sa tabatière, il a placé son fusil contre sa guérite, et la baïonnette soutient le bonnet à poil.

P. m. en h. portant seulement le nom de *Charlet*.

54. — ***DEUX PRISONNIERS RUSSES AMENÉS DEVANT UN OFFICIER FRANÇAIS.** Un sergent les conduit; à gauche un bivouac; sur le premier plan, deux officiers assis.

P. m. en t., encadrée; ne porte aucuns noms.

55. — ***PRISONNIERS AUTRICHIENS.** La colonne marche de gauche à droite; à sa tête, un jeune soldat français élève dans ses deux mains et regarde avec joie un drapeau ennemi.

Pièce faisant pendant à la précédente. Au bas, à droite, le nom de *Charlet*.

56. — ***LE VIN DE LA COMÈTE.** Un vieux savetier montre avec joie un pot de vin qu'il vient de prendre au cabaret portant pour enseigne une comète.

P. p. en h., encadrée, avec les seules initiales *Ch.*

57. — ***LE PEINTRE D'ENSEIGNES.** Il paraît plein d'enthousiasme devant une poire qu'il est en train de peindre. Croquis en h. sans aucune indication.

58. — Un vieux perruquier borgne attend le lever d'un vieillard pour lui faire la barbe. Celui-ci sort de son lit sur lequel il reste encore assis entre un chien et un chat : *Que dit-on?* demande-t-il avec empressement.

P. m. en h., encadrée. Au bas, à gauche, la lettre *C*.

59. RR. — Deux vieillards sont assis sur un banc; celui de gauche parle à l'oreille de l'autre, sa main devant sa bouche, par un excès de prudence : *On dit.....* à ces premiers mots, la figure du vieillard, qui reçoit la confidence, se décompose.

P. m. en h., encadrée. Au bas, à droite, la signature *C*.

Cette pierre s'étant cassée après le tirage d'un petit nombre d'épreuves, a été refaite comme il suit :

60. — **ON DIT.** Copiée sur la précédente avec ces changements : elle est en sens inverse, et les bas sont chinés. A droite, le nom de *Delpech*.

61. — Nos deux vieillards sont assis sur un banc dans un jardin : *On ne dit rien*, dit celui de gauche; et il s'assoupit, les deux mains appuyées sur sa canne.

P. m. en h., avec le nom de *Delpech* et l'initiale *C*.

62. — Un vieux colonel, vêtu d'une manière grotesque, vient probablement de lire, dans la *Quotidienne* qu'il tient à la main, le départ des troupes étrangères : *Ils s'en vont !* dit-il d'un air profondément affligé. P. m. en h.

Charlet, après s'être amusé dans les pièces précédentes de ces vieillards tant ridiculisés sous le nom de voltigeurs, introduit deux libéraux, comme on disait alors.

63. — L'un deux a dans ses poches deux volumes sur lesquels on lit : *Voltaire*, *Rousseau*. Arrêté par un ami, ils se disent : *Il faut en rire*, voyant à leur droite des enfants conduits par un frère, et à leur gauche, de grotesques voltigeurs en uniforme; parmi ces derniers, au dernier plan, on distingue Wellington.

P. m. en h., encadrée, avec le nom de *Delpech* et l'initiale *C*.

64. RRR. — ***JE BOUDE AVEC LES BLANCS.** Tels étaient les mots que devait porter cette pièce. Elle contient dix personnages, et porte en h. 270, et en l. 240; sans aucune indication.

Un officier de hussards, décoré, fait une partie de dominos avec un voltigeur, portant la décoration du lys d'une manière ridicule. Ce dernier a l'air mécontent, et ce mécontentement est partagé par les autres voltigeurs grotesques qui l'entourent. Voici pourquoi : Ayant montré les quatre dominos qu'il tient à la main, et qui sont tous des blancs, l'officier découvrant son jeu a dit : *Je boude avec les blancs.*

65. — **GASPARD L'AVISÉ PARTANT POUR L'ARMÉE.** Un jeune paysan se met en route; vêtu d'une blouse et portant sur le dos son sac auquel pend une paire de souliers, il tient son bâton au port d'armes de la main gauche.

P. m. en h., avec les noms.

66. R. — **INFANTERIE LÉGÈRE MONTANT A L'ASSAUT.** T. g. p. en t., avec le nom de *Delpech* et l'initiale *C*.

A gauche, une colonne d'infanterie légère, après avoir franchi des palissades, donne l'assaut et arrive aux parapets des remparts. A droite, au premier plan, un chirurgien panse la jambe d'un sergent qui regarde les camarades et regrette de ne pouvoir les suivre.

67. RR. — **SIÉGE ET PRISE DE BERG-OP-ZOOM, A LA PETITE-PROVENCE.** Réunion de vieillards aux Tuileries, au lieu appelé la Petite-Provence. Un invalide, au milieu d'eux, après avoir tracé sur le sable avec sa canne des figures de fortification, leur raconte le siége.

T.-g. p. en t., avec les noms (450 sur 290).

68. RR. — **COURAGE, RÉSIGNATION.** Un grenadier d'infanterie et un lancier polonais, licenciés de la vieille Garde, sont assis sur un tertre dans la campagne. Tous les deux blessés, ils semblent exprimer: le lancier, la résignation; le grenadier, la colère plutôt que le courage.

G. p. en h. (350 sur 280), encadrée, avec le nom de l'éditeur et l'initiale *C*.

69 RR. — * **LE CAPORAL BLESSÉ, ET SON CHIEN LUI LÉCHANT SA BLESSURE.** Il est assis au milieu de l'estampe. Dans le fond, à droite, on voit une colonne de blessés.

G. p. en t. encadrée (370 sur 390), avec le nom du maître.

70 — * **MENDIANTS.** Un vieux mendiant est assis sur un banc dans la campagne; à sa gauche, deux enfants; l'un appuyé contre lui; l'autre, à terre, se traînant sur ses genoux et ses mains.

P. p. en t., encadrée, avec les noms.

71. — * **GRENADIER ASSIS, AVEC UN ENFANT.** Le grenadier est appuyé contre un arbre, l'enfant dort sur ses genoux.

P. p. en t., encadrée, avec les noms.

Nota. Les deux pièces décrites ci-dessus ont été imprimées sur la même feuille.

72. — * **BRACONNIER.** Il tient un lièvre dans la main droite, et va se cacher dans le fourré du bois pour éviter les gardes qu'il aperçoit.

P. p. en t., encadrée, avec le nom de *Charlet*.

73. — * **LES GUEUX.** Quatre mendiants, dont le dernier très-grotesque, sont en marche dans un bois, se dirigeant à droite.

P. p. en t., encadrée, avec le nom de *Charlet*.

Nota. Les deux pièces décrites ci-dessus ont été imprimées sur la même feuille.

74. RR. — **LE SOLDAT FRANÇAIS.** Un grenadier déchire la cartouche et va continuer le feu, pendant qu'un soldat lui panse le pied. Ce pied repose sur le corps mort d'un soldat anglais.

L'éditeur Delpech, qui connaissait son Horace, a écrit sous cette belle pièce :

.. Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

T. g. p. en h., encadrée, avec les noms (460 sur 340).

75. RRR. — * **PETIT PAYSAN EN GOGUETTE, UNE HOTTE SUR LE DOS.** Vu de profil, il se dirige vers la droite; coiffé d'un bonnet, il porte des sabots dont on voit sortir la paille. H. totale, 80.

Ce petit croquis, sans aucune indication, et dont on a tiré seulement trois épreuves, était dessiné sur la marge de la pièce précédente.

76. R. — * **CUIRASSIER FRANÇAIS PORTANT UN DRAPEAU.** Il est à pied, foulant le corps d'un ennemi. Le sabre à la main, il tient dans la main gauche le drapeau qu'il est prêt à défendre.

G. p. en h., encadrée, avec les noms.

77. RR. — **LE MENUET.** Au milieu de militaires de toutes armes attablés, un vieux sapeur en redingote, qu'il tient des deux mains en guise de jupon, danse un menuet avec un soldat d'infanterie, ce qui excite une hilarité générale.

P. m. en t., encadrée, avec le seul nom de *Delpech* (265 sur 190).

78. RR. — * **LA GAMELLE COMPROMISE.** Un jeune soldat, portant deux pains sous le bras et sur la tête une gamelle, est poursuivi par deux chiens. L'un d'eux a déjà saisi un mollet, et la peur ou la douleur amènent un mouvement qui fait renverser une portion de la soupe.

P. m. en h., encadrée, avec les noms (250 sur 175).

79. RR. — * **LA CUISINE AU BIVOUAC.** Deux jeunes soldats y président; l'un d'eux, assis à droite, ratisse des légumes; l'autre apporte un sceau d'eau.

P. m. en t., avec les noms (255 sur 185).

80. RR. — **DÉLASSEMENT DES CONSIGNÉS.** Ce délassement est l'exercice que fait faire à deux jeunes soldats un vieux grenadier.

G. p. en h., encadrée, avec les noms (370 sur 235).

81. RRR. — * **VIEILLARD MONTRANT LE PORTRAIT DE CAMBRONNE A DES ENFANTS.** Le ruban qu'on aperçoit à sa boutonnière annonce un soldat; son action prouve qu'il a conservé de vieux souvenirs. Il est entouré de six enfants.

G. p. en t., encadrée, avec le seul nom de *Delpech* (300 sur 260).

82. RRR. — Un grenadier, portant la croix et trois chevrons, s'arrête devant un monument funéraire, et se découvre respec-

tueusement en lisant cette inscription : *Au maréchal Brune.*

G. p. en h., encadrée, avec le seul nom de *Charlet* (385 sur 245).

83. RR. — **L'INSTRUCTION MILITAIRE.** Quatre vieux soldats de la Garde, assis sur un tertre dans un bois, s'amusent avec un chien; debout sur ses pattes de derrière, il tient gravement une gaule et est prêt à faire l'exercice.

P. m. en t., encadrée, avec les noms (280 sur 240).

84. RR. — **LE SOLDAT MUSICIEN.** Fait le pendant de la pièce précédente. Un vieux grenadier, assis dans un bois sur un tronc d'arbre, racle du violon ; il est entouré de trois autres vieux soldats. L'un deux, assis près de lui, saisit le bras qui tient l'archet, et de l'autre main fait un geste qui indique que cette musique n'est pas de son goût.

85. R. — **LE MARCHAND DE DESSINS LITHOGRAPHIQUES.** Un sapeur, le bras gauche appuyé sur un conscrit, lui explique les dessins étalés à la boutique du marchand qu'on voit à droite dormant sur sa chaise.

P. m. en t., encadrée, avec les noms.

86. RR. — **LES MARAUDEURS.** Ce sont deux soldats d'infanterie. Celui de gauche fait le guet; l'autre a aperçu sur un toit voisin une belle et grasse poularde ; sa figure et son geste annoncent le désir de la plumer.

G. p. en h., encadrée (315 sur 245) ; elle ne porte que le nom de *Delpech.*

87. R. — **L'AUMONE.** Un grenadier décoré s'est arrêté devant un vieux mendiant assis sur un banc entre deux enfants. Le brûle-gueule à la main, d'un air maussade, en vrai bourru bienfaisant, il fouille de la main gauche dans son gousset pour y chercher une pièce de monnaie.

G. p. en t., encadrée, avec les noms.

Les premières épreuves de cette pièce, une des plus belles de l'œuvre, sont imprimées avant le mot *l'Aumône*, ajouté depuis.

C'est en voyant cette pièce chez Delpech que Gros disait tout ému : « Je voudrais avoir fait cela. »

88. RR. — * **JEUNE SOLDAT SE DÉCOUVRANT DEVANT UN INVALIDE.** Il tient respectueusement son bonnet de police à la main, pensant bien que la croix de l'invalide a dû payer le bras et la jambe qui lui manquent.

P. m. en h., encadrée, avec les noms.

89. RRR. — Un jeune soldat en veste, bonnet de police, a pénétré résolûment dans un retranchement défendu par des Anglais. Il vient de percer de sa baïonnette un officier; mais, saisi au même instant à l'oreille par un soldat ennemi, il s'écrie : *A moi! les anciens.* On voit accourir de la gauche des grenadiers de la Garde, la baïonnette en avant.

T.-g. p. en t., encadrée, avec les noms (430 sur 320).

90. RR. — **APPEL DU CONTINGENT COMMUNAL.** Il est fait par un sous-officier d'infanterie. Huit paysans répondent à cet appel, auquel préside un jeune officier, vu par derrière, à gauche de l'estampe.

T.-g. p. en t., sans encadrement. Largeur du dessin, 400. Le nom seul de *Delpech*.

91. — **LE QUARTIER GÉNÉRAL.** P. m. en t., encadrée, avec les noms. Une troupe d'enfants joue au soldat dans un jardin. Sur la gauche, un d'eux, portant une giberne et une sabretache, reçoit, la main portée au front avec respect, les ordres d'un autre enfant qui paraît être le général.

IV^e^ SECTION

—

PIÈCES IMPRIMÉES CHEZ MOTTE

Nous renvoyons à la cinquième section la suite des costumes militaires, intitulée : *La vieille Armée française.* Nous cataloguons ci-après les autres pièces, en suivant l'ordre chronologique, comme nous l'avons déjà fait. Les lithographies dont Motte a été l'éditeur ont paru de juillet 1820 à septembre 1822.

92. R. — **LES PÉNIBLES ADIEUX.** A la porte d'un cabaret, un lancier, un grenadier d'infanterie et un invalide, après avoir copieusement bu, sont dans les bras les uns des autres, et se font leurs adieux avec la plus vive effusion. Ils seraient bientôt probablement par terre, si l'invalide n'avait pas de son bras droit entouré un arbre; cet appui lui permet de soutenir ses deux compagnons, et lui-même. Charmant dessin.

P. m. en h., encadrée, avec les noms.

93. RRR. — **SAINT GEORGES POURSUIVANT LA FEMME INNOCENTE; ELLE S'APPUIE SUR JOHN BULL, QUI SE RIT DE TOUS DEUX.**

Le roi Georges IV, armé de toutes pièces et monté sur un léopard, donne un coup de lance dans le bas de la robe de sa femme, sous laquelle se cache Bergami. Caroline semble implorer la protection du peuple anglais, représenté par un homme sur lequel elle s'appuie; celui-ci, vu de face, se rit de tous deux par un geste trivial.

Cette pièce a trait au procès de la reine Caroline, qui eut tant de retentissement.

Elle ne porte aucuns noms et est encadrée. H., 220; l., 270.

94. R. — **J'ATTENDS DE L'ACTIVITÉ**, dit un vieillard à moitié endormi dans un large fauteuil, ayant devant lui un livre de blason ouvert; et pour l'y préparer, on voit dans le fond un vieux domestique arranger un lavement.

P. m. en t., encadrée, avec les noms.

95. RR. — **TOI!... OUI, MOI!...** se disent deux jeunes soldats, en se menaçant du geste et de la voix, et se disposant à en venir aux mains. Sur la droite, à une fenêtre, un soldat les regarde.

P. m. en h., encadrée, avec les noms.

96. RR. — **ENTRÉE, OU MILORD GORJU.** Un gros Anglais, le chapeau sur la tête, entre dans une maison de jeu, portant sur ses deux bras plusieurs sacs d'argent, et sur sa poitrine un portefeuille qui paraît bien garni. Dans le fond, à gauche, on aperçoit des joueurs attablés.

97. RR. — **SORTIE, OU MILORD LA GOBE.** Il sort de la salle de jeu dans le plus violent désespoir; sans habit, et les cheveux hérissés, qu'il arrache de la main gauche.

Ces deux petites pièces, en hauteur et encadrées, ne portent que le nom de l'éditeur. Elles sont fort rares en noir, les épreuves mises dans le commerce ayant été coloriées.

98 RR. — Un ancien militaire, travaillant à la terre, a été accosté par trois jeunes soldats de la Garde Royale. Pendant leur conversation, il découvre sa poitrine, et leur montrant la croix qu'il porte sur son cœur: « *Je l'ai gagnée à Friedland!* » leur dit-il, et ceux-ci se découvrent avec respect devant le vieux soldat.

G. p. en h., encadrée, avec les noms (393 sur 272).

99. RRR. — **LES CONSIGNÉS PRENANT LES ARMES POUR LA CORVÉE DU QUARTIER.** Bon nombre de jeunes soldats armés de pelles et de balais; à leur droite, un vieux caporal en fait l'appel. Sur son observation, un jeune camarade lui répond, tenant à la main son bonnet, et faisant un geste de la main droite. Très-jolie pièce, tirée seulement à quelques épreuves d'essai, avec le nom de *Charlet* (393 sur 272).

100. RRR. — ***L'OUVRIER ENDORMI.** Cette belle pièce en h. n'a été tirée qu'à trois épreuves d'essai. Elle porte le nom de *Charlet*, (367 sur 273).

Pendant le sommeil d'un ouvrier endormi sur un banc de pierre, un vieux camarade, entouré par d'autres ouvriers, lui ouvre son habit, et aperçoit la croix de la Légion d'honneur.

101. R. — **DOUCEMENT, LA MÈRE MICHEL.** Une très-vieille femme a été au bois et revient chargée; fort heureusement elle a rencontré un jeune tambour qui prend sous un bras son fagot, et la soutient de l'autre.

G. p. en h., sans encadrement, avec le nom seul de *Charlet*. Ce sont les premières épreuves; les épreuves postérieures sont encadrées et portent, avec le nom de Charlet, celui de *Motte*.

102. — **L'INTRÉPIDE LEFEBVRE.** Ce titre est suivi de quatre lignes d'écriture pour cette grande pièce en travers et encadrée, faite pour les *Fastes de la Nation française*, ouvrage édité par le nommé Decrouan.

Un soldat du troisième bataillon de sapeurs s'élance sur la seule poutre qui reste d'un pont détruit par l'ennemi, et se précipite, le sabre à la main, sur une batterie de canon.

103. — Le sergent *Bonisselle* a pénétré au milieu d'un groupe d'ennemis, près d'un officier blessé : *C'est mon père! c'est mon père!* s'écrie-t-il en lui faisant un rempart de son corps.

Cette g. p. en t. fait le pendant de la précédente, et a été faite pour le même ouvrage.

104. R. — Un maçon, coiffé d'un mouchoir, la truelle à la main, voit dans le fond, à gauche, un personnage à tournure importante entrer dans un palais, suivi d'un valet portant un portefeuille sous le bras; il se retourne en riant, et dit : « *Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier!* »

P. p. en h., sans encadrement; le nom seul de *Charlet*, à gauche, au bas.

105. R. — **RÉJOUISSANCES PUBLIQUES.** Distribution de vin aux Champs-Élysées, un jour de fête. Une masse d'hommes du peuple, échafaudés les uns sur les autres, cherche à se faire jour jusqu'à une tribune où se tient le distributeur, assisté d'un gendarme.

P. m. en h. Ne porte que le nom de *Motte*.

106. RRR. — **SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.** Première idée, non terminée, d'une pièce en travers, dont il n'existe que deux ou trois épreuves. H. du Napoléon, 118.

Napoléon est seul, sur la droite, à quelque distance d'un groupe de militaires, officiers et soldats. Son sabre, dans le fourreau, est tenu de la main gauche; sur la giberne d'un soldat, qu'on voit presque par le dos, à la gauche de l'estampe, on lit le N° 75.

107. R. — **SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.** Le général Bonaparte est au milieu de l'estampe, la tête de profil, regardant à gauche. A gauche aussi, et près de lui, trois généraux, dont les chapeaux sont ornés de plumes et de panaches. A droite, deux grenadiers, à la tête d'une colonne, étendent le bras gauche vers le général en chef, comme pour prêter serment.

G. p. en t., encadrée avec les noms; faite pour l'ouvrage d'Arnault (Ant.-Vinc.), intitulé: *Vie politique et militaire de Napoléon.*

108. RRR. — * **SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.** La pierre a été refaite; les trois généraux, deux surtout, ont été rapprochés du général en chef. Celui-ci a maintenant la main droite cachée dans son habit. Les deux grenadiers de la droite ont disparu, et ont été remplacés par un caporal-tambour suivi de deux tambours. Un colonel qui, dans l'estampe précédente, étendait la main gauche vers le général, a dans celle-ci son épée élevée en l'air, et semble animer de la voix la colonne qu'il conduit.

Cette pièce, dont il n'existe qu'un bien petit nombre d'épreuves, ne porte aucun nom, et n'est pas encadrée.

109. — **SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.** C'est la même pierre que la précédente, sauf quelques changements faits sur un ordre stupide, et exécutés par un artiste plus stupide encore. La figure du général Bonaparte a été sottement retouchée. Cette belle tête de colonel, si bien coiffée, a fait place à une tête ignoble, coiffée d'une manière grotesque.

C'est en cet état, avec le nom de Motte, mais sans celui de

Charlet (il était profané) que la masse des épreuves a été tirée pour l'ouvrage précité (1).

Ve SECTION

COSTUMES MILITAIRES PARUS PAR SUITES

ET SORTIS DE DIVERSES IMPRIMERIES DEPUIS 1817 JUSQU'EN 1846

Dix-sept pièces imprimées chez Lasteyrie en 1817 *et* 1818.

Ces pièces ne sont point encadrées. Les figures ont de 251 à 292 de hauteur. Toutes ces estampes portent les noms de Charlet et de Lasteyrie. Ce dernier nom ne se trouve pas cependant sur les pièces indiquées aux nos 111 et 124 de ce Catalogue.

Belle et rare collection.

110. R. — * **RECRUE A L'EXERCICE.** Coiffé d'un bonnet de police, le genou droit enveloppé d'un mouchoir, il a l'arme au pied.

111. R. — * **SERGENT D'INFANTERIE.** En grande tenue, le sac au dos, il a l'arme au bras. Dans le fond, une colonne d'infanterie marche vers la gauche.

112. R. — * **OFFICIER DE VOLTIGEURS.** Il porte dans sa main droite une carabine; de la gauche, il indique l'ennemi qu'il poursuit avec sa troupe.

113. R. — **CARABINIER-INSTRUCTEUR. INFANTERIE LÉGÈRE.** Il est de profil, tourné vers la gauche; il enveloppe de sa main droite le bout de son fusil dont la crosse repose à terre.

114. R. — * **SERGENT DE CARABINIERS, GUIDE GÉNÉRAL.** En grande tenue, coiffé d'un bonnet à poil, il porte en sous-officier son fusil dans le canon duquel est placé un fanion avec le N° 9.

(1) Nous avons raconté dans la vie de Charlet l'histoire assez curieuse des transformations de cette estampe. Nous n'avons pas cru devoir décrire minutieusement les sept épreuves, dans des états différents, que nous possédons, ne voulant pas allonger notre description déjà si longue.

115. R. — * **SAPEUR D'INFANTERIE.** En grande tenue, tourné vers la droite, il tient sa hache sur l'épaule.

116. R. — * **GRENADIER DE LA GARDE IMPÉRIALE.** En tenue de route, capote; il tient à la bouche un brûle-gueule de la main gauche.

117. R. — * **GRENADIER DE LA GARDE ROYALE.** En grande tenue; son fusil, armé de sa baïonnette, est appuyé sur son épaule droite, la crosse à terre.

118. RR. — * **DEUX GRENADIERS DE LA GARDE ROYALE.** Celui de gauche, en grande tenue, est coiffé d'un bonnet à poil; celui de droite, en capote, porte un chapeau avec un pompon. Dans le fond, à droite, on voit un drapeau fleurdelisé au milieu d'une colonne qui marche vers la droite.

119. R. — * **CHASSEUR A CHEVAL DE LA GARDE IMPÉRIALE** (à pied). En grande tenue, son sabre sous le bras gauche. Dans le fond, des chasseurs se portent au galop vers la droite.

120. R. — * **DRAGON DE LA GARDE IMPÉRIALE.** Il tient son sabre dans la main gauche, et sa main droite est appuyée sur le haut du canon de son fusil, dont la crosse repose à terre.

121. R. — * **CUIRASSIER** (à pied). En grande tenue et recouvert de son manteau, il est appuyé contre une barrière, les bras croisés.

122. RR. — * **DEUX CUIRASSIERS** (à pied). Celui de gauche, en grande tenue et sans manteau, donne le bras à un camarade en bonnet de police.

123. R. — * **DEUX LANCIERS POLONAIS DE LA GARDE IMPÉRIALE** (à pied). Tous deux en grande tenue sont assis sur un banc de pierre; celui de gauche a la figure appuyée sur ses deux mains, croisées sur le pommeau de son sabre; celui de droite fume dans une pipe recourbée.

124. R. — * **CANONNIER A CHEVAL DE LA GARDE ROYALE** (à pied). En grande tenue, il tient dans sa main droite une lance allumée et va mettre le feu aux pièces de canon qu'on aperçoit dans le fond.

125. RR. — * **LANCIER POLONAIS DE LA GARDE IMPÉRIALE.** En grande tenue, sans plumet; son cheval est au repos. Dans le fond, on devine mieux qu'on ne distingue une colonne de lanciers.

126. RRR. — * **DRAGON, COMPAGNIE D'ÉLITE.** A cheval, coiffé d'un bonnet à poil, il tient son sabre à la main et va se joindre à une charge indiquée dans le fond.

Vingt-huit pièces à la plume imprimées chez Delpech à la fin de 1817 *et au commencement de* 1818.

Toutes ces pièces, entourées d'un trait carré, portent un numéro (de 1 à 28), en haut, à droite, et un titre au milieu du bas, en dehors de l'encadrement, sauf le N° 1 dont le titre est au milieu de l'estampe. L'encadrement porte de 190 à 196 en h., et de 135 à 140 en l.

Cette suite est peu commune en noir, ayant été faite pour être coloriée; aucune des pièces qui la composent ne porte le nom de Charlet ou de Delpech.

Les quatre derniers numéros sont de la plus grande rareté.

127. — N° 1. * **FRONTISPICE.** Un chasseur en grande tenue, bonnet à poil, a la main droite appuyée sur l'épaule d'un jeune tambour, et de la gauche lui indique cette inscription écrite sur un mur : *Costumes militaires français.*

128. RR. — N° 2. **TAMBOUR-MAITRE, INFANTERIE LÉGÈRE.** Coiffé d'un colback, le sac au dos, la canne sous le bras droit.

129. — N° 3. **SAPEUR, INFANTERIE LÉGÈRE.** Le fusil en bandoulière, la hache au pied, il est tourné vers la gauche.

130. R. — N° 4. **CAPITAINE DE CARABINIERS, INFANTERIE LÉGÈRE.** Recouvert d'un manteau, la main gauche appuyée sur son sabre.

131. — N° 5. **CORNET DE VOLTIGEURS, INFANTERIE LÉGÈRE.** En grande tenue, il tient son cornet de la main droite.

132. — N° 6. **GRENADIER, INFANTERIE DE LIGNE.** En capote, tenue de route, son fusil sous le bras gauche.

133. — N° 7. **TAMBOUR, INFANTERIE LÉGÈRE.** En habit, la caisse sur le dos, il marche vers la gauche.

134. — N° 8. **ADJUDANT SOUS-OFFICIER, INFANTERIE LÉGÈRE.** Vu presque de face, il a la main gauche appuyée sur sa canne; sur la plaque de son schako, le numéro 17.

135. — N° 9. **CARABINIER, INFANTERIE LÉGÈRE.** En grande tenue, le sac au dos; dans la main droite son fusil, dont la crosse repose à terre.

136. — N° 10. **GRENADIER, GARDE ROYALE.** En grande tenue, il appuie ses deux mains sur le bout du canon de son fusil.

137. — N° 11. **VOLTIGEUR, INFANTERIE LÉGÈRE.** En grande tenue, il tient appuyé sur son épaule droite son fusil, dont la crosse repose à terre.

138. — N° 12. **RECRUE.** Il est vu presque de face, sans armes, avec capote et giberne; les deux bras pendants.

139. — N° 13. **FUSILIER, INFANTERIE DE LIGNE.** Vu presque de face, les mains cachées dans les manches de sa capote; il semble peu réchauffé et bat la semelle.

140. — N° 14. **VOLTIGEUR, INFANTERIE DE LIGNE.** En grande tenue, le fusil sous le bras; il tient de la main droite une pipe à la bouche.

141. — N° 15. **OFFICIER, INFANTERIE DE LIGNE.** En grande tenue, son épée à la main, de profil, tourné à droite.

142. — N° 16. **CHASSEUR, GARDE ROYALE.** En grande tenue, l'arme au pied, appuyée sur l'épaule droite.

143. — N° 17. **VOLTIGEUR.** En tenue de route, il porte son fusil sur l'épaule droite, la crosse en l'air, et marche vers la droite.

144. — N° 18. **VIVANDIÈRE.** Elle porte, en guise de manteau, une capote de soldat par-dessus ses vêtements de femme.

145. — N° 19. **GRENADIER.** La tenue de route, armé seulement de son sabre, un bâton à la main, un brûle-gueule à la bouche.

146. — N° 20. **FUSILIER, GARDE ROYALE.** En grande tenue; il a les deux mains appuyées sur son fusil, dont la crosse repose à terre.

147. — N° 21. **TAMBOUR DE VOLTIGEURS, INFANTERIE DE LIGNE.** En grande tenue, vu de face, il est prêt à battre de sa caisse, sur laquelle la baguette gauche est déjà placée.

148. — N° 22. **SERGENT DE CARABINIERS, INFANTERIE LÉGÈRE.** Il fait fonction de guide général, et tient son fusil perpendiculairement, la crosse en l'air.

149. — N° 23. **TAMBOUR-MAJOR, INFANTERIE DE LIGNE.** Il a les bras croisés, sa canne sous le bras gauche.

150. — N° 24. **COLONEL, INFANTERIE DE LIGNE.** En grande tenue, recouvert d'une capote; il est tourné vers la gauche, tenant son épée nue dans la main droite.

151. RRR. — N° 25. **HUSSARD.** A pied, il porte son mousqueton, l'arme au bras.

152. RRR. — N° 26. **CHASSEUR A PIED.** En tenue de route, chapeau, l'arme au bras.

153. RRR. — N° 27. **MARÉCHAL DES LOGIS DE HUSSARDS.** En grande tenue ; il fume une longue pipe recourbée.

154. RRR. — N° 28. **FUSILIER, LÉGIONS DÉPARTEMENTALES.** En grande tenue, au port d'armes.

Suite de deux pièces. (Delpech, 1819.)

155. R. — **DRAGON D'ÉLITE, ARMÉE D'ESPAGNE.** Il est debout, à pied, appuyé contre un mur. En grande tenue, bonnet à poil; il porte la croix et trois chevrons.
P. m. en h., encadrée, avec les noms.

156. R. — ***GRENADIER A PIED DE LA VIEILLE GARDE.** En grande tenue, décoré. La main gauche est placée sur le haut du canon de son fusil, dont la crosse repose à terre.
P. m. en h., sans encadrement. Elle porte le nom seul de *Charlet*.

Suite de trente pièces représentant des costumes de la Garde Impériale. (Elles ont été imprimées chez Delpech, de juillet 1819 à mars 1820.)

Ces pièces sont encadrées par un trait carré. H., de 265 à 270; l., de 176 à 180. Elles portent toutes les noms de *Charlet* et de *Delpech*.

Les premières épreuves se reconnaissent ainsi qu'il suit: Au N° 12, on lit: *Quai Voltaire*, N° 23; aux N°s 13, 14, 15, 16, 17 et 18: *Rue de Grenelle*, N° 45. Ces indications ont disparu après un tirage d'un petit nombre d'épreuves.

Les trente pièces sont numérotées de 1 à 30, au haut, à droite, en dehors de l'encadrement. Un grand nombre des épreuves du N° 30 portent par erreur le N° 29.

157. — N° 1. **GRENADIER A PIED EN PETITE TENUE (EX-GARDE).** Il est coiffé d'un chapeau et tourné à gauche. Appuyé contre un arbre, il fume dans un brûle-gueule, les bras croisés.

158. — N° 2. **GRENADIER A PIED, TENUE DE GUERRE (EX-GARDE).** Dans sa main droite son fusil, dont la crosse repose à terre.

159. — N° 3. **GRENADIERR A PIED, OFFICIER PORTE-DRAPEAU, GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il tient son drapeau de la main droite, et la poignée de son sabre de la main gauche.

160. — N° 4. **MAMELUCK (EX-GARDE).** En grande tenue, de face ; dans la main gauche la poignée de son sabre.

161. — N° 5. **CHASSEUR A PIED EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il a l'arme au pied ; dans le fond, à gauche, des cavaliers au galop.

162. — N° 6. **SOLDAT DU TRAIN. ARTILLERIE LÉGÈRE (EX-GARDE).** En grande tenue, son fouet dans la main droite, la main gauche appuyée à la poignée de son sabre.

163. — N° 7. **GRENADIER A CHEVAL EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** De profil, tourné à gauche ; il a les deux bras croisés sur la poitrine.

164. — N° 8. **CHASSEUR A CHEVAL (EX-GARDE).** En grande tenue ; il s'appuie de la main gauche sur son sabre.

165. — N° 9. **TAMBOUR-MAJOR DES GRENADIERS A PIED, GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il tient sa canne dans la main droite, et a le poing gauche appuyé sur la hanche.

166. — N° 10. **SERGENT DE GRENADIERS EN PETITE TENUE (EX-GARDE).** Il s'appuie sur une canne, et tient de la main gauche un enfant.

167. — N° 11. **LANCIER EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il tient un gant dans la main droite.

168. — N° 12. **DRAGON EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Son sabre sous le bras gauche.

169. — N° 13. **SAPEUR-MINEUR EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Ses deux mains croisées s'appuient sur le haut du canon de son fusil.

170. — N° 14. **MARIN (EX-GARDE).** En grande tenue, son fusil appuyé à l'épaule droite.

171. — N° 15. **ARTILLERIE LÉGÈRE. CANONNIER EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Vu par derrière ; dans la main droite son mousqueton, la crosse en l'air.

172. — N° 16. **TROMPETTE DES DRAGONS EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il sonne de la trompette.

173. — N° 17. **GRENADIER A PIED EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** De profil, tourné à gauche ; il tient respectueusement la main droite à son bonnet à poil. Une tente, un chapeau, placés devant lui doivent faire supposer la présence de l'Empereur.

174. — N° 18. **SAPEUR DES GRENADIERS A PIED EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il porte sa hache sur l'épaule gauche. Derrière lui, on voit un arc de triomphe.

175. — N° 19. **CAPITAINE DE GRENADIERS A PIED (EX-GARDE).** En tenue de campagne; il est au milieu d'une action, son fusil dans la main gauche, les cartouches dans un mouchoir noué autour du corps (1).

176. N° 20. **OFFICIER DE LANCIERS EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il est debout, appuyé contre un arbre, les jambes croisées, la main gauche sur la poignée de son sabre.

177. — N° 21. **GENDARME D'ÉLITE EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il a le bras gauche pendant, et le bras droit plié au corps.

178. — N° 22. **FUSILIER-GRENADIER EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Vu de profil, et tourné à gauche; son schako dans les mains.

179. — N° 23. **FUSILIER-CHASSEUR EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il appuie ses mains croisées sur le haut du canon de son fusil.

180. — N° 24. **CHASSEUR A CHEVAL EN PETITE TENUE (EX-GARDE).** Il a à la bouche une pipe recourbée, qu'il tient de la main droite.

181. — N° 25. **LANCIER DU DEUXIÈME RÉGIMENT EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il tient dans sa main droite sa lance appuyée à terre et à l'épaule droite.

182. — N° 26. **LANCIER POLONAIS EN PETITE TENUE (EX-GARDE).** Il est assis sur de la paille, les bras croisés sur la poitrine, et paraissant sommeiller.

183. — N° 27. **CANONNIER A PIED EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il tient son fusil dans la main droite, soutient son sac de la main gauche, et semble courir pour suivre sa pièce.

184. — N° 28. **GRENADIER A CHEVAL, TENUE DE GUERRE (EX-GARDE).** Vu de trois quarts, tourné à droite, ses bras pendant le long du corps.

185. — N° 20. **CHASSEUR A PIED, TENUE DE ROUTE (EX-GARDE).** Coiffé d'un chapeau, portant son fusil sur l'épaule droite, la crosse en l'air; il court vers la gauche pour rejoindre son rang.

(1) On a lieu de croire que Charlet a voulu se peindre dans cette estampe.

186. — N° 30. **OFFICIER DE DRAGONS EN GRANDE TENUE (EX-GARDE).** Il tient de la main gauche son sabre dans le fourreau.

Douze pièces représentant des costumes d'Infanterie (armée de 1809*). Imprimées chez Motte, d'octobre* 1820 *à février* 1821.

A ces douze pièces, mises dans le commerce à petit nombre, et dont quelques-unes sont fort rares (nous avons dit pourquoi dans la vie de Charlet), on trouvera jointes trois autres pièces se rapportant à la même suite, et qui n'ont été tirées chacune qu'à trois épreuves (1).

Toutes ces pièces sont encadrées d'un trait carré, et portent en h. 278 sur 182 à 186 en l. Elles portent le nom et l'adresse de Motte et aussi le nom de Charlet (sauf le N° 7).

187. — RR. 1. Frontispice : **SAPEUR.** En grande tenue, en chapeau, et sans sa hache ; il porte la croix et trois chevrons. Son poing gauche s'appuie sur un socle, sur lequel on lit : *La vieille armée française.* Dans le fond on aperçoit la colonne de la place Vendôme.

188. — RR. 2. **SAPEUR (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** La hache sur l'épaule droite, le poing gauche sur la hanche, il est prêt à défiler.

189. R. — (*sans numéro.*) **GRENADIER (EN CAMPAGNE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Il a l'arme au pied. Dans le fond, à gauche, une troupe d'infanterie est au port d'armes.

190. R. — 4. **GRENADIER (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** De face, son bras droit s'appuie sur le haut du canon de son fusil, dont la baïonnette est coiffée de son bonnet à poil.

191. R. — (*sans numéro.*) **CAPITAINE DE GRENADIERS (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Il tient son sabre nu dans la main droite. Dans le fond, à gauche, un détachement d'infanterie par le flanc, l'arme au bras.

192. R. — (*sans numéro.*) **CAPITAINE DE VOLTIGEURS (TENUE DE GUERRE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Gros, court, revêtu

(1) N°ˢ 196, 198 et 200.

d'un grand collet-manteau ; il est vu de trois quarts, tourné à droite.

193. R. — 7. **VOLTIGEUR (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Sa main droite tient un brûle-gueule ; à ses pieds un chien barbet.

194. R. — 8. **COMPAGNIE DU CENTRE (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Il marche vers la droite, son fusil sous le bras gauche.

195. RR. — 8. (Par double emploi avec le numéro précédent.) **CORNET DE VOLTIGEURS (GRANDE TENUE).** Il sonne de son cornet, qu'il tient de la main droite.

196. RRR. — **CORNET DE VOLTIGEURS.** Première idée de la pièce précédente, encadrée, sans aucuns noms. Comme tout à l'heure, il sonne de son cornet, mais il est tourné en sens opposé, c'est-à-dire à gauche. A la gauche de l'estampe, des palissades ; à droite, dans le fond, un officier les mains derrière le dos.

197. RR. — 9. **TAMBOUR DE VOLTIGEURS (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Il a ses baguettes dans les mains, et est prêt à battre de la caisse.

198. RRR. — * **TAMBOUR DE GRENADIERS.** Vu de trois quarts et tourné vers la droite ; il porte la croix. Son tambour pend à son côté, et dans sa main droite sont ses deux baguettes. Derrière lui, et dans le fond, on voit un peloton de grenadiers marchant en bataille, l'arme au bras.

Cette pièce porte seulement le nom de *Charlet*.

199. RR. — 10. **TAMBOUR-MAITRE (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Il est vu de face, coiffé d'un colback, et tenant sa canne dans les mains, la pomme à hauteur de son épaule droite.

200. RRR. — 3. **TAMBOUR-MAITRE (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809)** Première idée de la pièce précédente. Ici le caporal-tambour est tourné vers la gauche, sa canne dans la main droite. Il va donner le signal aux nombreux tambours, prêts à battre, qu'on aperçoit derrière lui.

201. RR. — (*sans numéro.*) **PORTE-DRAPEAU (GRANDE TENUE). INFANTERIE DE LIGNE (1809).** Il porte les galons de sergent-major. Il tient de ses deux mains la hampe d'un drapeau déchiré par les balles, et sur lequel on voit le N° 66.

Deux costumes à la plume. (Villain, 1822.)

202. — * **GRENADIER A PIED DE LA GARDE IMPÉRIALE.** En grande tenue, portant la croix et trois chevrons; il a l'arme au pied.

P. en h., sans aucuns noms, encadrée. H., 220; l., 150.

203. — **DRAGON D'ÉLITE.** En grande tenue, il tient sous le bras gauche son sabre dans le fourreau.

P. en h., avec les noms et encadrée. H., 258; l., 167.

Deux costumes d'Infanterie. (Villain, 1822.)

204. — **INFANTERIE LÉGÈRE FRANÇAISE. CARABINIER.** En grande tenue, il est vu de trois quarts, tourné à droite. Dans le fond, à droite, un autre carabinier tient un drapeau ennemi et conduit des prisonniers.

205. — **INFANTERIE LÉGÈRE FRANÇAISE. VOLTIGEUR.** En grande tenue, et vu de trois quarts, il est tourné à gauche. Le doigt indicateur de la main droite fouille dans un brûle-gueule qu'il a dans la bouche (1).

Ces deux grandes pièces encadrées, avec les noms, portent environ 404 de h. sur 280 en l.

Costumes de la Garde nationale (2). (Villain, 1827.)

206. — **GARDE NATIONALE DE PARIS. GRENADIER (GRANDE TENUE). 1827.** Vu de trois quarts, tourné à droite, il porte l'arme à volonté sur l'épaule gauche. Dans le fond, la colonne de la place Vendôme.

P. m. en h., encadrée, avec les noms.

(1) Ces deux belles pièces étaient condamnées : Villain avait reçu l'ordre d'effacer les pierres. Il les avait devant lui et les regardait d'un air piteux, ne pouvant se résoudre à cette exécution barbare, quand, fort heureusement, arrive Denon, le directeur du Musée. Denon sauva ces beaux dessins. « Hâtez-vous de les tirer, dit-il à Villain, je prends tout sur moi. »

(2) Jusqu'ici (1827) Charlet a laissé tomber sa verve moqueuse sur la garde nationale. (Voyez M. Pigeon en grande tenue, solliciteur, etc.) Mais cette garde étant dissoute, elle prenait une toute autre couleur pour l'opposition, et Charlet la représente sous un aspect digne et sévère. Mais voyez combien Charlet reste toujours vrai : ce ne sont pas des soldats, mais d'honnêtes marchands habillés en militaires.

207. R. — LA MÊME PIÈCE, première idée. De la même dimension que la précédente. Elle n'est pas encadrée et ne porte aucuns noms. A droite, on lit sur un mur : *Les Amis seront toujours des amis*, etc.

208. — **GARDE NATIONALE DE PARIS. CHASSEUR (GRANDE TENUE). 1827.** Vu de profil, tourné à droite, il a l'arme au bras; derrière lui, à gauche, une guérite.

P. m. en h., encadrée, avec les noms.

Nous avons lu dans la vie et dans les lettres de Charlet qu'au commencement de 1845 il dessina sur pierre les premières pièces d'une galerie militaire, dans laquelle toutes les gloires de la France devaient trouver leur place. Ses premiers essais retraçaient les divers uniformes des corps composant l'armée au moment de la Révolution; mais ils furent bientôt interrompus pour faire place à la Garde Impériale, que Charlet voulut faire paraître avant tout. Cette dernière suite devait se composer de quatre-vingt-quatre pièces, au moins (car nous voyons ce numéro inscrit sur l'estampe intitulée : *l'Empereur, 1812*; trente-six seulement ont vu le jour, dont trois appartiennent plus ou moins à Raffet.

Après la mort de Charlet, qui vint interrompre ce beau travail, sa veuve put croire un moment que les amis et les élèves de son mari, Bellangé, Raffet, Lalaisse, Valério, Canon, Ginain, etc. etc., pourraient, sur quelques indications qu'il avait laissées, terminer son œuvre; mais il fallut bientôt renoncer à cette idée, plus généreuse de part et d'autre qu'exécutable.

Costumes de Corps militaires faisant partie de l'armée française avant et pendant la Révolution.

209. RRR. — ***GARDE-FRANÇAISE (14 JUILLET 1789)**. Il marche de droite à gauche, tournant le dos à la Bastille qui remplit la plus grande partie du fond; il porte son fusil sur l'épaule droite, la crosse dans la main. Il tient de la main gauche une épée dans son fourreau, et des ornements militaires parmi lesquels une croix de Saint-Louis.

Cette pièce encadrée a en h. 250 sur 180 en l. Elle ne porte pas le nom de Villain, qui l'a imprimée, mais seulement celui de *Charlet*, au bas, à gauche.

210. RRR. — * **GARDE-FRANÇAISE (14 JUILLET 1789).** (Même idée que la pièce précédente.) Vu de trois quarts, il est tourné vers la droite ; sa jambe gauche, blessée, est enveloppée d'un mouchoir ; dans sa main droite, une épée nue et des ornements militaires, dont une croix de Saint-Louis. A gauche, dans le fond, la Bastille, et du même côté le gouverneur arrêté.

Au bas de l'estampe (encadrée et des mêmes dimensions que ci-dessus) trois griffonnements à l'estompe.

Elle est imprimée chez Villain, dont elle ne porte pas le nom ; celui de *Charlet* se lit au bas, à gauche.

L'estampe que nous venons de décrire fut tellement mal imprimée que Charlet, à son très-grand regret, se vit forcé de chercher un autre imprimeur. Depuis longtemps déjà, Villain père avait été obligé, par sa santé, de renoncer à s'occuper d'impressions lithographiques. Son fils l'avait remplacé ; mais son talent était au-dessous de sa bonne volonté. Charlet, disons-nous, après de longues et pénibles hésitations, dut prendre un parti qu'il jugeait indispensable à la réussite de son œuvre, mais qui froissait ses affections particulières. C'est alors qu'il donna sa confiance à l'habile lithographe Bry, qui s'en est montré tout à fait digne. C'est ce dernier qui a imprimé toutes les pièces qu'il nous reste à décrire dans cette section. Sur toutes, au reste, son nom et son adresse se lisent au milieu du bas, contre le trait d'encadrement ; elles portent le nom de Charlet, et ont de h. de 250 à 270 sur 180 à 190 de l.

On a tiré un très-petit nombre d'épreuves de ces suites sur papier de Chine, avant toutes lettres (cinq ou six au plus).

211. — **GARDE-FRANÇAISE (14 JUILLET 1789).** C'est la même pierre que la précédente. Celle-ci, mise dans le commerce, présente les changements suivants : elle est beaucoup moins noire dans son ensemble ; le ciel a été très-éclairci ; le mur sur lequel le garde-française avait la main gauche posée, a été refait ; au-dessus on voit quelques arbres qui n'existaient pas dans l'épreuve précédente ; tous les fonds enfin ont été refaits.

212. — **RÉGIMENT DE FLANDRE. GRENADIERS (1790).** En grande tenue, le sac au dos. Ses mains croisées sont appuyées sur le haut du canon de son fusil, dont la crosse repose à terre.

213. — **LE SALUT. OFFICIER SUISSE.** En grande tenue, l'épée au côté ; il fait avec son fusil, qu'il tient dans les mains, le

salut militaire devant la voiture royale qu'on aperçoit dans le fond, à gauche.

214. — **GARDE SUISSE. GRENADIER (1792).** En grande tenue, la figure de profil et tournée à gauche; il est en position militaire, à la vue du roi Louis XVI qu'on aperçoit dans le fond, à gauche.

215. — **LA PATRIE EN DANGER (1792).** Un tambour, battant le rappel, marche vers la droite. Derrière lui, deux officiers : l'un porte un large drapeau, l'autre va tirer son sabre. Ils sont suivis par des hommes du peuple armés.

216. — **GÉNÉRAL RÉPUBLICAIN (1793).** Presque de face sur un cheval blanc, tourné à droite. Il prise du tabac dans sa tabatière. Dans le fond, à gauche, des hussards.

217. — **COLONEL D'INFANTERIE (1794).** Il fait manœuvrer un régiment qu'on voit faisant feu de bataillon, dans le fond, à gauche. Il est à cheval, tourné vers la gauche, son sabre nu à l'épaule.

L'Empereur et la Garde Impériale.

Les pièces qui composent cette collection sont encadrées, et ont des numéros placés en haut, à droite, et en dehors de l'encadrement. Le dernier numéro, portant le chiffre 84, atteste des lacunes dans la série des numéros.

Outre les pièces qui ont été mises dans le commerce, il en existe quelques autres qui n'ont été tirées qu'à un très-petit nombre d'épreuves d'essai, et qui doivent trouver place dans notre Catalogue. On en trouvera donc ici la description.

218. RRR. — * **FRONTISPICE-PROSPECTUS.** Première idée. A droite, un saule; à son pied, sur le premier plan, un feu de bivouac. Au milieu, l'Empereur, vu de profil et tourné à gauche, a les mains derrière le dos. Dans le fond, à gauche, un grenadier de la Garde en vedette, l'arme au bras. Au bas, à droite, *Charlet.* L., 100.

Deux épreuves ont été tirées avant le trait carré; trois ou quatre après. Charlet a fait effacer la pierre, et elle a été remplacée par la pierre suivante, qui a fourni toutes les épreuves mises dans le commerce.

219. — * **FRONTISPICE-PROSPECTUS.** Le saule et le feu de bivouac, à droite, ont reçu plus de développement. L'Empereur, un

peu plus grand, est vu de trois quarts. Ce n'est plus enfin un seul grenadier qu'on aperçoit dans le fond, à gauche, mais bien un peloton du même régiment, en bataille. — Au dessous, le Prospectus.

Cette p. p. ent., encadrée, dont quelques-unes des premières épreuves sont tirées sans le prospectus, porte en l. 102, en h. 90.

220. — 1. **L'EMPEREUR. HABIT DE GRENADIER** (*tenue des grandes solennités militaires*). Sur un cheval blanc, au galop; il porte le grand cordon de la Légion d'honneur.

221. RRR. — **LA MÊME PIÈCE.** Avant toutes lettres. Au bas, et à droite de la planche, une petite tête d'homme de profil tournée à droite, les cheveux hérissés. Ce petit griffonnement a été effacé après le tirage de trois à quatre épreuves.

222. — 3. **OFFICIER D'ORDONNANCE DE L'EMPEREUR** (*créés vers* 1805, *époque d'Austerlitz*). Sur un cheval blanc, tourné vers la gauche; il se retourne et regarde en arrière, la main gauche appuyée sur la croupe de son cheval.

223. — 4. **OFFICIER GÉNÉRAL. COLONEL** *commandant un régiment de grenadiers à pied* (*vieille Garde*). A pied, en grande tenue; il fait un geste de la main droite, la main gauche appuyée sur le pommeau de son épée.

224. RRR. — LA MÊME PIÈCE. Avant toutes lettres. Au bas, deux griffonnements; à gauche, une étude d'arbre; à droite, une petite tête militaire, siècle Louis XV. Après le tirage des trois ou quatre premières épreuves, ces griffonnements ont été effacés.

225. — 10. **TAMBOUR-MAJOR.** La main gauche appuyée sur la poignée de son sabre, il tient dans sa main droite sa canne baissée. Il marche vers la gauche, précédant tous les tambours qu'on voit derrière lui.

226. — 14. **CAPITAINE DE GRENADIERS A PIED** (*grande tenue*). Vu presque de face, la figure de trois quarts est tournée à droite.

227. — 15. **OFFICIER DE GRENADIERS** (*tenue ordinaire*). Il est vu de trois quarts, tourné vers la droite. Du même côté, dans le fond, un grenadier a les mains appuyées sur le canon de son fusil.

228. — 17. **GRENADIER A PIED** (*grande tenue*). De trois quarts, tourné à gauche; il est en faction dans un jardin.

229. — 18. **GRENADIER A PIED**, *grande tenue.* (*Elle ne diffère de celle que nous venons de décrire que par les guêtres noires, qui remplacent les guêtres blanches.*) Il est vu de profil et tourné à droite. Dans le fond, à droite, l'Empereur sur son cheval blanc, près d'un régiment de grenadiers.

230. — 19. **GRENADIER** *(tenue de ville).* En chapeau, culotte courte, bas de coton blanc et souliers à boucles. Derrière lui, une femme et deux enfants.

231. — 22. **GRENADIER A PIED** (**1815**). *Ile d'Elbe.* Vu de trois quarts; il est tourné vers la droite. A gauche, dans le fond, sur un rocher, on aperçoit l'Empereur lorgnant.

Cette pièce ne porte pas le nom de Charlet. Elle a été dessinée par Raffet et Valerio, d'après un tableau de Charlet.

232. — 23. **L'EMPEREUR**, *frac de chasseur à cheval.* (*Cette tenue étoit celle qu'il avait le plus habituellement.*) Sur un cheval blanc; il est de profil, tourné à gauche. Le menton appuyé sur la main droite fermée, il paraît méditer.

233. RRR. — * **CAPITAINE DE GRENADIERS** (*sans hausse-col*). Il porte son sabre à l'épaule, et est placé devant sa compagnie qui est au port d'armes. Il attend l'arrivée de l'Empereur, qu'on aperçoit, dans le fond, à gauche.

234. RR. — * **CAPITAINE DE GRENADIERS.** C'est la même pierre que la précédente; on a seulement ajouté un hausse-col qu'on avait omis.

Charlet, ne trouvant pas assez de noblesse dans la figure du capitaine, condamna cette pierre et la remplaça par celle que nous avons décrite au N° 14. Après la mort du maître, voulant utiliser cette première pierre, on la transforma comme il suit :

235. — 25. **CAPITAINE DE CHASSEURS A PIED** (*grande tenue*). Cette pièce n'offre de différence avec la précédente qu'en ce que les plaques des bonnets à poil du capitaine et de sa compagnie ont été effacées.

236. RRR. — * **GRENADIER A PIED** (*grande tenue*). Vu de profil et tourné à droite; il est au milieu d'une action, chargeant son arme. Dans le fond, à gauche, le colonel à cheval; à droite, des Autrichiens en désordre.

Cette pierre, condamnée d'abord par le maître et remplacée par les N^os^ 17 et 18, a été reprise après sa mort et a fourni la pièce suivante.

237. — 26. **CHASSEUR A PIED** (*grande tenue*). C'est le grenadier décrit plus haut et transformé en chasseur par la suppression de la plaque du bonnet à poil. Dans le fond, à droite, les Autrichiens ont disparu et ont été remplacés par des chasseurs à pied en tirailleurs. Les changements sur la pierre-mère ont été faits par Raffet. On a pensé que cette œuvre était destinée à pénétrer partout, et l'on a voulu éviter ce qui pouvait blesser le sentiment national de chaque peuple.

238. — 26. **CAPITAINE DE GRENADIERS A PIED** (*tenue de route*). Il a un brûle-gueule à la bouche, porte un chapeau galonné et une gourde en sautoir. Dans le fond, à gauche, une sentinelle l'arme au bras (1).

239. — 27. **CHASSEUR A PIED** (*grande tenue*). Celui que nous avons décrit sous le N° 26 portait des guêtres noires; celui-ci a des guêtres blanches. Il est de faction dans un jardin impérial, et l'on aperçoit dans le fond, à droite, l'Empereur en bas de soie, les mains croisées derrière le dos.

240. — 28. **CHASSEUR A PIED, SERGENT** (*tenue de ville*). Il est coiffé d'un chapeau, porte l'épée, des culottes courtes et des souliers à boucles. Sa main droite s'appuie sur une canne.

241. — 29. **PORTE-AIGLE.** Il appartient aux grenadiers à pied. En grande tenue, grêtres blanches, il tient dans la main droite son drapeau.

242. — 31. — **FUSILIER-GRENADIER** (*grande tenue, moyenne garde*). De trois quarts et tourné à gauche, il tient dans sa main droite l'extrémité de son fusil, dont la baïonnette soutient son schako. Il regarde en riant un jeune garçon qui, placé devant lui, le salue militairement.

243. — 35. **GARDE ROYALE HOLLANDAISE. CAPITAINE DE GRENADIERS** (*grande tenue*). Vu presque de profil, il est tourné vers la droite; il a dans la bouche une longue pipe, qu'il tient de la main gauche; une blague pend à droite accrochée à son sabre (2).

244. — 36. **GARDE ROYALE HOLLANDAISE. GRENADIER** (*grande tenue*). Vu presque de profil, il est tourné à gauche. Dans le fond, à droite, on aperçoit la mer, une chaloupe échouée, et un moulin à vent.

245. — 37. **L'EMPEREUR EN CAMPAGNE.** Il est représenté sur un che-

(1) C'est par erreur sans doute que cette pièce porte, comme la précédente, le N° 26.

(2) Cette garde fut incorporée dans la Garde Impériale en 1810.

val blanc, de profil et tourné à droite. Sa main droite fouille dans sa poche. Le fond est couvert par des troupes en marche.

246. — 38. **PUPILLE** (*jeune Hollandais*, 1811). Il est de face, appuyé contre un mur, les jambes croisées; nu-tête, l'air riant; son schako est à terre, à ses pieds.

247. — 40. **TIRAILLEURS-GRENADIERS** (*sergent, moyenne garde*). Il tient son fusil dans la main droite, au port d'arme de sous-officier.

Cette pièce ne porte pas le nom de Charlet; elle est dessinée par Raffet sur des indications laissées par le maître.

248. — 49. **ARTILLERIE A PIED. OFFICIER SUPÉRIEUR.** En grande tenue, vu de trois quarts, il est tourné à droite, les mains derrière le dos.

249. — 51. **GENDARME D'ÉLITE** (*grande tenue*). Il est à cheval, la figure de profil, tournée à droite.

250. — 55. **GRENADIER A CHEVAL** (*tenue de ville*). A pied, il porte un chapeau à gances, avec plumet, culottes courtes et souliers à boucles d'argent.

251. RRR. — * **CHASSEUR A CHEVAL** (*grande tenue*). Il est représenté sur un cheval au galop, le sabre nu à l'épaule. Le fond est rempli par des cavaliers du même régiment; à droite, on distingue Napoléon.

Cette pièce a été tirée à un très-petit nombre. Condamnée par le maître, elle a été refaite ainsi qu'il suit :

252. — 60. **CHASSEUR A CHEVAL** (*grande tenue*). Plus jeune et plus élégant que le précédent. Les chasseurs du fond n'existent plus; l'Empereur, qui dans l'estampe précédente était à droite, est à gauche ici.

253. — 64. **MAMELUCK.** En grande tenue, sur un cheval qui piaffe, il tient son sabre à la main.

254. RRR. — * **LANCIERS POLONAIS.** *Colonel commandant.* Sur un cheval blanc, tourné à gauche, il est vu de trois quarts, en grande tenue, le bras gauche en l'air et étendu. A gauche, au second plan, un lancier à cheval, vu par le dos. Le nom de *Charlet* au bas, un peu à gauche.

Il existe un très-petit nombre d'épreuves de cette pièce, condamnée par le maître et refaite comme il suit.

255. — 69. **LANCIERS POLONAIS.** *Colonel commandant.* Il est dans une position à peu près semblable à celle que nous venons de décrire; seulement le bras gauche est ployé; le lancier qu'on

voyait à gauche, dans le fond, a disparu; enfin le cheval est au repos, tout à l'heure il piaffait.

256. — 70. **CHEVAU-LÉGER POLONAIS.** C'est la pierre qui a fourni l'épreuve décrite au N° 254, mais tout à fait transformée par Raffet. Dans le fond, on distingue une charge de lanciers. Le nom de Charlet est en quelque sorte la seule chose conservée de la pierre primitive.

257. — 79. **BONAPARTE.** *Général en chef* (armée d'Italie). Vu de profil, enveloppé d'un ample manteau, il est monté sur un cheval blanc, arrêté par un cadavre près duquel est un chien (1). On lit au bas ces tristes paroles : *Dernière lithographie de Charlet, terminée la veille de sa mort,* 29 *décembre* 1845.

258. RRR. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis peu avancé. Il ne porte aucuns noms ni indications. Le chien est à peine ébauché; l'arrière-main du cheval n'est pas même esquissée.

259. — 80. **RECRUES POUR LA GARDE IMPÉRIALE.** Ce sont, comme d'ordinaire, deux soldats qui ont fait leurs preuves; un sapeur, assis au pied d'un arbre, et un sergent d'infanterie, debout, en bonnet de police, un brûle-gueule à la bouche.

260. — 81. **NAPOLÉON, ÉLÈVE A L'ÉCOLE MILITAIRE** (1783). Au dessous de ce titre, quatre lignes d'extraits de règlement de l'école Militaire.

Vu de profil et tourné vers la droite, il tient un crayon à la main, et médite après avoir tracé des parallèles devant un front de fortification.

261. — * **NAPOLÉON A L'ÉCOLE MILITAIRE.** Cette pièce est la première idée de la pièce précédente; elle ne fait point partie de la suite que nous décrivons; mais nous avons cru devoir l'y joindre. Elle a été éditée chez les frères Gihaut.

Napoléon, plus grand que tout à l'heure, est placé dans une position semblable et devant un mur couvert de figures de fortification. Au lieu d'un crayon, il tient à la main droite la baïonnette de son fusil. Dans le fond, à gauche, un officier et plusieurs élèves le regardent. G. p. en h., encadrée.

262. — 82. **BONAPARTE AUX TUILERIES** (10 *août* 1792). De profil, tourné vers la gauche; il est debout, appuyé sur une chaise

(1) « Il avait donc un ami ! » dit le général en chef en voyant ce chien près d'un cadavre. Telle était l'idée de Charlet.

sur laquelle son chapeau est placé. Il regarde le peuple se ruant sur le château qu'on aperçoit dans le fond.

263. — 84. **L'EMPEREUR, 1812** (*procédé de lavis*). Il est debout, tourné à gauche, les mains derrière le dos et près d'un très-gros arbre.

264. — RRR. LA MÊME PIÈCE; très-rare épreuve, sans numéro, sans aucuns noms, sauf celui de *Charlet*. Elle est au lavis, sans être bistrée comme les épreuves mises dans le commerce. La branche qui s'étend en haut vers la gauche de l'estampe n'a presque pas de développement; enfin, le chapeau de Napoléon est beaucoup plus haut de forme.

VI^e^ SECTION

—

PIÈCES DÉTACHÉES, TERMINÉES, AVEC OU SANS TEXTE

SORTANT DE DIVERSES IMPRIMERIES, POUR LA PLUPART DE CELLE DE VILLAIN.

Nous allons décrire les pièces de cette section en leur conservant leur ordre chronologique comme nous l'avons déjà fait. Toutes les fois que nous n'indiquerons pas le nom de l'imprimeur, c'est que la pièce décrite a été imprimée par Villain. Il en sera de même pour les frères Gihaut, devenus les éditeurs de Charlet.

265. RRR. — ***LA NYMPHE DE LA TAMISE.** Une marchande de poissons portant un petit chapeau d'homme sur sa tête, enveloppée d'un mouchoir, fume dans une longue pipe qu'elle tient de la main gauche.

Cette pièce, dessinée à Londres en 1820, lors du voyage qu'y fit Charlet avec Géricault, a été imprimée chez Hullmandel. Elle est encadrée, et porte de h. 262 sur 168.

1821

266. — **BONAPARTE FACTIONNAIRE.** G. p. en t., sans noms d'auteur

ni d'imprimeur (Villain), destinée à un ouvrage intitulé : *Anecdotes historiques sur la fin du XVIII^e siècle.*

Après la bataille d'Arcole, dans une ronde de nuit faite par le général en chef comme un simple officier, il trouve une sentinelle endormie. Saisissant son fusil, on le voit dans la position : « apprêtez vos armes; » se mettant en mesure de recevoir une patrouille qui débouche dans le fond, à droite (1).

267. — **LA BOULE DE NEIGE.** Un jeune et bel enfant (le roi de Rome), en uniforme de hussard, pousse avec effort une boule de neige. De tous côtés débouchent des masses d'enfants, qui, la casquette en l'air, accourent vers lui avec le plus vif enthousiasme. Pièce signée seulement des initiales *Ch.* On en a tiré quelques épreuves avant la lettre.

1822

268. RRR. — Deux bandits ont fouillé dans une malle. L'un d'eux, y trouvant des vêtements de femme, chapeau, schall, éventail, etc., s'en est grotesquement affublé, et reçoit avec dédain la déclaration que lui fait son camarade, à genoux à ses pieds, disant : « *Cet homme a bien mauvais genre !* » L., 187; h., 157.

269. — **LE PAUVRE DIABLE.** C'est un misérable Savoyard, assis piteusement à terre, les pieds nus, dans l'affliction de voir son tambour crevé et ses marionnettes démantibulées. 1/4 jésus en t., avec les noms.

270. — **V^e LA FRANCE. — TOND LES CHIENS, COUPE LES OREILLES ET VA EN VILLE.**

Cet écriteau gît à terre, ainsi que des ciseaux brisés, et la pauvre femme, assise à sa place ordinaire, gémit et tend la main aux passants. Mais au lieu d'aumônes, elle ne reçoit que les aboiements de tous les chiens ameutés contre elle, tandis que leurs maîtres entrent dans un magasin de *rubans*:

(1) Charlet, avec l'intention de rendre service à l'éditeur, se laisse aller au chauvinisme impérial de cette époque.

Voici ce que Napoléon dit lui-même de cette anecdote :

.... « Cette idée est sans doute d'un bourgeois, d'un avocat peut-être, mais sûrement pas d'un militaire... Il est à croire que, fatigué comme je devais l'être, j'étais endormi avant le soldat dont il parle. » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, Mercredi, 28 août 1816.)

« *N'abandonnez pas cette pauvre veuve,* » dit Charlet (1). En t., 1/4, jésus.

271. — **LES QUILLES.** Devant un cabaret, un vieux bourgeois va lancer contre des quilles la boule qu'il tient dans la main droite. Il a pour spectateur un invalide, au milieu de gens attablés. En t., 1/4 jésus.

272. — Un vieux paysan en blouse, portant sa besace, et appuyé sur son bâton, fait un geste goguenard, apercevant la Mort, en costume de gendarme, qui vient saisir un personnage puissant assis sur un espèce de trône. Celui-ci se défend avec effroi, et notre vieux philosophe s'écrie: « *Elle n'admet point de remplaçant.* » En h., 1/4 jésus.

— **TRIOMPHE DE LA RELIGION.** G. p. en t.

273. — **1810. IMPIÉTÉ.** Des soldats ont établi leur bivouac dans une église; ils dorment, ils fument, ils nettoient leurs buffleteries.

274. — **1820. PIÉTÉ.** Des soldats de la Garde royale sont agenouillés avec recueillement près d'un confessionnal.

Ces deux pièces, imprimées d'abord sur une même feuille, ont été, dans un tirage postérieur, imprimées séparément en h., et l'on a effacé ces mots : *Triomphe de la religion.*

275. — **J'OBTIENS DE L'ACTIVITÉ**, se dit avec satisfaction un vieillard. Appuyé sur un jockey, il se traîne avec de pénibles efforts vers un grand fauteuil gothique. G. p. en h.

276. — Près d'un cabaret portant pour enseigne: *Aux vieux grognards. Le Dur, marchand de vins;* un vieux soldat manchot, saisi probablement d'un souvenir patriotique, s'écrie avec énergie, fermant le poing: « *Il m'en reste un encore pour la patrie.* G. p. en h., encadrée.

277. — Devant le cabaret: *Au rendez-vous d'Austerlitz*, un vieil ouvrier arrête un grenadier, et, lui offrant un verre de vin, trinque avec lui, en lui disant: « *Aux vieux grognards, le tailleur de pierres reconnaissant.* » L'ancien remercie par un salut militaire. G. p. en t.

278. — Deux soldats d'infanterie sont complétement ivres. Debout, et chancelant sur leurs jambes, l'un deux soutient à bras le corps et à grand'peine son camarade qui, le bras levé, semble

(1) L'allusion politique se laisse facilement deviner. Charlet rappelle ici cette triste époque où la France avait chez elle une armée étrangère ramenée par le funeste retour de l'île d'Elbe.

menacer un gros et grotesque bourgeois. Celui-ci a dirigé d'un air goguenard vers les deux amis un immense riflard qu'il tient résolûment dans ses mains. « Comment ! dit le troupier, *vous croisez la baïonnette sur les vieux amis! Vous n'êtes donc plus Français?...* » Dans le fond, à gauche, Charlet s'est représenté déjeunant avec Bellangé. G. p. en t., encadrée.

Après le premier tirage, ces mots : *vous n'êtes donc plus Français?* ont été effacés.

279. — **ÉCOLE DU BALAYEUR.** Grand nombre de balayeurs sont en fonction, les armes à la main. A gauche, leur chef leur débite ainsi sa théorie : « *Saisir le balai avec la main droite, à hauteur du dernier bouton de la veste, la main gauche à hauteur de l'œil, pour ceux qui en ont.* » (Leçon première, page 3) G. p. en t., encadrée.

280. — A la porte d'un cabaret, sur le mur duquel on a dessiné une puce près d'une enclume, et tenant un lourd marteau, avec ces mots : *A la puce travailleuse*, un chiffonnier s'est arrêté. Portant sa hotte, il se met au port d'armes, avec son crochet, contemplant avec admiration un vieil ouvrier tombé ivre mort à la porte du cabaret, puis il s'écrie : « *Voilà pourtant comme je serai dimanche!*

Cette pièce fait le pendant de la précédente. Elle a été éditée par M^me^ Hulin, dont elle porte le nom et l'adresse. Toutes deux sont rarement transparentes et harmonieuses de ton.

1823

281. — **ADIEU, FILS ! JE T'AI REVU,... JE SUIS SATISFAIT !...** Ce sont les derniers mots d'un vieux militaire, étendu dans son lit, tenant son épée et sa croix dans la main droite. Son fils, grenadier de la Garde, agenouillé devant lui, a saisi sa main et la presse dans les siennes avec un pieux recueillement.

282. — **L'ÉCOLE DE VILLAGE.** Au milieu d'une classe, qui ne paraît pas très-disciplinée, le vieux maître, savetier de son état, est assis dans un fauteuil. Armé d'une férule, il fait signe à un enfant de tendre la main; mais celui-ci, beuglant et tenant ses mains sous son tablier, paraît peu disposé à accepter la correction.

283. — Un vieux savetier regarde avec admiration son bras nu qu'il élève en l'air, et le caressant de l'autre main : « *Le beau bras !* dit-il, *c'est comme l'antique !* »

284. — Un vieux peintre, debout sur une échelle, vient de terminer une enseigne. C'est une carpe entourée d'une anguille. Il regarde avec satisfaction un verre de vin qu'il va boire, et dit en riant : « *J'aime la couleur !* »

285. — Un de ces vieillards, tant ridiculisés alors sous le nom de voltigeurs, est assis sur une chaise. Les mains croisées, les yeux fermés, il semble réfléchir, se disant : « *Comment faire ?* » P. m, en h., avec la seule initiale *C*.

286. — C'est encore un voltigeur. Debout, les bras croisés, il se pose d'une manière grotesque, au moment où il dit, en tyran de mélodrame : « *Dissimulons !* » Fait pendant au numéro précédent et ne porte que le nom de *Villain*.

287. — Un libéral, dans le langage de l'époque, est assis, lisant le *Constitutionnel*. A l'article *Budget*, il se retourne et dit en riant : « *Paie, et tais-toi !* » P. m. en h., avec les noms.

288. RRR. — ***LOUIS XVIII**. Vu par le dos, au balcon des Tuileries, d'où il voit défiler la garde nationale, il s'écrie : « *Mes chers enfants, je vous porte tous dans mon cœur !* » Malheureusement l'ouverture de l'habit, et les formes un peu trop prononcées que cette ouverture laissent entrevoir, placent le cœur où il n'est pas d'ordinaire.

Imprimé à très-petit nombre d'épreuves, par Villain. H., 148 ; l., 96.

289. — Jocrisse et Paillasse font la parade sur des tréteaux. Paillasse frappe sur une grosse caisse ; mais quel est son étonnement ! la caisse se crève, et il en sort un déluge d'albums. Derrière nos saltimbanques on lit sur un écriteau : *Entrez, entrez chez Gihaut*, etc. etc.

Cette pièce devait servir probablement de frontispice à l'Album de 1824. C'est la même idée. 1/4 jésus, en h., avec les noms.

290. — **LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE**, dit un abbé, la main droite et les yeux élevés vers le ciel. Et pendant cette extase, un vieux soldat creuse une fosse, et des gendarmes conduisent un homme en prison. G. p. en t., encadrée ; elle ne porte aucuns noms.

291. — Au moment d'entrer dans la salle de police, un jeune soldat se retourne vers un vieux caporal qui l'y conduit, et la main sur le cœur, les yeux au ciel, il essaie d'attendrir le cerbère. *Je suis innocent!* dit le conscrit. *Par le flanc droit!* répond le caporal. T.-g. p. en t., encadrée.

292. — **LA MANIE DES ARMES.** C'est encore un voltigeur qui défraie la verve de Charlet. Grotesquement accoutré, les mains dans son manchon, il tient sous ses bras un arc et un carquois rempli de flèches. Derrière lui, un jockey le suit surchargé de cuirasses et d'armes de toutes espèces. T.-g. p. en t., encadrée.

293. — **RÉJOUISSANCES PUBLIQUES.** Déjà Charlet a traité ce sujet au N° 105. Ici il a, par opposition à ces scènes d'ivresse, d'abrutissement et de désordre, dessiné un vieil invalide à la figure martiale, portant la croix de la Légion d'honneur, en échange de la jambe et du bras qu'il a laissés sur le champ de bataille. Il s'éloigne avec dégoût de ces hideuses distributions. T.-g. p. en t., encadrée.

1824 (1)

294. — * **VIEILLARD MÉDITANT DEVANT UNE TÊTE DE MORT.** Il a placé près d'elle ses croix et ses cordons. Assis dans un large fauteuil, un livre devant lui, les yeux fermés, il semble absorbé par les plus graves réflexions. Croquis 1/4 jésus, s. t. c. Il ne porte aucuns noms.

295. — **PROMENADE A BELLEVILLE DE M^me DURAND, COCO, FIFINE, AZOR, POLICHINELLE ET M. DURAND.** Ce dernier, en bras de chemise, le schall de sa femme sur l'épaule, semble médiocrement satisfait de traîner la voiture où sont les enfants, azor et polichinelle. M^me Durand, qui se carre près de lui, est beaucoup plus contente: *On aperçoit le petit cousin.* En ce moment Coco se lève, et va frapper son père avec une longue gaule en s'écriant: *Papa! dada!* T.-g. p. en t., encadrée.

296. — M. Durand est encore moins content. Pendant que *Madame*

(1) C'est en 1824 que les éditeurs Gihaut commencèrent à imprimer quelques épreuves des lithographies de Charlet sur papier de Chine. Nous nous sommes abstenu d'indiquer dans notre Catalogue cette différence dans la nature des épreuves, ne voulant pas le surcharger.

valse avec le cousin, il fume dans une longue pipe, assis près d'une table, et chargé par sa femme de garder son schall, son ombrelle et les provisions. Les deux enfants sont accourus. A droite, Coco veut s'emparer du dîner. *Papa! nanan!...* A gauche, Fifine retrousse sa robe: *Papa! caca!* T.-g. en t., encadrée. Fait pendant à la précédente.

297. R. — **PAPA! NANAN! PAPA! CACA!** Ce dessin, condamné par le maître et remplacé par celui que nous venons de décrire, est terminé et porte tous les noms. Parmi les très-nombreuses différences qui le distinguent de l'autre, nous indiquerons celle-ci : la voiture des enfants est à droite; tout à l'heure elle était à gauche.

298. — Un jeune sergent du génie, avec armes et bagages, a sur sa route accosté un laboureur, qu'à sa figure martiale on reconnaît pour un ancien soldat, et prenant congé de lui, il en recueille cette moralité : *Le laboureur nourrit le soldat, le soldat défend le laboureur!* Trois enfants entourent le sergent, et complètent ce beau dessin. T.-g. en t.

299. — **LE PREMIER COUP DE FEU.** Un jeune soldat éprouve un effet assez ordinaire en pareille occasion. Il est resté à l'écart et va s'accroupir au pied d'un arbre, tandis que sur la gauche le feu est engagé (1).

300. — **LE SECOND COUP DE FEU.** C'est tout autre chose : notre conscrit est devenu un brave soldat. Monté et agenouillé sur le mur d'un réduit, il tire son coup de fusil sur un Prussien, qui reçoit la charge en pleine poitrine.

G. p. en t., encadrée, faisant pendant de la précédente.

1825

301. — Un vieillard se dirige vers la gauche, portant un pain sous le bras. Il voit un petit pauvre demandant l'aumône : *Jeune!* se dit-il, *j'avais des dents et pas de pain ; vieux! j'ai du pain et pas de dents.* Ici, le vieillard porte un chapeau rond.

(1) En cette occasion comme le plus souvent, Charlet a saisi la vérité sur le fait. Quelques-uns de nos lecteurs se rappellent peut-être encore cette parole si facile du Dr Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine. Cette parole était un bouquet de feu d'artifice. Or un jour que le docteur allait parler, il disparaît un moment. Un peu plus tard, il me donnait les raisons de son absence. —

302. — * MÊME SUJET, AVEC LA MÊME LÉGENDE. Dessin tout à fait différent du précédent. Le vieillard porte un chapeau à trois cornes.

Ces deux pièces sont imprimées sur 1/4 jésus, avec les noms.

303. — **L'INSUBORDINATION.** Au milieu d'une troupe d'enfants jouant au soldat, un franc gamin, nu-pieds, coiffé d'un bonnet de police, s'est approché du chef, qu'à son costume on peut croire un petit riche, et le menaçant de sa main : *Si les mieux habillés*, dit-il, *veut toujours être les généraux, j'leurs y fiche des calottes.*

T.-g. p. encadrée en t.; imprimée chez Mlle Fromentin et Cie.

304. — Un grenadier s'est écarté de la colonne qu'on voit filer dans le fond, à gauche, et est entré dans une ferme. Saisissant une tasse de bouillon qu'une vieille femme vient de tirer du pot, il dit en riant : « *Elle a le cœur français, l'ancienne!* »

305. — **ILS SONT LES ENFANTS DE LA FRANCE!** A gauche, un monument funèbre porte cette inscription : *Foy! la patrie reconnaissante adopte tes enfants.* Un vieux canonnier du sixième d'artillerie légère (commandé dans le temps par Foy) tient sur son bras le plus jeune des enfants enveloppé dans son manteau. Près de lui les quatre autres enfants (deux garçons et deux filles) ont dans leurs mains des couronnes d'immortelles.

T.-g. p. en h., sans encadrement, faite à la mort du général Foy.

1826

306. — Un peintre, affublé d'une manière grotesque, vient de terminer cette enseigne : *Fabrique d'éteignoirs* (au-dessous est dessiné un dindon faisant la roue et tenant un éteignoir dans

« Rien n'est plus commun, lui disais-je, et voici ce dont j'ai été témoin et peut-être même un des acteurs :

« C'était le premier jour de la bataille de Leipsik. Par un temps magnifique, vers dix heures du matin, toute la vieille Garde marchait en masse dans la plaine, se dirigeant vers le lieu du rendez-vous. Depuis la veille, les deux armées étaient en présence et l'artillerie en batterie. Or, contrairement aux habitudes, la bataille s'engage par une effroyable canonnade sur toute la ligne.

« Aussitôt vous eussiez vu de cette vieille Garde se détacher plusieurs milliers d'hommes subissant la même influence que notre jeune soldat et notre spirituel docteur. »

la patte) *au plus beau des jésu*..... Montrant en riant son ouvrage de sa main droite qui cache la fin du mot; il se demande : *est-ce un dindon?* 1/4 jésus en h.

307. — **LE BILLET DE LOGEMENT.** Trois militaires, porteurs de billets, cherchent leur logement. S'adressant à cet effet à un paysan qui rentre chez lui, voici les renseignements qu'ils obtiennent : *Allai, suivai... allai, marchai, vous n'y êtes point... Suivai tout drait, tout au bout de la grande sente; vous tournerai su votre main draite, puis tout drait un p'tit quart d'heure.*

Cette pièce en t. 1/4 colombier est éditée chez Bance et imprimée chez Benard.

308. — Un grenadier blessé, le bras droit en écharpe, marche sur une grande route par un froid rigoureux. Notre grenadier est philosophe, et bien mieux, philosophe français; aussi prend-il gaiement son parti en entonnant le refrain : *Ah! quel plaisir... d'être soldat!* Près de lui, un jeune soldat, traînant péniblement un pied blessé, semble plus impressionné par le froid et la misère que par la gloire et le plaisir..... d'être soldat! 1/4 jésus en h.

1827

309. — Des conscrits sans armes sont exercés à la marche par un vieux caporal. Voici sa théorie : *Au commandement de halte! rapportons vivement le pied qui est à terre à côté de celui qui est en l'air, et restons mobile!!!* A gauche, un groupe d'enfants; dans le fond, de nombreux spectateurs. T.-g. p. en t. Voici son pendant.

310. — De jeunes fantassins ont pris les armes pour la corvée du quartier. L'un d'eux s'est approché d'un vieux troupier assis sur un banc, et, son bonnet de police à la main, lui fait respectueusement une réclamation. Voici la réponse de l'ancien : *Au commandement de pas d'observations! tu renfonces simultanément ton discours, en partant vivement du pied gauche, la pointe du pied basse, le jarret tendu, et les genoux d'aplomb de sur les hanches.*

311. — Un hussard d'ordonnance vient de mettre pied à terre; il est ivre. Survient un officier : *Capitaine*, dit le hussard, dont les

jambes flageolent, *j'ai des faiblesses!...* et le capitaine indique, à gauche, la salle de police. P. en t., 1/4 colombier.

312. — Un vieil invalide ivre est tombé au pied d'un arbre qu'il enlace du bras gauche. Un grenadier, qui vient de vider quelques bouteilles avec lui, le soutient, et le saluant respectueusement : *Honneur au courage malheureux !* lui dit-il en riant.

Cette pièce en h., 1/4 colombier, faisait partie de l'album intitulé : *l'Amitié*, donné à Duval-Lecamus par divers artistes, ses amis. Le premier tirage a été fait chez Langlumé; les épreuves postérieures portent le nom des *Gihaut*, qui avaient acquis la pierre.

313. RRR. — Un vieillard, qui se refuse aux idées et aux inventions nouvelles, interpelle un gros homme qu'on voit de face, en chapeau rond et redingote à la propriétaire: *Votre gaz*, lui dit-il, *c'est l'anarchie et la destruction de la morale; et votre enseignement mutuel!!! la Révolution!!... la Révolution!...*

Cette pièce, encadrée, porte en h. 140 sur 101. Le nom de *Charlet*, à gauche; celui de *Villain*, à droite.

1828

Les deux pièces suivantes, 1/4 jésus, étaient destinées à l'album 1828 (croquis et pochades à l'encre); condamnées par le maître, elles ont tirées à part :

314. — * **TÊTE D'HOMME EFFRAYÉ.** La figure est vue de face, la bouche ouverte et les yeux effarés. Le nom seul de *Charlet* se lit au milieu du bas; en h.

315. — * **SCÈNE D'INTÉRIEUR.** A droite, un invalide, vu par le dos, lit un journal à deux hommes assis avec lui autour d'une table. Dans le fond, un quatrième personnage, de face; à gauche, deux petits enfants. En t., sans aucuns noms.

316. — Encore un voltigeur ! Celui-ci porte un chapeau à trois cornes et la croix du lis. Apercevant dans un jardin royal un aigle aux pieds de Jupiter : *Ah! si j'étais de la police*, s'écrie-t-il avec indignation, *comme ce drôle de Jupiter la danserait!* Un grenadier de la Garde royale, en faction, rit de cette algarade; en h., 1/4 jésus, ne porte aucuns noms.

317. — Nous sommes devant une auberge portant pour enseigne : *Au Randévous des Chevayé de l'Arcq.* Dans le fond, le tambour du village bat le rappel. Un petit homme à jambes torses, à tournure grotesque, se hâte d'accourir ; il porte son arc à la main, le carquois en bandoulière et la cible sous le bras. Arrêté devant l'auberge par deux cuirassiers, il est interpellé par l'un d'eux en ces termes : *Dis donc, tambour-major des incurables? tu devrais bien acheter les serpents de ta paroisse, ça te ferait encore une jolie paire de bottes.* P. en t. encadrée, 1/4 jésus.

318. — Dans l'intérieur d'une maison, qui semble avoir été retournée (suivant le langage pittoresque militaire), un officier surprend un hussard agenouillé devant un buffet dans lequel son sabre est encore enfoncé ; et sur ses représentations : *Lieutenant*, dit-il, *je cherche du fourrage pour mon cheval.* Imprimée chez Gaugain.

319. R. — * Première idée de la même pièce. 1/4 jésus, non terminée ; elle ne porte aucuns noms. L'officier et le hussard sont à peu près terminés : le dernier est à droite, la tête nue. Dans la pièce précédente il était à gauche, son schako sur la tête.

320. RR. — * **SAINT JÉROME.** Nu jusqu'aux reins, une plume derrière l'oreille, il est assis dans une grotte ; devant lui, un gros livre, appuyé sur une tête de mort, est ouvert à cette sentence : *Ne donnez pas à saint Pierre ce qui appartient à César.*

P. p. à l'encre (165 de h. sur 115). Elle ne porte aucuns noms. Imprimée chez Villain.

1829

321. — Deux invalides, se tenant par le bras, se sont trouvés sur la route de l'Empereur ; ils se découvrent respectueusement. L'un d'eux, interrogé sur le lieu où il a perdu ses deux jambes : « *Sire*, répondit-il, *c'est à Austerlick que j'ai été démoli.* » Imprimée chez Gaugain.

322. — * **FEUILLE DE CROQUIS.** Six sujets sur la même feuille : trois en haut, les trois autres au-dessous. Celui du milieu, en haut, représente une vieille femme tenant dans ses bras un enfant. 1/4 colombier, en t.

323. — * **DEUXIÈME FEUILLE DE CROQUIS.** Contient également six sujets. Au bas, à droite, un jeune soldat, son fusil dans la main droite, tient son schako de l'autre main. 1/4 colombier, en t.

1830

324. — * **FEUILLE DE CROQUIS.** Quatorze sujets divers. En haut, à droite, le chiffre **3.** Au-dessous, Jupiter dans une position héroïque, son aigle sur ses genoux, et Charlet dit : « *Jupiter doit être toujours comme ça!* »

325. — * **DEUXIÈME FEUILLE DE CROQUIS.** Douze sujets divers. Au haut, à droite, le chiffre **4.** Au bas, à droite, un Turc, vu par le dos, et à sa gauche un enfant.

326. — * **TROISIÈME FEUILLE DE CROQUIS.** Il sont tous militaires. Le bas est entièrement rempli par un champ de bataille couvert de troupes de toutes armes. Ces trois feuilles de croquis, en t., 1/4 jésus, sont imprimées et éditées chez les Gihaut.

A cette époque, les croquis étant à la mode, l'éditeur Rittner en fit paraître un assez grand nombre, et parmi eux, quatre appartiennent au crayon de Charlet. Tous quatre, en t., sur 1/4 jésus, ont été imprimés chez Villain, dont ils portent le nom.

327. — **CROQUIS N° 1.** Au milieu de divers sujets, on distingue, à gauche, un officier de la République, à cheval; à droite, une jeune femme agenouillée.

328. — **CROQUIS N° 2.** En h. A gauche, un enfant à cheval sur un bâton; au bas, à droite, un paysan cause avec une paysanne, etc. etc.

329. — **CROQUIS N° 37.** Au haut, à gauche, une charrette escortée par des cavaliers. Au bas, à droite, une petite tête d'homme, etc. etc.

330. — **CROQUIS N° 38.** Au haut, à gauche, un chasseur de la Garde, l'arme au bras; au bas, à droite, suite de petites têtes grotesques, etc. etc.

331. — * **JEUNE FEMME.** Assise dans un jardin, ayant un petit enfant debout sur ses genoux. A droite, un jeune garçon, le sac au dos, présente les armes. P. p. en h., encadrée. Portant le nom seul de *Charlet*.

332. — **LE GAMIN ÉMINEMMENT ET PROFONDÉMENT LIBÉRAL.** (Après le tirage de quelques épreuves, le mot *libéral* a été effacé et remplacé par celui de *national*.)

Des grenadiers de la Garde, en marche, sont suivis par une bande d'enfants. L'un de ces derniers porte le sac et le fusil d'un grenadier, aidé toutefois par deux camarades. A droite, plusieurs enfants sollicitent vivement un autre grenadier de se laisser aussi désarmer; déjà l'un a saisi son arme, et comme le vieux soldat résiste et menace même de sa main levée, notre gamin lui dit : « *Ah! moi! moi! moi! m'sieur l' grenadier, que j' vas vous l' porter vot' fusil; j'ai de la pogne, moi! j' suis joliment roide des reins, allez!...* »

T.-g. p. en t., encadrée.

333. — **L'ALLOCUTION** (28 *juillet* 1830). Au coin d'une rue, des hommes du peuple sont armés. L'un d'eux, portant un mousqueton dans sa main gauche, aperçoit des gendarmes chargeant. Il se retourne vers ses camarades, et avec un geste animé : *Polignac*, leur dit-il, *a mis la broche, y n' mangera pas le rôti! Enfants! veillez au grain, soignez les pénitents! Du bon coin! tel et roide d'hauteur! Et quand nous aurons secoué le panier aux ordures, si la France nous doit plus qu'elle ne peut payer, nous lui ferons crédit...*

T.-g. p. en t., encadrée.

334. — *Première idée de la pièce précédente.* 1/4 jésus, en t., sans aucuns noms. L'homme qui fait l'allocution a un bonnet sur la tête. A gauche, un homme, le fusil dans les mains, le genou en terre, va faire feu.

335. — ***LE TAILLEUR DE PIERRES.** Vu de face, les bras nus, la tête enveloppée d'un mouchoir. Il indique le drapeau tricolore qu'on voit flotter sur la colonne de la place Vendôme, dans le fond, à gauche.

1/4 jésus, en h., encadrée; ne porte aucuns noms.

336. — ***LE TAILLEUR DE PIERRES.** C'est la même idée que précédemment. G. p. en h., sans encadrement, à peu près terminée; ne porte aucuns noms.

Ici le tailleur de pierres a la main droite appuyée sur son pic; dans sa main gauche, il tient un chapeau de paille. La Colonne dans le fond, à droite.

337. — Deux petits garçons se sont rencontrés à la sortie de l'école. Leur conversation roule sur la politique, car le petit bonhomme de droite dit avec animation au camarade : « *J' te*

parie quatre sous tout de suite! q' c'est moi et petit Pannotet qu'a proclamé la République, et qu'a demandé la tête des tyrans! Même que j'ai acheté deux sous de pommes de terre frites,... à preuve!... 1/4 jésus, en h., sans encadrement.

338. — **PINGARD ET BUCHETTE FAISANT LA PARTIE D'ALLER DEMANDER DU PAIN OU LA MORT.** Nos deux fricoteurs sont ivres et bras dessus, bras dessous; Pingard, à gauche, tient un bâton sur l'épaule; Buchette, sans chapeau, a grand'peine à rester sur ses jambes. 1/4 jésus, en h., sans encadrement (1).

1831

339. — **CHARGE DE CHEVAU-LÉGERS.** Armés de lances, ils défilent devant un officier supérieur placé au milieu de l'estampe. Dans le fond, à droite, on distingue l'Empereur sur son cheval blanc.

1/4 jésus, en t., encadrée. Une seule épreuve porte le nom de Villain, remplacé aux épreuves postérieures par celui des Gihaut, ces derniers ayant acquis une imprimerie lithographique.

340. — **ESSAI A LA MANIÈRE NOIRE**, *par Charlet.* Cette pièce, 1/4 jésus, en h., encadrée, a été dessinée comme essai d'un procédé nouveau de Motte, et imprimée par lui.

Un vieillard, assis dans un grand fauteuil, tient ses lunettes dans la main gauche, et semble méditer devant un livre placé sur une table près de lui.

341. — RRR. Un très-petit nombre d'épreuves de la pièce précédente ont été tirées avant toutes lettres. Les épreuves portent au bas, à droite, une petite tête de vieillard, dessinée par Charlet, pour essayer le procédé; elle est effacée aux épreuves postérieures.

342. — * **MARCHE DE LANCIERS SUR UN CHAMP DE BATAILLE.** A gauche, vaste champ de bataille; une colonne de lanciers s'y dirige, venant de la droite. Dans le fond, du même côté, on

(1) Ces deux pièces, faites peu après la révolution de Juillet, prouvent que Charlet n'était pas républicain. « On cesse de l'être, nous disait-il, quand en fouillant dans sa poche on y trouve une pièce de cent sous. » Ces plaisanteries eurent alors beaucoup de succès.

distingue l'Empereur à cheval. Pièce à l'encre, 1/4 jésus, en t., encadrée.

343. — * **VIEUX PATRE ASSIS PRÈS DU TOMBEAU DE SA FILLE.** Il réfléchit tristement, les mains jointes ; son chien est couché à ses pieds. Une croix de bois, placée près de la tombe, est couverte de couronnes de fleurs.

1/4 jésus, en h., encadrée, imprimée par Motte.

344. — Un vieux maître d'école tient sa férule à la main, et avant d'en faire usage, il admoneste ainsi un petit garçon qui a laissé tomber un cahier, sur lequel il a dessiné des poires : « *Quand tu fais des poires sur tes cahiers*, dit-il, *tâche au moins de me faire la queue !* »

En h., 1/2 colombier, encadrée, imprimée par *Bénard*, éditée par *Aubert*. Cette pièce fait partie d'un album destiné dans le temps à payer les amendes du journal *la Caricature*.

Elle est peut-être la meilleure plaisanterie qui ait été faite dans l'intérêt de ce qu'on appelait alors le juste-milieu.

345.R. — Un vieux pâtre est assis dans un champ et joue de la flûte, un enfant et un chien près lui. S'interrompant : *Comme flûte*, dit-il, *je suis avant Tulou, par rang d'ancienneté.* Et cette réflexion fait rire le vieux pâtre, l'enfant, et probablement le chien.

1/4 jésus, en t., imprimée par Motte, et destinée à faire partie d'un keepsake lyrique. (*Leduc*, éditeur.)

346. — * **COSTUMES DU MOYEN AGE.** Dans un pays de montagnes, un soldat est assis sur une roche. Il s'entretient avec un autre soldat, debout, appuyé sur une hallebarde.

1/4 jésus, en t., ne porte que le nom des *Gihaut*.

[illegible] Gihaut-frères — Chez Gihaut-frères éditeurs

1838

347. — **JACQUES-VINCENT Ier, FONDATEUR DES FRILEUX** (1838). Ces mots se lisent en exergue autour d'un médaillon, sur lequel est dessinée la grosse et réjouie figure de Billoux. Coiffé d'une couronne de laurier, il porte ses lunettes et son bandeau. Au dessous, le diplôme contenant dix-sept lignes, et commençant ainsi : *MOI !!! Jacques-Vincent Ier, par ma puissance et la force de ma constitution*, etc. etc.

T.-g. p., encadrée en t., ne porte que le nom de *Villain*.

1839

348. — * **SOLDAT SOUS LA RÉPUBLIQUE.** Debout, culottes courtes, bas chinés, souliers à boucles.

1/4 jésus, en h., non encadré, avec les noms, et au bas le N° 2.

349. — * **SOLDAT SOUS LOUIS XV.** Il porte son fusil sur l'épaule gauche.

1/4 jésus, en h., non encadré, avec les noms, et au bas le N° 3.

Ces deux croquis, dessinés d'un crayon large et facile, étaient destinés à une suite de modèles.

1840

350. — * **DEUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.** Dessinant dans la campagne, tous deux en grande tenue, l'épée au côté (1840). 1/4 jésus, encadré, en t.

351. R. — **LE MAGISTER DE NOTRE VILLAGE.** Assis dans un fauteuil, sa férule est suspendue sur sa poitrine. Devant lui, un jeune élève récite sa leçon; sa figure pleurnicheuse laisse à penser qu'il a déjà reçu ou va bientôt recevoir la correction magistrale.

Costumes de Louis XV. En h., 1/4 jésus, sans encadrement. A droite: *A M. le comte de Marcieux.* Plus bas, à gauche : *Lithographie de Villain, imprimeur sans caractère.* Après le tirage de quelques épreuves, Villain, ne voulant pas passer plus longtemps pour un *imprimeur sans caractère*, a effacé ces trois mots.

352. RR. — * **CAMPAGNARD A CHEVAL AU GALOP** *sautant un obstacle.* Il porte un grand chapeau, des bottes à l'écuyère, et se dirige vers la gauche. Longueur du cheval, 60. Ce petit croquis en t., tiré sur 1/4 jésus, sans encadrement, porte au bas à gauche : *A M. de Marcieux;* à droite, le nom de *Charlet.*

La pierre, après avoir fourni six épreuves, a été encadrée et remise à M. de Marcieux.

353. — **1840.** Dans le fond, la Bourse, où se rue la foule. Sur le premier plan, à gauche, une *Banque philanthropique*, par la porte de laquelle on voit entrer des hommes chargés d'argent. Ils sont restés insensibles aux sollicitations d'un pauvre enfant

agenouillé ; et cependant sa mère est tombée inanimée, tenant sur ses genoux un plus jeune enfant. Deux ouvriers viennent lui porter secours. Pendant que l'un la soutient et la ranime dans ses bras, l'autre apporte un bouillon.

Le long du mur de la Banque, de nombreuses affiches portent ces inscriptions :

Du désintéressement et de l'imbécillité, ouvrage couronné...

De la nouvelle et de l'ancienne aristocratie. Supériorité de la première, comme avarice...

Du patriotisme, considéré sous le rapport de la production, etc.

Des arts, sous le point de vue commercial, de leur peu d'utilité, etc.

Charlet complète cette triste scène par ces mots :

CHACUN CHEZ SOI !... CHACUN POUR SOI !...

On ne dit plus: EST-IL HONNÊTE HOMME? A-T-IL DU MÉRITE ?

On dit: FAIT-IL SON AFFAIRE? A-T-IL DE L'ARGENT ?

T.-g. p., encadrée, en t., avec les noms.

354. — **LE PLUS DÉLICIEUX ET LE PLUS AILÉ DES BIZETS. FRICOTEUR RÉCALCITRANT ET DROLE DE CORPS.** Il vient de se lever de la table, sur laquelle on aperçoit du vin frappé, et un compte montant à vingt-cinq francs. Survient un officier qui semble lui faire des reproches de n'être pas en tenue. *Je ne peux pas m'habiller*, répond-il en riant, et tenant un verre de champagne à la main, *mes moyens d'existence ne me le permettent pas !... J'ai une femme !... des enfants !.. un tas de choses !... qui m'imposent une immensité de privations !*

G. p. à l'encre, en h., encadrée, avec les noms. On lit au bas : *Se vend deux francs, au profit d'un vieux légionnaire de la Garde Impériale.*

1844

355. RR. — **LE MAITRE DE CEUX QUI N'EN VEULENT PAS, OUVRAGE A LA PLUME POUR DESSINER SANS APPRENDRE ET SAVOIR SANS ÉTUDIER.** *Par Charlet, professeur à l'école royale Polytechnique.*

Un enfant à genoux, vu par le dos, indique de la main droite et fait lire à un petit camarade cette annonce tracée sur un bloc de pierre. A droite, à leurs pieds, un gros chien couché.

G. p. à l'encre, en t., sans encadrement. Elle devait servir de frontispice pour un ouvrage projeté. Charlet ne s'étant pas arrangé avec l'éditeur, la pierre est restée chez Villain, qui, après avoir tiré un petit nombre d'épreuves, l'a effacée par suite d'un malentendu.

356 RRR. — LA MÊME PIÈCE. Premier et très-rare état. Au-dessous de l'estampe que nous avons décrite, Charlet a dessiné une dizaine de griffonnements ; nous indiquerons seulement deux têtes de vieillards, à gauche ; et à droite, une autre tête de vieillard, de profil, tourné à droite.

357. RR. — *GRANDE FEUILLE DE CROQUIS à l'encre, en t. et encadrée. Imprimée chez Villain, elle ne porte d'autre nom que celui de *Charlet*, au bas, à droite. Cette pièce était destinée à l'ouvrage dont nous venons de décrire le frontispice. Elle contient quinze croquis ; voici les deux principaux : en haut, à gauche, une femme coiffée d'un bonnet est assise sur un banc de pierre (c'est le portrait de Mme Charlet) ; au bas, à droite, un vieillard est assis sur une chaise basse, au pied de laquelle est couché un chien.

358. — **5 MAI! LA PRIÈRE DU VIEUX SOLDAT.** (Anniversaire de la mort de Napoléon. 1821.)

Dans le fond, deux rideaux relevés laissent voir un riche catafalque sur lequel sont placés le chapeau et les décorations de Napoléon. Sur le premier plan, un vieux soldat de la Garde est respectueusement agenouillé, tenant dans ses mains une couronne.

G. p. en h., encadrée, avec les noms de *Bry* et des éditeurs de Paris et de Londres. Quelques épreuves avant toutes lettres ; un grand nombre encadrées de diverses manières.

359. RRR. — *PREMIÈRE IDÉE de la même pièce. Croquis en h. peu avancé, sans aucuns noms.

Il n'y a d'indiqué que le vieux soldat ; la tête et le haut du corps sont assez avancés ; plus bas, seulement quelques traits de crayon. H. du soldat, 185.

360. — **15 AOUT! NOBLES SOUVENIRS.** (Anniversaire de la fête de Napoléon.)

Un vieux sergent de la Garde, assis dans un fauteuil, a revêtu sa grande tenue pour cet anniversaire. Une petite fille, entre ses genoux, se hisse sur la pointe des pieds pour déposer une couronne et des fleurs près d'une petite statuette de l'Empereur. A gauche, un jeune garçon, jouant à quatre pattes, s'est coiffé du chapeau du vieux soldat; plus loin, un troisième enfant.

Cette pièce fait le pendant de la précédente; elle a été éditée dans les mêmes conditions et porte les mêmes noms.

VII^e^ SECTION

GRIFFONNEMENTS, PIÈCES DIVERSES NON TERMINÉES

Les pièces dont nous ne désignons pas l'imprimeur sortent des presses de Villain.

1817

361. RRR. — * **GRENADIER A CHEVAL**, le sabre à l'épaule. A sa droite, deux tambours : celui de haut, vu par le dos; celui du bas, de face. Griffonnement à la plume, en h., sans aucuns noms. Imprimée chez Lasteyrie. H. du grenadier et du cheval, 180.

362. RRR. — * **TÊTE DE VIEUX PRÊTRE.** De profil et tourné à gauche. Le nez, très-aquilin, touche presque au menton. Au-dessous, joueur de billard, la queue à la main.

Griffonnement à la plume en h., sans aucuns noms. Imprimé chez Lasteyrie. H. du joueur de billard, 62.

1823

363. RRR. — * **INVALIDE MANCHOT.** Coiffé d'un bonnet de police, la figure tournée à droite, il est assis près d'une table sur la-

quelle est un verre; la bouteille est à terre. H. de l'invalide, 161.

364. RRR. — * **VIEUX MENDIANT**, le dos appuyé contre une espèce de cloison et soutenu par deux béquilles. A droite, devant lui, un enfant, et deux personnages dans le fond, à droite. H. du mendiant, 185.

365. RRR. — * **VIEUX SOLDAT** agenouillé avec recueillement sur une tombe entourée de saules pleureurs à peine indiqués. (Dans une toute première épreuve, ils n'existent pas.) A sa gauche, un bâton et son chapeau à trois cornes.

Pièce faite à l'occasion de la mort de Napoléon. H. du soldat, 150.

Ces trois croquis, en h. 1/4 jésus, à la plume et à l'encre, ne portent aucune indication, sauf le nom de *Charlet* aux deux premiers.

366. RRR. — * **PETITE TÊTE DE VIEILLARD RIANT**, coiffée d'un chapeau rond, elle est de trois quarts, tournée à droite. H., 21.

367. RRR. — * **PETITE BATAILLE.** Ébauche en t., indiquée seulement dans sa partie droite. H. du dessin, 67.

A droite, lisière d'un bois; sur le premier plan, la bataille; à droite, un cheval mort; au milieu, un général sur un cheval blanc.

368. RRR. — * **FEMME TOURNÉE A DROITE.** Assise dans un jardin, près d'une table sur laquelle elle a le bras appuyé; elle devait tenir une ombrelle dans la main; le manche seul est indiqué. H. de la femme, 97.

369. RRR. — * **JEUNE FEMME TOURNÉE A GAUCHE.** La tête seule et le bas d'un gros arbre, dans le fond, à gauche, sont à peu près faits. Le chapeau qui devait être orné de plumes n'est qu'indiqué. P. p. en h.; l. 172.

Les pièces qui nous restent à décrire dans cette section ont été tirées à vingt épreuves au plus; elles sont donc rares, et cette explication donnée, nous nous abstenons de les désigner par une R, comme aussi d'indiquer par un astérisque (*) que les titres n'appartiennent pas aux pièces originales, et ne sont donnés que pour aider à la classification. Toutes ces pièces, sauf de rares exceptions que nous mentionnerons, sont imprimées sur format 1/4 jésus et ne portent ni noms, ni adresses, ni aucunes indications.

370. — **PETIT DÉCROTTEUR A GENOUX** nettoyant les bottes d'un officier. A droite, un ouvrier, ancien militaire, a les bras croisés, et paraît mécontent de voir un officier de hussards causant avec un abbé. C. à la plume, en t.

371. — **UN HOMME SUR UNE TERRASSE.** Coiffé d'un chapeau rond, regarde défiler devant lui une nombreuse cavalerie. Le fond est rempli par une ville, qu'on doit supposer être Paris. C. peu fait, en t.

1824

372. — **CROQUIS A L'ENCRE ET A LA PLUME.** Neuf sujets sur la même feuille, en t. Au bas, à droite, un oiseau fantastique, debout sur sa patte droite, et tenant de l'autre une feuille de papier, sur laquelle est un mot biffé.

373. — **ÉTUDES D'ARBRES.** A la plume et à l'encre, en h.

Quatre arbres, brisés à leur partie supérieure, sont garnis de branches et de feuilles qui descendent jusqu'à terre.

374. — **CINQ TÊTES EN CARICATURES** sont dessinées au bas à droite d'une feuille de croquis à la plume et à l'encre.

375. — **FEUILLE DE CROQUIS AU CRAYON.** En haut, à droite, un personnage grotesque enfonce son nez dans l'œil d'un autre personnage dont les cheveux se hérissent.

376. — **DEUX PÊCHEURS A LA LIGNE.** Tous deux sont assis et tournés à droite. Celui placé au premier plan porte une redingote et un chapeau; l'autre est nu-tête et en veste. C. en h.

377. — **VIEILLE FEMME VUE A MI-CORPS.** Elle est tournée à gauche, et coiffée d'un bonnet. Hauteur de la partie dessinée de la femme, 70.

378. RR. — **PETITE VIGNETTE AU CRAYON.** Imprimée en tête d'invitations aux Festins de Balthazar, et aux Banquets du Gymnase lyrique. Elle porte de l. totale, 410, et de h., 80. Elle n'a pas été mise dans le commerce.

Plusieurs enfants entourent une grosse caisse placée sur un monceau d'albums, de recueils, etc. etc. L'un d'eux, à cheval dessus, sonne de la trompette. Un autre, à droite, au second plan, porte un drapeau sur lequel on lit: *Vive Billoux!* A gauche, le nom de *Charlet* (pas sa signature).

5812

379. — **GRENADIER DE LA GARDE IMPÉRIALE.** Terminé seulement jusqu'à mi-corps. Il devait être assis près d'un piédestal. Un brûle-gueule à la bouche; il est vu de trois quarts, tourné à droite.

380. — **VIEILLARD ASSIS DANS UN FAUTEUIL.** Il est de face, coiffé d'un bonnet noir; sa main droite s'appuie sur sa poitrine. Croquis en h.

381. — **TURC ASSIS.** Vu de profil et tourné à gauche. C. en h., terminé seulement jusqu'aux hanches.

382. — **VIEILLARD, SA CASQUETTE A LA MAIN.** Il est debout près d'un grand fauteuil, s'appuyant sur deux béquilles, et tourné à gauche. De ce même côté, un enfant dont la tête seule est indiquée. C. en h.

1826

383. — **SAVETIER TOURNÉ A DROITE.** Debout devant son échoppe; il est coiffé d'une casquette. C. en h.

384. — **SAVETIER TOURNÉ A GAUCHE.** Debout devant son échoppe; il est coiffé d'un bonnet. En h.

385. — **NAPOLÉON AU MILIEU DE CROQUIS.** Aux quatre angles et faisant pendants (en charge), Louis XVIII et un éléphant, Charles X et un jésuite.

386. — **ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES.** Sa jambe de bois indique un ancien militaire. Il va trinquer avec un grenadier de la Garde royale. C. en h.

Si Charlet avait terminé ce croquis, l'allumeur devait dire: *La liberté de la presse est comme un réverbère: elle éclaire le grand et le petit, le riche et le pauvre.*

1827

387. — **GRENADIER** *coiffé d'un bonnet de police.* Tourné vers la droite; il est assis ou couché à demi. Il porte la croix; ses jambes croisées l'une sur l'autre sont à peine indiquées. En h.

388. — **SERGENT D'INFANTERIE.** Debout, un banc entre ses jambes; il tient une bouteille dans la main droite. L'animation de sa

figure doit faire supposer que Charlet avait à traiter quelque querelle de cabaret. En h.

389. — **DEUX CARABINIERS ET UN ENFANT.** Le carabinier, vu de face, est dessiné jusqu'à la ceinture; il tient son casque sous le bras gauche. L'autre, tourné vers la droite, devait être assis et porter dans son bras droit, qui n'est pas indiqué, un enfant dont la tête et le corps sont seuls dessinés. En h.

390. — **JEUNE HOMME ASSIS DANS LA CAMPAGNE.** Sa tête, presque de face, s'appuie sur sa main droite. A en juger par quelques traits à peine indiqués, les jambes devaient être croisées. En t.

391. — **TÊTE DE VIEUX PAYSAN.** Vu de profil, tourné à gauche. Le haut de son bonnet de coton et le collet de sa veste sont à peine indiqués. En h.

1828

392. — **LA JUSTICE FÉODALE.** L'idée de Charlet, dans ce c. en t. dont la partie gauche est seule indiquée, était de montrer un paysan condamné pour quelque méfait envers son seigneur. Il n'y a que la tête du paysan qui soit dessinée; à gauche, deux soldats armés d'arquebuses; plus à gauche encore, un soldat à cheval, etc.

393. — **GROS HOMME ASSIS DANS UN FAUTEUIL.** Sa figure riante est tournée à gauche et un emplâtre couvre son œil droit.

394. — **PORTEUR D'AFFICHES.** Vu par derrière; il tient dans sa main gauche une longue perche, au haut de laquelle est placée une affiche. Dans le fond, à gauche, plusieurs personnages, dont le plus apparent rappelle la Nymphe de la Tamise (N° 263). Le nom de *Charlet* au bas.

Ce croquis est une réminiscence du voyage de Londres. Un petit nombre des premières épreuves ont été imprimées sur 1/4 jésus, en t., laissant subsister, à gauche, un croquis de Hady Roos, représentant un officier anglais à cheval, tenant une cravache à la main (en caricature). Aux épreuves postérieures, ce croquis a été effacé, et celui de Charlet a été imprimé, en h.

395. — **TÊTE DE CHIEN.** Terminée, au milieu de quatre croquis peu indiqués. Le plus fait, au bas, à droite, représente un vieillard ridicule portant une gigantesque épée. En t.

396. — **UN VIEILLARD ET UNE JEUNE FEMME** lui donnant le bras. La jeune femme en cheveux, le vieillard en chapeau rond.

397. — **JEUNE FEMME ASSISE PRÈS D'UN ARBRE.** Elle regarde un enfant, dont les cheveux, le bonnet et une partie d'un baudrier sont seuls indiqués.

Ces deux croquis en h., à la plume et à l'encre, étaient destinés, s'ils avaient été terminés, à faire partie du recueil que nous décrirons plus tard (*Croquis et pochades à l'encre*, 1828).

1829

398. — **SCÈNE D'INTÉRIEUR.** Quatre personnages composent ce petit tableau, en h. A droite, un vieillard assis sur une chaise; à gauche, un cuirassier, et dans le fond, une vieille femme qui rit en écoutant le récit fait par un homme assez grotesque qui gesticule avec son parapluie.

399. — **HOMME ASSIS DEVANT UNE TABLE**, à la porte d'un cabaret ayant pour enseigne : *Au solitaire*. Une bouteille devant lui, son chien à ses pieds, il semble absorbé dans de tristes réflexions. Charlet nous montre, dans le fond, à droite, un corbillard attelé, et un homme portant une bière sur son épaule, et notre philosophe devait dire : *Ce que c'est que la vie!* P. c. en h., presque terminé.

400. — **LE JEUNE SOLDAT ET L'ESPAGNOL.** C. en h., très-peu avancé. Un jeune soldat est en vedette dans la campagne. A droite, un guerrillas se glisse terre à terre jusqu'au soldat, pour l'assassiner. La tête seule de l'Espagnol est indiquée.

401. — **DEUX ÉTUDES DE PAYSAGE.** Sur la même feuille, en t. A gauche, un paysage de forme ovale. Une petite fille est entrée dans une mare, un bâton à la main, pour en faire sortir une vache, qu'un petit garçon retient par la queue. Le deuxième croquis représente un intérieur de forêt. Sur le premier plan, à gauche, un petit garçon.

402. — **DEUX CROQUIS SUR LA MÊME FEUILLE.**

A gauche, un homme portant un chapeau à plume, le bas du corps effacé par des hachures.

A droite, une vache les pieds dans l'eau, près d'un gros saule derrière lequel on voit une vieille femme et un enfant.

403. — **FEMME ASSISE DANS UN JARDIN.** Coiffée d'un béret, elle est tournée à droite, et dessinée seulement jusqu'à la ceinture.

A droite, dans le fond, un casque, qui devait probablement coiffer un enfant. En t.

404. — **DEUX CANONNIERS** *à pied de la Garde Impériale.* L'un debout, derrière la roue d'un affût; l'autre, qui doit être assis, a l'air riant, et tient son bonnet à poil à la main. C. en h., peu avancé.

405. — **L'EMPEREUR ET LE GRENADIER.** Grande pièce à l'encre, au crayon et au lavis, à peu près terminée. C'est la même idée que le N° 451; nous y renvoyons. Ici le grenadier, portant l'arme en sous-officier, a la main gauche sur sa poitrine. L'Empereur, devant lui, a les bras croisés et une cravache dans la main droite.

1831

406. — **PAUVRES SORTANT D'UN ATELIER DE TRAVAIL.** Un d'eux, sur le premier plan, tenant de chaque main une béquille, a devant la poitrine une pancarte suspendue, sur laquelle on lit : *Hypp. Bellangé, couvreur, estropié des quatre membres en tombant de dessus un toit!* Ce croquis principal est entouré d'une douzaine de griffonnements; le tout à la plume et à l'encre. En t.

407. — **CINQ TÊTES D'ENFANTS.** A leur droite, un vieillard; au-dessous, à gauche, un autre croquis. En t.

408. — **FEUILLE DE CROQUIS.** Cinq sujets, en t. Au bas, à gauche, un vieillard demande l'aumône à une femme qui s'éloigne avec un enfant.

409. — **DEUX ENFANTS DERRIÈRE UNE BARRICADE.** Celui de gauche semble se disputer avec son camarade, qui plante au milieu des pavés une longue perche sur laquelle il a placé sa veste et son chapeau. C. en t.

410. — **UN COCHON ET UN CHIEN** en face l'un de l'autre et se regardant avec peu de sympathie. C. en t.

411. — **FRAGMENT DE BATAILLE.** Des cuirassiers, vus par le dos, marchent vers le champ de bataille qu'on aperçoit dans le fond. C. à l'encre, en t.

412. — **LANCIERS EN MARCHE.** Ils débouchent de la droite pour marcher vers la gauche; au milieu, de grands arbres. En t.

413. — **SIX PAYSANS SE REPOSANT DANS LA CAMPAGNE.** Ils sont

debout, assis ou couchés près de gros arbres, à droite de l'estampe. Le fond indique un pays de montagnes.

Dessin très-avancé, en t.

1832

414. — **COMBAT DE CAVALERIE** près d'un moulin à vent. Sur le premier plan, à gauche, un homme à cheval porte une plume blanche à son chapeau. Pochade à l'encre et au lavis, en t.

415. — **DEUX CROQUIS SUR LA MÊME FEUILLE**, en t.

A gauche, une jeune femme tient un enfant par la main; devant elle trois petits garçons derrière un mur.

A droite, un vieillard assis, la pipe à la bouche, tend les mains à un petit enfant.

1834

416. — **LE GRENADIER DE LA GARDE NATIONALE ET UN OFFICIER.** Le grenadier, le bras gauche en avant, semble interpeller l'officier. De celui-ci, qui porte des lunettes, il n'y a de dessiné que la tête et une épaulette. Dans le fond, à gauche, plusieurs fantassins armés. En t.

417. — **UNE VIVANDIÈRE ET DES LANCIERS.** Halte militaire. La vivandière, à droite, est placée devant sa voiture-cantine.

Pièce assez avancée, en t.

1840

418. — **VIEILLE FEMME DESCENDANT UN ESCALIER.** On la voit presque de face, portant dans sa main gauche un panier à moitié couvert par son manteau. Au haut, à gauche, tête de vieille femme. En h.

419. — **SOLDAT-CUISINIER.** Un brûle-gueule à la bouche, les bras croisés, il tient dans sa main droite une cuillère à pot. En h.

420. — **CAVALIER PORTE-ÉTENDARD** (costume Louis XV). Il est tourné vers la gauche, monté sur un cheval dont l'avant-main (sauf la jambe droite) est seule dessinée. En h.

421. — **UN HOMME ÉLÉGAMMENT VÊTU**, tourné à gauche, est assis dans un fauteuil gothique; il lit dans un grand livre ouvert sur ses genoux. En h.

422. — **VIEUX JARDINIER.** De profil et tourné à gauche ; derrière lui, un panier de légumes et une serpette. P. en h.

423. — **UN ENFANT ET UN CHIEN** devant une glace dans laquelle se reflète la figure de l'enfant. C. en h.

424. — **DEUX ENFANTS JOUANT AU SOLDAT.** Tous deux de profil, marchant vers la droite : le premier porte une casquette et un fusil de bois. C. en h.

425. — **BILLOUX DANS UNE BALANCE.** Assis dans le plateau de droite, il fait équilibre au plateau de gauche, rempli de poids dont le total est indiqué au-dessus par le chiffre 350. Au haut, à droite, ce rébus : un *A*, *trois billes*, *une houe* (à Billoux). Au-dessous, cet autre rébus : le chiffre *1*, un *âne*, un *os*, un *nid* et le mot *me* (un anonyme). Ce dessin est placé en tête d'une invitation, faite au nom de Billoux, par Charlet. Elle est écrite de la main de ce dernier :

Aimable ami,

Je viens enfin d'atteindre mes 350 livres (175 kil.), bon poids. La science s'en réjouit ; elle sait maintenant jusqu'où la peau d'un mortel peut s'étendre.

Resterons-nous indifférents devant un si beau travail de la nature ? Non !

Alors, nous dînerons samedi prochain, 28 juillet, chez Bourdon, successeur de la mère Saguet, barrière du Maine, rue du Moulin-de-Beurre.

Le repas sera servi à cinq heures et demie précises. J'y serai ; il y aura gras.

Du travail, des privations et de l'ordre me donnent le moyen de vous offrir ce repas à mes frais ; en contribuant seulement pour votre part de cinq francs soixante et quinze centimes environ ; nous aligner ons, avec mes sacrifices, les autres dépenses d'orchestre, illuminations, bischofs, etc.

Devons-nous, cher ami, compter sur la faveur de votre présence ? Veuillez répondre au plus tard vendredi, avant deux heures,

A votre tout dévoué

JACQUES-VINCENT,
rue d'Assas, n° 2.

P. S. Que votre réponse soit FRANCHE *sous tous les rapports.*

Cette pochade a été tirée sur 1/4 colombier, en h.

426. — **BILLOUX DANSANT SUR LA CORDE.** Cette corde est une broche sur laquelle il se tient en équilibre sur le pied droit. Il porte une grosse caisse, et, derrière, le soleil darde, d'un air riant, des rayons dans tous les sens. Grand nombre d'autres attributs grotesques. Au bas, on lit: *Sans efforts! protégé par les astres! soutenu par les vents!*

Pochade à l'encre, en h.

427. — **BILLOUX FAISANT LA PARADE.** Debout et de face, sur un tréteau; il appelle le public en frappant, avec une marotte et un gigot de mouton, sur une grosse caisse. A droite et à gauche, de nombreuses allégories avec des légendes. Le soleil se montre à gauche d'un air riant et goguenard. *On va commencer*, crie Billoux, *tout à l'heure! les frileux!... c'est MOI!!! moi... Jacques-Vincent... l'homme puissant... venez, Messieurs!!!*

Pochade à l'encre, en h.

428. — *Le Vert-de-Gris.* Pochade et débauche d'esprit, faite à l'occasion d'un voyage à Corbeil et à Fontainebleau avec Villain et Aubry, et par suite d'une visite à un arquebusier. En. h.

429. RRR. — **UN HOMME PORTANT UN BONNET ESPAGNOL,** dont le bout retombe sur ses épaules, est vu de profil, tourné à gauche. Le bras gauche en l'air, le bras droit pendant, ne sont dessinés que jusqu'aux mains. Une forte épée est pendue au côté gauche. A la plume, en h. H. totale, 250.

On ne connaît qu'une seule épreuve de ce croquis.

430. RRR. — **VIEILLARD, LA TÊTE NUE.** Vue de trois quarts et tournée à droite. La tête, le haut de la redingote et le bras gauche (sans la main) sont seuls dessinés.

Croquis à la plume, en h. H. de la tête, 40.

431. RRR. — Officier de la République, à cheval. Au haut, à gauche, tête de vieillard. H. de cette tête, 70.

432. RRR. — Un jeune soldat, coiffé d'un bonnet de police, a les bras croisés; il regarde à gauche. Au-dessous, un rocher, et plus bas encore, une tête de vieille femme (1).

433. RRR. — **UN GRENADIER DE LA GARDE IMPÉRIALE** est assis à droite, le bras gauche entouré de linges couverts de sang. Il paraît faire des reproches à un paysan devant lui, les yeux

(1) Notre Catalogue ayant été communiqué avant son impression à quelques fervents collecteurs, nous avons laissé subsister cette erreur. Les n^os^ 431 et 432 ne font qu'une seule et même pièce, et ont été imprimés sur une seule feuille.

baissés. Deux enfants figurent dans cette scène : l'un, étonné, regarde le grenadier ; l'autre, effrayé, se cache derrière le paysan. Ce croquis, à la plume et à l'encre, 1/4 colombier en h., devait faire partie de la suite intitulée : *Croquis à la manière noire*, etc. (Nos 966 et suivants).

L. totale du dessin, 220.

434. RRR. — **UN PEINTRE, GROTESQUEMENT ACCOUTRÉ**, est devant une échelle double, sa palette dans une main, son pinceau dans l'autre. Devant lui, à gauche, un soldat d'infanterie, en grande tenue et portant son fusil en sous-officier, lui fait la nique par un geste de la main gauche. Derrière le peintre, un jeune enfant le soutient avec un bâton.

Croquis à l'encre, en h., imprimé par Bry, 1/2 colombier ; h. du peintre, 200.

435. RRR. — **FEUILLE DE CROQUIS, INÉDITE**, à l'estompe et au lavis (imprimée par Bry). Le nom de *Charlet* à droite ; 1/4 colombier, en h.

Au milieu, tête de jeune homme, coiffée d'un chapeau à larges bords. Au-dessus, deux têtes de vieillards tournées à droite et à gauche.

436. RRR. — **FEUILLE DE CROQUIS**, à l'encre, en t., 1/2 colombier. A gauche, au bas, un petit garçon et une petite fille ayant un panier sous le bras, se sont arrêtés pour causer ; à droite, un homme assis sur un banc de pierre, son chien couché à ses pieds. H. de la petite fille, 90.

Ce croquis était destiné à l'ouvrage : *Le Maître de ceux qui n'en veulent pas*, etc. (N° 355.)

VIIIe SECTION

—

1° PIÈCES FAITES AVEC LE CONCOURS D'AUTRES ARTISTES
2° PIÈCES TIRÉES DE DIVERS RECUEILS, OU FAITES DANS UN BUT SPÉCIAL
3° VIGNETTES POUR ROMANCES ET CHANSONS

1°

437. — Avec Philipon : Un robuste cuisinier, charcutier, peu im-

porte, tenant caché derrière le dos un bâton, est venu interrompre une conversation entre sa fille et un jeune élégant. Pendant que la première rentre à la maison, notre amoureux semble être assez embarrassé de répondre à cette question du père : *Quelles sont vos vues sur ma fille* (1) ?

438. R. — Avec Géricault. *Shipwreck of the Meduse* (Naufrage de la Méduse).

Croquis en t. et à l'encre, imprimé à Londres, *Hullmandell's lithography*. Il était distribué au public lors de l'exhibition du tableau de Géricault. Ce croquis est fait presque entièrement par Charlet; nous le savons de lui-même.

439. — **ÉTUDE DE CHÊNE.** A droite, un chasseur tenant son fusil à la main, s'est arrêté, et, par un geste, témoigne son étonnement de voir son chien en arrêt devant un petit enfant couché tout nu près d'une touffe d'arbres.

440. — **ÉTUDE DE PLATANE.** A la gauche de l'estampe, une femme près d'une fontaine, portant une cruche sur sa tête, se retourne et regarde trois enfants montés sur le même cheval.

441. — **ÉTUDE DE PINS D'ITALIE.** A gauche, un homme est assis sur un banc de pierre, enveloppé d'un ample manteau. Devant lui, deux enfants, dont l'un agenouillé, et une jeune femme.

Charlet a fait seulement les figures que nous venons de décrire sur trois études d'arbres (format grand in-folio), dessinées par Hubert et lithographiées: les deux premières, par Villeneuve; la troisième, par Deroy. Ces études ont été éditées par Moyon, et portent les noms que nous venons de citer.

442. — Avec Vauzelle : **LES GROTTES D'OSSELLES** (Franche-Comté). *La chaire à prêcher*. Cette pièce, en t., 1/2 colombier, fait partie des *Voyages romantiques dans l'ancienne France ;* elle porte le N° 115 dans la section de la Franche-Comté ; elle est lithographiée par Vauzelle sur le dessin de Taylor. Quoiqu'on

(1) Ce méchant dessin, en h. 1/4 jésus, presque entièrement de la main de Philipon, n'est introduit dans notre Catalogue que pour nous donner l'occasion de raconter un trait qui fait honneur à Charlet et que nous tenons de Philipon lui-même, resté reconnaissant. Ce dernier, venu fort jeune de Lyon à Paris pour tirer parti de son crayon, sentit bientôt que son talent de dessinateur était loin de répondre à son esprit et à son imagination. Découragé jusqu'au désespoir, il alla trouver Charlet, et lui raconta sa triste position. Charlet fut bon pour lui, comme il l'a été si souvent pour les jeunes artistes; il le reconforta, et l'engagea à lui porter sa première pierre.

A l'inspection de ce dessin, l'on voit facilement les parties *recalées* par Charlet.

lise au bas, à gauche, *Charlet*, 1829, *sculpsit*, cet artiste n'a dessiné que les figures; elles sont au nombre de six.

Cette pièce et la suivante sont imprimées par Engelmann.

443. — **INTÉRIEUR D'UNE BARAQUE DE CHARBONNIERS FRANCS-COMTOIS.** Nous n'avons pas voulu séparer cette pièce de la précédente, parce qu'elle appartient au même ouvrage, sous le N° 126. Elle est néanmoins sortie toute entière du crayon de Charlet. 1/2 colombier en t.

Au milieu de l'estampe, un charbonnier, debout et tourné à droite, fait un geste de surprise, voyant entrer un braconnier qui lui montre un lièvre qu'il tient à la main. Composition de onze figures et un chien.

444. RRR. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis à l'encre et au lavis, non terminé. La partie du milieu de l'estampe est restée en blanc. Le charbonnier faisant le geste d'étonnement n'est pas dessiné, non plus que l'enfant placé à la droite de l'homme au lièvre. Les huit personnes composant la famille du charbonnier sont plus ou moins indiquées, et toutes dans des situations à peu près semblables à celles de la pièce précédente.

On n'a tiré que six épreuves de ce croquis; il n'est pas encadré et ne porte aucuns noms. L., 238; h., 185.

Les quatre pièces que nous allons décrire sont les premières et les seules qui aient paru d'une suite qui devait en comprendre douze, et que l'indifférence du public força les éditeurs d'interrompre. Les figures seules appartiennent à Charlet; tout le reste a été dessiné par Jaime. Un texte accompagnant ces dessins appartient aussi à ce dernier. Ces quatre pièces, format in-folio, ont été imprimées sur papier blanc et papier de Chine; elles sont entourées d'un triple trait carré, et portent tous les noms, sauf le N° 4, qui ne porte que le nom de *Gihaut*.

445. — **N° 1. COMBAT DE LA RUE SAINT-ANTOINE** (28 *juillet* 1830). A gauche, un cuirassier est tombé, ainsi que son cheval, écrasés par une table et des pavés qui ont été jetés sur eux; à droite, un jeune homme tue d'un coup de pistolet un capitaine de grenadiers.

446. — **N° 2. LE PONT D'ARCOLE** (28 *juillet* 1830). A gauche, un homme du peuple étendu mort, et près de lui un camarade agenouillé. Au milieu de l'estampe, un chasseur à pied

de la Garde est tombé, et reçoit des secours d'un autre chasseur qui cherche à le relever.

447. — N° 3. **PRISE DU PALAIS-ROYAL** (29 *juillet* 1830). A gauche, un ouvrier blessé est pansé par une jeune femme ; à droite, un autre ouvrier tient un lourd marteau à la main gauche, et, de l'autre main, il élève en l'air un sabre sur lequel est placé un bonnet à poil comme un trophée.

448. — N° 4. **LE PEUPLE A LA CASERNE DES GENDARMES** (*Faubourg Saint-Martin*). A gauche, on voit jeter un grand nombre de meubles par les fenêtres ; à droite, un homme du peuple est étendu mort sur le pavé ; il porte sur la poitrine un écriteau avec ces mots : *fusillé pour vol.*

2°

Pièces tirées de divers recueils, ou faites dans un but spécial.

449. — **L'ARABE ET SON COURSIER**, *par M. Paul.* Cette vignette, en h., a été dessinée pour un opuscule de l'écuyer Paul, du Cirque-Olympique, portant ce titre : *Moyen de dompter les chevaux.*

Un cheval est couché par terre ; un Arabe est tristement assis sur lui, et lui panse une jambe. A droite, l'initiale *C.*

450. — * **GRENADIER DE LA GARDE NATIONALE DE PARIS.** En grande tenue, le fusil dans la main droite, il montre, de l'autre main, ces mots inscrits sur un piédestal : *Charte constitutionnelle.* P. p. en h., placée en tête d'un in-18 intitulé : *Fastes de la Garde Nationale*, imprimé en novembre 1827, à l'occasion du licenciement de cette Garde.

451. — * **NAPOLÉON**, mécontent d'une conférence avec le prince Dolgorowki (on voit ce dernier s'éloignant au galop), s'adresse à un factionnaire, carabinier au 17me : *Ces b.....-là*, dit-il, *croient qu'il n'y a plus qu'à nous avaler ! — Oh ! oh !* réplique le vieux soldat, *ça n'ira pas comme ça ; nous nous mettrons en travers.* Napoléon est à droite, les bras croisés, tenant une cravache dans la main droite.

P. vignette en h., encadrée, faite pour un volume in-18, imprimé chez Chamerot, en 1828, et intitulé : *Anecdotes sur Napoléon.*

452. RRR. — **LAFONT, ROLE DE JEAN** (*première et deuxième partie*).

L'acteur Lafont, du théâtre du Vaudeville, est représenté de trois quarts, tourné à droite; coiffé d'un chapeau rond, il a les deux mains dans les poches de sa redingote.

Cette pièce, ainsi que la suivante, ont été faites pour orner le recto et le verso d'une couverture en couleur qui recouvre le vaudeville *Jean*, imprimé chez Barba avec lequel Charlet était lié.

Un petit nombre d'épreuves ont été tirées sur papier blanc, en h., 1/4 jésus; deux ou trois, seulement, portent en haut, à gauche, un griffonnement à l'encre, et la première idée de la tête de Jean. C'est dans ce premier état seulement que cette pièce est très-rare.

453. R. — **LAFONT, ROLE DE JEAN** (*troisième et quatrième partie*). Il est vu de trois quarts, la tête de profil, tournée à gauche. Sa tenue, en noir, est très-élégante; il tient ses gants dans la main gauche.

454. RRR. — *Première idée de la même pièce.* Condamnée par le maître, on n'en a tiré que cinq ou six épreuves. Elles ne portent aucun noms. Le corps de Jean, incliné en avant, est vu de profil. Ses jambes, écartées tout à l'heure, sont ici rapprochées. H. de Jean, 110.

455. — **PIAST** (1840). Il est assis à droite, sur le seuil de sa chaumière, se reposant de ses travaux rustiques. Les mains jointes, il va se lever, apercevant deux anges qui, portés par des nuages, viennent lui annoncer qu'il a été élu roi. *Mortel* (lui disent-ils), *tu dois régner, Dieu l'ordonne; obéis!* En h., encadrée. Cette pièce orne un ouvrage intitulé: *La vieille Pologne.*

Pièces insérées dans le journal LA SILHOUETTE.

Il n'a paru que deux volumes de ce journal (1830), pour lesquels Charlet a fait les deux pièces que nous allons décrire. Elles sont imprimées par Ratier.

456. — Un hussard en grande tenue s'est levé d'une table où il buvait, et à laquelle était venu s'asseoir un séminariste. Leur conversation n'était point du goût du hussard, car faisant un geste de mépris: *Assez causé*, dit-il, *la fumée de tes discours me fait mal aux yeux!* 1/4 jésus en h.

457. — **L'HOTELLERIE.** Scène du moyen âge. Trois militaires boivent à la porte d'un cabaret. Un homme portant un chapeau à plumes vient de descendre de cheval, et s'est avancé vers eux. 1/4 jésus en.

Pièces insérées dans le journal LA CARICATURE.

Il a paru dix volumes de ce journal, rédigé par Philippon, de 1831 à 1835. Charlet a donné les trois pièces qui suivent : il avait retiré sa collaboration de bonne heure, les allures du journal n'étant pas dans ses idées politiques. Tirées sur 1/4 jésus, elles portent les noms de *Charlet*, de l'imprimeur *de la Porte* et de l'éditeur *Aubert*.

458. — N° 8. Pays de montagnes; à gauche, un bouquet d'arbres. Devant eux, et sur un mamelon, on distingue une très-petite figure : c'est Napoléon sur un cheval blanc. Au bas de l'estampe, on lit : *C'est lui !* En t.

459. — * **C'EST LUI** (première idée) ! Croquis non terminé. Le Napoléon est fait entièrement. Il est tourné à droite, sur un cheval dont le corps et la tête sont dessinés, les jambes et la queue étant à peine indiquées. Sans aucuns noms.

460. — *N° 29. **LE FUSILIER PACOT** est monté sur les épaules de son caporal, pour épeler plus à son aise la gigantesque affiche du Cirque-Olympique, où l'on représente *l'Empereur*. Le caporal, peu avancé sur la lecture, désire savoir si son nom figure sur l'affiche, vu qu'il était avec l'Autre, et qu'on lui a dit que les plus fameux grognards, à pied et à cheval, y étaient inscrits. On lit, à gauche, sur le mur : *Vive M. Adolphe Franconi !* En h.

461. — N° 40. A la suite du pillage de l'archevêché de Paris, un jeune ouvrier tient dans ses mains un livre ouvert qu'il regarde en riant : *En v'là un*, dit-il, *que j'ai repêché auprès du palais archipiscopane ; j' crois bien qu' c'est du latin ; ça doit être des bêtises, des histoires d'y a six mille ans, du temps de Barrabas, qu' c'est pas vrai, mais qu' ça fait rire*. P. m. en h., encadrée.

Pièces insérées au journal L'ARTISTE.

Ce journal a paru pour la première fois en 1830; Charlet lui a

fourni dix pièces que nous allons cataloguer. Elles sont tirées sur 1/4 jésus, et portent en haut ce titre : *l'Artiste*, et toutes la signature de *Charlet*.

462. — **1814.** Dans une chambre de chétive apparence, l'Empereur se tient debout, les mains derrière le dos, et se chauffant à une large cheminée. Une jeune servante s'apprête à le servir. P. p. en h., encadrée.

463. — **1810.** Au milieu de l'estampe, Napoléon sur un cheval blanc, et suivi d'un brillant état-major, se dirige vers la cavalerie qu'on voit dans le fond, à gauche. P. p. en t., encadrée.

464. — **CROQUIS.** P. p. en t., encadrée. Dix-sept croquis. Au haut, à droite, petite figure de Napoléon sur un cheval blanc. A gauche, au bas, un enfant porte un fusil de munition.

465. — **JE PUIS MOURIR MAINTENANT, J'AI REVU MON VIEUX DRAPEAU.** Ces paroles sont prononcées par un ancien officier, assis dans un fauteuil. Il porte la croix, et a sa canne entre les jambes. P. en h., sans encadrement.

466. R. — * *Première idée de la même pièce.* C. non terminé, en h., sans aucuns noms. Le vieil officier, placé comme ci-dessus, ne porte plus d'éperons à ses bottes. Sa main droite est seulement indiquée par un trait.

467. — **GRENADIER DES LÉGIONS POLONAISES** en grande tenue, l'arme au bras. Dans le fond, à gauche, un lancier à cheval, au galop. P. en h., sans encadrement.

468. — **A ! B ! C !** Ces lettres sont épelées par un enfant placé entre les jambes d'un vieillard qui tient le livre ouvert dans ses mains. P. p. en h., sans encadrement.

469. — Un petit garçon montre à sa mère son dessin ; c'est le *nez du Jupiter Olympien : Ah ! le beau nez !* s'écrie la jeune femme ; *ça saute aux yeux* ! P. p. en h., encadrée.

470. — **LES ENFANTS DE LA BONNETIÈRE.** Deux jeunes garçons sont agenouillés devant une tombe. Une pierre tumulaire porte cette inscription : *Ici repose P. Gonet, marchand bonnetier, décédé à Paris, le 1er juin 1822. Sa veuve inconsolable continue son commerce, rue Maubuée, n° 17.* P. p. en h., sans encadrement.

471. — **LANCIERS EN CAMPAGNE.** Un d'eux à cheval, un autre à sa droite, à pied, assis près de deux arbres dépouillés de leurs feuilles. En h., encadrée.

472. — **CROQUIS.** Cinq sujets sur la même feuille, en t., avec encadrement. Ne porte que le nom de *Charlet*. Au haut, à gauche, un officier républicain; au dessous, Napoléon lorgnant, etc. etc.

MÉTHODE TIRPENNE

COURS ÉLÉMENTAIRE ET PROGRESSIF DE DESSIN

C'est le titre d'un ouvrage pour lequel Charlet a fait trois pièces. Elles sont en h., sans encadrement, format 1/4 jésus. Elles portent les noms de Charlet, des éditeurs et des imprimeurs. Au haut de chaque pièce on lit: *Méthode Tirpenne. Cours de figures de genre, par M. Charlet.*

473. — Pl. 1. **VIEILLARD ASSIS.** Vu de trois quarts, revêtu d'un ample manteau, il tient un bâton dans la main droite.

474. — Pl. 2. **COSTUME DU MOYEN AGE.** Un militaire assis sur une chaise tient une canne dans sa main droite, et a son épée placée sur ses genoux.

475. — Pl. 3. **SOLDAT D'AFRIQUE.** Il est assis, recouvert d'un manteau, sa figure est ornée d'une moustache et d'une royale.

3°

Vignettes pour Romances ou Chansons.

Les pièces que nous allons décrire ont été pour la plupart imprimées à grand nombre, sur la première page des romances ou chansons, avec les titres et adresses.

Quelques premières épreuves ont été tirées sans le texte, ni les adresses, seulement avec le titre de la romance, ou quelques vers la désignant.

Quelquefois enfin, on a tiré quelques épreuves avant toutes lettres, le plus souvent sur papier de Chine.

Nous cataloguons ces vignettes suivant l'ordre chronologique.

1823

476. R. — Vignette pour la romance sentimentale (paroles d'Aubry, musique de Blanchard) chantée par Mlle Flore, dans la pièce des *Cuisinières*, jouée aux Variétés, en 1823.

Dans le fond, à gauche, colonne de grenadiers en marche. Sur le premier plan, Françoise fait ses adieux à son amant, en lui donnant, dit la chanson, quatre chemises, cinq mouchoirs, un' paire de bas. Imprimée par *Motte*.

1828

477. — Un jeune marchand de vinaigre rentre à sa boutique, poussant sa brouette qui contient sa marchandise. P. p. en h., pour la chansonnette *le Petit Vinaigrier*, paroles de Lefebvre, musique de Ropicquet.

478. — **REPOSE TOI, MAIS NE TE ROUILLE PAS!** Chanson patriotique, sur l'air *du Sabre*, composée et chantée par Véron, le 18 mai 1827, au banquet des gardes nationaux à la Chaumière, à la suite du licenciement de la garde nationale.

Un garde national vient de déposer son bonnet à poil et son fourniment. Assis, le coude appuyé sur une table, il tend le bras droit vers son sabre : *Repose-toi*, etc. Charlet a eu l'intention de faire son portrait dans le garde national.

479. — **LE TAMBOUR-MAJOR.** Il a la canne baissée dans la main droite, le poing gauche sur la hanche. Derrière lui des tambours. Lith de Marlet & Cie, 5 Rue du Boulon. N° 19

Vignette faite pour une chanson; paroles de Lefebvre, musique de Ropicquet.

480. — Jean-Jean, coiffé d'un bonnet de police mis de travers, tient enlacée dans son bras gauche une jeune fille qui se défend : *J' suis militaire, y m' faut un baiser*, lui dit-il. Le titre de la chanson est : *Je ne suis plus Jean-Jean, qu'on disait si bête*. Paroles de Paul de Kock, musique de Lhuillier.

481. — ***LES VIEUX SOUVENIRS.** Paroles de Paulin Deslandes, musique de Ropicquet.

Une vieille vivandière retrouve une ancienne connaissance dans un invalide portant un emplâtre sur l'œil. Elle lui passe tendrement la main sous le menton.

482. — **FOI DE CUIRASSIER, J' TE SERAI SINCÈRE!** dit un trompette déjà à cheval, et serrant la main d'une jeune fille qui pleure en lui faisant ses adieux. Vignette pour la chanson : *Le départ du Trompette*. Paroles de Jaime, musique de Plantade.

483. — A gauche, un grenadier, son fusil sous le bras, reçoit un verre d'eau-de-vie d'une jeune vivandière portant un enfant

attaché sur son dos : *Gente vivandière, épanche à plein verre!* Vignette pour la chanson militaire intitulée : *Pa, pa, ta plan, silence!* Paroles d'Alfred Cotreaux, musique de Ropicquet.

484. — **LE VIEUX MÉNÉTRIER.** Il est assis au pied d'un arbre; son violon sous le bras, et montre en riant un verre rempli de vin à un jeune homme et une jeune fille La chanson est de Béranger pour les paroles, et de Ropicquet pour la musique.

485. — Un soldat revient au pays avec son congé; il témoigne sa joie en revoyant sa vieille mère. Vignette pour la romance intitulée : *le Retour du conscrit;* paroles de Blondeau, musique de Ropicquet.

486. — Un pauvre enfant fait danser Polichinelle en frappant sur un tambour. *Danse, petit Polichinelle, au son de mon gai tambourin!* Vignette pour une ronde; paroles de C. Hannong, musique de Ropicquet.

Depuis, cette vignette a été employée à illustrer un quadrille, pour le piano, intitulé *les Marionnettes*, par Talica Klemczynski.

487. — Deux petits Savoyards, frère et sœur, quittent le pays, se tenant par la main. Le petit garçon fait avec son chapeau un dernier signe d'adieu aux amis : *Courage, mon p'tit Jean! ma Jeannett', courage!* Vignette pour une ronde savoyarde à deux voix; paroles de Paulin Deslandes, musique de Ropicquet.

488. — Une vieille femme est assise au pied d'un arbre, près de quatre petites filles qui dansent en rond. Vignette pour une chansonnette intitulée : *la bonne Maman*; paroles de Bétourné, musique d'Edmond Brugière.

489. RRR. — Une jeune femme, sans chapeau, est debout sur un rocher; elle tient un mouchoir dans la main droite, et regarde la mer avec tristesse.

Derrière elle, dans le fond, quatre jeunes filles dansent en rond. Vignette pour une romance, dont le titre est : *Son navire est parti;* paroles de Bétourné, musique d'Edmond Brugière. En h., le nom seul de *Charlet*. H. de la femme, 80.

Cette pièce est très-rare : la pierre ayant cassé dès les premières épreuves, elle a été refaite comme il suit :

490. — **SON NAVIRE EST PARTI!** La jeune femme est assise sur le rocher; elle tient son mouchoir dans la main gauche.

1829

491. — Au haut du rocher, à droite, on aperçoit dans une niche une Madone, devant laquelle plusieurs personnes sont agenouillées. Au pied de ce rocher, deux Espagnols, homme et femme, dansent le bolero, entourés de spectateurs assis. Vignette pour un bolero intitulé: *Un jour de fête en Espagne*; paroles de Bétourné, musique de Labarre.

1830

492. — Un montagnard, élégamment vêtu et portant son fusil en bandoulière, est debout sur un rocher. Il paraît ému en apercevant le clocher de son village. Vignette pour la romance: *Le Retour du Montagnard*, paroles de Bétourné, musique d'Amédée de Beauplan.

493. R. — Dans le fond, une colonne de gardes nationaux marche vers la gauche. Sur le premier plan, à droite, un grenadier de la même colonne, le fusil sous le bras gauche. Vignette faite pour un chant patriotique intitulé : *Le Départ pour la frontière ;* paroles et musique d'Alexandre.

494. RR. — * **ÉPISODE DE JUILLET.** A gauche, des insurgés, dont un porte un énorme drapeau, reçoivent le feu d'une troupe placée devant eux. Sur le premier plan, un ouvrier coiffé d'un bonnet de police, les bras nus, tient un pic dans la main droite. Vignette dont le titre porte : *Chant des Compagnons ;* paroles de Sazerac; musique de Mlle Armandine Santerre. Ni la romance, ni la vignette n'ont été mises dans le commerce.

1831

495. — Dans le fond, à droite, un jeune homme et une jeune fille sont assis sur l'herbe. Sur le premier plan, un vieux bailli, caché derrière un gros arbre, les surveille. Vignette pour la chanson : *le vieux Bailli ;* paroles de Henri Fossier, musique de Ropicquet

496. — Un grenadier, attablé à la porte d'un cabaret

montre, en riant, l'enseigne de la maison qui représente un grenadier dans la même position que celle où il se trouve, avec ces mots : *à leureu Francé.* Vignette pour la chanson : *Le soldat Niclou ;* paroles de Jules Moreau, musique de Ropicquet.

497. RR. — **LES BANDITS.** Cinq sujets sur la même feuille, pour une scène lyrique, qui n'a pas été éditée. P. en t., 1/4 jésus, tirée à petit nombre d'épreuves. Ces sujets portent ces titres : *la Mère ; la jeune Fille ; la Fuite ; le Roi de la Montagne ; la Vengeance.*

Il existe quelques épreuves avant toutes lettres, sauf le nom de Charlet.

498. — A gauche, une vieille paysanne, à la fenêtre de sa chaumière, interpelle sa fille qui cache son amant derrière elle. Vignette pour la romance : *la Mère Grand' ;* paroles de Bétourné, musique de Meyerbeer.

1834

499. — **LE VRAI MOUTARD DE PARIS.** Chansonnette comique, paroles et musique de M. *Édouard Douvé,* etc. etc.

Devant la boutique d'un épicier, un vrai gamin, coiffé d'un bonnet de police, les pieds dans des savates, attache une de ses bretelles. Au bas, on lit de la main de Charlet : *A Ed. Douvé, le gamin reconnaissant.*

Sur un petit nombre d'épreuves, imprimées avant les titres, on lit au bas, d'une grosse écriture d'écolier : LE MOUTAR DE PARI.

500. — **CHANT FUNÈBRE** composé à l'occasion de la mort de Juhel père ; le refrain et six couplets entourent la vignette de Charlet. Au-dessous, on lit : *Les vides que la mort de Juhel vient de laisser parmi nous sont incalculables.* (*Discours de M***, marchand de vins en gros.*) Les couplets sont de Billoux et Charlet.

Au milieu de l'estampe, Juhel est saisi par un cocher demi-satyre qui veut l'amener dans sa voiture stationnant : *Avenue des Immortels.* Dans le compartiment de derrière, on reconnaît les figures de Billoux et de Charlet. Juhel, en homme prudent, avant de quitter l'*Auberge du Diable* pour se mettre en route, se verse une dernière rasade.

501. RRR. — Un gros aveugle, tenant un violon à la main, trébuche et va tomber à l'eau entraîné par son chien. Petite vignette en h., avec les noms de *Charlet* et de *Villain*, destinée à un recueil de chansons qui devait être édité par Henry Simon. H. de l'aveugle, 60.

Sur un très-petit nombre des premières épreuves, après ces deux vers de la chanson : *Fidèle y court, et l'aveugle s'y plonge. On n'est jamais trahi que par les chiens*, on lit écrit de la main de Charlet :

Henry Simon croquis plaît
Autant que ton couplet
Plaît,
Mon triomphe serait complet
Si on les accouplait.

502. — Un gros ivrogne, assis sur un tabouret à la porte d'un cabaret, tient une bouteille dans la main droite et un verre plein dans l'autre main. Au-dessous ces quatre vers de la chanson de Béranger :

Hé ! qué qu'ça m'fait à moi
Qu'on m'appelle ivrogne?
Je suis heureux comme un roi
Quand je m'rougis la trogne.

Vignette en h.

1841

503. — **UN VIEUX SOLDAT**, *romance; paroles d'Émile Barateau, musique de F. Masini.* Un vieux troupier, coiffé d'un bonnet de police, portant la croix et trois chevrons sur sa veste, se repose de ses travaux de jardinier. Appuyé contre un mur, les bras croisés, un brûle-gueule à la bouche, il regarde son chien placé devant lui. P. en h.

IXe SECTION

—

RECUEIL DES ALBUMS, FANTAISIES, CROQUIS, ETC.

PARUS PAR SUITES DEPUIS 1822 JUSQU'EN 1846

Les pièces composant les divers recueils que nous avons à décrire dans cette section ont toutes été, sauf de rares exceptions que nous indiquerons, imprimées par *Villain* et éditées par les frères *Gihaut*. Elles portent, avec ces noms, celui de *Charlet*, et nous le mentionnons ici pour n'y plus revenir. Cependant les frères Gihaut ayant exploité pendant quelque temps une imprimerie lithographique, leur nom, comme imprimeur, se trouve quelquefois substitué à celui de Villain.

Dans le plus grand nombre de ces recueils, la masse des épreuves a été tirée sur papier blanc, 1/4 jésus. Mais quand après les premières épreuves d'essai, la pierre était ce qu'on appelle en train, on tirait une cinquantaine d'épreuves sur papier de Chine, format 1/4 colombier. Les épreuves sur Chine pourraient donc être considérées comme un premier état. Et d'ailleurs la couleur du papier de Chine, se rapprochant de celle de la pierre, rend plus exactement le dessin du maître.

Toutes les fois et seulement alors que les tirages auront été faits différemment, nous l'indiquerons dans le Catalogue.

Recueil de Croquis à l'usage des petits enfants, par Charlet (1822). *Chez Gihaut, boulevard des Italiens, n° 5. Lithographie de Villain* (1).

Au-dessous de ce titre, un frontispice que nous décrivons plus bas et dont un assez grand nombre d'épreuves ont été tirées à part.

Les dessins de ce recueil ont été faits avec un crayon gros et tendre qui paraît avoir trop ou trop peu mordu sur la pierre; aussi les épreuves belles et transparentes sont-elles devenues de bonne

(1) Quand la fantaisie de ces dessins si naïfs passa par la tête de Charlet, il s'y prépara en vivant pendant huit jours au milieu des enfants de Villain, jouant, se roulant par terre avec eux.

heure noires et boueuses. Dans plusieurs de ces dernières, des parties même du dessin ont disparu.

Toutes les épreuves des divers tirages ont été imprimées sur papier blanc, 1/4 jésus. Sauf le frontispice et la dernière pièce en h., toutes sont en t. a. t. c.

504. — * **FRONTISPICE.** Deux marmots, l'un nu-tête, l'autre coiffé d'un bonnet de police, sont assis à terre et regardent un album qu'ils tiennent dans leurs mains. A droite, un polichinelle ; dans le fond, à gauche, deux enfants jouant au soldat.

505. — **LES JEUNES AMATEURS.** Deux petits écoliers, arrêtés devant la boutique en plein vent d'un jeune marchand d'images, lisent cette inscription collée au mur : *tout éta deux sou.* Le petit marchand, assis par terre, les regarde en riant.

506. — **LA BONNE PETITE FILLE.** Elle tire une pomme de son panier et la présente à un pauvre vieillard assis à terre contre une borne, et cachant sa figure avec sa main.

507. — **LES PETITS GARNEMENTS.** Dans leur chambre d'étude, et profitant du sommeil du maître, ils se sont empoignés et se tiennent aux cheveux.

508. — Dans le fond, longue colonne d'infanterie marchant vers la gauche. Sur le devant, un vieux grenadier chemine, portant derrière lui, sur son sac, un petit enfant qu'il encourage par ces paroles : *Si le second rang est sage, il aura du nanan.* Le nanan est une gourde d'eau-de-vie qu'il tient à la main et montre à l'enfant.

509. — **LA PETITE ARMÉE FRANÇAISE.** Elle se compose de cinq enfants défilant devant une fenêtre où paraît la tête d'une vieille femme qui les regarde d'un air mécontent.

510. — **CROQUEMITAINE REPOUSSÉ AVEC PERTE.** Agenouillé devant la cheminée, un trousseau de clefs pendant à sa ceinture, et son martinet échappé de ses mains, il est saisi d'effroi devant deux petits garçons dont l'un tient son sabre devant sa bedaine, pendant que l'autre le couche en joue.

511. RR. — **MADAME CROQUEMITAINE.** Enfoncée dans un grand fauteuil, elle menace de son gros martinet une petite fille à genoux devant elle. A cette vue, la pauvre enfant détourne la tête et la cache dans ses mains. Autour d'elle quatre autres enfants. L., 225, h., 162.

Cette jolie pièce, rare, a été copiée par Courtin.

512. — **LA DINETTE.** Elle se fait autour d'une petite table. Un jeune garçon mord dans une pomme ; une petite fille offre à manger à sa poupée assise sur une chaise devant elle.

513. — **LA PETITE ÉCOLE DU SOLDAT.** Assis sur un banc, un vieux grenadier soutient avec un doigt un tout petit enfant qui vient à lui coiffé de son bonnet à poil. Dans le fond, à gauche, un jeune soldat cause avec une bonne portant un enfant sur son bras.

514. — *Vainqueurs et vaincus, tout est fricot pour le diable*, s'écrie un vieux philosophe, montrant ses marionnettes. Ces paroles, il les prononce en riant, se caressant le menton, au moment où le diable vient enlever Polichinelle, qui, lui aussi, a laissé sur le théâtre plusieurs victimes.

Croquis lithographiques, par Charlet (1823). Paris, chez Gihaut, boulevard des Italiens, n° 5.

Cette suite se compose d'un frontispice et de seize pièces numérotées de un à seize. A l'exception des Nos 4, 7 et 9 en h., toutes sont en t. a. t. c. On a tiré de ces croquis une cinquantaine d'épreuves de choix, sur format 1/4 colombier ; toutes les autres sont imprimées sur 1/4 jésus.

515. — * **FRONTISPICE.** *Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore*, dit avec satisfaction un jeune marchand d'estampes ; appuyé sur une pelle, avec laquelle il a empilé cartons sur cartons, il montre de sa main gauche une colonne de gens portant des hottes remplies d'albums. C'est le déchargement de bateaux à vapeur dont on aperçoit les cheminées fumant dans le fond à droite.

516. — N° 1. *Prendre le temps comme il vient, et la soupe comme elle est*, dit un jeune soldat en riant à son camarade, et lui montrant une gamelle placée entre eux sur un banc. Le camarade, beaucoup moins philosophe, à la couleur de la soupe, fait piteuse mine et se tient les bras croisés.

517. — N° 2. Deux jeunes soldats, au cabaret portant pour enseigne : *Au désire de la paix*, se sont pris de querelle et en sont venus aux coups de poing. Séparés à grand'peine par deux anciens soldats, ils reçoivent de l'un d'eux ce conseil militaire : *Vous êtes deux braves! ça ne finira pas comme ça.*

518. — N° 3. **ARTILLERIE LÉGÈRE ALLANT PRENDRE POSITION.** Un enfant, traînant deux petits canons de bois, est suivi par un autre enfant à cheval sur un manche à balai, et brandissant son sabre de bois au-dessus de sa tête.

519. — N° 4. Deux vieux, vêtus de fourrures, se sont arrêtés pour causer. L'un d'eux vient sans doute de confier au voisin un secret important; car, le regardant et portant son doigt sur sa bouche : *chut!* lui dit-il.

520. — N° 5. Un vieux peintre vient de terminer une enseigne représentant une forme avec ces mots : *A la belle forme ; Trinquard, cordonnier envieu.* Et comme il tend son verre au savetier qui tient une bouteille à la main, celui-ci, avant de verser, montre son enseigne avec satisfaction et s'écrie : *la forme avant la couleur.*

521. RRR. — *Première idée de la pièce précédente.* On n'en connaît qu'une seule épreuve. Dans celle-ci, le peintre a une échelle à côté de lui; il est à droite du savetier; dans le numéro précédent il est à gauche. L., 250.; h., 178.

522. — N° 6. *Laissez-m'en donc un, mon ancien*, dit un jeune soldat chargeant son arme, à un grenadier près de lui qui fait feu sur l'ennemi. Autour d'eux, un combat meurtrier.

Après le tirage des premières épreuves, cette légende a été effacée, et remplacée par celle-ci : *L'enseignement mutuel.*

523. — N° 7. *Rêver d'ours, vous donne quatorze, quarante-neuf, soixante-sept. Si vous avez été terrassé par ce même ours, quatre-vingt-sept.* Telle est l'explication de son rêve, donnée à une marchande de volailles par une diseuse de bonne aventure. Derrière, une marchande de friture et un vieillard l'écoutent en riant.

524. — N° 8. **LE PETIT MALHEUREUX.** Par un temps de neige, un pauvre petit Savoyard est tombé de froid et de misère à la porte d'une ferme. Une jeune fille l'aperçoit, et par son geste témoigne sa pitié.

525. — N° 9. **LE BRACONNIER.** Vu de trois quarts, coiffé d'une casquette, vêtu d'une blouse, il traîne un lièvre de sa main droite. Pièce à la plume, sans encadrement.

526. — N° 10. *Sa pauvre petite femme est bien à plaindre*, dit une vieille portière croisant ses mains et voyant un ivrogne, son voisin, qui cherche à rentrer chez lui. L'air de la *pauvre petite femme* venant sur sa porte au devant de son mari, doit

faire supposer que ce dernier va passer un mauvais quart d'heure.

527. — N° 11. Un enfant sortant de la classe s'approche avec timidité d'un grenadier assis sur un banc, dans un jardin, et lui faisant un salut militaire, il lui présente un camarade : *Il veut s'engager grenadier à pied*, dit-il. Le grenadier sourit de voir que le camarade cherche à se grandir en mettant ses livres sous ses talons.

528. — N° 12. *Le guide est à gauche*, dit un invalide assis sur un banc, et présidant à l'alignement, avec sa canne qu'il tient en travers. Or ce guide est un chien assis sur son derrière, et s'appuyant sur un bâton. A sa droite, un petit garçon et une petite fille sous les armes; un peu plus loin, un petit Savoyard.

529. — N° 13. *La froid pique*, dit un jeune soldat de faction aux avant-postes, par un temps rigoureux. L'air transi, il tient ses deux mains dans ses poches, et retient avec son épaule son fusil, dont la crosse repose à terre.

530. RRR. — (Porte le N° 9.) Première idée de la pièce précédente, en h., encadrée.

Ici le fusil du jeune soldat passe sous ses bras croisés; les mains dans les manches de sa capote, il a l'air tout aussi transi, et bat la semelle. H., 231; l., 169.

531. — N° 14. **LES CROISÉS EN PRIÈRE** (sans numéro aux premières épreuves). Près d'une chapelle gothique, deux vieux chevaliers, armés de pied en cap, et que le maître a faits tant soit peu ridicules, ont mis pied à terre, et sont venus s'agenouiller. Derrière eux, deux pages gardent les chevaux.

532. — N° 15. Devant l'étalage d'un jeune marchand d'estampes, un chasseur à cheval de la Garde, en grande tenue, montre à une jeune bonne un Amour qui va décocher une flèche, et lui demande : *Seriez-vous sensible?* A gauche, deux enfants; à droite, deux petits Savoyards dans l'admiration de la boutique.

533. — *N° 16. **CHARGE DE CUIRASSIERS** (sans numéro aux premières épreuves) au milieu d'une bataille. Dans le fond, à droite, on reconnaît Napoléon sur son cheval blanc.

Croquis lithographiques par Charlet. (1824).

On a fait trois tirages différents de ces croquis :
1° Sur papier de Chine, format 1/4 colombier ;
2° Sur papier blanc, format 1/4 colombier;
3° Sur papier blanc, 1/4 jésus.

La suite que nous allons décrire se compose d'un frontispice et de quinze pièces sans numéros ; toutes en h., sauf les quatre derniers en t.

534. — ***FRONTISPICE.** Paillasse fuit, emportant avec lui tous les ustensiles de son commerce : sa chaise, sa trompette, sa grosse caisse ; il veut éviter un déluge d'albums, et tient son parapluie ouvert. Mais l'inondation est générale, elle a fait déjà des victimes ; le parapluie se crève, et la grosse caisse elle-même se remplit d'albums. *C'est la fin du monde!*

535. — Deux enfants, à leur sortie de la classe de dessin, se sont pris de querelle, et échangent des coups de poing. Leur vieux professeur les regarde en riant : *Le petit crapu est fièrement rageur,* dit-il *; le grand est mince, mais c'est tout nerf!*

536. — Un peintre, dont les dehors annoncent la misère, est descendu de l'échelle, du haut de laquelle il peignait une enseigne, pour venir prendre la main d'un camarade d'atelier. Celui-ci n'a pas l'air de le reconnaître, et détourne la tête : *Il méconnaît un ancien camarade!* dit le pauvre diable tout attristé. Comment s'en étonner? Ses habits, son riche manteau, une décoration, etc. etc., annoncent qu'il a fait fortune.

537. — *J'en mangerais dix comme toi!* dit avec un geste menaçant un petit tambour à un jeune soldat qu'il a poussé contre un mur. Ce dernier semble recevoir cette provocation de l'air le plus calme et le plus pacifique.

538. — Deux jeunes soldats, avec armes et bagages, se sont arrêtés, et causent avec un maréchal-ferrant. Au milieu de la conversation, ce dernier ouvre sa veste, et montre sa croix : *J'ai vu le Nil et la Bérésina!* leur dit-il, et tous deux s'inclinent avec respect.

539. — Un hussard d'ordonnance en grande tenue, et complétement ivre, désigne avec un geste de mépris un soldat qui boit seul assis à une table : *Un homme qui boit seul*, s'écrie-t-il, *n'est pas digne de vivre!*

540. — Un caporal-sapeur, blessé au pied gauche d'un coup de feu, est assis sur un banc de pierre. Arrive un jeune soldat, qui, tout effaré, lui demande ce qu'il peut faire pour lui: *N'apporte qu'une bouteille d'eau-de-vie pour ma compresse!* dit le sapeur montrant sa blessure.

541. — *Tu as le respiration trop long*, dit un soldat polonais à un dragon d'élite qui paraît peu disposé à se séparer d'une gourde d'eau-de-vie qu'il tient à la bouche.

542. — Le rappel des tambours, qu'on aperçoit dans le fond, va contraindre le grenadier *Renaud*, de la Garde Impériale, de quitter son amie qu'on voit près de lui dans un violent désespoir : *Adieu*, lui dit-il, *bannissez toute sensibilité... importune!*

543. — **DISCOURS DU LÉGIONNAIRE A SES ENFANTS.** Un vieux grenadier, un livre à la main, est assis près d'une table. Derrière lui, sa femme; devant, quatre enfants. L'un d'eux est à genoux, portant un écriteau sur lequel on lit: *Mauvais soldat;* et comme un autre paraît hésiter en récitant sa leçon, le grenadier les regarde d'un air sévère, et leur dit: « *Vous serrez en masse sur les vivres, la besogne reste en serre-file; je vous ferai fusiller tous!... et nous verrons ensuite.*

544. — **COMBAT D'INFANTERIE.** Des soldats français font feu sur l'ennemi, que la fumée permet à peine d'entrevoir. Sur le premier plan, à droite, un soldat mort.

545. — *Oh! les gueux!* En prononçant ces paroles, une vivandière a saisi le fusil d'un soldat blessé près d'elle: elle déchire la cartouche, et va faire feu sur l'ennemi qu'on entrevoit dans le fond, à droite.

546. — **LE LENDEMAIN DU MARDI GRAS**, *Mathieu, cordonnier en vieux*, rentre au logis après l'orgie de la veille, encore déguisé en Turc. Il est entouré de ses enfants lui demandant du pain, et de sa femme lui montrant avec douleur le boulanger qui entre et tend la main pour avoir de l'argent. A ce spectacle, Mathieu a jeté son masque et reste consterné.

547. Un jocrisse, la lanterne à la main, la queue en trompette

avec des papillons, a été arrêté par une patrouille, et conduit au corps de garde de la garde nationale. Interrogé par le sergent du poste, il répond : *Je m'appelle César !* ce qui cause une hilarité générale.

548. — **KRAFFT ET BRAUNN, OU LES VICTIMES DE LA SÉDUCTION.** Ce sont deux invalides qui viennent d'être enivrés par deux soldats de la ligne. Krafft, à cheval sur un banc, a trouvé fort heureusement derrière lui un tronc d'arbre pour le soutenir ; quant à Braunn, il serait depuis longtemps à terre, s'il n'eût pas été maintenu par un gros bâton, qu'un petit garçon a placé derrière lui, en guise d'arc-boutant.

549. — Près d'un ravin, et sur la lisière d'un bois, deux *guerrillas navarrais* sont placés en embuscade. Dans le fond, à gauche, de hautes montagnes. Très-riche paysage.

Cahier de Fantaisies, par Charlet, publié en 1824 *chez Frérot, éditeur, etc.*

Recueil de cinq pièces sans numéro et toutes en hauteur.

Ces pierres furent données par Charlet à Frérot, à l'occasion de son mariage, et alors qu'il se faisait éditeur et marchand d'estampes. Frérot étant mort, les frères Gihaut sont devenus les propriétaires de ces pierres.

On a tiré des épreuves sur chine et sur papier blanc, toutes format 1/4 jésus.

550. — Un conscrit, coiffé d'un bonnet de police, la badine sous le bras, s'est arrêté devant l'étalage d'un marchand d'estampes : *Je voudrais*, lui dit-il, *avoir mon portrait tout fait, avec deux cœurs enflammés !* Le marchand lui présente bien deux cœurs traversés par une flèche; mais trouvera-t-il le portrait ?

551. — Un vieux sapeur est attablé *à la Carotte-d'Or*, en compagnie d'un camarade, et d'un conscrit qui leur paie à boire. Comme le broc est vide, le sapeur dit au camarade, en lui montrant le jeune soldat : *Estimé de ses chefs, adoré de ses camarades !* Et tout aussitôt, ce dernier se lève, appelant le garçon pour apporter du vin.

552. — Salle d'hôpital, et grand nombre de malades; au milieu d'eux, un jeune soldat est assis tristement près d'un poêle,

tenant dans ses mains un verre et un pot de tisane. Il paraît être dans un piteux état, et absorbé dans les souvenirs du passé: *Je mé pas assez méfié de la payse!* se dit-il.

553. — Un peintre d'enseignes, ivre, voit un porteur d'eau remplissant ses sceaux à une fontaine: *Je demande la suppression des porteurs d'eau!* s'écrie-t-il avec un geste expressif.

554. — Un jeune troupier, en veste, schako, portant galamment une badine sous le bras, s'adresse à un marchand d'estampes en plein vent: « *Donnez-moi-zen un*, lui dit-il, *pourvu qu'il soit français!*

Fantaisies, par Charlet.

Ces fantaisies ont paru successivement par cahiers de quatre pièces, et au nombre de huit cahiers, depuis 1824 jusqu'en 1827. Nous les réunissons toutes ici par ordre chronologique. Elles ont été imprimées sur chine et sur papier blanc, dans le même format, 1/4 jésus. Toutes sont en hauteur.

555. — Attablé à la porte d'un cabaret, un vieil invalide déjeûne en compagnie de son chien qui ronge un os. Survient un pauvre diable, joueur de violon; il s'assied à la même table, ayant près de lui un chien qui fait piteuse mine. L'un et l'autre voudraient bien avoir leur part du déjeûner servi devant eux; à cet effet, le dernier venu s'informe avec intérêt de la santé de l'invalide: *L'appétit elle est bonne*, répond en riant celui-ci, tout en portant à sa bouche un succulent morceau; *c'est les jambes y va mal.* »

556. — *Écris à ma respectable mère que je suis malade à l'hôpital, qu'elle m'envoie de l'argent vivement.* Ces instructions sont données par un hussard du deuxième à un camarade qui va lui servir de secrétaire. Des bouteilles vides sur une table, à la porte d'un cabaret, prouvent la nécessité de la lettre.

557. — Trois hussards du deuxième sont en ribote: *Soutiens-moi, Chatillon, je m'évanouis*, dit l'un d'eux se laissant tomber dans les bras d'un camarade.

558. — Un ouvrier ivre, appuyé contre une borne, veut faire arrêter une voiture de corbillard qui passe devant lui, et comme le cocher continue son chemin, notre ivrogne le suit

du doigt, disant en riant : *Y n' veut pas m' mener chez Desnoyers* (1).

559. — *Ma femme est morte (fait historique)!* A ces mots, un gros conducteur de diligences, assis sur ses ballots, rit de tout son cœur en voyant la mine grotesque du veuf annonçant cette triste nouvelle d'un air réjoui, appuyé sur son parapluie, et portant, avec des bas noirs et des guêtres blanches, un énorme crêpe à son chapeau gris.

560. RRR. — *Première idée de la pièce précédente.* H. du veuf, 166. Dans ce croquis, le veuf seul est indiqué ; il tient son chapeau dans ses mains élevées vers le ciel, et porte sous le bras droit un rifflard.

561. — *Ça vous porte des chapeaux, et ça n'a peut-être pas de chemises.* C'est la réflexion d'une vieille portière voyant rentrer et monter chez elle une jeune femme avec ses deux enfants.

562. — Trois jeunes fantassins attablés se livrent à la joie et à la chanson ; vient à passer près d'eux un hussard qui les regarde avec dédain, et leur jette ce compliment : *Fantassin, je n'aime pas ta musique, non plus que ton physique.* Un fantassin se lève, qu'aviendra-t-il ?

563. — Un grenadier a quitté son régiment en marche pour venir s'asseoir à une table près d'un cabaret. Pendant qu'un petit enfant joue avec son fourniment, une jeune fille lui apporte un bouillon et une bouteille de vin, en lui disant : *Faut soigner les anciens.*

564. — Un grenadier, complétement ivre, serait déjà par terre, s'il n'était soutenu par une borne. Son fusil, échappé de ses mains, est tombé sous ses pieds ; cependant il prend courage, disant : *Enfoncé!..... troupier ; mais toujours Français!..... et cruellement Français.....*

565. — Un grenadier est au cabaret buvant avec un jeune soldat ; et comme ce dernier se lève et paye le garçon : *Il est vraiment Français*, s'écrie le vieux soldat.

566. — Au cabaret de *la Carotte-Française*, deux jeunes soldats sont à boire. Survient un caporal-tambour ; nos conscrits se lèvent et lui offrent à boire avec empressement. *La politesse est fille de l'honneur ; c'est vous dire qu'elle est Française*, leur répond le caporal, en arrondissant les bras.

(1) Célèbre cabaretier du temps.

567. — Deux conscrits, le sabre à la main, vont vider leur querelle, quand surviennent un soldat d'infanterie et un grenadier. Pendant que le soldat tient un des conscrits dans ses bras, le grenadier dit à l'autre : *Je suis Français, tu es Français, il est Français, nous sommes tous Français. Chauvin ! l'affaire peut s'arranger.* Chauvin paraît réfléchir. Cette scène se passe devant le cabaret de l'*Union*, et sur un mur voisin on voit une carotte dessinée, avec ces mots : *Ici on tire des carottes soignées.....* L'affaire s'arrangera.

568. — *Vive les pommes de terre !* s'écrie joyeusement un jeune soldat, assis à cheval sur un banc ; il montre devant lui une gamelle de pommes de terre dans laquelle quatre cuillères restent debout.

569. — Un jeune soldat du 76e est au corps de garde, assis à une table. Il nous semble un malin philosophe, car il a pris une cruche dans ses mains, et, la regardant en riant : *Y en a toujours eu*, dit-il, *y en aura toujours..... des cruches !*

570. — Deux savetiers en ribote, leurs hottes sur le dos, passent devant un poste de pompiers. Interpellés par l'un d'eux, assis sur un banc, ils répondent, portant les armes avec leurs bâtons : *Camarade, nous sommes deux paroissiens qui venons de pomper.*

571. — Un pompier en grande tenue, le fusil dans la main droite, s'est approché d'une jeune marchande de volailles, et lui débite des galanteries. Il semble avoir touché juste, car la jeune femme, la main sur son cœur, a fait cette réflexion : *Pour la tenue et l'amabilité, aux pompiers le pompon.*

572. — *Conscrits !!! vous vous devez un coup de sabre, soyez Français !* Cet avis, donné par un grenadier à la figure sévère, ne semble pas sourire à deux conscrits dont les gestes indiquent qu'ils aimeraient mieux l'échange de quelques coups de poing. L'affaire s'arrangera, car on aperçoit un second grenadier qui s'avance, et d'ailleurs le cabaret est là avec son enseigne : *A la Carotte-Supérieure.*

573. — *Ne bois pas un litre, si tu n'as que la monnaie de chopine, a dit Fénelon.* Cette sage réflexion est faite par un vieil ouvrier assis au cabaret. Il a lu Fénelon, et prend gaiement son parti de n'avoir devant lui qu'une chopine de vin.

574. — **L'AMPUTÉ FARCEUR.** Un vieil invalide, ayant une jambe de

bois, est dans un jeu de quilles. Il a saisi la boule, et au moment de la lancer, il regarde en riant trois hommes placés devant lui : *Perdre une quille*....., leur dit-il, *c'est rien! mais la boule!..... c'est tout!!!*

575. — *Je vous présente madame mon épouse.* L'épouse est vieille, grande et sèche; l'époux est un tambour de petite taille. La présentation est faite à trois soldats d'infanterie; l'un d'eux se détourne, et cache sa tête dans ses mains pour rire plus à son aise.

576. — **LA BONNE CHASSE.** Surpris par un orage, mais abrités par un parapluie, deux bons bourgeois reviennent de la chasse; ils rapportent, l'un un poisson, l'autre un gigot.

577. — **MARI HONNÊTE.** Agenouillé près de la cheminée, il soigne le pot au feu, pendant que Madame, au lit, parcourt un roman.

578. — **LES BONNES VOISINES.** Au bruit d'une querelle sur un palier, les voisines sont accourues, armées de balais. Il s'agit du petit Azor qui s'est permis des malpropretés sur le carré; sa vieille maîtresse à chapeau l'a pris prudemment dans ses bras. Deux commères lui font de vifs reproches, et l'une d'elle lui dit, tout en ramassant les ordures sur sa pelle : *Votre Azor n'en fait pas d'autres; ça n'est certainement pas régalant... mais, s'il revient, on le tuera!... oui, madame, on le tuera!!... d'ailleurs, la loi est pour nous.....*

579. — *Il fait l'admiration de la grande Cathelaine et de la petite Borgnotte.* Les deux jeunes filles regardent en effet avec admiration un grotesque conscrit qui marche devant elles.

580. — *Les hommes font les décorations, et les décorations ne font pas les hommes.* Cette leçon est donnée par un vieux peintre décorateur à un haut personnage chamarré de rubans qui est entré dans son atelier.

581. — **LES OUVRIERS FRANÇAIS.** Bureau de souscription pour les Grecs. Un vieillard en bonnet de police vient y porter son offrande. Un ouvrier, avec une jambe de bois, réfléchit avant de déposer la sienne; mais il a bientôt pris son parti : *les Grecs sont Français*, dit-il, *le malheur parle, faisons une bonne action de plus, et buvons une bouteille de moins.*

582. — *J'ai été riche! j'ai eu des chevaux! j'ai marché sur les malheureux!... et me voilà... philosophe!...* Ce sont les réflexions d'un vieux décrotteur nettoyant une paire de bottes. Il a vu devant lui un jeune homme à cheval qui, après avoir

renversé un malheureux, se détourne pour saluer galamment une dame qui passe en voiture près de lui.

583. — Un vieil ouvrier, qu'à sa tournure et à sa figure martiale on reconnaît pour un ancien militaire, au milieu de son travail, a vu passer son fils. Il l'arrête, et lui montrant ses outils : *Quitte*, lui dit-il, *le galon de la servitude, et reprends la pioche de l'indépendance!* Le jeune homme paraît honteux, et a déjà déposé à terre son habit et son chapeau galonné.

584. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis à peu près terminé, en h., sans aucuns noms. Ici, le père est un chiffonnier en casquette, la hotte sur le dos et le crochet à la main.

585. — Un vieux soldat, qui a perdu une jambe et gagné la croix, s'est arrêté près d'un gendarme assis à une table, et en a accepté un verre de vin. Mais avant de le boire, il s'aperçoit que le gendarme a dans la main une carafe d'eau. Il fronce le sourcil et dit : *Le camarade met de l'eau dans son vin!... Suffit,;... assez causé...*

586. R. — Un vieillard assez grotesque lit à quatre autres grotesques vieillards, assis dans un jardin, le journal des *Débats*. Il s'agit de cette loi de conversion du 5 p. 0/0 en 4 p. 0/0. Tout en faisant sa lecture, cette judicieuse réflexion lui échappe : « *Le rentier*, dit-il, *bien pensant, tranquille à 5 p. 0/0, peut devenir un diable à 4.*

La police n'ayant pas voulu autoriser la publication de cette piquante plaisanterie, peu d'épreuves ont été tirées avec cette légende, et toutes sur papier blanc. Sur la masse des épreuves, sur papier blanc et sur papier de Chine, on a substitué ces mots : *Ça va bien!*

587. — Un sapeur de la garde nationale en grande tenue revient sur ses pas, et s'adressant au maître du cabaret où il vient de boire : *J'ai perdu ma barbe*, lui dit-il;... *si elle n'est pas chez vous, elle est au Gros-Raisin, ou au Broc-d'Argent.* Le cabaretier fait signe qu'il n'a rien trouvé. Il faudra donc aller chercher au *Broc-d'Argent* ou au *Gros-Raisin*.

588. — *Où il y a de la gêne*, il n'y a pas de plaisir, doit sans doute ajouter un gros garde national qui, pour monter sa faction, s'est complaisamment arrangé sur deux chaises, son bonnet à poil sur ses genoux, et son fusil entre les jambes.

589. RRR. — *Première idée de la pièce précédente.*

La figure assez terminée pour reconnaître M. du Somme-

rard, le créateur du musée de Cluny et ami de Charlet, est vue de trois quarts et tournée à gauche. Les deux mains reposent: l'une sur la cuisse droite, l'autre sur la poitrine.

Hauteur de la figure et de la chaise, 94.

Album lithographique de Charlet. (1825.)

Cette suite contient un frontispice et dix-sept pièces sans numéros. Le frontispice et les dix dernières pièces sont en l.; les huit autres, en h.

590. — ***FRONTISPICE.** *Le diable emporte les albums.* Un jeune marchand d'estampes s'est endormi sur une chaise, au milieu de sa boutique en plein vent. Un enfant le réveille, et lui fait voir qu'on vient de le voler: on aperçoit en effet un chien à la poursuite du diable, qui emporte les albums.

591. — Une jeune bonne est assise, ayant à ses pieds deux enfants. Deux conscrits viennent l'accoster; l'un se tient derrière, souriant sournoisement de voir le camarade plus hardi montrer à la jeune bonne le Polichinelle qu'elle a sur ses genoux, et lui dire: *Je voudrais tant seulement être le Polichinelle!*

592. — Un marchand de chansons est à boire avec un sapeur-pompier. C'est un vieux malin; car, trinquant avec lui: *Épicure, Anacréon*, lui dit-il en riant, *étaient des pompiers, mais bien avant la Révolution.*

593. — Un bon fermier est venu voir son fils, jeune soldat, et le trouve attablé avec un vieux troupier. Un troisième convive, sapeur d'infanterie légère, s'est levé, est allé au devant de lui, et lui montrant son fils: *Votre fils ira loin!* lui dit-il. Le père paraît tout joyeux, et probablement sa joie serait moins vive si ses yeux, au lieu d'être dirigés vers le ciel, s'étaient portés sur la table, et qu'il eût vu que son fils avait déjà régalé de sept bouteilles de vin.

594. — *Vous n'auriez pas vu mon pauvre chat?* dit une bonne vieille. Elle adresse tout en pleurs sa demande à un sergent de la ligne, fumant sur un banc, à la porte d'un corps de garde. Le sergent, bien entendu, n'a rien vu.

595. — Un vieux grenadier de la Garde est venu s'asseoir au ra-

baret portant pour enseigne : *Au grognard*. Et tout en remplissant son verre, de l'air le plus sérieux : *Je grogne*, dit-il, *c'est mon idée ; ça n'empêche pas les sentiments*. Son chien sous la table doit faire les mêmes réflexions en rongeant un os.

596. — Colonne d'infanterie de la garde nationale en marche ; un grenadier s'en détache ; il est ivre, et porte son bonnet de travers. Arrêté devant l'étalage du libraire Barba, il saisit plusieurs volumes : « *Voltaire*, dit-il, *troupier fini. Ses ennemis sont des infirmes*.

597. — **UN JOUR DE BONHEUR.** Deux conscrits sont chez Véry. Quoique la table soit déjà bien garnie, l'un d'eux, parcourant la carte : *Garçon*, dit-il, *omelette au lard avec du suc ; vin de Madère sèche, bien sèche*.

598. RRR. — *Première idée de la pièce précédente*. Croquis en h. très-peu avancé. Le jeune soldat de droite est seul assis ; celui de gauche, debout, tient la carte, sur laquelle on lit *Véry*. H. de ce dernier, 113.

599. — Une commère de la Halle, portant des œufs sur son éventaire, est admonestée par un commissaire de police : *Monsieur le commissaire*, répond-elle, *c'est pas moi, c'est eux qu'a commencé par attaquer mon honneur!* Derrière elle, une vieille marchande de poissons rit aux éclats.

600. — *Le bon mari ! C'est un dindon... qu'il apporte*. On voit en effet un digne mari sortant de la cuisine d'un restaurateur, un dindon sur un plat. Ces paroles sont dites par un galant hussard, déjà assis à table, en face de Madame. Il y a un hussard ; inutile de dire que la femme est jeune, et le mari vieux et laid.

601. — **HERCULE FILANT AUX PIEDS D'OMPHALE.** Dans une chambre, où l'on donne à boire, un sapeur ivre s'est approché de la maîtresse de la maison ; après s'être coiffé de son bonnet, et s'être emparé de sa quenouille et de son fuseau, il fait mine de vouloir filer, assis sur un tabouret qui rompt sous lui. La vieille mégère, furibonde, grince les dents, et montre le poing. Dans un coin, à gauche, un chien et un chat, se regardant de mauvais œil, complètent cette scène.

602. — *Pour mettre le beurre dans les haricots* (*un temps, deux mouvements*). Il ne s'agit pour cela que de tirer un coup de carabine dans un plat de haricots (sans la charger, bien entendu). C'est ce que fait un chasseur, de cuisine, dans la

gamelle d'un camarade qui rit de tout son cœur, ainsi qu'un autre chasseur assis près de lui.

603. — Dans un corps de garde de la garde nationale, un long et maigre caporal fait l'appel. *Caporal Pitou*, s'écrie un gros et grotesque garde national couché sur le lit de camp, *comptez sur moi, si l'on se met en patrouille.*

604. — **MOHAMED-HASSAN-CHAALABAFKAA.** *Il se rafraîchit après avoir tranché la tête à plusieurs esclaves qui s'étaient permis de rire.* De face, accroupi sur des tapis, il tend, en riant, son verre à un esclave noir, qui le remplit à genoux.

605. — Un vieil aubergiste (*A l'Union*) voit de sa fenêtre les préparatifs d'un duel ; il appelle son garçon : *Voilà encore un duel*, lui crie-t-il, *plume, Jean, plume!* Et en effet, les canards seront bien venus, car déjà les combattants sont dans les bras l'un de l'autre.

Cette pierre ayant eu du succès et n'ayant fourni qu'un assez petit nombre d'épreuves, Charlet l'a refaite, en modifiant ainsi la légende qui est passée en proverbe.

606. — *Voilà encore un duel, faut plumer les canards!* Indépendamment de quelques autres changements, l'aubergiste et la scène du duel ont changé de place. Ici, ils sont à droite et à gauche.

607. — **LE DUEL** (ou plutôt la suite du duel). On a mangé les canards au déjeûner ; on va dîner dans un autre restaurant ; la réconciliation est complète. Au milieu de chaises cassées, de bouteilles renversées, les deux champions ivres sont à terre. Pendant qu'un des témoins reste à table, l'autre verse du champagne à l'un des deux amis ; et, au même instant, le cuisinier, entrant avec un plat, s'écrie avec transport : *qu'il est doux pour un témoin de rendre un fils à son père!*

608. — Une colonne de balayeurs défile devant son chef : *Il y a peut-être un ancien artiste parmi eux ; il leur a peut-être fait des charges.*

Nous supposons que Charlet a voulu dire que parmi ces balayeurs il pouvait se trouver quelque artiste qui s'était moqué d'eux, avant de devenir balayeur lui-même.

609. — **LA FERME BÉARNAISE.** Cinq hussards ont mis pied à terre à une ferme, et viennent dans la cour causer avec ses habitants. A droite, la ferme ; à gauche, un paysage.

Sujets divers lithographiés par Charlet. (1825.)

Recueil de huit pièces, sans numéros. Les sept premières en h.; la dernière en t.

610. — Deux lithographes, portant chacun une pierre sous le bras, et abrités par un parapluie, sont venus frapper à une *imprimerie lithographique*. Un enfant montre sa tête à une lucarne, et répond : *Si l'bourgeois y est pas, les presses y n'va pas. Voyez chez le marchand de vins.*

Ce sont les portraits de Bellangé et de Philipon.

611. — Une bonne grosse mère est assise carrément sur un banc. Un caporal de la vieille Garde se découvre respectueusement devant elle; et, baissant les yeux, lui dit, d'un air timide : *Mademoiselle Félicité, je ne puis déployer l'énoncé de mes sentiments, si vous n'appuyez d'une file à gauche.*

612. — **LA FEMME FÉROCE.** Au cabaret portant pour enseigne : *A la bonne femme* (c'est une femme sans tête), deux ouvriers prennent leur repas. La femme de l'un d'eux accourt avec un balai; et, après avoir jeté son mari par terre, elle renverse sur lui son pot de vin. Le camarade s'est levé, et rit de cette scène.

613. — Trois petits garçons vont entrer en classe : l'un d'eux, debout, le second à genoux devant le plus petit, assis sur un banc de pierre. Celui-ci a tiré une pomme de son panier; et, l'offrant à son petit camarade : *J'te donne de quoi que j'ai*, lui dit-il, *quand t'aura qu'eque chose, tu m'donneras de quoi que t'aura.*

Délicieuse petite pièce d'idée et d'exécution.

614. — Au milieu d'une bataille, deux enfants sont aux prises, coiffés de bonnets de papier, surchargés de plumets, pompons et autres ornements. L'un, armé d'un fusil, veut exiger que l'autre lui donne le tambour qu'il porte à son côté; mais celui-ci, menaçant d'une de ses baguettes, répond avec colère : *J'suis tambour, vieille garde, j'me rends pas.*

615. — **LA SURPRISE.** Au milieu d'un riche paysage, un jeune soldat s'est assis au pied d'un arbre. Son sac, son fusil, son schako sont à terre près de lui. Tout à coup un sanglier débuche et va droit à lui.

616. RRR. — Ce croquis, en h., dont on a tiré trois épreuves, est fait seulement dans la partie supérieure : ce sont deux arbres dont les troncs sont croisés. Ils descendent d'une hauteur de 160. Cette pièce n'est pas encadrée et ne porte aucune indication.

617. — * **BIVOUAC D'INFANTERIE.** C'est la même pierre que ci-dessus; Charlet, contre ses habitudes, l'a reprise et terminée.

Un officier, recouvert d'un manteau, est appuyé contre un arbre. Devant lui, un factionnaire et une vieille femme; dans le fond, à droite, un bivouac.

618. — *Pousse! pousse! Cadet!!* Un vieux paysan excite, par ces paroles, son fils qui l'aide à pousser une longue fourche dans laquelle est prise la tête d'un Cosaque; et comme cette tête se trouve serrée contre un arbre, le cheval a pu se dérober sous son cavalier.

619. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en h., dans lequel sont indiqués : le Cosaque, jusqu'aux jambes; l'avant-main du cheval, ainsi que le haut du paysage et l'extrémité de la fourche dans laquelle est passée la tête du Cosaque. H. du dessin, 153.

Album lithographique par Charlet. (1826.)

Il se compose d'un frontispice et de dix-neuf pièces numérotées. Le frontispice et les N^os^ 1, 4, 5, 11 à 13, 16 à 19 sont en t.; les autres pièces sont en h.

620. — **LE PAUVRE GAT** (*Frontispice*). Un jeune marchand d'estampes fait son déballage et organise sa boutique en plein vent. Déjà il a déposé plusieurs cartons contre un mur, quand, voulant y porter deux piles d'albums, il lève les yeux, et reste tout penaud d'y voir écrit : *Défenses sont faites de déposer aucun album le long de ce mur.* (1826.)

621. — N° 1. Près la porte d'un cimetière, un vieux bourgeois et un militaire sont à boire au cabaret portant pour enseigne : *Au rendez-vous du Cimetière; Follet, fait noces et festins.* Tout à coup, à la sixième bouteille, le bourgeois s'attendrit, et portant la main à son front : *Carabinier*, s'écrie-t-il, *ma défunte me revient.* A ses pieds son chapeau garni d'un crêpe.

622. — N° 2. Un jeune fourrier de hussards est aux pieds d'une jeune bonne assise sur un banc dans un jardin; et lui prenant la main : *Charmante Gabrielle*, lui dit-il, *je veux vous faire un sort, foi de sous-officier du deuxième houzards!* Gabrielle reçoit d'un air modeste cette déclaration.

Après la déclaration du cavalier, voici celle du fantassin.

623. — N° 3. Un caporal de voltigeurs a saisi un papillon et l'offre, avec le geste le plus gracieux, à une jeune femme assise dans un jardin : *Le papillon léger*, lui dit-il, *est l'emblème d'un cœur qui s'ennuie dans le centre et devient voltigeur.*

624. — N° 4. Un négociant juif et un janissaire, assis devant un guéridon, sont en train de vider un panier de champagne. Ivres tous deux, le Juif s'est à moitié levé, et voulant verser à boire à l'aga qui lui tend son verre, il dirige le champagne sur la figure de ce dernier, qui s'écrie : *Alli! Alla! alala! la tête!!.....*

625. — N° 5. Un garde national, au corps de garde, va s'étendre sur le lit de camp; quand il voit près de lui son sergent dormant dans la posture et l'accoutrement les plus grotesques. S'adressant au caporal qui vient d'ouvrir sa tabatière : *Il est par trop farceur, le sergent;* lui dit-il. *Caporal!..... je vous demanderai une prise.*

Ajoutons que sur sa tournure on pourrait croire le caporal aussi farceur que le sergent.

626. — N° 6. **MONSIEUR PIGEON SOLLICITEUR.** Habillé d'une manière risible, une petite queue en trompette, la croix du lis pendant à un énorme ruban, il se présente à l'audience du ministre : *Monseigneur*, lui dit-il, *j'ai la grande tenue avec bonnet et crois avoir droit aux récompenses.*

627. — N° 7. *Quel est de ce port d'armes de farceur n° 1? Ayons donc la tête et les yeux à quinze pas, et mobiles!* C'est en ces termes qu'exprime son mécontentement un vieux sergent d'infanterie, faisant faire l'exercice à un peloton de jeunes soldats. A droite, plusieurs enfants.

628. — N° 8. Deux grenadiers de la Garde viennent de boire avec deux jeunes soldats. Ces deux derniers s'étant querellés, on s'est levé; et comme un des jeunes gens veut donner une nouvelle explication à l'un des grenadiers : *Assez causé*, lui dit celui-ci, *on va se rafraîchir d'un coup de sabre.*

629. — N° 9. *L'épicière a encore les yeux rouges*, dit une jeune

marchande de lait, désignant une boutique d'épiceries et s'apprêtant à servir une vieille commère qui est venue se pourvoir près d'elle : *Ah !* dit celle-ci, croisant les mains et regardant le ciel, *ah ! les gueux de Paris ! l'coq civil est trop doux pour les hommes qui bat les femmes !*

630. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en h., encadré, non terminé. Ce n'est plus une laitière, mais une marchande de légumes. Son interlocuteur est un savetier placé derrière elle. L'épicière qu'on aperçoit dans le fond, à droite, paraît menacée par un fort de la halle.

631. — N° 10. Un hussard du 2me, en ribote, est venu se cogner contre un poteau sur lequel on lit : *Rue Casse-Cou.* Il fait un geste menaçant, et s'écrie : *Tu es Français, ou tu n'es pas Français ! si tu n'es pas Français, j't'enfonce.*

632. — N° 11. **LE NAVARRAIS.** Il est assis sur un tertre, tenant son espingole à la main. A gauche, troupe de guerrillas et hautes montagnes.

633. — N° 12. **LES TROIS CONSPIRATEURS.** Trois vieillards grotesques sont assis sur un banc dans un jardin ; tous ont l'air fort animé. Celui qui est au milieu ayant ouvert sa tabatière, les deux autres y puisent : *Soyons prudents !* se disent-ils, *laissons faire le temps ; faisons-nous !*

634. — N° 13. **L'ÉCOLE CHRÉTIENNE.** Une classe très-nombreuse d'enfants est conduite par des Frères vers une église gothique, dont on aperçoit les riches sculptures dans le fond. Charmant dessin.

635. — N° 14. Une vieille portière, balayant devant sa loge, a vu sortir un homme et une femme. *Ces petites gens du second*, se dit-elle, *ça entre, ça sort, ça ne dit rien à personne ; ça ne peut être que d'la canaille.*

636. — N° 15. Un sapeur et un jeune soldat viennent de boire au cabaret. Quand il s'agit de payer, le sapeur semble indiquer par son air et sa pose que cela ne le regarde pas. Le conscrit se lève alors tout indigné, et, jetant de l'argent sur la table : *Sapeur !!!* s'écrie-t-il, *c'est fini !... plus de carottes ; chacun son écot, comme tout Français la doit.*

637. — N° 16. **LE PETIT CAPORAL.** Trois petits enfants jouent au soldat ; l'un d'eux, en faction, est relevé par un camarade et un petit caporal, coiffé d'un chapeau à la Napoléon. Au fond, à gauche, deux autres enfants en faction.

638. — N° 17. Nous sommes dans une classe de petits garçons. Plusieurs d'entre eux, à genoux et coiffés de bonnets d'âne, regardent un petit camarade ayant la croix, et les yeux baissés assis à son pupitre. Voyez-vous, disent-ils, en le désignant de la main, *Ça fait son sage ; ça fait comme si qu'ça étudie ; ça espionne tout c'qu'on dit pour aller caponner.*

639. — N° 18. **MARCHE DE TROUPES FRANÇAISES DANS LES PYRÉNÉES.** A gauche et à droite, de hautes montagnes ; troupes nombreuses de toutes armes. Au milieu de l'estampe, des hussards se sont arrêtés près de la charrette d'un cantinier et se font servir à boire par la cantinière.

640. — N° 19. **LA MAISON DU GARDE-CHASSE.** Devant cette maison, enfouie dans un magnifique paysage, un garde-chasse, entouré de quatre chiens, se découvre respectueusement devant Napoléon, à cheval, qui s'avance vers lui.

Croquis lithographiques à l'usage des enfants, par Charlet (1826).

Un frontispice et treize pièces numérotées. Le frontispice en h., toutes les pièces en t.

Deux tirages, sur Chine et sur papier blanc ; tous les deux sur format 1/4 jésus.

641. — * **FRONTISPICE.** Quatre enfants se sont réfugiés au haut d'un mur, et de là regardent en riant un vieux garde-chasse, lui montrant deux lapins qu'ils tiennent par les oreilles : *Je vous ferai un procès-verbal*, leur crie le vieux garde.

642. — N° 1. Sept petits garçons ont fait l'école buissonnière et se sont établis dans un bois. Groupés autour d'un feu, ils y ont jeté et bonnets d'âne, et férules, et martinets. Pendant l'auto-da-fé, l'un d'eux se lève, et, s'adressant aux camarades d'un air résolu : *Plus de férules*, leur dit-il, *plus de bonnets d'âne, plus de martinets !* Dans le fond, à droite, on aperçoit un Frère qui arrive à la recherche de nos petits drôles.

643. — N° 1. C'est la même pièce que la précédente, sauf quelques changements.

Le Frère a disparu, soit par la volonté de Charlet, soit par celle de l'autorité ; il a été remplacé par un homme qui conduit des ânes. On voit ici, à droite, une barrière de bois qui

n'existait pas aux premières épreuves, et le grattage de la pierre a fait disparaître une partie du feuillage d'en haut.

644. — N° 2. Une pauvre petite fille s'est endormie assise et appuyée contre le mur d'une ferme. Trois enfants interrompent leur jeu pour s'approcher d'elle ; et pendant que l'un d'eux met une pièce de monnaie dans son tablier, une petite fille, le doigt sur la bouche, semble dire : Chut ! et ajoute : *Ceux à qui on donne, faut pas les éveiller !*

645. — N° 3. *Vous ferez le carnage des Turcs, mais vous ne taperez pas par terre.* Telles sont les instructions données à son armée par un petit général crânement costumé. Sur son bouclier on lit : *Achille ;* sur le drapeau, *Grenadiers grecs, 1er bataillon.* Dans le fond, à droite, un second drapeau porte cette inscription : *Camp des Turcs.* Un vieux soldat, appuyé sur une loge dans laquelle est couché un chien, assistera à la bataille.

646. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis à moitié fait. Le général a la figure toute barbouillée par le crayon lithographique, et tient un énorme sabre dans ses mains. C'est sur le portefeuille du dernier soldat, à droite, qu'on lit le mot *Achille.*

647. — N° 4. Deux petits garçons et deux petites filles sont à jouer près d'une ferme. Ennuyé de traîner dans une voiture, depuis trop longtemps, son camarade, un des petits garçons s'arrête, et, se retournant vers lui : *Si tu veux pas être le cheval chacun mon tour,* lui dit-il, *faut pas qu't'en jousse !*

648. — N° 5. **COMBAT A OUTRANCE.** Le long d'un mur, deux enfants ont dégaîné leurs sabres de bois ; deux autres enfants, tenant des lances, sont les témoins et les juges du combat dont ils ont réglé ainsi les conditions : *On ne tape pas sur les doigts ; c'est pas de jeu !* (Charmant dessin.)

649. — N° 6. Trois gamins ont déjà quitté l'école, quand ils se retournent pour voir passer un petit riche sorti de la classe après eux. Un des gamins, le désignant de la main à ses camarades : *Avec sa fraîche de blouse,* leur dit-il, *y ne sait jamais ses leçons ; il a toujours des billets de contentement ; il est riche ! y'là la malice !*

650. — N° 7. Trois enfants, s'amusant à traîner une petite voiture dans laquelle ils ont placé un chien, se sont arrêtés et cachés derrière un gros arbre ; ils ont aperçu un caporal d'infanterie

qui est venu s'asseoir près de leur bonne : *Son cousin l'embrasse joliment..... notre bonne*, se disent-ils.

651. — N° 8. Intérieur d'une classe. Sur le mur, des pancartes avec ces mots : *Hânnes de nathure ; Fhameux parraisseu et mantheurs surtout.* Le vieux maître, assis devant sa table, sa férule sous le bras, voit venir à lui plusieurs moutards en pénitence : *Monsieur*, lui disent-ils, portant tous leur main droite au front, *nous avons un grandissime mal de tête, voulez-vous nous permettre de nous en aller ?*

652. — N° 9. Deux petits malins font demander par un camarade à un pâtissier assis dans sa boutique devant une masse de brioches : *Mettez-vous les petits voleurs en prison chez vous ?* Comme tous les trois ont une main cachée derrière le dos, et qu'on voit dans l'une d'elles un gâteau, on doit croire qu'ils ont déjà fait leur coup chez un autre pâtissier.

653. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis peu avancé. Ici, les quatre enfants profitent du moment où le pâtissier a le dos tourné pour dévaliser ses brioches.

654. — N° 10. **LE DÉSERTEUR.** C'est une petite fille ; debout comme un brave, les yeux bandés cependant, elle mange tranquillement une tartine, que semble partager un gros chien sur lequel elle s'appuie. Quatre enfants l'ont couchée en joue avec des bâtons et même une poupée, et l'exécution va se consommer au commandement d'un petit garçon qui, le sabre en l'air, s'écrie : *Grenadiers ! joue ! feu !*

655. — N° 11. **LE FRANC GAMIN.** Coiffé crânement d'un bonnet de police, débraillé, le pantalon déchiré, il tient un gros pain sous le bras. De la main droite, il menace l'enfant d'un épicier derrière lequel se cachent deux plus jeunes enfants effrayés : *Toi, m'sieur l'épicier*, lui dit-il, *y me faut d'la bonne réglisse, ou j'te calotte.* A droite, un chien aboie, et l'on voit accourir une vieille femme qu'est allé chercher un moutard déjà calotté. Il est probable que la scène va bientôt changer.

656. — N° 12. Un vieil officier d'invalides, avec une jambe de bois, est assis sur un banc. Un petit garçon, à mine fine et sournoise, lui amène un camarade dont la figure ne dénote pas beaucoup d'intelligence : Monsieur l'officier, dit le petit malin, *y dit que vous avez une jambe de bois de naissance* ; et l'officier rit de tout son cœur.

657. — N° 13. Dans le fond, à gauche, des enfants se battent ;

arrive un Frère armé d'un martinet et sortant de la classe à la porte de laquelle on voit un moutard à genoux coiffé d'un bonnet d'âne. Entouré d'enfants qui reviennent de la bataille, l'un d'eux lui indique le lieu du combat, et lui dit : *Frère, faites donc finir l'école mutuelle ; y nous fichent des grandissimes coups de pied, et nous appellent cornichons !!!*

658. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis non terminé. Ici, le Frère est assis, tenant sa férule à la main. Les enfants qui sont devant lui ont l'air consterné ; celui qui indique le lieu du combat tient des cartons sous le bras droit.

Album lithographique par Charlet. (1827.)

Cet album contient un frontispice et dix-neuf pièces numérotées. Le frontispice et les N^os^ 3, 7, 9, 10, 14, 16 et 19 sont imprimés en t. ; les autres, en h.

659. — **DÉBIT D'ALBUMS AVEC PROCÉDÉS NOUVEAUX. (1827.)** (Frontispice). Près d'un mur où ces mots sont écrits, un jeune marchand a établi son dépôt ; et voyant un gros bourgeois qui dirige sa promenade de son côté, il l'arrête, lui présente un album, et lui dit en riant : *Si vous n'achetez pas mon album, vous êtes mort !...* Le bourgeois se hâte de porter la main à sa poche, tout effrayé à la vue d'un fusil qui le couche en joue. L'esprit moins troublé, il aurait vu que ce fusil est ajusté sur un mannequin coiffé d'un chapeau qui lui couvre le visage.

660. — *Première idée de la pièce précédente.* Toutes les épreuves ont été tirées sur papier blanc, 1/4 jésus. Pièce terminée en t. sans t. c.

Au lieu du gros bourgeois, c'est un jeune homme qui recule effrayé. Le mannequin, habillé en Turc, couche en joue avec un très-long fusil. Sur le mur, les mêmes mots que ci-dessus, et la légende du bas ainsi modifiée : *Faut encore avaler celui-là.*

661. — N° 1. Un petit malin a accosté deux camarades à la sortie de la classe : *Toi, t'es riche... mais t'es bête,* dit-il à l'un ; et à l'autre, *toi, t'es pas riche... mais fièrement malin ; ça fait chacun mon compte.*

662. — N° 2. Un petit décrotteur, armé d'un balai, voit deux en-

fants se disputant une galette : *Ceux-là qui se bat..... pour la galette, c'est pas celui-là qui la mange ; il attrape des bons coups, et pis c'est bon !* Telle est la réflexion de notre apprenti philosophe ; et, en effet, pendant la bataille, un chien s'est emparé de la galette, et la mange.

663. — N° 3. Un vieux maître d'école, debout, au milieu de sa classe, paraît étonné tout autant qu'indigné : *Avant la Révolution*, dit-il, *un enfant ne se serait jamais permis d'appeler son maître singulier masculin !.....* Le petit coupable est à genoux, un écriteau sur le dos, portant ces mots : *A happellé son maître singulier masculin !...* Sur le mur une pancarte : *On ne dois jamet fer de question à son maître.*

664. — N° 4. *Qui compte sans son hôte..... peut se tromper.* Un braconnier, assis près d'un gros arbre, se réjouit à la vue du lièvre qu'il tient dans sa main ; il n'aperçoit pas deux gardes qui se montrent au haut d'un mur.

665. — N° 5. (Sans numéro aux premières épreuves.) Dans le fond, à gauche, grand feu alimenté par les livres que la foule vient y jeter. Sur le premier plan, un vieux barbier se dispose à raser un homme portant des ailes de pigeon. La main gauche appuyée sur la tête de sa pratique, et de l'autre montrant le feu, il s'écrie avec une libérale indignation : *Dieu vivant..... brûler Voltaire !!! quand on a des bûches sous la main, et de fameuses bâches !*

666. — N° 6. Dans l'intérieur d'un cabaret : *A la Quille-Couronnée*, un grenadier, qui boit avec un vieil ouvrier portant queue et bonnet de police, lui saisit une jambe chaussée d'un bas noir, et, la regardant en riant : *Les charbonniers*, lui dit-il, *appellent ces jambes-là des fumerons !.....*

667. — N° 7. Un vieillard se promène sur le quai au charbon, coiffé d'un chapeau à trois cornes, ses mains dans un manchon, un parapluie sous un bras, un petit chien sous l'autre. Un charbonnier, assis avec deux camarades, voyant cette tournure grotesque, rendue plus grotesque encore par une culotte courte et des bas noirs, s'écrie en riant : *C'est pas des jambes..... ça, c'est des fumerons.*

668. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis peu avancé, en h., sans aucuns noms. A la droite de l'estampe, l'homme aux fumerons, coiffé d'un chapeau rond, tient sous le bras gauche un petit chien, et donne l'autre à sa femme.

669. — N° 8. Deux officiers supérieurs de la garde nationale causent dans un jardin ; l'un aussi gros et court que l'autre est sec et long : *Les farceurs de ma compagnie*, fait celui-ci, *disent qu'étant huissier, je devrais être fort sur les commandements.*

670. — N° 9. **MARCHE DE TROUPES DANS LE PAYS BASQUE.** Dans le fond, de hautes montagnes ; une colonne de cuirassiers et de lanciers est en marche. A gauche, une auberge ; à droite, une charrette attelée de deux bœufs.

671. — N° 11. *Mon mari les aime singulièrement!..... les lanciers!* dit une jeune femme à un lancier galant assis près d'elle, à table à la campagne, en lui montrant son mari, dont l'attitude et la figure prouvent en effet que s'il aime les lanciers, il les aime singulièrement.

672. — N° 11. Deux invalides viennent de boire *aux Nopces de Cana.* Pendant que l'un d'eux retourne à l'hôtel, l'autre, beaucoup plus compromis, serait déjà par terre si le cabaretier survenant, un sceau d'eau à la main, ne le soutenait. *L'ancien est asphyxié*, dit-il en riant.

673. — N° 12. Un vieux grenadier de la Garde, devant la boutique d'un marchand d'estampes, montre la bataille d'Austerlitz à un jeune soldat : *Tu vois* AUSTERLITZ, lui dit-il, *au moment du tremblement! Voilà* RAPP *qui dit à* L'ANCIEN *: toute la boutique est enfoncée ; le Français se couvre de lauriers sur toute la ligne.....* SOLDATS!..... *je suis content de vous, dit* L'AUTRE.

674. — N° 13. Un soldat en faction voit passer près de lui une jeune et jolie cantinière. Il l'arrête : *Si j'étais votre caporal....., voyez-vous*, lui dit-il d'un air galant, *je vous mettrais bien encore en faction!*

675. — N° 14. Trois hussards sont à boire assis à une table. L'un d'eux, déjà gris, une bouteille à la main, fait de l'autre un geste héroïque : *Les vieux Français*, dit-il aux camarades, *auront bien du mal ; mais ils ne périront pas!*

Les premières épreuves portent seules cette légende ; elle a été effacée et remplacée par celle-ci : *Brandt! un Français est un Français, s'il est immatriculé sur les contrôles de l'honneur national!*

676. — N° 15. (Sans numéro aux premières épreuves.) Un sergent d'infanterie, ivre et galant, veut s'approcher de trop près d'une grosse écaillère à laquelle il débite des compliments.

Mais celle-ci le repoussant par un geste : *Sergent!...* lui dit-elle, *conservons nos distances!*

677. — N° 16. Un Frère est assis au milieu de sa classe : un des écoliers vient lui dénoncer un camarade : *Frère, y s'a moqué des censeurs, et y lieurs a montré c'que je n'veux pas dire.* Le petit camarade, indigné, joint les mains et lève les yeux au ciel, protestant de son innocence.

678. — N° 17. *Voilà mon fourrier (M. Binet, le chandelier du coin), qui complimente le sergent-major sur sa décoration.... il aura la pratique.* Telles sont les réflexions d'un gros garde national en lunettes, de faction dans un jardin. Et malgré la faction et les observations, il trouve encore le temps de lire son journal. Dans le fond, à droite, on aperçoit M. Binet accostant respectueusement le sergent-major.

679. — N° 18. Un grenadier fait faire son portrait par un peintre d'enseignes. Assis en face de ce dernier et tout en vidant avec lui une bouteille, il a voulu voir la peinture : *Comment*, s'écrie-t-il en riant, *vieux troubadour du camp de la Lune! tu me fais un œil qui n'est point à son chef de file! et un nez qui n'emboîte pas; j'ai l'air d'un* SANSONNET *effarouché. Tu n'as donc pas de patente, tu ne sais donc pas ton état? Mets donc de la couleur de chair la plus fine.... et reprends ta direction.*

680. — **L'EMBUSCADE** (sans numéro). Trois guerrillas et derrière eux un moine, en embuscade au milieu d'une forêt; ils semblent attendre pour faire feu de leurs armes le passage de deux soldats français qu'on aperçoit dans le fond, à droite.

681. RRR. — * **L'EMBUSCADE.** Pièce terminée, encadrée. Ici un seul guerrillas, vu de profil, tourné à gauche, un genou en terre et armé d'un tromblon. Caché derrière de gros arbres, il va faire feu sur un soldat français qu'on aperçoit le fusil sur l'épaule, dans le fond, à gauche. H., 162; l., 201.

682. RRR. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en t. peu avancé. L. du dessin, 236.

Le guerrillas est tourné à droite, il a un genou à terre; le soldat français n'est pas encore indiqué. Derrière le guerrillas, deux autres à peine ébauchés.

Album lithographique par Charlet. (1828.)

Il contient un frontispice et dix-sept pièces numérotées. Le frontispice et les Nos 4, 6, 10, 11, 13, 16, en h.; les autres, en t.

683. — **LE PUBLIC A OBTENU JUSTICE ! LES SCÉLÉRATS N'EN FERONT PLUS.... DES ABUMS** ! (Frontispice.) Les faiseurs d'albums sont condamnés au feu. Sur le bûcher alimenté par ces œuvres déplorables, leurs auteurs sont attachés au pilori. Grand nombre d'écriteaux, dont les plus apparents portent les noms de Charlet et de Bellangé et sont placés au-dessus de ces deux grands coupables.

684. — N° 1. **LANCIER FRANÇAIS REPOUSSANT UNE MAUVAISE CHARGE.** C'est un enfant monté sur un grand cheval attaché par sa longe à la mangeoire d'une écurie. Armé d'une lance, il se défend contre un petit camarade qui l'attaque avec une fourche. A gauche, deux autres enfants.

685. — N° 2. Dans le fond, à gauche, on distingue une masse de peuple voyant défiler un nombreux cortége. Sur le premier plan, huit enfants regardent ce spectacle. Un petit garçon placé devant les autres voit passer un général, il se retourne : *Dans les cortéges*, dit-il, *tous les ceux brodés qu'est en or, vaut plus que celui qui né sont qu'en argent..... toujours !*

686. — N° 3. Un cuirassier en grande tenue est à boire avec un vieillard à tous crins, ancien militaire. La conversation a rappelé sans doute à ce dernier de vieux souvenirs, car se levant, il s'écrie avec enthousiasme : *Dans Vermandois infanterie, on avait sa tente !*

687. — N° 4. Un officier de service ordonne la salle de police à un hussard ivre. *Major*, dit le hussard, *c'est la goutte qui vient de me tomber dans les jambes.*

688. — N° 5. **MADAME TARTARE**, au moment de se mettre à table au cabaret portant pour enseigne : *Au Dieu de l'harmonie*, s'aperçoit que son chien n'est pas là. Elle interpelle son mari, et le menaçant de son ombrelle : *Courez après mon Azor !!....* dit-elle, *il me faut mon Azor !!!!...* Le pauvre M. Tartare, effrayé, a saisi une chaise pour parer les coups auxquels il se voit exposé.

689. — *Même idée que la pièce précédente*, en t., terminée, encadrée, mais sans légende et aucuns noms.

Tout à l'heure Mme Tartare était à gauche et coiffée d'un bonnet; ici elle est à droite, coiffée d'un chapeau.

690. — N° 6. Un curé rencontre près de son presbytère un garde-chasse complétement ivre, et comme il lui fait des reproches : ma foi, Monsieur le curé, répond le garde-chasse, *quoique fautive, j'aime encore mieux être soûl que bête, ça dure moins longtemps.*

691. — *Première idée de la pièce précédente*, en h., sur papier blanc, 1/4 jésus, encadrée, et sans aucuns noms ni légende.

Ce n'est pas un curé qui fait des remontrances au garde, mais une jeune paysanne, qui par son geste semble lui faire honte de son ivresse.

692. — N° 7. Un hussard et un sapeur ont bu à l'enseigne : *Au Français invétéré, le bon vin est assuré.* Le hussard est déjà à terre quand survient son fourrier qui dépose sur la table un paquet, et lui fait lecture d'une lettre de sa mère. *J'suis pris d'la, j'suis poitrinaire*, dit le hussard en riant et se frottant la poitrine. *Ma trop respectable mère m'envoie quinze francs et de la castonade pour refaire mon cuir.... Elle est Française !.. ma mère.*

693. — N° 8. **LE CONVALESCENT.** C'est un ancien militaire, marchant avec des béquilles et conduit par une vieille femme. Arrêté par un roulier à la porte d'un cabaret : *Allons, père Guerard !* lui dit celui-ci en riant et lui versant un verre de vin, *faut vous r'mettre au verre ! faut réhumecter cette vieille estomach qu'est sec.*

694. — N° 9. **L'AVEUGLE.** Un vieux pauvre est assis au coin d'une borne, ayant près de lui un enfant; derrière lui un écriteau sur lequel on lit ces mots : *Pauvre aveugle.* Et cependant, voyant venir à lui une dame suivie d'un laquais en livrée, il fait ainsi la leçon à son petit compagnon : *Tu vas demander à cette vieille dame en robe noire; et en avant le cantique des des lépreux.... chaud.... chaud.*

695. — N° 10. Un écolier est arrivé devant *l'école de charité.* Il hésite à y entrer avec les camarades; quand soulevant sa casquette, et se prenant une poignée de cheveux : *Cré coquin*, s'écrie-t-il, *j'les haï-t-i, les maîtres; si j'étais gouvernement, j'voudrais q'tout l'monde y sache bien écrire, pour qu'il n'y*

en aurait pas. Un petit garçon à sa droite, le regarde, et un doigt sur la bouche, semble lui recommander d'être plus prudent.

Cette jolie pièce ayant eu beaucoup de succès, et la pierre n'ayant fourni qu'un certain nombre d'épreuves, on en a fait faire une copie assez trompeuse par Courtin. On le reconnaît en ce que l'initiale *C.*, qu'on lisait sur la pièce originale, un peu au-dessous du polichinelle, ne se trouve plus ici. Elle porte aussi à la droite du bas : Boulevard des Italiens, N° 5, au lieu de : Lithographie de Villain, rue de Sèvres, n° 23.

696. — N° 11. *Un caporal trop aimable ! du centre !....* est sorti du corps de garde, suivi de trois fantassins; il s'approche d'une jeune marchande de brioches, et les lui montrant, il ajoute avec le geste le plus galant : *Si Vénus vend des brioches, c'est le pain d'amonition de l'amour, qu'on peut dire, en métamorphose relatif !....*

697. — N° 12. *Il est humain !.... il est Français !.... le petit trompette.* On le voit en effet, assis au pied d'un arbre, partager son pain avec un petit malheureux qui lui tend la main.

698. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en t., sans encadrement, non terminé.

Ce n'est plus un trompette, mais un jeune soldat d'infanterie qui est assis au pied de l'arbre. L'enfant auquel on va donner du pain est en chemise, etc.

699. — N° 13. **LA CONVERSATION.** Un lancier a mis pied à terre; assis sur un pan de mur, il cause avec son cheval qu'il tient par la bride. Dans le fond, à gauche, colonne de lanciers en marche.

700. — *Première idée de la pièce précédente.* En t., sans encadrement et peu avancée.

C'est un vieux paysan en blouse qui, assis dans une écurie, cause avec un cheval attaché par une longe à la mangeoire.

701. — N° 14. **LE BULLETIN DE NAVARIN.** Très-petite pièce dans laquelle on compte plus de quinze personnages. Dans la chambre d'un vieux marin assis dans un grand fauteuil, des pêcheurs et des matelots se sont réunis à sa famille pour entendre la lecture qui leur est faite par un enfant qu'on a placé debout sur une table.

702. B. — N° 14. Aux premières épreuves d'essai de la pierre précédente, on a laissé dans la marge du haut une charge de

cuirassiers à peine indiquée et qu'on a effacée aux épreuves postérieures.

703. — N° 15. Près d'une clôture faite avec des échalas, un chasseur est assis à terre, une de ses jambes nue laissant voir des traces de plomb. Il est grand et maigre : Diable vous emporte, dit-il à un gros homme chassant avec lui, et qui, les lunettes sur le nez, s'est approché et semble étonné de sa blessure : *Diable vous emporte ! vous tirez dans les échalas ! et vous ne me voyez pas ?*

704. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis à moitié terminé, en t., sans encadrement. Ici le chasseur blessé est à droite; la jambe qui doit être nue n'est pas indiquée ; le gros chasseur a son fusil en bandoulière.

705. — N° 16. Dans le fond, à droite, des tambours à l'école dans la cour du quartier. Sur le premier plan, le tambour-major accoste un ouvrier, ancien militaire : *Mon cher,* lui dit-il, *je vais faire comme toi, reprendre le civil, et rentrer dans mes foiliers respectives.*

706. — N° 17 (sans numéro aux premières épreuves). **ROUTE DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.** Près d'une tente où l'on vend des rafraîchissements, les habitants d'un hameau sont réunis. Au milieu d'eux, on voit danser un homme et une femme. Quelques chasseurs à cheval se sont détachés d'une colonne, et se sont approchés de la danse.

Croquis et Pochades à l'encre par Charlet. (1828.) (1)

Cette suite se compose de dix-huit pièces numérotées; les N°s 8, 9 et 17 en h., toutes les autres en t. Elles sont entourées d'un double trait, sauf les N°s 1, 2, 9, 10, 11, 13 et 14, sans encadrement. Tout le tirage a été fait sur un seul format, 1/4 jésus, les premières épreuves sur papier de Chine.

(1) Ces croquis, dont quelques-uns pourraient rivaliser avec des eaux-fortes, n'eurent aucun succès près de la masse qui, comme le dit Charlet, a infiniment de bon sens, mais se trompe presque toujours. Peut-être aussi regretta-t-on l'absence de ces mots si heureux qu'on était accoutumé à trouver au bas des dessins du maître.

D'ailleurs comment s'étonner de l'indifférence du public, quand on n'a pas pris soin de lui formuler son opinion ?

Mettez à l'étalage et à vil prix le plus grand nombre de ces eaux-fortes de maîtres qu'on s'arrache à des prix fabuleux, et elles resteront chez le marchand si le hasard ne fait pas passer devant elles quelques rares amateurs.

707. — * N° 1. **TURC ASSIS.** Ses yeux à demi fermés et sa bouche ouverte semblent indiquer l'ivresse. Dans le fond, à gauche, personnage fantastique avec des cornes.

708. — * N° 2. **TÊTE DE CHIEN.** Tournée à droite, le museau allongé, l'oreille pendante et le poil assez long. Au cou du chien, un bout de chaîne.

709. — * N° 3. **LE MAITRE D'ÉCOLE.** C'est un vieillard appuyé sur sa canne; après avoir avoir descendu le petit escalier qui conduit à sa classe, il s'est arrêté pour causer avec un petit garçon coiffé d'un bonnet de coton.

710. — * N° 4. **GREC CONTEMPLANT SES RICHESSES.** Assis sur une chaise basse, il regarde avec une vive satisfaction des bijoux contenus dans une cassette; à ses pieds plusieurs sacs d'argent. La Mort, armée de sa faux, apparaît à sa droite.

711. — * N° 5. **PETIT ENFANT DEBOUT SUR UN CHEVAL.** Il cherche à conserver son équilibre en se servant de ses bras comme de balancier. Le cheval est dans une écurie, attaché par sa longe à la mangeoire.

712. — * N° 6. **VIEUX MARIN FUMANT.** Assis dans un estaminet, son bras gauche est appuyé sur une barrique. A gauche, cinq personnages, quatre debout, le cinquième assis.

713. — * N° 7. **VIEILLARD ASSIS** sur un banc de pierre. Sa mise recherchée, son jabot de dentelle, annoncent qu'il a conservé quelques prétentions. Dans le fond, un vieux et ridicule officier.

714. — * N° 8. **GROS AUBERGISTE, UNE BROCHE A LA MAIN.** Ivre, appuyé contre un soldat, il a l'air de vouloir se mettre en défense contre un autre soldat qui debout devant lui va mettre l'épée à la main.

715. — * N° 9. **TÊTE DE CHIEN BRAQUE.** Elle est tournée à droite; le tour du nez est blanc, tout le reste est noir.

716. — * N° 10. **TÊTE DE VIEILLE FEMME.** Elle est presque de face, la figure riante, la bouche entr'ouverte; un voile blanc lui sert de coiffure.

717. — * N° 11. **TURC DEBOUT.** Dans le fond, à droite et à gauche, deux femmes portant chacune un enfant.

718. — * N° 12. **PAUVRE ASSIS DANS LA RUE.** Il cache sa tête dans ses mains. Deux enfants sont couchés à ses pieds. Une jeune femme, tenant une petite fille à la main, s'approche de ce malheureux et lui fait l'aumône.

719. — * N° 13. **SOLDAT D'INFANTERIE**, en route, avec armes et bagage, un brûle-gueule à la main.

720. — * N° 14. **CROQUIS ET GRIFFONNEMENTS.** Une femme assise a devant elle un petit garçon, une lance à la main. A droite et à gauche du haut de l'estampe, deux têtes grotesques, etc.

721. — * N° 15. **VIEILLARDS JOUANT AUX CARTES DANS UN CABARET.** Celui de gauche a un brûle-gueule à la bouche; il tient un pot à la main. A la droite de l'estampe, un vieillard, coiffé d'un chapeau à trois cornes, tient un enfant entre ses jambes.

722. — * N° 16. **JEUNE MARCHANDE D'ŒUFS.** Elle porte un enfant dans ses bras; un homme ivre lui débite des galanteries, etc.

723. — * N° 17. C'est à peu près le même sujet que la planche 8. Dans celle-ci, le soldat de droite, qui tomberait s'il n'était soutenu par un camarade, a tiré son épée et la croise avec la broche de l'aubergiste.

724. R. — C'est la pièce précédente sans encadrement et sans numéro, mais avec huit ou dix croquis ou griffonnements autour des trois marges du bas et de côté. Ces croquis ont été effacés après le tirage de quelques épreuves.

725. — * N° 18. **TURC DEBOUT.** Il est richement costumé et coiffé d'un turban. A gauche, dans le fond, plusieurs personnages, parmi lesquels on distingue un Turc à cheval.

Album lithographique par Charlet. (1829.)

Cette suite se compose de seize pièces numérotées et encadrées. Toutes sont en t., sauf les N^{os} 12 et 16 en h.

726. — N° 1. **LA CHASSE DEMANDE A ÊTRE BIEN GOUVERNÉE.** Voilà pour la théorie; voyons la pratique : Un chasseur, d'un âge mur et d'un embonpoint raisonnable, s'est endormi après avoir déjeuné. Son chien s'empare des débris d'un pâté, et l'on voit dans le fond, à droite, des lapins jouant sur l'herbe.

727. — N° 2. **LA PROMOTION.** Au milieu de l'estampe, l'Empereur est à cheval; près de lui un nombreux état-major. Un colonel de la Garde impériale fait avancer un grenadier, qui présente les armes et va sans doute recevoir la croix.

728. — N° 3. **LE DESSIN.** Dans une classe de dessin, où l'on paraît s'occuper de toute autre chose, des enfants entourent deux

petit garçons, un genou à terre, et regardent avec ceux-ci le résultat d'une partie de billes.

729. — N° 4. **L'ARITHMÉTIQUE.** Pendant qu'un vieux professeur explique au tableau une règle à quelques écoliers, d'autres, à genoux derrière lui, se préparent à lui faire des niches, et déjà un petit chien a saisi la basque de sa longue redingote.

730. — N° 5. A la porte d'une chaumière, un chasseur à cheval est surpris par un officier au moment où un Espagnol lui présente sa bourse; et sur les observations qui lui sont faites : *C'est juste, mon capitaine*, répond-il, *mais c'est le caraco... je lui demande du feu pour allumer ma pipe... et y me donne sa bourse.*

731. — N° 6. Un vieux grenadier de la Garde, débris de Waterloo, est couché sur de la paille dans une misérable chaumière. La Mort se présente : *Je suis prêt*, dit le grenadier avec résignation.

732. — N° 7. Un vieux bourgeois, un invalide et un grenadier ont copieusement bu dans un cabaret situé à la porte d'un cimetière; l'invalide est déjà par terre, quand tout à coup le bourgeois, dont le chapeau couvert d'un crêpe est tombé près de lui, tourne à l'émotion; soulevé par le grenadier et planant sur le cimetière : *O ma Denise*, s'écrie-t-il, tendant les bras vers elle, *que ne peux-tu voir un époux abreuvé de douleur et priant pour le repos de ta cendre !*

733. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en h., très-avancé, sans encadrement et sans aucuns noms. Devant le bourgeois sensible, toujours soulevé par le grenadier, se trouve un hussard qui le reçoit dans ses bras.

734. — N° 8. L'Empereur visite des travaux; la foule l'a reconnu et fait éclater son enthousiasme. Il s'est approché d'un tailleur de pierres, qu'à sa taille élevée et à sa tournure martiale on ne peut méconnaître, et lui demande où il a servi : Sire, répond celui-ci, *ès-cuirassier z'au 4me. Austerlick, Iéna, Friedland, Wagram.*

735. — N° 9. **LA MORALE.** Après un copieux repas, un gros homme est assoupi, encore à table. L'ami, qui probablement a partagé le dîner, s'est levé à l'arrivée d'un enfant, et lui montrant l'homme endormi : *Ton inconduite*, lui dit-il, *abrégera les jours d'un malheureux père qui se prive de tout pour toi.*

Il paraît, en effet, s'être privé d'un vieil habit dont les basques tombent sur les talons de l'enfant.

736. — N° 10. **LA BARRICADE.** Scènes et costumes du temps de la Ligue. A gauche, des fantassins font feu de leurs mousquets, et défendent une barricade formée par des chaînes de fer et attaquée par de la cavalerie.

737. — N° 11. Au milieu d'une colonne d'infanterie qui vient de culbuter les Autrichiens, un tambour-major, le poing sur la hanche, sa canne élevée dans la main droite, interpelle un commandant monté sur un cheval blanc : *Citoyen chef de brigade!* dit le tambour-major, *le kinserlik n'aime la baïonnette non plus que les assignats.*

738. — N° 12. **PAUVRE HONTEUX.** Un homme d'une mise assez élégante, si elle était moins éraillée, arrête, dans un endroit écarté, un bon vieux bourgeois qui se promène la canne à la main : *J'ai besoin de dix francs,* lui dit-il en tendant poliment son chapeau. Le vieux bourgeois met la main à la poche, déterminé sans doute par la vue d'un énorme gourdin dans la main du *pauvre honteux.*

739. — N° 13. Un grenadier est assis, buvant au cabaret; il a déposé armes et bagages. Près de lui une vieille femme, voyant arriver bras dessus bras dessous trois paysans complétement ivres, saisit le fusil du grenadier, et, faisant mine de l'armer, elle s'écrie en riant : *Qui vive ?..... Patrouille grise !!* répondent les paysans, riant aussi de leur côté.

740. — N° 14. *C't'hardiesse,* se dit un petit garçon dont le geste et la figure peignent l'étonnement : il a vu en effet un petit camarade s'approcher d'un canonnier à cheval assis sur un tertre dans un bois et lui dire : *Ah ! monsieur l'callognié, donnez-moi-z'en un p'tit peu.... d'la poudre, pour fiche un pétard au chat du maître d'école.*

741. — N° 15. Une jeune femme est assise dans un jardin; devant elle deux petites filles jouent avec des lapins. Charlet, très-fort en histoire naturelle, dit à ce sujet : *Le lapin est timide et nourrissant : mangé par le petit et même par le grand, on le trouve chez le militaire de tout grade, comme chez le magistrat le plus recommandable.* (*Buffon*).

742. — N° 16 (sans numéros aux premières épreuves). Dans le fond, à droite, on distingue des chasseurs à cheval de la garde, en marche; l'un d'eux, resté en arrière, les rejoint au

galop. Il vient probablement de faire ses adieux à une jeune fille dont l'embonpoint ne laisse aucun doute sur la nature de leur liaison. Survient *Madame Tartare, revendeuse,* sortant de son magasin à l'enseigne du *Rhinosserose ;* au milieu du récit et des larmes de la pauvre fille, elle l'interrompt, et lui montrant le séducteur, elle s'écrie : *Si la justice était juste, on pendrait tous ces guerdins d'hommes qui n'est bon qu'à tromper les pauvres femmes qu'est trop bonnes* (1) !

743. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en h., peu avancé.

La jeune fille est dans les bras de Mme Tartare, le bras de cette dernière qui doit indiquer le séducteur n'est pas fait, mais on le devine au mouvement du schall qui devait le recouvrir.

Album lithographique de Charlet. (1830.)

Il contient dix-sept pièces encadrées et numérotées : les Nos 14, 16 et 17 en h., tous les autres en t.

744. — 1. **LE PÈRE BROUSSAILLE.** Une jeune femme est assise au pied d'un arbre, ayant près d'elle un enfant. Un peu en arrière, son mari, debout, vient de se plaindre à son vieux garde-chasse de la rareté du gibier. Celui-ci, prenant le ciel à témoin, s'écrie d'un air contrarié et découragé : *On m' demande du lapin!!!... On veut que j' tue du lapin..., avec un habit bleu de ciel et un collet rouge ;... les guerdins m' voyent d'un bout à l'autre du bois ; ils disent : Tiens, v'là l' père Broussaille avec son collet rouge!!...*

745. — 2. Dans le fond, à droite, des enfants se battent ; un autre enfant, armé et équipé, se tient à l'écart, appuyé contre un arbre ; c'est Achille retiré sous sa tente. Un jeune camarade est accouru près de lui, et, montrant la bataille, le presse de venir y prendre part. Mais celui-ci, les bras croisés, ferme dans sa résolution, répond : *J' m' bats pas. Le plus souvent... que*

(1) Veut-on savoir ce que Charlet pensait de la justice ? Je venais de perdre un procès en appel, et je racontais à notre ami avec une certaine émotion les circonstances, assez curieuses, il est vrai, de ma condamnation.

« Vous paraissez étonné, me dit Charlet ; moi, j'ai profondément médité sur la justice ; voilà ce que c'est : *un banc parsemé de clous, dont le moindre inconvénient est de vous déchirer les culottes.* »

j' vas m' faire calotter, déchirer mes z'hardes, et tout pour des cadets qui mangera la galette et les noix verts, et qu' moi j'aurai les coquilles.

746. — 3. A la rentrée de la classe, un petit écolier aborde un invalide manchot assis sur un banc de pierre, et lui montrant sa croix: *Oui, qu' j' peux m'en vanter,* lui dit-il, *et qu'encore j' l'ai gagnée à l'école mutuelle,... moi!... la croix, et qu' c'est les bonnes!... Et vous, c'est-y à la mutuelle que vous l'avez eu?*

747. — 4. **LES DEUX COQS.** Au milieu de la campagne, deux jeunes soldats d'infanterie (veste et bonnet de police), en viennent aux mains. Une jeune femme près d'eux ne laisse aucun doute sur le sujet de la querelle.

Amour! tu perdis Troie!

748. — 5. **L'HOSPITALITÉ.** Une petite fille et un petit garçon font la dînette. Survient Polichinelle en grande tenue. Tous deux se lèvent, et pendant que la petite fille témoigne son admiration, le petit garçon prend la main de son hôte, et l'engage à se mettre à table.

749. — 6. Deux épiciers sont en chasse, tenant leurs fusils prêts à faire feu. Et cependant ils sont plus préoccupés de leurs affaires que de la chasse, et ne s'aperçoivent pas que leur chien est resté derrière eux en arrêt sur un lapin. *Il y aura de la baisse!* dit l'un d'eux; *Bijotot, mon ami, écoulez vos huiles, et méfiez-vous de la cannelle!*

750. — 7. Marche de lanciers par un temps de neige. L'un d'eux, arrêté et causant avec trois paysans, voit venir à lui un pauvre fantassin, traînant un petit chien. *Faut du tempérament!* s'écrie le lancier. »

751. — 8. Une armée traverse un vallon aride, entouré de hautes montagnes. Un soldat d'infanterie a gravi un rocher, et de là, parcourant des yeux et du geste ce triste pays, il s'écrie avec mélancolie: *Tout ça ne vaut pas mon doux Falaise!... on n'y voit point seulement un pommier, dans ce pays de malheur!*

752. — 9. Costumes du moyen âge. Un militaire assis à une table, au cabaret, voit trois enfants qui s'emparent de son mousquet et s'en amusent. « *J'aime les enfants!... moi,* dit-il en riant.

753. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en t., sans en-

cadrement et peu avancé. Le soldat assis à droite, sur un tertre dans la campagne, a debout sur ses genoux un enfant que tient encore une jeune femme. Dans le fond, à gauche, on distingue un homme à cheval, portant un chapeau à plumes.

754. — 10. **LES CONFRÈRES.** Repas de nombreux amis après l'enterrement de Frérot. Plusieurs portraits plus ou moins ressemblants. Charlet écrit: *Nous venons d'enterrer l'ami Frérot, honnête entrepreneur, bon père, bon époux; veuve inconsolable, c'est l'usage; convoi de cent vingt couverts, c'est joli!... et Fromont qui chante les mœurs!...*

755. — 11. **LES HÉRITIERS.** Un médecin va quitter la chambre d'un moribond. Il est entouré par les héritiers qui lui demandent, d'un air plus ou moins affligé : *Pensez-vous que notre respectable et digne oncle aille encore jusqu'à demain?*

756. — 12. **LES FRANÇAIS NE SUPPORTENT POINT L'HUMILIATION.** Les tambours d'un régiment exécutent des batteries sous la direction d'un tambour-maître. Le tambour-major, qui les écoute, témoigne son mécontentement; sa canne sous le bras gauche, le bras droit étendu vers les tambours : *Tambour-maître*, dit-il, *nous n'avons plus le pompon!!!..... la batterie est molle!! je veux qu'elle soit enlevée par des ratés-sautés!* ou *je donne ma démission... alors le gouvernement s'arrangera comme il pourra!...*

Le Raté-Sauté est un coup romantique; il remplace le vieux Ra classique..... Arrivera-t-il à une aussi belle vieillesse?

757. — 13. Un vieillard vénérable est dans son lit lisant la bible: Mon fils, dit-il à un jeune soldat assis près de lui, *la vie est une garde qu'il faut monter proprement et descendre sans taches!*

758. — 14. **LE BRIGADIER PETREMANN.** C'est un lancier; il est ivre : *Che bleire gom une pete de gochon; che safre bas bourguoi*, se dit-il. — Les deux ou trois premières épreuves de cette pièce portent, à la suite de la légende ci-dessus, ces mots : *Bourquoi c'tre gombrand bas ché une jagrin? Bourquoi? Voilà!*

759. — 15. **LA CARTE DES CONVALESCENTS.** Trois hussards, dont deux éclopés, viennent de se rafraîchir au cabaret portant pour enseigne un Amour décochant une flèche, avec ce

rébus : *Au vainqueur des vainqueurs.* Ils demandent à payer, et la cabaretière leur présente cette carte :

Pin	» *l.* 9 *s.*	*Fromage Dolande*	» *l.* 8 *s.*
Vin 8 lite	4 »	*3 cigale Davane*	» 9
Vau	1 10	*Sardine*	» 9
Habati au navai	1 4	*Au de vie*	» 12
1/2 ois rotis	2 15	*Hanisette*	» 16
Callade	» 12	TAUTALE....	13 *l.* 1 *s.*

760. — 16. **LE SATANÉ FARCEUR.** Un jeune soldat d'infanterie, en veste et bonnet de police, est assis sur une pierre au bord d'une fontaine. Au moment de remplir une cruche, il montre l'eau, et dit en riant : *Cé pas du vin... bien sûr.*

761. — 17. Un soldat d'infanterie est en faction dans un pays de montagnes par un temps de neige. Il voit venir à lui un ours. Armant son fusil, il s'écrie d'un air peu rassuré : *Caporal, v'nez reconnaître...* On voit le poste dans le fond, à gauche.

Fantaisies par Charlet. (1831.)

Seize pièces numérotées et encadrées. Les Nos 3, 5, 9, 10 et 13, en h. ; les autres, en t.

762. — 1. Dans le fond, à droite, devant la porte d'une *école de charité*, un Frère lève les bras au ciel, désespéré de voir ses élèves entraînés par ceux de la *mutuelle.* Un de ces derniers porte un drapeau tricolore sur lequel on lit : *Vive les mutuels.* Un autre montre en riant le fouet qu'il a enlevé aux Frères. Sur le premier plan, un ouvrier en blouse regarde cette scène, et chante en riant :

Rindzinglin, rindzinglin, rindzinglin, etc. etc.

763. — 2. **LE DÉFILÉ.** Au pied d'une montagne, Napoléon est à cheval, entouré de son état-major. Les chasseurs à cheval de la Garde défilent devant lui, et sa vue excite leur enthousiasme. Dans le fond, à gauche, le champ de bataille couvert de troupes de toutes armes.

764. — 3. * **NAPOLÉON.** Il est assis sur un tertre, au pied d'un arbre,

les bras croisés. A gauche, un grenadier à cheval (à pied), tient en main le cheval blanc de l'Empereur; du même côté, à un plan plus éloigné, troupes nombreuses.

765. — 4. **L'ACTION.** Napoléon, à gauche, sur son cheval blanc, entouré de son état-major, suit la marche de la bataille; devant lui toute l'armée; et l'on reconnaît les lignes ennemies à la fumée qui s'en dégage.

766. — 5. **L'ARTISTE.** Quatre enfants se sont arrêtés à la sortie de la classe. L'un d'eux, après avoir déposé à terre des cartons sur l'un desquels on lit : *V. Hugo*, s'est mis à dessiner un Napoléon grotesque sur un pan de mur. Les autres le regardent, et l'un d'eux, assis à terre, ne pouvant contenir son admiration : *Ç'ré nom d'un petit bonhomme*, s'écrie-t-il, *c'est-y ressemblant* (1) !

767. — 6. (Sans légende.) Deux croquis sur la même feuille.

1° A gauche, une jeune femme assise sur un banc, dans un jardin, dessine dans un album; un petit garçon, debout devant elle, regarde son dessin;

2° A droite, un homme en costume du moyen âge a devant lui un jeune page qui tient son chapeau à la main.

768. — 7. * **LE MOULIN DE JEMMAPES.** Un régiment de hussards débouche de la droite; à sa suite une colonne d'infanterie. Ces troupes vont défiler devant un état-major placé au pied du moulin.

769. — 8. * **MARCHES DE TROUPES.** Pays d'une grande étendue. Au premier plan, quatre lanciers; à droite, une chaumière près d'un bouquet d'arbres; un peu à gauche, deux enfants, devant un pan de mur, regardent défiler les troupes.

770. — 9. **HUTINET** (fusilier de la 3me du 2me du 43me), gravit difficilement une haute montagne avec armes et bagages. Tout harassé, et soutenant son sac, il se met à rire, se disant, par manière de réflexion : *Quand il a fait les montagnes, le Père éternel, bien sûr que s'il avait pris l'sac sur le dos y n'zaurait pas fait si hautes.*

Sur les toutes premières épreuves il y a une faute dans

(1) Nous avons trouvé cette petite note écrite au crayon dans les papiers de Charlet : elle nous semble s'appliquer à cette pièce :

« J'ai voulu rendre le gamin de belle santé, force cheveux filasse. Janin dit : Cette tête bouclée, ces petites mains, ces petits pieds, l'air moqueur, etc. Je suis désolé : je lui ai mis trop de livres, etc.; mais comme la tête et l'expression, comme le caractère me paraissent heureux, et qu'il est difficile et même très-difficile de trouver, ma foi, je l'ai laissé. »

la légende, corrigée aux épreuves postérieures; on a écrit : *qu'il avait pris*, au lieu de : *que s'il avait pris.*

771. — 10. (Sans légende) Au pied d'une vieille tour, corps de garde de grenadiers; deux debout, trois autres assis se chauffent à un feu où sont accourus quatre petits paysans. A droite, au second plan, grenadier en faction.

772. — 11. Une écaillère voit entrer à la mairie une femme en deuil. Elle se retourne vers le marchand de vin, et la lui montrant: *L'eau va-z-à la rivière*, lui dit-elle d'un air dédaigneux, *c'te pas grand' chose de Duché, la v'là qui va toucher la pension de c' que son pauvre homme s'est fait tuer le vingt-huit Juyet;... ça n'en a aucunement d' besoin... Mon guerdin n'a pas éu c'te bonne idée-là..., lui;... l'scélérat,... d' se faire tuer...*

773. — 12. Intérieur d'une barricade. Un vieux soldat, la tête enveloppée d'un mouchoir, voit passer des lanciers à la portée de son fusil. En même temps un enfant lui porte une écuelle: Attends, dit le grognard en montrant les lanciers: *Le temps de manger la soupe, et l'on va vous resoigner le cuir.*

774. — 13. ***DRAGON D'ÉLITE EN VEDETTE.** Il est à cheval. Autour de lui, trois autres vedettes: deux d'infanterie, l'autre de cavalerie.

Cette pièce est encadrée de deux traits carrés; à gauche, au bas, le nom des *Gihaut*; à droite, leur adresse.

Cette pierre avait été égarée longtemps, alors qu'on n'en avait tiré qu'un très-petit nombre d'épreuves d'essai. On les reconnaît en ce que le tirage en est beaucoup meilleur, et qu'encadrées d'un seul trait, elles portent le nom seul de *Villain*, au bas, à droite.

775. — 14. Une vieille dame en bonnet, les lunettes sur le nez, fait la lecture d'un journal à six personnes groupées autour d'elle. *Aurons-nous la guerre?* se demande-t-on. A droite, deux enfants, dont l'un porte une petite statuette de la Liberté; l'autre, un drapeau tricolore.

776. — **LA RÉVOLUTION FERA LE TOUR DU MONDE.** En effet, dans la classe d'une école chrétienne, un enfant est monté sur une table, et pérore. Ce discours doit être révolutionnaire; car un Frère, s'avançant vers l'orateur un martinet à la main, est assailli par les écoliers en insurrection qui lui ont attaché sur le dos un écriteau injurieux.

777. — 16. Devant une école mutuelle passe un Frère enveloppé dans son manteau, l'air soucieux. Un petit drôle, sorti de la classe, s'avance sur lui, croisant la baïonnette avec un bâton : il se retourne et crie : *Caporal, hors la garde ! c'est un ennemi !... Cré nom d'un petit bonhomme !... je vas faire feu ! j' vas lâcher l' chien !...* A ces paroles, deux autres écoliers accourent armés de bâtons.

Fantaisies par Charlet. 1831.

Cahier de cinq pièces, le N° 4 en h., les autres en t. Numérotées et encadrées.

778. — 1. Deux soldats au corps de garde sont assis devant une gamelle de haricots. Survient un camarade, armé d'une cuillère, et disposé à en prendre sa part. Mais après avoir jeté un coup d'œil sur le repas : *C'est toujours les mêmes qui tient l'assiette au beurre*, dit-il en riant, *ça fait que la Révolution n' s'a pas encore introduit dans les z'haricots.*

779. — 2. Un vieux sapeur du génie, décoré, et portant trois chevrons, est à boire avec deux conscrits. On cause probablement du pillage des églises, car le sapeur se levant, une bouteille à la main, dit avec autorité : *Moi, j' le respecte, mais j' m'en sers pas, du culte, quoiqu'il peut être bon en soi-même pour les gens faibles de son être ; comme aussi pour un tas de vieilles bonnes femmes, qu'elles sont mauvaises comme la gale* (1).

780. — 3. * **CROQUIS.** Au milieu de la feuille un vieillard, devant une chaise, appuyé sur une béquille ; devant lui, un enfant debout. Au haut, à gauche, le portrait de Billoux, etc. etc.

781. — 4. **UN ANCIEN DES ANCIENS.** Général républicain sur un cheval au galop, franchissant un obstacle. Il est coiffé d'un chapeau à plumes, en redingote ceinte d'une écharpe tricolore, une cravache à la main.

782. — 5. * **CROQUIS.** Au milieu, trois hommes âgés autour d'une table. Celui de gauche est ivre ; celui de droite, debout, tient

(1) Remarquons que cette pièce était faite le lendemain du pillage de l'Archevêché, et dans une intention honnête et généreuse. Toute la pensée de Charlet est dans ces mots : *Moi j'le respecte (le culte)*.... et la suite toute plaisante de la légende est destinée à la rendre populaire.

un pot à la main. Au dessous, un homme, couché à plat ventre, pêche à la ligne et retire un sabot, etc. etc.

Album lithographique par Charlet. (1852.)

Douze pièces numérotées et encadrées. Les Nos 2, 6, 8, 10, en h. les autres en t.

783. — 1. **LE CHARBONNIER.** Très-joli paysage; au milieu de l'estampe, un charbonnier à cheval, précédé d'un chien, trotte de gauche à droite.

784. — 2. Deux enfants sont à voler des pommes près d'une ferme. L'un est dans l'arbre, et l'autre ramasse le butin. Mais un chien survient, saisit ce dernier par la fesse, et le mord à belles dents. L'autre petit drôle, dans l'arbre, a peur du chien, et du fermier qui a suivi son chien. Il perd l'équilibre, et Dieu sait ce qui arriverait, s'il n'était retenu par sa blouse à une branche.

Notre philosophe Charlet dit à cette occasion: *Fortune, voilà de tes coups!*

785. — 3. Un vieil officier supérieur de la République est assis sur un tertre, fumant tranquillement sa pipe. Un sergent d'infanterie s'est arrêté près de lui, et faisant un geste héroïque: *Où est le fléau de l'armée?* lui dit-il... *Il est dans le maraudeur,... dans le fricoteur,... tous brigands qu'il faudrait faire fusiller!* Et pendant qu'il débite cette blague, un camarade donne à manger à une oie, dont on voit passer la tête par une ouverture de son sac.

786. — 4. Un bandit espagnol s'est assis dans une forêt, en compagnie d'un camarade et d'une vieille femme. Apercevant devant lui un homme pendu à une branche d'arbre, il se retourne vers ses compagnons: *Voilà peut-être*, leur dit-il, *comme nous serons dimanche.*

787. — Intérieur d'une salle d'hôpital: un vieux troupier, sur son séant, dans son lit, appelle la Sœur: *Sœur Ursule*, lui dit-il, *je sens qu'il faudra bientôt passer l'arme à gauche, attendu que le Père éternel ne veut pas prolonger mon permis de séjour.* » Espérons que ce permis sera prolongé; car si l'on voit sur la table un pot de tisane avec un verre, on voit aussi, cachés sous son oreiller, une bouteille de vin et un pâté.

788. — 6. **LE MISANTHROPE.** Un cuirassier en grande tenue, mais sans casque, complétement ivre, est soutenu à grand'peine par un jeune paysan. Apercevant des vendangeurs dans une vigne, à gauche, il lève les yeux au ciel : *On peut*, s'écrie-t-il, *mépriser souverainement l'espèce humaine, mais cracher sur les vendanges !... jamais.*

789. — 7. Trois jeunes paysans en voyage ont frappé à la porte d'une ferme, pour demander leur route. Une vieille femme met la tête à une lucarne, et leur répond avec humeur : *Quand on ne sait point son chemin, on n'se met point z'en route.*

790. — 8. Un jeune soldat, déjà chargé de ses armes et bagages, porte suspendu à son bras un panier contenant une potée de chiens. Leur mère les suit, et une jeune cantinière commodément assise à cheval vient après. Charlet en peignant cette scène, ajoute : *O amour !!!*

791 — 9. **LE PETIT PHILOSOPHE.** Un petit Savoyard s'est construit une niche contre un fragment de rocher, avec de la paille et des pierres. Assis dans son réduit, son geste et sa figure expriment sa satisfaction.

792. — 10. Sur une montagne aride, par un temps de neige, un grenadier est en faction, l'arme au bras. Cette situation paraît lui plaire médiocrement, aussi l'entend-on dire : *Tonnerre de Dieu ! en voilà de c'te noble misère, et pas cher* (1) !

793. — 11. Un franc gamin en costume du genre, les pieds dans des savates de satin blanc, une main dans la culotte, fait de l'autre main un geste menaçant à un petit tambour auquel il cherche noise : *Oui*, lui dit-il, *méchant môme, t'es t'un intrigant, c'est c'qui fait qu't'es c'que t'es !*

(1) Que nos lecteurs nous permettent un petit cours de philosophie. Charlet dit quelque part : *La vie est un bâton, il s'agit de le prendre par le bon bout...* Le bon bout, c'est le caractère établi sur de bonnes et solides bases philosophiques.

Le grognard qu'ailleurs (n° 848) Charlet définit ainsi : *Un vieux brave qui est toujours mécontent et qui veut l'être parce que cela lui fait plaisir, et auquel il fait dire* (n° 594) : *Je grogne, c'est mon idée... ça n'empêche pas les sentiments*, n'en est pas moins un digne soldat qui, vienne l'ennemi, fera solidement son métier ; mais il a pris le mauvais bout du bâton.

Le bon, suivant nous, est tenu par ce lancier qui, lui aussi, en faction par un aussi triste temps, se console en se disant : *Chauffé, éclairé par son gouvernement, c'est une grande douceur* (n° 834). Voilà le vrai Français, qui rit même dans sa misère.

Dans un des moments les plus critiques de la retraite de Russie, un pauvre diable ne s'avisait-il pas de consulter notre chirurgien-major Thérin (de l'artillerie de la Garde) ? Notre facétieux docteur, lui tâtant le pouls et lui faisant tirer la langue, disait : « Ce ne sera rien, mon ami ; tenez-vous bien chaudement et nourrissez-vous bien. »

Et Charlet, toujours fort en histoire naturelle, ajoute en note : *Le môme est parmi les gamins le dernier de la couvée.* (*Buffon.*)

794. — 12. Le hussard brigadier, *Champin*, est à boire avec un camarade à la cantine du régiment ; voyant près de lui un jeune hussard armé d'un balai, il l'appelle, et avec un geste grave : *Tu as le droit de faire ta corvée*, lui dit-il, *un ministre n'a pas même le droit de t'en empêcher, car tu as le droit de lui dire : je ne vous connais pas ! je ne connais que mon brigadier Champin, que j'honore et que je respecte.... et qui me veut du bien.*

Fantaisies par Charlet. (1832.)

Quatre pièces numérotées et encadrées ; les deux premières en t., les deux autres en h.

795. — 1. **LA COPIE EST ORIGINALE.** Cette copie est un petit garçon coiffé d'un chapeau à la Napoléon. Un camarade un peu plus grand l'a mis à cheval sur un chien, et le tient encore dans ses bras.

796. — 2. Dans une chambre se trouvent réunis huit personnages, dont deux enfants et un petit chien. Un homme tenant un livre sur ses genoux vient d'y trouver un passage intéressant, le voici : *Napoléon disait !... Un instant, les voisins !... faut pas qu'ceux qui vont au feu tournent la broche, pendant que les fénéants mettront la patte sur l'rôti et que les travailleurs se brosseront le ventre.*

797. — 3. Un fantassin avec armes et bagages se repose de sa route, assis sur un tertre. Passe un vieux bourgeois long et sec portant des guêtres et des bas blancs avec une culotte noire ; et comme il s'est arrêté pour causer avec le troupier, celui-ci, à l'aspect de ces jambes si grêles, lui dit en riant : *Vous feriez un joli tambour-major, si vous n'étiez pas greffé sur du martin sèche.*

798. — Un invalide ayant deux jambes de bois est assis, au cabaret, à une table où vient s'asseoir un jeune soldat. Il interrompt la lecture de son journal pour causer avec notre militaire, et lui faire part de ces excellentes réflexions. *Vois-tu, Méret*, lui dit-il, *voilà l'histoire. Supposition ! t'est rien... c'est bon... Ah !*

le bon garçon. C'est très-bien... vive Méret... Présupposons qu'tu deviens coporal, alors, c'est plus ça... t'est un chien, un gueux; à bas Méret! Tu t'fais casser, bien, alors tu redeviens le bon garçon, t'est une victime; vive Méret! C'était l'père de l'escouade, l'ami de la chambrée, le modèle des caporaux; la France est trahie!

Souvenirs de l'armée du Nord par Charlet. (1833.)

Vingt pièces numérotées et encadrées : les Nos 5, 9, 12 et 17 en h., les autres en t.

799. — 1. **PETIT POSTE AVANCÉ.** A la droite de l'estampe, une rivière coule au milieu d'un pays boisé. A gauche, un poste d'infanterie est établi près d'une chaumière. Plusieurs soldats entourent une cantinière qui leur distribue de l'eau-de-vie. *La vivandière est chérie de toute l'armée.*

800. — 2. **LA RECONNAISSANCE.** Une patrouille de chasseurs à cheval s'est arrêtée dans une forêt, et demande quelques renseignements à un homme et à une femme qu'ils viennent de rencontrer. L'homme leur montre un petit monument religieux entouré d'une grille.

801. — 3. **MARCHE DE CAVALERIE LÉGÈRE.** Sur une grande route qui traverse un bois, on voit circuler des cavaliers, des fantassins, et même des femmes et des enfants. Sur le premier plan, au milieu de l'estampe, des lanciers vus par le dos.

802. — 4. **LA BAGARRE.** Troupe de cavaliers, parmi lesquels se trouvent mêlés des femmes, des paysans et des enfants. A droite, une charrette, contenant la cantinière et des écloppés, est entourée de gens ivres qui ont peine à tenir sur leurs jambes.

803. — 5. **SENTINELLE HOLLANDAISE** (*Intérieur de la citadelle*). Elle se tient l'arme au bras, et couverte d'une grosse capote, près d'un réduit blindé; derrière, deux soldats.

804. — 6. **POSTE HOLLANDAIS.** *La capitulation de la citadelle vient d'être signée.* Des soldats hollandais, dans un poste entouré de palissades, dorment, fument, mangent la soupe. Quelques-uns vont fraterniser, et par-dessus les palissades donner des poignées de main aux Français qui leur offrent leurs gourdes.

805. — 7. **LE MATIN.** Effet de brouillard. Près d'une chaumière, à droite, on distingue des canards sur le bord d'une mare. Un peu à gauche, des cavaliers et des fantassins.

806. — 8. **LES TRAVAILLEURS VONT A LA TRANCHÉE.** Des soldats, en bonnet de police, le fusil en bandoulière, portent des fascines et des outils. A droite, des soldats font la fusillade par-dessus le parapet.

807. — 9. **OFFICIER HOLLANDAIS.** *Infanterie, garnison de la citadelle d'Anvers.* Debout, le coude droit appuyé sur des sacs à terre, le bras gauche couvert par un ample manteau, il porte une écharpe autour du cou.

808. — 10. **POSTE DANS LA CITADELLE D'ANVERS** (*après la capitulation*). Des soldats d'infanterie français viennent y établir un poste. A droite, leurs armes mises en faisceau, gardées par des factionnaires. Les soldats hollandais fraternisent avec les soldats français.

809. — 11. **BIVOUAC DE LA PIPE-DE-TABAC** (*Division Tiburce Sébastiani*). Pays de marais. Un peu à droite, au second plan, le général, près d'un factionnaire, regarde avec une lunette. Au premier plan, à gauche, deux officiers; Charlet s'est représenté dans celui qui tient un long bâton. (Voyez sa Vie, page 63.)

810. — 12. **TIREURS DE LA COMPAGNIE INFERNALE.** Pièce à l'encre. Des soldats en capote et bonnet de police, se tiennent derrière un épaulement, prêts à faire feu sur les canonniers hollandais.

811. — 12. **UNE LECTURE DE MATHIEU LÆNSBERG.** Bivouac d'infanterie. Les soldats font la cuisine, se livrent à diverses occupations. Deux jeunes soldats, assis sous un abri recouvert de paille, écoutent en riant la lecture de l'almanach qui leur est faite par un camarade : *Au tom ne dix huit cent trente-trois, un tremblement de terre qui aura lieu produira de grandes casse tasse trophes qui influeront sur la destinée de plusieursses peuples...* Après cette prédiction sinistre, il interrompt sa lecture : *Quéque ça me fait*, s'écrie-t-il, *pourvu que j'ai mon congé!*

812. — 14. **CAMPEMENT.** Grand nombre de fantassins occupés de divers travaux au bivouac. Au milieu d'eux, officier supérieur à cheval.

813. — 15. **LE FORT SAINT-LAURENT ENLEVÉ PAR LES GRENADIERS DU 65e** (*nuit du 13 au 14 décembre 1832; quatre heures du*

matin). Les grenadiers donnent l'assaut; à droite, derrière le parapet, trois généraux sont réunis; à leur gauche, groupe nombreux d'officiers d'état-major.

On a tiré de cette belle pièce quelques épreuves, sur 1/2 colombier.

814. — 16. **CONVOI D'ARTILLERIE.** On le voit défiler à gauche. A droite, sur un cheval blanc, un officier général, et deux officiers derrière lui.

815. — 17. **LE BILLET DE LOGEMENT.** Deux fantassins ivres vont frapper à une porte sur laquelle on lit: *n° 100*, et comme on ne répond pas: *Tas de canailles!...* s'écrie l'un d'eux avec un geste menaçant, *ouvrirez-vous?... Si j'enfonce la boutique, j'avale tout!...*

816. — 17. C'est la même pièce, mais imprimée en t. Sur la marge de gauche on a laissé un Napoléon, au galop sur un cheval blanc; petit croquis effacé après le tirage de quelques premières épreuves.

817. — 18. Un vieux soldat, arrivé tard à l'étape, a couché sous une porcherie. A son réveil, il aperçoit devant lui deux cochons: Ma foi, dit-il en riant: *Quand on a passé la nuit avec ces paroissiens-là, on peut coucher avec le premier venu.*

818. — 19. *Un sergent de voltigeurs disait à un Belge: « Vous avez fait une révolution pour les frais du culte, alors... que le bon Dieu vous bénisse.* » Le sergent s'est arrêté au cabaret pour s'y rafraîchir; le vieux Belge l'écoute avec flegme, fumant sa pipe.

819. — 20. Dans le fond, à gauche, le feu et la fumée indiquent un bombardement. Sur le premier plan, une ferme détruite par la guerre. Parmi des décombres, des boulets et des bombes, on distingue un cadavre. Des nuées de corbeaux planent sur cette scène de désolation. Cependant une jeune fille ramasse dans son tablier quelques débris. *Pauvre peuple!* s'écrie Charlet.

Album lithographique par Charlet. [1834.]

Paris, Delaunay, Palais-Royal, Boulevard des Italiens.

Cette suite contient un frontispice et dix-huit pièces numérotées et encadrées, toutes imprimées en t., sauf les N^os^ 4 et 9. Le frontispice en t., sans encadrement, est imprimé au-dessous du titre, sur

couverture de couleur. Pour la suite, sur papier de Chine, on a tiré de ce frontispice quelques épreuves à part, mais toutes sur papier blanc.

Quelques pièces de cet album sont encore des souvenirs du siége d'Anvers.

820. — ***FRONTISPICE.** Un enfant de troupe, coiffé d'un bonnet de police, est assis à terre, au milieu d'albums et d'ustensiles de peinture.

821. — 1. Un officier général, monté sur un cheval blanc et suivi de deux ordonnances, inspecte des postes avancés : *Sentinelle, prenez garde à vous!* dit-il à un fantassin qui lui présente les armes. Ce dernier est placé en vedette près d'un petit réduit couvert de paille.

822. — 2. Sur la droite, des masures et deux gros arbres. Deux fantassins, en marche avec une colonne, se sont arrêtés à la rencontre d'une pauvre femme et de cinq misérables enfants. L'un d'eux (*Duvergier, grenadier au 65e de ligne*) coupe un morceau de son pain, et le donnant à la pauvre mère : Ma bonne amie, lui dit-il, *un morceau de pain sur la terre vaut mieux qu'une brioche dans le ciel.*

823. — 3. Deux ouvriers viennent de prendre leur repas à la barrière. Près d'eux, un sapeur et un enfant. Survient un *voyou*, coiffé d'un chapeau gris qui lui tombe sur les yeux et n'ayant avec son pantalon qu'une chemise et une cravate; il s'adresse aux ouvriers d'un air délibéré, et accompagnant ses paroles d'un geste expressif, il s'écrie : *De quoi?... travailler.... bon pour des feignans. Vive l'émeute!.... vive le vin, vive l'amour, et les institutions qui assureront mon avenir !*

824. — 4. **NAPOLÉON.** Il est représenté sur son cheval blanc, tourné à gauche et lorgnant. Fond de paysage; à droite, des grenadiers à pied de la Garde, en bataille.

825. — 5. **ON SE MASSE. L'ANCIEN EST LA... LE PÈRE L'ENFONCEUR.** Dans une vallée qui se termine à l'horizon par des montagnes, des colonnes de troupes sont concentrées. Napoléon sur son cheval blanc s'aperçoit assez difficilement à droite devant un bouquet d'arbres.

Charmante pièce dont les figures sont microscopiques.

826. — 6. **UNE HISTOIRE DE TRANCHÉE.** Cabaret au-dessus de la porte duquel on lit : VIN DE VIGNERON. *Quoique manchot, Pigeot en*

verse aux jeunes vainqueurs d'Anvers. Près de là un jeune soldat est à boire, assis à une table en compagnie d'un vieux troupier portant la croix et trois chevrons. Arrive *Gounet*, autre jeune soldat; et pendant que, pour faire honneur à son arrivée, un enfant de troupe armé de deux pots vides va les faire remplir, il raconte ainsi son histoire : *Voilà Pecoul qui m'dit : Ho ! hai !... Gounet !... tiens mon fusil... j'sais pas qu'est-ce qu'il me prend. Je lui dis : c'est les pruneaux de la citadelle.... Les boulets, les bombes, les obus, la mitraille, allaient qu'c'était une musique à faire sortir le Père éternel d'sa baraque, et l'troupier dans la moutarde, à toi, à moi; les gabions nous tombaient sur la cocarde, et Pecoul qu'était malheureux, si malheureux qu'nous en ont ri encore à Cambrai.... toute la companie.*

827. — 7. **LA SOUPE.** Des soldats sont assis ou agenouillés autour d'un feu de bivouac sur lequel la soupe se fait. Au milieu de l'estampe, un lancier à cheval, d'ordonnance. Dans le fond, à droite, lanciers en marche.

828. — 8. Napoléon a mis pied à terre à la porte d'un presbytère; il y entre, et surprenant le curé occupé lui-même à faire griller du café : *Que faites-vous donc, l'abbé ?* lui dit-il. *Sire*, répond le curé, *je fais comme vous, je brûle les denrées coloniales* (1).

829. — 9. Un vieux sergent assis près d'un poêle, les lunettes sur le nez, coiffé d'un bonnet de police, fait la classe aux enfants de troupe. Les regardant d'un air sévère : *Voilà*, leur dit-il avec un geste grave, *j'vous introge.... taise vous. Qu'ch'entende un brofond silence. nous parlons sur le crammaire française.*

830. — 10. **ON VA SE FORMER EN BATAILLE PAR ESCADRON DANS LA PLAINE VOISINE.** Des masses de cavalerie ont traversé un

(1) Ce bon curé de Montmartre était mon oncle, et tout Paris a répété ce mot dans le temps. Le voici tel qu'il a été dit, et mieux que ne le raconte Charlet. Disons d'abord que le curé, ancien mousquetaire, était déjà connu de l'Empereur.

L'Empereur entre donc chez lui brusquement et sans être annoncé; la maison embaumait du café que faisait griller la gouvernante : « Comment ? monsieur le curé, s'écrie-t-il, des denrées coloniales, chez vous ? — Sire, je fais comme vous, je les brûle. »

Il faut, pour faire comprendre cette spirituelle réponse, dire à ceux qui voudraient bien nous lire dans une centaine d'années, que l'Empereur, par deux décrets, de *Berlin* et de *Milan*, avait prescrit de brûler les cargaisons de tous les bâtiments, même les neutres, visités par les Anglais; et qu'il était alors d'un vrai patriotisme de ne consommer ni sucre, ni café, ni denrées coloniales.

Le mot mal traduit, le dessin assez faiblement exécuté, prouvent que Charlet devait prendre chez lui-même ses inspirations et ne rien accepter des autres.

pays de montagnes et vont se déployer en plaine. Au milieu de l'estampe, une grosse charrette recouverte d'une toile passe entre deux bouquets d'arbres.

831. — 11. Au milieu d'une classe d'enfants, un petit menuisier, une scie passée dans le bras gauche, son rabot à ses pieds, vient se plaindre au vieux maître de deux petits camarades, et les désignant de la main : *C'est eux qui m'a provoqué*, dit-il; *y mon dit : rabotte donc les aristocrates, alors moi j'ai calotté les fils du propriétaire, mais c'est eux qu'a reliché les tartines.... moi, j'mas brossé le ventre....* Les deux enfants protestent avec énergie de leur innocence (1).

832. — 12. **VAGUEMESTRE SOIFFMANN**, dit un hussard auquel ce dernier a fait signe qu'il n'avait pas de lettre pour lui; *nix for mi.... Pas de lettre chargée... mon père m'inquiète.... donne-moi une chique.* Cette conversation a lieu à la porte d'un cabaret où l'on voit quatre enfants et un chien.

833. — 13. **LES EXTRÊMES SE TOUCHENT.** Un tout petit tambour en bonnet de police trinque avec un vieil invalide assis devant une table et qui lui fait boire un verre de vin. Dans le fond, à droite, groupe de quatre invalides et d'un enfant.

634. — 14. Par un temps de neige et en rase campagne, un lancier est en vedette. Aux pieds de son cheval un petit chien barbet n'a pas l'air plus réchauffé que son maître; mais le maître est philosophe, aussi se dit-il pour prendre patience : *Chauffé, éclairé par son gouvernement, c'est une grande douceur.*

835. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis assez avancé en t., sans encadrement, mais avec le nom de *Charlet*. Le lancier, son cheval et le chien, un peu plus gros que tout à l'heure, sont tournés vers la gauche. Dans le fond, on distingue des troupes nombreuses de cavalerie.

836. — 15. Un fantassin, de cuisine au bivouac, a regardé sa marmite : *Faudrait*, dit-il, *un crâne maître d'armes pour crever un œil à mon bouillon.* Un factionnaire, l'arme au bras devant lui, l'écoute en riant.

837. — 16. **COMMENCEMENT DE DÉCLARATION.** Une jeune bonne est assise sur un banc, dans un jardin public, où elle a mené promener un petit garçon. Un sergent d'infanterie, légionnaire, est venu s'asseoir près d'elle, un journal à la main. Mais

(1) N'est-ce pas là une spirituelle traduction de la Révolution de 1830 !

bientôt, voulant entrer en conversation avec sa jolie voisine, il interrompt sa lecture, et la regardant d'un air galant : *Il paraîtrait, d'après les feuilles*, lui dit-il, *que nous allons être réduits à trois bataillons.*

838. — 17. Pendant la cérémonie d'un enterrement militaire, un caporal-tambour cause avec le donneur d'eau bénite : *J'aurais bien pu fricoter dans la partie religieuse*, lui dit-il, *si mon père ne m'en avait pas éloigné en m'allongeant des bénédictions avec le manche de son goupillon.* Et par son geste, le caporal indique que sa canne était le goupillon.

839. — 18. Un vieux paysan vient réclamer humblement son âne, dont s'est emparé un fantassin, et sur lequel il est monté avec armes et bagage. A ces réclamations, le soldat lève les bras au ciel : *Nous sommes tous frères*, lui dit-il avec emphase, *il se faut donc aider sur cette terre de misère.* Derrière le paysan se cache un petit garçon, tout effrayé.

Alphabet moral et philosophique à l'usage des petits et des grands enfants, par Charlet. (1835.)

Très-jolie suite composée d'un frontispice et de vingt-cinq pièces toutes imprimées en t., encadrées et numérotées.

840. — * **FRONTISPICE.** (Sans encadrement, tiré à part pour les suites sur papier de Chine; imprimé sur la couverture, au-dessous du titre, pour les autres.)

Un enfant en blouse, coiffé d'un bonnet de police, et vu de dos, bat la caisse près d'un écriteau, sur lequel on lit : *Avis aux amateurs, Gihaut a l'honneur de prévenir le...*

841. — 1. **A. AVARE.** Un jeune domestique, vêtu d'une redingote de livrée qui, devant passer de l'un à l'autre, lui tombe sur les talons, est venu, une assiette à la main, pour servir son maître. Mais celui-ci, entouré de sacs d'or et d'argent, ne paraît pas plus disposé à manger qu'à faire manger les autres. Le pauvre valet fait piteuse mine, ainsi que le chien, qui derrière lui a fourré son museau dans sa poche pour y chercher quelque chose. *Pauvre Jean! pauvre chien!*

842. — 2. **B. BIVOUAC.** Un vieux fantassin, tout en surveillant la

marmite, s'occupe de blanchir son fourniment. S'adressant à un jeune soldat en faction devant lui : *Le bivouac*, lui dit-il, *sauf les rhumatismes, développe les facultés de l'homme, rafraîchit le sang et pousse à l'industrie.*

843. — 3. **C. CROQUEMITAINE.** *Il dévore les enfants mâles des deux sexes.* On le voit en effet, ayant déjà dans sa hotte un enfant qui crie, en poursuivre d'autres, parmi lesquels il saisit d'un air féroce un petit garçon.

844. — *Première idée de la pièce précédente.* C. en t., peu avancé, sans encadrement.

Ici Croquemitaine a deux enfants dans sa hotte, et tient un petit garçon sous chaque bras.

845. — 4. **D. DÉMÉNAGEMENT.** *Celui qui n'a jamais connu la peine, jamais non plus n'a connu le plaisir.* Un jeune peintre romantique laisse vacant, dans la maison d'où on le voit sortir, *un cabinet au sixième.* Un commissionnaire marche devant lui, riant sous cape de son bagage, qui se compose d'un chevalet et d'armes anciennes.

846. — 5. **E. ÉCOLE.** *Commencement des misères et des tribulations de la vie.* Onze jeunes garçons vont entrer dans l'école de *M. Pomard.* Il est à sa porte, une houssine sous le bras, des lunettes sur le nez, et compte les enfants au passage. Une affiche placardée sur le mur, à l'entrée de la classe, nous apprend que *M. Pomard, instituteur, enceigne l'ortograffe, la lecture, l'écriture, les callecules, la religions et la maurale dans ses principes, et le champ religieux.*

847. — 6. **F. FRANCE.** *Là finit leur misère!* Deux grenadiers de la Garde et un jeune fantassin, restés prisonniers aux désastres de Russie, après une route qui a mis le comble à leur misère, arrivent à la frontière. Un des grenadiers a aperçu et montre avec transport à ses camarades un poteau sur lequel on lit *France.* L'autre grenadier se découvre avec émotion, et le jeune soldat se jette à genoux, levant les mains au ciel.

848. — 7. **G. GROGNARD.** Un grenadier de la Garde est en faction près d'une chaumière détruite par la guerre ; il ne semble pas de bonne humeur, et Charlet dit alors : *Le grognard est un vieux brave qui est toujours mécontent, et qui veut toujours l'être, parce que cela lui fait plaisir.*

849. — 8. **H. HOSPITALITÉ.** Par un temps de neige, un soldat d'in-

fanterie s'est égaré dans un bois, et a été recueilli par un paysan qui le conduit à sa chaumière, à la porte de laquelle on voit un enfant. *Quoiqu'il ne soit pas Écossais, le Français est hospitalier*, dit Charlet qui connaît sa *Dame blanche*. Charmant paysage.

850. — 9. **I. INDIGENCE.** Un vieux pauvre est assis sur un banc de pierre; deux enfants, dont le costume annonce une condition différente, passent près de lui se rendant à l'école: *Le petit riche donne au vieillard les deux sous de son déjeuner. Le petit prolétaire dit: j'ai rien. L'intention suffit. Dieu les récompensera.* »

851. — *Première idée de la pièce précédente.* Croquis en t., peu avancé, sans encadrement. Ici, le pauvre est assis à la droite de l'estampe. Devant lui les deux enfants, dont les têtes seules sont à peu près terminées.

852. — 10. **J. JANVIER** (1er). Un bon vieux grand-papa arrive à la maison chargé de jouets de toute espèce. Il est entouré par cinq petits enfants qui regardent avec admiration tout ce qu'il porte. Une petite fille hissée sur la pointe des pieds lui débite ce compliment :

Cher grand-papa, dans ce beau jour,
Reçois nos vœux et notre hommage :
Peux-tu douter de notre amour,
Quand tes bontés en sont le gage?
Oh!... si... les dieux...

853. — 11. **K. KALMOUCK.** *On vous a vu, mais on ne vous reverra plus.* Il est représenté monté sur un cheval blanc, au milieu d'une campagne boisée. Dans le fond, à droite, des Cosaques.

854. — 12. **L. LEÇON DE PEINTURE.** Pendant qu'un vieillard, assis dans un fauteuil, paraît absorbé par la lecture de son journal, un jeune peintre, derrière lui, est beaucoup plus occupé d'une jeune personne, son élève, que de son tableau placé sur un chevalet. Notre moraliste Charlet donne à cette occasion ces sages conseils : *Tous tant que nous sommes, pères ou maris confiants... défions-nous du professeur pâle comme un beau jour d'automne, au front d'ivoire, aux yeux d'ébène et à l'âme orageuse.* Et pour rendre sa leçon complète, il

ajoute en note : *Un bon professeur a presque toujours des bésicles vertes, des socques, et froid aux pieds.*

855. — 13. **M. MISÈRES DE LA GUERRE (1812).** Épisode de la retraite de Russie. Dans le fond, colonne de troupes au-dessus de laquelle on voit planer une nuée de corbeaux. Sur le premier plan, plusieurs soldats parmi lesquels un grenadier de la Garde, couvert de fourrures, a pu, malgré sa misère, conserver son fusil.

856. — 14. **N. NAPOLÉON.** Il est représenté debout, à pied, et lorgnant sur un tertre élevé qui domine une vallée dans laquelle on voit des masses de cavalerie.

857. — 15. **O. OURAGAN.** Un orage a renversé une voiture dans un chemin creux, bordé de rochers et d'arbres dont les cimes plient sous le vent. Un homme jeté à terre par l'ouragan, semble furieux et menace le ciel de son poing fermé. *O homme vain! mais non superbe, tu fais ton Ajax, tu menaces le ciel... mais la Divinité souffle, et tu roules comme le grain de sable du désert.*

Paysage remarquable.

858. — 16. **P. PIÉTÉ FILIALE.** Une jeune femme malade, assise dans un fauteuil, reçoit des mains de sa fille une potion, pendant que son petit garçon lui enveloppe les pieds dans un tapis. Charlet dit à ces bons enfants : *Vous avez soin de votre mère! vous prospérerez.*

859. — 17. **Q. QUERELLE.** Elle prend naissance au cabaret : quatre militaires se sont levés de table et se disputent. Un duel va s'ensuivre; qu'en aviendra-t-il? *Il en avint que celui qui avait raison fut blessé; la morale y perdit un peu, le cabaret y gagna beaucoup.*

860. — 18. **R. REGRETS.** Chauvin, soldat au 61me, est assis à cheval sur un banc; il tient une cuillère à la main et paraît triste devant son écuelle de soupe. *Le bon Chauvin regrette la soupe au lard paternelle; il se dit : à quand donc que je serai délibéré de mon congé?*

861. — 19. **S. SOUVENIRS.** Chauvin a été *délibéré* de son congé; on le voit devant la ferme de son père, les bras croisés et regardant tristement des soldats passer : *Fatigué du lard paternel, il se souvient du 61me. C'était mon bon temps*, se dit-il, *je n'avais que mes corvées, les inspections, les revues, les gardes et les exercices à penser... j'étais libre et heureux!...*

862. — 20. **T. TIRAILLEURS.** Deux tirailleurs d'infanterie sont en action devant l'ennemi ; l'un d'eux est embusqué derrière un arbre ; l'autre va prendre une position, rampant sur les mains et les genoux. Devant eux, un homme mort. Voici la théorie du maître : *Un tirailleur*, dit-il, *doit ménager son feu, bien ajuster, tirer à propos afin de tuer beaucoup, à peu de frais.* (*Du progrès et de l'économie dans l'intérêt des masses. Tome premier.*)

863. — 12. **U. UNIFORME.** *Il aime l'uniforme... le Français!* Charlet a dessiné ses deux garçons jouant avec son uniforme de chef de bataillon de la garde nationale. L'un d'eux s'est affublé de l'habit, des épaulettes et du hausse-col ; l'autre a sur sa tête le schako, et tient à la main l'épée dans son fourreau.

864. — 22. **V. VIVANDIÈRE.** *La vivandière a le cœur bon... elle est facile à toucher.* En effet, elle a placé sur son cheval, portant ses cantines, un petit enfant dont la mère est là, tenant un second enfant à la main. Dans le fond, à droite, une troupe d'infanterie.

865. — 23. **X. X REPRÉSENTE L'INCONNU** (*alg.*). Un vieux professeur de mathématiques, assis dans un grand fauteuil, dicte à un jeune homme, au tableau, cette proportion qui semble embarrasser notre écolier : *César* : *Napoléon* :: *Napoléon* : *X.*

866. — 24. **Y. YVETOT** (*Le roi d'*).

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne pas à pas
Parcourait son royaume. (BÉRANGER.)

Dans un riant paysage, monté sur son âne, un broc à la main, et coiffé comme le dit la chanson, il marche, suivi de son chien.

867. — 25. **Z. ZOUAVES** (*Armée d'Afrique*, 1834).

Soliman-Mohamed-Assan, caporal à la 3me *du* 1er, en faction, les jambes croisées, et appuyé sur son fusil dont la crosse repose à terre, voit un musulman causant avec un officier : *Oh bon Mahomet!* s'écrie-t-il, *tiens bien ton bonnet.*

Album lithographique par Charlet. (1836.)

Seize pièces numérotées et encadrées, imprimées en t.

868. — 1. A gauche, dans son lit, une femme nouvellement accouchée; la garde, dont la chevelure abondante déborde sous son bonnet, présente en riant le nouveau-né à son vieux père qui le regarde avec admiration. Le maître dit : *Qu'une garde (qui a un tour de d'chez le coiffeur) est heureuse! quand elle vous dit : c'est vous tout craché... vous l'auriez fait faire, y n'serait pas mieux fait.*

869. — 2. Un soldat, assis sur un banc, a interrompu la lecture de son journal pour faire cette réflexion : *Voilà de la crâne politique. Je vois par les papiers que le Roi abolit les factions qui fatiguent la France!... c'est bien fameux pour le troupier...*

870. — 3. Un officier, la pipe à la bouche, s'est approché d'un fantassin qui, armé et le sac au dos, s'est couché par terre; et comme il lui reproche de rester en route, le troupier, fort de son bagage scientifique, répond : *Sans blague et sans tabac, pas de soldat* (*César*).

871. — 4. A gauche, un paysage; à droite, des enfants, en masse, entourant un drapeau sur lequel on lit : *A bas tout!* se précipitent en désordre dans une classe d'école primaire où ils sont reçus avec acclamation. Charlet a vu cette scène et dit : *Cré coquin, quelle émeute!! Je crains bien que les révoltés ne soient attaqués sur leurs derrières.*

872. — 5. **LE CAMPEMENT.** Un bivouac; plusieurs soldats autour d'un feu. A droite, un jeune soldat en bonnet de police, assis au pied d'un arbre, fait sécher sa buffleterie; à gauche, deux enfants de troupe, vus de dos. *La soupe se fait, le fourniment se blanchit.*

873. — 6. Deux paysages sur la même feuille. Dans celui du haut, traversé par une rivière, deux soldats s'amusent à pêcher. *Hommes qui cherchez la paix du cœur..... pêchez donc à la ligne!.....*

Dans celui du bas, Napoléon, sur son cheval blanc, débouche au galop suivi d'un nombreux état-major. *C'est bien lui!*

874. — 7. **L'ARRIÈRE-GARDE.** Cinq lanciers en manteau sont vus

par le dos, près d'un bouquet d'arbres presque dégarnis de feuilles, et se dirigent vers de hautes montagnes.

375. — 8. **LE TRAINARD** (*Il n'y en a plus dans l'armée française*). Un lancier, en arrière de son régiment, s'est arrêté à *l'oberge de l'Ource-Nouare*. Ayant mis pied à terre, il fait l'article à l'aubergiste qui rentre chez lui. Voici comment Charlet définit le traînard :

Le traînard; fricoteur et carotteur, dit-il, *a toujours des souliers qui le blessent; une pipe qui s'éteint continuellement et le force à entrer dans toutes les auberges pour demander du feu; il est du pays de tous ceux qu'il y rencontre; il est toujours le camarade de chambrée de celui dont on lui demande des nouvelles; il l'aime comme un frère, et se chargera de tout ce qu'on voudra lui faire remettre. C'est par ce moyen qu'il attaque la sensibilité des bons paroissiens et provoque la bouteille de la reconnaissance.*

376. — 9. Ici nous sommes à l'auberge de l'*Ource-Blanche*. Notre lancier à cheval tire cette dernière carotte au maître du cabaret: *Bourgeois, je connais tous vos bons sentiments! Votre fils!! il n'est point mon camarade, il est mon frère! Nous nous sommes sauvés plus de dix fois la vie! voyez si je le connais!*

377. — 10. Encore le même sujet, auquel le maître semble se complaire. Un bon paysan, à la mine riante et réjouie, verse à boire à un fantassin fricoteur: *Encore bien que je vous connais*, lui dit ce dernier, *mais nous sont pays! — Quoi! vous savez que je suis Jean-Nicolas de Sommeland, près Neuilly-Saint-Front? — Oui, estimable pays, aussi vrai que voilà un verre de vin que vous m'offrez!* Dans le fond, un autre fricoteur serre dans ses bras un paysan.

378. — 11. **ENCORE UN DUEL.** Deux hommes âgés, à tournure de vrais jobards, sont sur le terrain, et ont mis déjà bas leurs habits. Cependant on s'explique, et le gros Billoux, l'un des témoins, se plaçant au milieu d'eux: *Ces Messieurs*, dit-il, *se sont traités de jobards! Oui, mais ils déclarent n'avoir pas eu l'intention de s'insulter; l'affaire tombe d'elle-même, l'honneur est satisfait... Allons dé... j... e... û...* Le second témoin, tenant sous son bras des épées, indique avec un pistolet le *restaurant de l'Union*, et déjà on voit le cuisinier poursuivre et saisir des canards destinés, sans aucun

doute, à être plumés, comme de coutume en pareille circonstance. (Voyez le N° 605.)

879. — 12. Un homme, armé d'un énorme gourdin et vêtu de la manière la plus excentrique, interrompt ses recherches dans une malle qu'il a volée. Voyant accourir vers lui deux gendarmes au galop: *Dieu!* s'écrie-t-il, *mes ennemis politiques! en avant les guibolles!*

Charlet, dont nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler l'instruction scientifique, nous apprend en note ce que c'est que des *guibolles*. *Expression de mauvais goût*, dit-il, *mauvais lieux et mauvaise compagnie, qui veut dire des jambes.*

880. — 14. Des paysans lèvent en l'air leurs chapeaux, s'écriant avec enthousiasme: *Le voilà!* Ils ont aperçu Napoléon sur son cheval blanc, au milieu de troupes nombreuses.

881. — 14. Une vieille femme est agenouillée dévotement, avec un enfant, devant une statue mutilée, qui dans son temps a dû être un Jupiter. Un hussard à pied, son sabre et son portemanteau sur l'épaule, passe sur la route, et s'approchant de la vieille: *Dites donc, l'ancienne, vous vous trompez! c'est pas lui*, dit-il en riant.

882. — 15. Un maraîcher, attelé à sa charrette, s'est arrêté sur la route pour causer avec un ouvrier assez débraillé. Dans l'entrain de leur causerie, ce dernier montrant la ville: *Que Paris est triste sans émeutes!* s'écrie-t-il.

883. — 16. Devant le café *de la Tempérance*, deux hussards attablés sont complétement ivres. Arrive un camarade, qui, voyant l'air de tristesse de l'un des hussards, cherche à le remonter par ces paroles: *Kraoutzer, quel est donc de ceci, mon brave? Depuis que vous présidez la société misanthropique et tempérante de bouillon de pierres à briquets, la méditation vous échauffe la cocarde et détruit tous vos charmes!*

Album par Charlet. (1837.)

Frontispice et quinze pièces numérotées imprimées en t.

884. — * **FRONTISPICE.** Petit croquis sans encadrement. Tiré à part seulement pour les suites sur papier de Chine.

Album. 1837. par Charlet
Gihaut frères, éditeurs, Boulevard des Italiens N°5

Un vieillard tient avec ses deux mains une longue perche, au haut de laquelle est une affiche que deux petits garçons cherchent à lire. Elle est ainsi conçue : *Des croquis de toutes façons, des courts et des longs, achetez en donc ; ils sont très-bons.*

885. — 1. Époque Louis XV. Camp avec des tentes ; à gauche, un paysan tient un enfant sur ses genoux ; un second enfant près de lui. A droite, deux soldats sont attablés et boivent près d'une tente sur laquelle on lit : *Catin.* Au milieu de l'estampe, un sergent danse le menuet avec la cantinière. Charlet résume la scène, disant : *Le sergent Belle-pointe fait danser Catin, Colas endort les enfants, les amis boivent le vin.* Et il ajoute en note : *Cela se voit encore en* 1836.

886. — 2. **LES ANCIENS DU CAMP DE LA LUNE.** Costumes de la République. Un grenadier en bonnet à poil indique quelque chose vers la gauche à un officier. Dans le fond, à droite, arrivée d'un recrue.

887. — 3. **UN SYSTÈME.** Il est mis en pratique par un ancien militaire, qu'on voit assis sur un banc de pierre ; il tient entre ses bras deux enfants mangeant de bon appétit ainsi que six autres enfants (dont un chien) assis par terre à la gauche de l'estampe : *Ce vieux soldat veut que ses élèves mangent toute la journée, afin qu'ils ne sucent pas de mauvais principes.* Sur le mur de la maison une affiche accolée porte : *Boum, successeur de sa femme, tient les enfants en garde et leurs y donne les premiers éléments de la propreté et de la religion de la majorité.*

888. — 4. Dans un pays de montagnes, un vieux bourgeois monté sur un cheval blanc est arrêté par trois bandits. L'un retient son cheval par la bride ; le second, à genoux, lui tend son chapeau, comme s'il demandait l'aumône, tandis que le troisième le couche en joue. Charlet dit : *Ces infâmes brigands sont peut-être vertueux ?* à quoi l'éditeur répond en note : *Cela peut arriver par excès de civilisation...*

Dans les deux ou trois premières épreuves de cette pièce, on a écrit *snot* au lieu de *sont.*

889. — 5. Bon nombre de jeunes garçons se sont évadés d'une école chrétienne, et sont venus s'asseoir dans un bois, adossés à un mur peu élevé ; derrière ce mur apparaît la tête d'un Frère armé d'un gros martinet. Notre ami Charlet, qui a des conseils pour tout le monde, donne celui-ci à ces enfants : *Quand vous voudrez faire l'école buissonnière, que vos derrières soient bien gardés.*

890. — 6. Scène flamande. Quatre vieillards sont réunis au cabaret; l'un, armé d'une espèce de guitare, accompagne deux des camarades chantant une musique de lutrin; tous trois sont debout. Le quatrième, assis, les interrompt, s'écriant : *c'est faux*. Quatre enfants, deux à droite et deux autres à gauche, près d'un homme tournant le dos, complètent ce petit tableau.

891. — 7. C'est la fête du maître. Assis dans un grand fauteuil au milieu de ses élèves, il en voit venir deux vers lui, bien mis, et portant avec des bouquets des cadeaux plus solides. Il se retourne vers les autres élèves, leur montre leurs deux camarades : *Qui fête et honore ses maîtres*, dit-il, *arrive au talent, aux honneurs! aux grandeurs!! à la considération!!! à la décoration!!!! à tout....* et pendant cette tirade, un petit malin trace sur le mur une tête d'âne qui ressemble au maître.

Sur les toutes premières épreuves, on a laissé au bas, dans la marge de gauche, le croquis d'un chien, effacé aux épreuves postérieures.

892. — 8. Un jeune fantassin s'est débarrassé de son fusil et de son sac, et s'est assis dans un champ. C'est un moraliste, car tout en caressant son chien, il fait cette réflexion : *A bien dire, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien!...*

893. — 9. Sur la gauche, et au milieu d'une vaste campagne, on voit un homme pendu à un gibet élevé. Deux individus d'assez mauvaise mine passent par là, s'arrêtent et s'écrient : *Maladroit!...*

894. — 10. Un grenadier de la Garde, faisant route avec armes et bagages, s'est arrêté tout ému. Il a vu deux enfants agenouillés sur une tombe, dans le cimetière d'un village. *Je crois que je me sens de la religion!* dit le vieux soldat.

895. — 11. Un grenadier de la République, assis sur un tronc d'arbre, donne un morceau de son pain de munition à un enfant de troupe, et comme celui-ci paraît peu satisfait : *Écoute, Jean*, dit le vieux soldat, *il faut toujours préférer le pain noir de la nation au gâteau de l'étranger!*

Et les éditeurs ajoutent en note : *toujours!!*

896. — 12. **LE CONVOI.** *Le plus beau temps de la vie est celui qu'on passe sur les routes.* Campagne étendue; à l'horizon, des montagnes; au milieu de l'estampe, un bouquet d'arbres et

le convoi. A gauche, un soldat, assis près d'un homme qui dessine sous un parasol, lui montre les troupes en marche.

897. — 13. **FRÉDÉRIC LE GRAND.** Il est représenté sur un cheval blanc au galop, et sautant par-dessus un petit mur en pierre. Dans le fond, troupes nombreuses de cavalerie.

898. — 14. **1750.** Quatre cavaliers de cette époque marchent vers un moulin qu'on voit dans le fond, à droite.

899. — 15. Un fantassin en tenue est assis dans la campagne, à côté d'un vieillard en blouse. Le bonnet de police dont est coiffé ce dernier, fait supposer que c'est un ancien militaire; mais il n'y a plus de doute lorsque, interrompant la lecture d'un journal qui lui rappelle de vieux souvenirs, ses yeux s'animent, et regardant le troupier: L'Empereur m'a parlé! lui dit-il. Oui, *l'Empereur Napoléon le Grand m'a dit à moi, en Moravie: Soldats, je suis content de vous!*

900. — *Croquis par Charlet.* (1837.)

Bruxelles, chez de Wasme. — Pletinckx, lith. du roi.
Paris, chez Aubert, galerie Véro-Dodat.
Rotterdam, chez Van-Oosterzie, marchand d'estampes.

On lit ce titre sur un grand tableau placé sur un chevalet. Devant ce tableau, un enfant, en costume du moyen âge, est assis dans un grand fauteuil, tenant dans ses mains une palette et des pinceaux.

Titre et croquis, dont toutes les épreuves sont en papier de couleur, pour une suite de douze pièces encadrées, numérotées et imprimées en t.; sauf le N° 8, en h. On a tiré deux sortes d'épreuves: 1° sur papier de Chine, 1/4 colombier; 2° sur papier blanc, 1/4 jésus.

901. — N° 1. **CONVOI DE BLESSÉS.** Sur le premier plan, une charrette attelée d'un cheval et remplie de blessés est conduite par un charretier. Devant celui-ci, un soldat d'infanterie marche l'arme sur l'épaule gauche.

902. — N° 2. **LE CONVOI.** A l'horizon, de hautes montagnes; le convoi au second plan, au milieu de l'estampe; au premier plan, un cuirassier à cheval, vu de dos.

903. — N° 3. **LA FORCE ARMÉE.** Elle se compose de six enfants en armes, à l'exception du second, à gauche, qu'on voit par

derrière battant du tambour. Sur le mur, à droite, on lit : *Vive les Flamands !*

904. — N° 4. **LES BORDS DE L'ESCAUT.** Vue de ce fleuve. A gauche, un paysan ramasse avec sa pelle des matériaux dont il charge un cheval tenu en main par un enfant.

905. — N° 5. **LE GUERRILLAS NAVARRAIS.** Il marche vers la droite, armé d'un poignard avec lequel il vient d'assassiner un homme dont on voit le cadavre à terre.

906. — N° 6. **LA LEÇON DU GRAND-PAPA.** Un vieux paysan, coiffé d'un tricorne, est assis dans la campagne au pied de gros arbres. Un enfant, debout devant lui, les mains derrière le dos et tenant sa casquette, récite sa leçon.

907. — N° 7. **LE HÉROS DE LA MANCHE.** Il traverse au galop un pont en bois ; derrière lui, Sancho, sur son âne, est à moitié caché par des arbres.

908. — N° 8. **LE VIEUX PATRE.** Coiffé d'un bonnet de police, couvert d'un grand manteau, un bâton dans la main gauche, il est assis au pied d'un gros arbre ; une chèvre couchée près de lui.

909. — N° 9. **LA BOULE.** A droite, une chaumière : à la porte, une femme et deux enfants. Sur le premier plan, deux paysans jouent à la boule ; un vieux rentier, en tricorne, bas chinés, regarde la partie, les mains derrière le dos.

910. — N° 10. **LA VIEILLE ÉCOLE FLAMANDE.** Scène à la Téniers : quatre buveurs autour d'une table ; à gauche, un broc à terre.

911. — N° 11. **VIVE LA JOIE !...** *Même sujet que le précédent.* Le quatrième buveur se voit à peine dans le fond, à droite. Sur le mur, à gauche, on a dessiné, d'une manière grotesque, une tête d'homme, une pipe à la bouche, la queue en trompette.

912. — N° 12. **LES VIEUX FARCEURS.** Encore une scène à la Téniers. Trois ivrognes sont à boire, complétement ivres. L'un d'eux est étendu tout de son long au pied d'une table ; et sur cette table deux bouteilles (1).

(1) La suite que nous venons de décrire est dessinée d'un crayon très-lâché et assez mal imprimée. Il s'agissait de l'achat de quelques vieux meubles, et le marchand ne voulait les donner à Charlet qu'en échange de dessins.

VIE CIVILE, POLITIQUE ET MILITAIRE DU CAPORAL VALENTIN

MISE AU JOUR PAR SON AMI CHARLET

Album composé de cinquante planches

Au-dessous de ce titre, trophée formé d'une béquille et d'une jambe de bois attachées en sautoir sur une croix de la Légion d'honneur; le tout entouré de deux branches de laurier. *Publié par Gihaut frères*, etc.

Titre imprimé sur une couverture de couleur pour une suite de cinquante planches encadrées et numérotées; plus une lettre et le portrait de Valentin. Cette suite (imprimée en t.) a été tirée 1° sur papier de Chine, 1/4 colombier; 2° sur papier blanc, 1/4 jésus.

913. — Titre et trophée ci-dessus, imprimé sans les titres sur papier de Chine à petit nombre d'épreuves.

914. — 1. Un vieux paysan, en chasse, a suivi l'indication de son chien en arrêt; il voit sous la feuillée, au pied d'un gros arbre, un petit enfant qui lui tend les bras : *Oh! oh! le drôle de petit lapin! s'écria le père Fraumont, en apercevant ce pauvre enfant; puis ce brave homme le mit dans son carnier et le rapporta à sa femme... Ces bonnes gens habitaient Moussy-le-Vieux-sous-Dammartin.*

915. — 2. *Ah! ah! voici qui explique l'affaire : ce pauvre enfant se nomme Valentin... sa mère a été trompée et abandonnée... elle est morte... Jacques Valentin, né à Dammartin, le 2 décembre* 1806. A droite, un bon curé est assis dans un fauteuil; il vient de faire au père Fraumont et à sa femme la lecture des renseignements trouvés sur l'enfant.

916. — 3. Le père Fraumont part pour la chasse; sa femme, assise dans un fauteuil, file sa quenouille; Valentin, à genoux devant elle, dit sa prière; écoutons-le : PATER NOSTER QUILLES ENNECELI SANGTIFICETURC; *c'était le latin de la mère Fraumont, femme d'humeur un peu tartare, mais bonne au fond; Valentin était élevé par elle dans la crainte de Dieu et l'amour de son prochain.*

917. — 4. **VALENTIN FAIT L'AUMONE.** On le voit, gardant une vache, donner un morceau de pain à un petit pauvre. *Un malheureux trouve toujours plus malheureux que lui.*

918. — 5. **VALENTIN PRÉSENTÉ AU CURÉ.** Il est conduit par la mère Fraumont. Le curé fait un geste d'étonnement; voici pourquoi: *Le respectable abbé Vincent, l'ayant interrogé sur son instruction religieuse, s'écria : O mon Dieu! pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils disent !... SANGTIFICETURC !!... ô mon Dieu!... Valentin fut reçu enfant de chœur par ce bon curé, dont la charité était inépuisable.*

919. — 6. **IL PERD SON RESPECTABLE BIENFAITEUR.** *Depuis quelque temps, le bon abbé Vincent se disait : ça va mal, l'estomac devient paresseux; la digestion laborieuse... Or, un jour il mangea sans défiance d'un pâté de foie gras (projectile dangereux); une effroyable indigestion s'ensuivit..... puis une attaque d'apoplexie foudroyante qui l'enleva en cinq minutes. Il fut regretté, pleuré; et chacun se dit dans le village : les bons s'en vont.* A gauche, le curé évanoui dans un fauteuil. Valentin près de lui, en enfant de chœur, appelle la gouvernante, qui accourt tout effarée.

920. — 7. **IL EST VALET DE PIED CHEZ LA BARONNE DE LA BRETONNIÈRE.** *La baronne était dame de charité et présidente d'une société chrétienne et maternelle. Les mauvaises langues du quartier prétendaient qu'elle n'était dans les sociétés de charité que pour s'éviter de rien donner de sa poche; on la disait bigote et dure aux ouvriers... elle aimait beaucoup les chiens... elle avait fait faire son mari baron, etc. etc.* On voit passer la baronne, les mains dans son manchon et de l'air le plus indifférent, devant deux pauvres, un vieillard et son fils, à genoux, lui demandant l'aumône. Valentin, affublé de la livrée d'un grand laquais, est chargé d'un panier, des chiens et du ridicule de la baronne.

921. — 8. *Je deviens sèche comme une hareng, se disait Valentin; les vigiles, jeûnes, quatre-temps et autres exercices me détériorent ma pauvre estomach; je vois qu'on veut me faire gagner la vie éternelle en me faisant mourir de faim... Ah! je suis bien malheureux!... Le dur métier que de servir des personnes administrativement vertueuses et charitables!...* On voit en effet le pauvre Valentin, réduit à une maigreur extrême, tomber au pied d'un *tronc pour les indigents;* et la baronne, à genoux, entend dévotement la messe.

922. — 9. **VALENTIN CHEZ LE BON RICHE.** Il distribue sur un perron des pains à de nombreux malheureux. Son maître, le bon riche, caché derrière une persienne, paraît ému et heureux.

Ce vieillard modeste faisait l'aumône sans ostentation ; il n'était décoré, ni de croix de bienfaisance, ni de petit manteau de charité ; tout en lui était simple et vrai (1).

923. — 10. Valentin a changé de condition : les mains jointes, il demande grâce à son nouveau maître. Celui-ci, coiffé d'un chapeau à larges bords, revêtu d'un ample carrik, a entendu aboyer son chien. Menaçant le pauvre Valentin de sa canne : *Vous lui avez marché sur la patte !...* (lui dit-il). *Cet homme à principes ne tutoyait jamais son domestique afin de lui conserver sa dignité d'homme ; mais il le rossait d'importance ; et pourtant il était d'un libéralisme remarquable dans ses écrits ; il luttait contre la traite des nègres... et portait des cheveux et un chapeau de philosophe.*

924. — 11. *Valentin préfère la survivance du caniche d'un aveugle à la triste condition de serviteur du philosophe ou chien de chasse et à la canne à pomme d'or.* L'aveugle, râclant du violon et laissant derrière lui son chien mort, est conduit par Valentin.

925. — 12. *Valentin* est devenu *industriel, pittoresque et dramatique.* Il montre Polichinelle à un grand nombre d'enfants qui, par leurs gestes, témoignent leur admiration. *Le parterre se garnissait quelquefois, mais de spectateurs qui n'avaient pas de poches... L'administration devait donc succomber.*

926. — 13. Le pauvre Valentin, réduit à la misère, est assis sur une pierre, ayant près de lui les débris de son théâtre. Une bonne Sœur l'a vu et lui apporte une écuellée de soupe. *O adversité ! c'est au moment où tu parais nous accabler que tu te plais à nous lancer sur la route du bonheur... Bonne Sœur Adélaïde, femme de courage et de vertu, décorée par l'Empereur Napoléon* (1814, *campagne de France*), *pour avoir pansé des blessés sur le champ de bataille.*

Charlet ajoute en note : *J'en sais plus d'un décoré pour avoir* PENSÉ... *le contraire.*

927. — 14. La Sœur Adélaïde présente Valentin à un tambour-ma-

(1) Paris s'est entretenu longtemps d'un petit homme, toujours vêtu d'un petit manteau. Aussi ne le connaissait-on que sous le nom de l'Homme au petit manteau. Tous les hivers il faisait faire, au pont Saint-Michel, des distributions de soupes, auxquelles il assistait le plus souvent. Cela était bien, très-bien même. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau jour, on lit dans tous les journaux une pétition à Louis-Philippe pour lui demander la croix, et cette pétition signée *Champion* dit l'Homme au petit manteau. S'il faut en croire Charlet, cette croix aurait été obtenue.

jor qui se découvre respectueusement devant elle : *Vénérable Sœur!... quel est de ce jeune homme? — C'est un pauvre orphelin qui demande à servir son pays... — Très-bien!! il est honorable de lui-même par ce sentiment!!!*

928. — 15. Valentin est tambour; appuyé contre un arbre, il reçoit ces conseils du caporal-tambour, qui joint la théorie à la pratique : *Papa, maman... papa, maman... Arrondis-moi z'un peu ce poniet z'avec grâce; deux coups de la main droite, et vivement z'au pareille de la gauche; soyons lastique.*

Cet exercice de papa, maman, réveille des souvenirs dans le cœur de Valentin; il reverra son père adoptif... il le peut sans rougir... il porte l'habit de la nation.

929. — 16. Valentin, soldat, entre dans la cour du père Fraumont; le chien l'a reconnu et accourt près de lui : *Azor!... ah! c'est bien mon vieux père! Valentin, permissionnaire, avait fait sa route gaiement, en chantant : Je vais revoir mon vieux père adoptif..... sa chaumière et son vieux chien..... sa chaumière et sa femme aussi.*

930. — 17. Le père Fraumont, suivi de son chien et donnant le bras à Valentin, lui fait visiter sa ferme : *Tu seras mon légataire universel*, lui dit-il; *j'ai eu le bonheur de faire un héritage et de perdre ma femme; je suis heureux; conduis-toi bien, sers avec honneur, et tout ça sera pour toi.*

931. — 18. Au moment où Valentin allait retourner au régiment, *le père Fraumont s'était attendri, et la larme d'adieu avait produit cinquante francs.* A peine est-il en route qu'il rencontre une pauvre femme entourée de quatre misérables enfants. *Valentin se dit : j'ai connu le malheur; secourons la veuve et les orphelins... Tiens, mon enfant* (mettant son aumône dans la main d'une petite fille), *voilà dix francs...; marche!... après moi la fin du monde.*

932. — 19. **IL RÉSISTE A LA CAROTTE PÉRUVIENNE.** Valentin s'est arrêté au cabaret portant pour enseigne : *A la rencontre imprévus* (c'est un homme nez à nez avec un lion). A la même table que lui vient s'asseoir un particulier portant à sa boutonnière une large décoration : *Jeune brave*, dit-il à Valentin, *je suis le marquis de Las Blagueras, général en chef des armées péruviennes... quarante-sept blessures... des victoires... des lauriers... l'exil... pas de pain...; pourriez-vous me prêter quinze francs sur ma décoration en brillants?...—*

Désespéré, général de l'armée des perruches... je viens de placer mes fonds.

933. — 20. Tout en continuant sa route, Valentin a bu avec des militaires ; deux sont encore à table. Il paraît qu'on a voulu lui tirer des carottes ; mais Valentin n'entend pas de cette oreille-là ; et, faisant présenter la carte par un garçon à un sapeur qui se tient debout les bras croisés : *Sapeur*, lui dit-il, *parez tierce et payez carte ; allongez votre cuivre... j'suis pas l'ami Chauvin de M. Horace Vernet et de M. Charlet, des farceurs ! qui nous font rapporter des serins dans des cages, et régaler messieurs les sapeurs... Allongez le billon.*

Dans le fond, à droite, un gendarme conduit en prison le marquis de Las Blagueras.

934. — 21. *Le sapeur a payé... mais il n'a pas paré. Sapeur,* dit Valentin, *sans rancune, vous avez votre affaire, voilà la chose ; maintenant, je me fends d'un litre.* Valentin accompagne sa proposition d'une cordiale poignée de main, tandis qu'un camarade enveloppe d'un mouchoir le bras du sapeur.

935. — 22. *29 juillet 1830.* Valentin, le sabre à la main, un pistolet à la ceinture, est au milieu de peuple armé ; il couvre de sa main un vieux grenadier de la Garde Royale désarmé : *Il était à la Bérésina !... s'écria Valentin ; et le peuple respecta le vieux soldat.*

936. — 23. *29 juillet 1830.* Nous retrouvons ici le marquis de Las Blagueras dans une triste situation : à genoux et les mains jointes, il implore la pitié de Valentin et de quelques hommes du peuple qui vont le fusiller au commandement d'un vieux soldat décoré : *Il a volé, s'écria le vieux Grondard (ex-caporal au 1er de grenadiers de la Garde Impériale) ; et le peuple fit prompte justice.* Charlet ajoute en note : *Ces vieux caporaux de la Garde ne badinaient pas avec la probité. Ils ne se permettaient de voler... qu'à la victoire* (1).

937. — 24. Nous trouvons Valentin au cabaret. Il accepte un verre de vin d'un individu qui déjà a vidé une douzaine de bouteilles avec deux compagnons : *Volons à la frontière !.....*

(1) On a eu la prétention de faire les journées de Juillet pures de tout attentat contre les propriétés. Notre ami Charlet connaissait mieux leur histoire. On a volé, beaucoup volé, et les marquis de Las Blagueras ont été plus communs qu'on ne voudrait le faire croire.

Je ne sais qui a dit avec esprit et justesse (Ch. de Bernard, je crois) : le premier jour, on fusille les voleurs ; le second jour, on se relâche ; le troisième jour, on laisse faire ; le quatrième..... Voilà pourquoi les révolutions ne durent que trois jours.

s'écrie avec enthousiasme l'inconnu, s'adressant à Valentin ; mais celui-ci, par un geste de réticence, semble partager les idées de Charlet, qui dit : *Il y a des gens qui volent partout, excepté au combat ; ces fricoteurs-là chantent depuis vingt-cinq ans ; Volons à la frontière ; mais ils trouvent plus agréable de voler dans Paris.* Et il ajoute en note : *Les gaillards y voleront encore longtemps.*

938. — 25. **VALENTIN REJOINT LE 25me DE LIGNE, A CAMBRAI.** *Tout le long de la route, il est fêté par les habitants que la révolution de Juillet a remplis d'enthousiasme ; on trinque à la liberté !... Enfin, la France va donc reprendre son rang et sa dignité... On ne verra plus de garde royale tirer sur le pauvre peuple !... puis, on aura une charte qui sera une vérité véritable !... On s'embrasse, on s'étrangle !... on est heureux... en espérance* (1).

939. — 26. **VALENTIN VIENT D'ÊTRE FAIT CAPORAL.** On le voit, à droite, au port d'armes de sous-officier devant sa compagnie et présenté au colonel par son capitaine ; voici l'histoire : *Le colonel du 25me fait venir Valentin, et lui dit : Continuez à bien servir, et nous ferons de vous un bon sous-officier... plus tard, un officier... je l'espère ; j'aime les braves et ne les oublie pas... A quoi Valentin, profondément ému, répond... Mon colonel !... mon colonel !... mon colonel !... Assez, lui dit le colonel, c'est très-bien, mon brave, rentrez à votre rang.*

940. — 27. **ON ARROSE LES GALONS, SOUS PRÉTEXTE QUE LA COTELETTE DEMANDE A BOIRE.** *Valentin offre à ses camarades la bouteille de l'estime et le fromage de l'amitié ; puis il leur adresse cette allocution remarquable : Braves camarades ! j'arrive de la Révolution ; nous avons renversé le tyran et changé de branche, à ce que disent les feuilles. J'ai combattu pour la liberté et fait mon devoir, toujours guidé par l'honneur et l'humanité, telles qu'elles ne doivent jamais nous abandonner dans le sein de la victoire ; hier ennemis, aujourd'hui amis. Serrons-nous pour emboiter la patrie qui ne s'importe guère quelle fut notre cocarde, pourvu qu'elle se trouve au sentier de la gloire ; car le Français veut de la gloire, et le premier paroissien qui dirait le contraire, je m'offre de lui*

(1) Bon et honnête Charlet !... va !! (*Note de l'éditeur.*)

sonder le cuir... Allons! enfants de la patrie!... (C'est alors que le corps des caporaux frissonna d'enthousiasme.)

941. — 28. **DÉPART DE VALENTIN POUR LE SIÈGE D'ANVERS.** SES ADIEUX A URSULE TASCHEREAU (SON AMANTE). *Je pars et pense bien revenir; le Hollandais, peu guerrier, a peu de férocité: la besogne sera bientôt faite... bonne Ursule! je penserai toujours à vous, au bivac comme sur la brèche; et si je parviens à conquérir le signe de l'honneur, je me regarderai comme l'amant le plus favorisé de la gloire et de l'amour. Adieu, Ursule!... séchez vos larmes... et prenez garde de perdre votre mouchoir.*

942. — 29. **LE BILLET DE LOGEMENT.** *Valentin et Litreman* (caporal au même régiment) *sont logés à Lipeloo (Belgique) chez le docteur Guilledoux (jésuite à robe courte). La servante hollandaise vient leur ouvrir; elle ne peut déchiffrer le billet de logement. Alors le caporal Litreman lui crie : Wir sind zwey verstchin, alte frau, zwey franzoesische caporals (nous sommes deux! entendez-vous, la vieille? deux caporaux français). A quoi Valentin ajoute : Comprenez-vous, mère Lansmann! zwey caporals françouse, bones meners, qui venire logire, buvire, mangire, et rebuvire, et remangire touchours!...*

943. — 30. **AH! MON DIEU!!...** *Valentin et Litreman sont invités à la table du docteur Guilledoux (jésuite à robe courte), bon et excellent homme, viveur agréable. Le dîner avait été abondant, la conversation animée. Valentin, questionné et poussé par le docteur, lui raconte ses aventures... sa naissance... quand tout à coup le docteur tombe évanoui!... Ah! mon Dieu!!!.... Quoi! qu'est-ce?...* Le docteur évanoui reçoit les soins empressés de la gouvernante. Valentin paraît inquiet, tandis que le caporal Litreman est uniquement préoccupé de ce qu'il n'y a plus rien dans la bouteille qu'il tient à la main.

944. — 31. **C'EST SON PÈRE!!!...** *Le docteur Guilledoux, revenu à lui, et poussé par le remords, ne peut résister aux sentiments paternels. Il se lève et se jette dans les bras de Valentin, en lui disant : Tu es mon fils!... Litreman, vivement ému et un peu compromis par les alcools, leur donne sa bénédiction vinicole.*

Cette scène touchante est complétée par la gouvernante, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

945. — 32. Valentin prend congé du docteur : *Allons ! au revoir !... Adieu !... allons !... vous êtes mon père... je vous respecte !... je vous respecterai toujours !... allons, adieu... vous serez toujours mon père... je vous respecterai toujours ! allons, au revoir... Ce n'est pas pour les cinquante francs que vous m'avez donnés, de votre cœur paternel et sans carotte !... non, jamais !!... je vous respecte !... et vous respecterai toujours !... allons, au revoir... Écrivez-moi... allons, adieu... je vous écrirai... allons, au revoir... allons, adieu !...* Pendant ces adieux prolongés, le docteur, ayant à son bras la gouvernante, tient la main de Valentin. Le caporal Litreman, toujours compromis par les alcools, a bien de la peine à se tenir sur ses jambes.

946. — 33. **VALENTIN VEUT SE SUICIDER L'ARME AU BRAS.** *Valentin, sous l'empire d'une digestion laborieuse, et la tête troublée par les vins du père Guilledoux, se laisse aller aux idées noires : Quoi ? se dit-il, moi, le fils d'un jésuite ! jamais !!... allons, c'est fini... je ne puis reparaître à la compagnie... — Ce brave garçon allait sauter dans le canal, quand arrive le sergent Maneille qui le retient et parvient à lui faire entendre raison. Litreman, le vinicole, tombé près d'un arbre, rêve à la situation de la France.*

947. — 34. **MORALE DU SERGENT MANEILLE.** Le vieux sergent adresse ces paroles à Valentin, assis au pied d'un arbre et les bras croisés, absorbé dans ses réflexions : *Valentin, écoute ; j'ai usé plus d'une semelle sur le chemin de l'adversité, et me suis toujours dit : Il y a un Dieu ! bien ! il me donne la vie ! fort bien ! je la puis sacrifier pour ma patrie, très-bien !!!... Mais le suicide, ô c'est une lâcheté ! Quoi, parce que tu es le fils d'un jésuite ? Eh ! mon Dieu ! il en fourmille, et de toutes les couleurs, et des civils et des militaires, des jésuites !!... S'il fallait qu'eux ou les leurs se noyassent ! s'asphyxiassent ! ou se suicidassent ! mais la Seine n'aurait pas assez d'eau, ni les mines de Saint-Béraïn assez de charbon pour détruire cette adroite portion de l'espèce humaine... Allons ! Valentin, reprends ton équilibre social !... et si la mort est le sommeil éternel, couche-toi le plus tard possible.*

(*Observation de l'éditeur.*) *Le sergent se trompe, les mines de Saint-Béraïn ne fournissent pas de charbon.*

948. — 35. *Valentin au camp de Wilrich, où le sergent Maneille offre à l'auteur* (Charlet) *le bouillon de l'hospitalité en disser-*

tant sur le mérite des femmes. Charlet, assis sur un tronc d'arbre, prend son bouillon, tout en prêtant attention au vieux sergent. Celui-ci, un brûle-gueule à la bouche, exprime ainsi sa théorie sur le mérite des femmes. Il n'appartient pas, comme nous allons voir, à l'école de Legouvé : *Moi, je suis un vieux matérialisme; je n'apprécie le mérite de la femme qu'à la qualité de son bouillon... Je sais que le sexe me fera une émeute pour ce principe... mais je le déduis de ce qu'il est nécessaire que l'aimable moitié de nous-même soit particulièrement versée dans le pot au feu et le degré de cuisson de la légume, dans l'intérêt et pour la stabilité du principe constitutionnel.*

Charlet, en recueillant les maximes du vieux sergent, ajoute en note : *Quelle atrocité! quelle ignobilité!... (Exclamation de ma voisine, Mlle de Sainte-Ermance, auteur d'Irma, ou les Combats d'un Cœur vertueux; 6 vol.* in-8°; *Paris Ernest Bourdin*).

949. — 36. **VALENTIN SE COUVRE DE GLOIRE.** On le voit croisant la baïonnette contre deux soldats hollandais : *Halte-là, landsmanns! hollandisches!... vous prisonnires, ou j'pique!!..... Le 12 décembre, les Hollandais firent une sortie et furent promptement refoulés. Dans cette action, Valentin se précipita sur l'ennemi et fit deux prisonniers. Quelques instants après, il reçut un éclat d'obus à la jambe droite, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant.*

Charlet met en note : *Le Français a toujours piqué et piquera toujours. (Réflexion de mon ami François Villain, imprimeur sans caractère.)*

950. — RRR. *Première idée de la pièce précédente.* Croquis, en t., sans encadrement. Valentin, à gauche, a derrière lui plusieurs soldats français; à droite, au premier plan, les deux Hollandais; le premier dans une position analogue à celle de l'estampe précédente; le deuxième, indiqué seulement jusqu'à la ceinture, a les mains jointes.

951. — 37. **VALENTIN RAMÈNE SES PRISONNIERS.** *Blessé à la jambe droite par un éclat d'obus et ne pouvant plus se soutenir, Valentin invita ses deux prisonniers, Van de Naw-hay, et Van de Bet-raw, à vouloir bien le porter au quartier général français; ce que ces deux dignes Bataves exécutèrent avec une sollicitude toute particulière. — Le Nord seul produit ces admirables caractères.*

Valentin, assis sur un fusil, est porté par ces deux estimables Hollandais.

952. — 38. **VALENTIN A L'HOPITAL SAINT-LAURENT** (*Sous Anvers*). *Valentin est visité par son digne colonel, qui l'exhorte au courage; Valentin, très-résolu, lui répond: Colonel! je vois qu'il faut que je me confie aux charcutiers de l'établissement; si je passe l'arme à gauche, tant pis, je n'ai rien à me reprocher et puis paraître là-haut, devant le conseil supérieur.*

953. — 39. **LE VIEUX PÈRE FRAUMONT REÇOIT UNE LETTRE DE VALENTIN.** *Le père Fraumont, orné de son bonnet de coton de soie noire (selon son expression), écoute la lecture de la lettre de son fils adoptif; cette lecture faite, avec un accent grave, par le garde champêtre Bronzard, impressionne profondément l'auditoire.*

L'auditoire se compose du père Fraumont et de ses deux chiens, d'un vieux paysan assis près de lui, et du garde Bronzard, qui, debout, le tricorne sur la tête, les lunettes sur le nez, a fait lecture de la lettre ainsi conçue :

« *Malines, le 17 février* 1832.

« Chère père adoptive,

« Jé met la plume à la main pour vous dire que je suis, Dieu mercit, en plaine convalessence, mais si ce n'est ma jambe de moins avec laquelle je me trouve; nous étions très-mal à l'hopitale d'Anverse; aussi voyant combien nous étiont resserré on a fait evacuez tous ceuse qu'ils ont pu aller ce qui doit vous faire sentir combien nous nous trouvons mieux.

« Nous voici arrivez à Malines à bon porc, le tems est froid et sèche, l'argent rare et encore n'en voit on pas, nous sommes très bien vus de l'habitant qui nous aime peu, il est généralement criard, ainsi qu'est le Belge. Pourtant il n'est pas entièrement dénué d'humanité.

« Le Marechal est venu nous visiter à l'hopitale, c'est un vieux brave de l'Empire qui n'a qu'un œil, mais dont la manière de voire le fait chérir de l'armée; il était avec les princes deux beaux jeune homme très bien tenu lesquels ils m'ont parlez de

leur bouche propre sur quoi je leur ai répondu ce qui a paru leur faire grand plaisir.

« Le vieux sergent Maneille est aussi avec moi, c'est un vieux canfrier de farceur qui nous fait confondre de rire ; il prétend que c'était pas la peine de le faire blesser pour si peu de choses, et que l'affaire aurait pu s'arranger devant notaire, ou ce vieux entêté de roi des Fromages aurait déposé sa protestation après sommation d'huissier, puisqu'il n'en voulait pas davantage, enfin il nous en a fait des calenburk que Dieu mercit nous en passons gaiement le temps.

« Vous croirez pas une chose, c'est que j'ai retrouvé mon père naturel, un vieux jésuite, mais je vous compterez cela en arrivant, il m'a expliqué le jésuitisme dont il fait partie, c'est encore un régiment de fricoteurs finis, pas d'appel et le vin à discrétion, mais je finit n'ayant rien autre chose à vous marqué vous priant de ne pas m'oubliez auprès de toutes les aimables personne qui vous parleront de moi et désirant que la présente vous trouve en aussi bonne santé que moi sauve les jambes.

« Adieu, chère père, je vous embrasse du plus profond de mon cœur, et suit pour la vie votre fils adoptive,

« VALENTIN,

« *Caporal de grenadiers au 2e bataillon 25e de ligne, en ce moment en subsistance à Malines* (Belgique).

954. — 40. **VALENTIN DÉCORÉ PAR LE MARÉCHAL GÉRARD.** *Valentin, parfaitement guéri, est décoré de la croix de la Légion d'honneur par le maréchal devant le front de son régiment. Le maréchal lui adresse quelques paroles flatteuses, auxquelles Valentin ne peut répondre... Le maréchal est satisfait.*

955. — 41. **VALENTIN HÉRITE DE SON PÈRE.** *Valentin repasse par Lipeloo pour voir son père ; mais Dieu l'a appelé à lui, quoique jésuite. Valentin, profondément affligé, hérite de huit mille francs de rente, et trouve un coffre-fort garni de cinq cents napoléons ; il a la douleur d'être obligé de vendre la maison ! d'emporter l'argenterie comme aussi ce qu'il y a de plus précieux... Quel événement !...*

Il emmène la bonne Gertrude et le chien de son malheureux

père! Valentin, en bonnet de police, la précieuse cassette sous le bras, se dirige vers une voiture attelée de deux chevaux.

956. — 42. **VALENTIN REVOIT SON PÈRE ADOPTIF.** *Le père Fraumont, toujours orné de son bonnet de coton de soie noire (selon son expression), était en train de prendre un air de soleil (toujours selon son expression), quand tout à coup Valentin se jette dans ses bras. — Quoi! c'est toi?... Oui, moi!... Ah!... oh!... eh!... mon Dieu!... ah!... j'été binninquet, va! d'savoir qui t'était venu une jambe de moins!... mais te voilà!.....*

957. — 43. **VALENTIN BON PAROISSIEN.** Suivi toujours de la gouvernante et du chien, il entre chez le curé qu'il trouve faisant le catéchisme à de petits garçons. — *Monsieur le curé*, lui dit-il, *je vous apporte trois cents francs pour les pauvres de la paroisse! Moi, voyez-vous, je me suis peu servi de la religion, mais je vais regagner mes distances, parce que je la respecte conformément au règlement, et que l'Évangile c'est une bonne école du soldat pour le citoyen!... Chrétien à outrance... et Français à mort!...*

Le bon curé, ému par ces paroles, remercie Valentin en lui montrant le ciel.

958. — 44. **VALENTIN DANS L'OPULENCE SE SOUVIENT DE CEUX QUI L'ONT CONNU DANS LA MISÈRE.** Se promenant à cheval, il rencontre un pauvre homme que nous avons connu enfant (voyez le numéro 4). Celui-ci l'accoste : *B'jou m'sieu Valentin; souv'nez-vous qu'j'ons gardé les vaches ensemble. — Et les cochons aussi, mon brave. — Vous avez été pueureux qu'moé. — Pauvre Razet, t'as pas eu de chance, tu t'es greffé sur le martin sec... Tiens, voilà cent sous... viens me voir... sans façon... tu seras bien reçu...*

959. — 45. *Valentin à la réunion électorale prend la parole et s'exprime ainsi : Messieurs, méfions-nous des bavards (assentiment général); je veux bien du parlementaire, puisque c'est la mode (hilarité), mais je veux de crânes paroissiens (on rit), des troupiers finis (hilarité prolongée), qui soutiennent la dignité de la France. (Assentiment général; bravo, bravo.) Qu'est-ce que ça me fait, à moi, un ministère ou un autre; le* 1er *mars ou le* 29 *octobre... je n'y vois point de différence, si ce n'est*

Qu'au 1^er^ mars y fait PAS souvent chaud ;
Et qu'au 29 octobre y fait souvent PAS chaud.
On change le pas et la marche est la même ; l'un prend le ra du pied gauche, et l'autre du pied droit. (*Marques d'adhésion, sensation prolongée. L'orateur reçoit les félicitations d'un grand nombre d'électeurs qui lui proposent la députation.*)

Valentin, pendant son allocution, occupe une tribune destinée à l'orchestre d'un *bal champêtre*. Ses nombreux auditeurs expriment la plus vive satisfaction.

960. — 46. **VALENTIN SE BAT EN DUEL ET TUE L'ANGLAIS MANNEKIN LOW** (*Prononcez Meinnequine Lou*).

Laissons parler Valentin :

..... *Je buvais donc de la bière avec l'anglais Mannekin ; voilà qu'il me vante la MAGNANIME Angleterre ! je nie et lui reproche les PONTONS, Copenhague et la mort du grand Napoléon ! Ce n'est pas moi, dit-il... Si ce n'est pas toi, c'est donc ton frère ou quelques-uns de tes parents ?... Il se vexe et me jette sa bière à la figure ; je riposte, nous marchons ; on s'aligne, je le tâte, et d'un coup de quarte porté du coupé sur pointe de tierce en quarte, je l'envoie sur les bords du STIC... Mieux vaut tuer le diable... que... enfin... voilà !...*

L'anglais Mannekin, ayant près de lui un compatriote qui lui sert de témoin, reçoit le coup porté par Valentin. Le témoin de ce dernier, le garde champêtre Bronzard, son sabre sous le bras gauche, son brûle-gueule à la bouche, assiste au duel de l'air le plus tranquille.

961. — 47. **VALENTIN MISANTHROPE ET REPENTANT.** *Valentin, refroidi, se reprochait la mort de ce pauvre Anglais, quand son témoin, l'ex-grenadier Bronzard, lui adresse ces paroles remarquables : Qu'est-ce de ceci ? êtes-vous donc une faible femelle ? Vous avez soutenu l'honneur de la France !... puis il est un fait, c'est que l'Anglais, de sa vie, ne pourra rivaliser le Français sur l'arme blanche !... jamais !... non, jamais !!!...* (1).

962. — 48. **LA DEMANDE EN MARIAGE.** *Père Bronzard, dit Valen-*

(1) Ces deux dessins ont été faits en 1840, lors des affaires d'Orient, et alors que la France avait à se plaindre de l'Angleterre. Je fais tuer un Anglais, me disait Charlet avec naïveté, je paie ainsi ma dette de patriotisme ; puis il ajoutait en riant : Non, jamais l'Anglais ne pourra rivaliser le Français sur l'arme blanche.

tin, votre fille me convient, je conviens à votre fille, nous nous convenons, ça vous convient-il? C'est convenu, répond l'ancien; mais je dois vous prévenir que la dot de ma fille se compose de mes vingt-deux campagnes et de mes dix blessures... Ça me va, dit Valentin. Pendant cette conversation, Valentin, assis devant une table, tient dans sa main la main de la jeune fille.

963. — 49. **LE MARIAGE.** *Père Bronzard a brossé l'habit de Waterloo, attaché sa croix du grand modèle; Marie a revêtu la grande tenue de mariée; Valentin donne le bras au père Fraumont, qui a quitté son bonnet de coton de soie noire et coiffé le tricorne; le corps de musique de la commune est en tête et se rend à l'église.*

Le corps de musique se compose de deux grotesques personnages, un violon et un hautbois; à la queue du cortége, on distingue la figure de Billoux.

964. — 50. **VALENTIN PÈRE ET MAIRE DE SA COMMUNE.** *Un caractère égal, douze mille livres de rente, ancien militaire décoré, un gros ventre, un gilet de soie noire et de bons dîners sont de ces titres qui ne tardent pas à attirer l'estime de nos concitoyens. Valentin fut bientôt élu maire, à une grande majorité. Bon père, maire adoré, bon ami, bon époux, il emportera au tombeau les regrets de ceux qui l'auront connu.*

(*On ne se figure pas combien un gros ventre et un gilet de soie noire ont d'empire sur les humains. On ne se défie jamais d'un gros ventre et d'un gilet de soie noire!*)

A droite, un gendarme prend les ordres de Valentin causant avec un chef de bataillon de la garde nationale; dans le fond, à gauche, le chien, la gouvernante et Mme Valentin, tenant un enfant de chaque main, se promènent.

965. — (Sans numéro). **VALENTIN DEVENU PUISSANT.**

Portrait en pied de Valentin gros et gras, l'air riant et heureux. Dans le fond, à gauche, on reconnaît Charlet, qui s'éloigne un portefeuille sous le bras. Il vient probablement de recueillir les renseignements nécessaires pour écrire la vie de Valentin.

CROQUIS A LA MANIÈRE NOIRE

SUJETS PHILOSOPHIQUES, POPULAIRES, MORAUX, POLITIQUES, CRITIQUES, CIVILS, RELIGIEUX ET MILITAIRES

Dédiés à BÉRANGER *par* CHARLET.

Avant de décrire ces croquis, nous allons donner à nos lecteurs la réponse de Béranger à cette dédicace et à la lettre qu'à cette occasion Charlet lui écrivait. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer cette dernière lettre de Charlet :

« *Paris*, 16 *novembre* 1840.

« *Mon cher Charlet*,

« Il y a peu de jours que m'arrivait un livre de haute philosophie, de métaphysique religieuse, admirable de science, d'intention et de style. En l'ouvrant, je vois qu'il m'est dédié : je suppose d'abord une mystification ; car depuis dix ans nos philosophes sont devenus passablement bouffons. Mais, revenant de ma surprise, je lis à la dédicace le nom de Pierre Leroux, un de mes meilleurs amis, et je reconnais que c'est bien à moi que s'adresse cette œuvre de haute intelligence. Je me contente de m'écrier : l'amitié est aveugle aussi !

« Il n'en a pas été de même quand j'ai reçu votre album, si riche en pensées généreuses, en compositions profondément spirituelles. Non, mon cher Charlet, je n'ai pas été surpris de voir mon nom en tête de ce noble et beau recueil. Nous avons fait la guerre ensemble, servi la même cause, combattu les mêmes ennemis, et triomphé le même jour sur le même champ de bataille. En vain depuis, après avoir tiré mes dernières cartouches en l'air, je me suis fait donner les invalides ; en vain de dessinateur inimitable vous êtes devenu grand peintre ; je trouve tout simple que vous ayez gardé le souvenir de votre ancien compagnon d'armes, et que, pour consoler mon inutile vieillesse, vous ayez, vous, homme de cœur, laissé tomber un reflet de votre réputation toujours jeune sur ma tête alourdie et ma muse découragée. J'en suis touché jusqu'au fond de l'âme, je vous jure ; je vous dois d'autant plus de reconnaissance, que vous vous êtes ressouvenu de moi en pensant à la France, notre bonne et

adorée mère au service de laquelle vous ne cessez de mettre vos crayons énergiques et populaires, quand MM. les censeurs veulent bien le permettre (j'aime ce mot de censeur, il me rajeunit d'une douzaine d'années). Si quelque chose pouvait me déterminer à vous suivre encore dans la lice, ce serait, certes, vos magnifiques dessins et votre aimable lettre, aussi spirituelle que patriotique. Je vous assure, mon cher Charlet, que je ne crains pas plus qu'autrefois les juges, les procureurs du roi, les gens du fisc et les geôliers, bien que ces messieurs me paraissent toujours du même acabit, ainsi que le prouve la ridicule affaire intentée à mon éloquent et vénérable ami de Lamennais. Plus on vieillit, moins on doit avoir peur de la prison. Qu'importe que l'antichambre de notre tombe soit un cabanon ou une mansarde ? Mais le temps a fait son œuvre : j'ai soixante ans accomplis et ma santé chancelle. La lassitude est venue même avant l'âge, comme il arrive aux faibles natures qui ont eu à lutter dès l'enfance contre la fortune et la société. Avec un esprit épuisé, je ne puis me décider, en face des mêmes fautes et des mêmes abus, à refaire et à redire aujourd'hui ce que j'ai dit et fait pendant vingt ans. Eh ! mon cher ami, ce serait toujours la même chanson; il n'y aurait que l'air à changer. Puis un chansonnier ne s'inspire pas de ses seuls sentiments; il doit être l'expression d'une multitude de gens d'opinion semblable. Or, vieux républicain (1) instruit par l'expérience, qui ferait chorus avec moi ? Je connais de bien braves gens qui ont les mêmes espérances que moi, mais qui, pour atteindre le but, prennent des routes que je crois fausses ou impraticables. Ils sont jeunes et éclairés ; c'est sans doute moi qui ai tort; mais on se modifie peu à mon âge. D'ailleurs, dans chaque camp combien de petits drapeaux à nuances disparates, à devises souvent hostiles les unes aux autres ! Ah ! mon cher Charlet, où est le grand drapeau que nous avons évoqué si longtemps ? et la patrie, notre mot de ralliement ? Des ambitieux de toutes les couleurs, de toutes les tailles, nous l'ont emprunté et l'ont fait travestir en plaisanteries de bourse, comme vous venez de nous le faire voir. Quant au peuple, au pauvre peuple, dont tant de séductions offertes n'ont pu me faire abandonner la cause, on en parle beaucoup ; mais s'en occupe-t-on utilement ? Il est même des gens qui, pour l'avilir, le poussent aux assassinats politiques, reste des mœurs de l'aristocratie, et dont j'ai une profonde horreur par cela même que je suis républicain et

(1) Nous avons lu une lettre de Béranger après l'établissement de Février 1848. Il déplorait vivement la situation. « Je voulais descendre l'escalier marche à marche, disait-il, on me le fait sauter d'un seul bond. »

démocrate sincère. Quand travaillera-t-on à l'éclairer? quand verrai-je formuler le programme de la Charte qui doit assurer l'amélioration du sort de la classe des travailleurs? C'est mon rêve, à moi. J'attends; je regarde en haut, je regarde en bas, et, comme sœur Anne, je ne vois que des tourbillons de poussière. Ne vous étonnez donc pas, mon grand artiste, du silence que garde un pauvre vieux ermite qui prie Dieu dans sa cellule et n'en est pas moins fervent pour ne pas fréquenter les temples où tant de marchands abondent.

« Malgré vos flatteuses paroles, je ne puis que faire nombre, et ne peux ni ne veux commander nulle part. Mais tous les chefs ne me conviennent pas. Quoiqu'il n'y ait plus que de misérables objets d'ambition, je crois toujours aux ambitieux et ne crois plus aux niais; heureusement je crois encore aux fous, ce qui me préserve de misanthropie et me donne à rire de temps à autre à travers l'indignation que me causent, comme à vous, les lâchetés et les roueries de notre époque boueuse. N'allez pas croire, pourtant, que je désespère de l'avenir du pays; ce serait le méconnaître. Nous faisons aujourd'hui une *lessive Jauffret* qui féconde la terre, où le peuple fera une double moisson, s'il plaît à Dieu. Faites prendre patience à ce pauvre peuple qui vous chérit; et puisse un jour la France élever, à la gloire d'enfants plus dignes d'elle, un monument que vous puissiez voir et dont vous dessinerez seul tous les bas-reliefs, ce qui lui donnera l'admirable unité qu'on souhaiterait à l'Arc-de-Triomphe, terminé dans un temps où l'harmonie manque partout.

« Adieu, flatteur des pauvres diables, à vous de cœur.

« Votre dévoué,

« BÉRANGER. »

« Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que *Jauffret* : c'est un brave agriculteur qui a inventé un engrais perfectionné, qui ne demandait rien pour cela, et qu'on a fait mourir de chagrin il y a peu temps. »

Rentrons maintenant dans notre Catalogue :

966. — Au-dessous du titre indiqué plus haut, Charlet a dessiné un croquis à la plume. Derrière un masque, surmonté de cornes, et dans lequel on pourrait reconnaître la charge de Charlet lui-même, se cache un enfant coiffé d'un bonnet de la Liberté

et tenant un fouet à la main. Derrière lui, une palette et des pinceaux.

Plus bas encore :

1840. Paris, chez *Gihaut frères; lithographie de Villain.*

La masse des épreuves de ce frontispice a été tirée sur papier jaune servant de couverture à cette suite de croquis. Quelques épreuves seulement ont été imprimées sur papier blanc sans les titres.

Douze pièces numérotées et encadrées, en h., format 1/2 colombier, tirées en petit nombre sur papier de Chine, le reste des épreuves sur papier teinté.

967. — N° 1. **CLASSE MOYENNE.** FIL ET COTON. **CLASSE FORTE.** FER ET ACIER.

A gauche, un jeune calicot d'une constitution grêle, élégamment vêtu ; il a un cigarre à la bouche et une canne à la main.

A droite, un ouvrier près de son enclume forge des baïonnettes. Les bras nus, d'une force athlétique, un brûle-gueule à la bouche, il regarde avec mépris son voisin.

968. — N° 2. Un ouvrier, aux formes les plus robustes, serre avec énergie la main d'un vieux sergent, et échange avec lui ces paroles : *L'armée ! c'est le peuple !... le peuple et l'armée !... toujours !... Français !... à mort !*

969. — N° 3. Un gros banquier, loup-cervier engraissé par la révolution de Juillet, aristocrate de nouvelle fabrique, est étalé dans un grand fauteuil et fait *jabot.* Près de lui, un vieux balayeur le désigne de la main, se disant : *J'ris-ti d'voir tous ces fricoteurs-là faire les Latremouille et les Montmorency avec leurs figures barbouillées de raisinet !... j'en ris-ti !*

970.— N° 4. *Si les chevaux s'entendaient, quelle révolution !! s'ils ne voulaient plus recevoir de coups de fouet !... s'ils se disaient : nous ne voulons plus qu'on nous ÉTRILLASSE, ni qu'on nous ÉCORCHASSE !... avec la réforme, ça mettrait le pouvoir sur la paille.*

Ces réflexions politiques sont adressées, avec un geste significatif, par un vieux cocher à un camarade qui, pour l'écouter, a interrompu le pansage de ses chevaux et rit de tout-cœur.

971. — N° 5. **UN INFAME.** Un vieil officier d'infanterie a tourné le

dos avec mépris à un homme avec lequel il vient de causer. Celui-ci, à figure ignoble, le suit des yeux, et montrant des sacs d'écus qu'il tient sous le bras ; *La honte passe*, dit-il, *le profit reste. Avec vos patrie !... honneur !... dignité nationale !... connu !... usé... vaudeville !!... nous faut du positif !... on est utilitaire.*

972. — N° 6. Un ouvrier rencontre un Frère conduisant ses deux enfants : sa casquette dans la main gauche, le bras droit élevé, il s'écrie avec enthousiasme : *Faites-leur chanter la Colonne, ô mes enfants ! c'est le Cantique des cantiques !... ma colonne !... mon grand Empereur !... chapeau bas ! Frère.* Ce dernier porte la main à son chapeau pour se découvrir ; et des deux enfants, l'un se tient timidement près du Frère, tandis que l'autre, derrière son père, imite son geste enthousiaste.

973. — N° 7. La scène se passe en Algérie, dans la plaine. Un officier de cavalerie cherche à convertir un chef arabe. Il l'a saisi par le bras : *Homme du désert*, lui dit-il, *quoi ! tu repousses la civilisation !... mais, sauvage ! tu ne sais donc pas que les peuples civilisés jouissent d'une infinité d'institutions admirables !.... de bureaux !... de droits réunis !... de douanes !... d'octrois !... d'impôts directs et indirects !... de centimes additionnels !... et la censure !!... ô si tu connaissais nos censeurs !!!!...*

974. — N° 8. **UN MÉCÈNE (1840)**. Un loup-cervier (comme disait maître Dupin) a pénétré dans l'atelier d'un peintre ; assis sur une chaise, le chapeau sur la tête et la canne à la main, il explique avec importance le but de sa visite : *Je veux*, dit-il, *un petit tableau meublant, livré fin du mois avec garantie... 1 m 22, sur 0 m 95... un centimètre de plus, je ne le prends pas... puis, vous me rallongerez mon dernier... je paie comptant, déduction faite de l'escompte à six.... vous me traiterez bien, n'est-ce pas ?*

975. — N° 9. Un colonel du génie, dans son inspection des travaux pour les fortifications de Paris, a dû dire à un vieil ouvrier quelques mots de politique ; car celui-ci lui répond : *L'amour du peuple ! c'est le fort le plus fort de tous les forts ! Heureux les souverains qui savent s'y retrancher.*

976. — N° 10. Un haut fonctionnaire, l'épée au côté, des plumes à son chapeau, un portefeuille sous le bras, traverse un jardin. Passant près d'un jardinier, ancien militaire, il en

recueille cet aphorisme : *Fourberie et lâcheté sont deux herbes qui ne prendront jamais en France.*

977. — N° 11. Un vieux sergent d'infanterie s'est arrêté devant un recrue. Il le regarde l'œil enflammé, et lui montrant sa main droite fermée : *Si j'avais signé les traités de 1815*, dit-il, *je me couperais le poing!... — Et moi!... donc...* riposte le conscrit, portant la main sur sa poitrine, et tenant dans l'autre main un chapeau bariolé de rubans sur lequel on lit un énorme n° 1; ce qui prouve qu'au tirage il a eu de la chance.

978. — N° 12. **L'AVIS DU MAITRE.** Un peintre, debout devant un tableau que lui montre un de ses élèves, lui donne ces conseils : *Votre figure de la France lève le bras et ne frappe pas ; faites-la plus grande!... plus forte!... Vous l'entourez de gens qui ont l'air de faire ce que je ne puis dire dans ce que je ne veux pas nommer!... occupez-vous des masses!... éclairez le peuple en sacrifiant vos fonds.*

Le maitre, c'est Charlet ; et c'est un de ses portraits les plus ressemblants, et pour la figure et pour la tournure.

Quoique nous paraissions nous écarter de l'ordre établi pour le classement de cet œuvre, nous avons dû mettre à la suite des croquis politiques que nous venons de décrire un certain nombre de pièces détachées ; elles sont faites dans le même esprit que les précédentes, à la manière noire aussi et dans le même format. Elles étaient destinées à paraître en recueil et à recevoir des numéros ; mais la censure a condamné les unes et prescrit le changement du texte dans les autres.

Elles sont imprimées sur papier de Chine et papier teinté, par Villain, et éditées par les frères Gihaut.

979. — RR. **LA MARSEILLAISE.** Sur le premier plan, des hommes du peuple en armes ; à droite, l'un d'eux porte un grand drapeau sur lequel on lit : *Liberté, indépendance nationale.* Au milieu de l'estampe, un soldat d'infanterie, monté sur les épaules d'un ouvrier, arrache une affiche portant ces mots ; *Traités de 1815.*

Cette pièce a été empêchée par la censure.

980. RR. — *Tremblez, ennemis de la France!* Un ouvrier, portant son arme en sous-officier, donne la main à un soldat d'in-

fanterie ; sous leurs pieds, une affiche lacérée laisse apercevoir le chiffre *1815*. Au milieu d'eux, au second plan, un officier de la garde nationale tient un drapeau portant ces mots : *Le Peuple et l'Armée.*

La censure n'a autorisé cette pièce qu'avec ces changements :

1° Au lieu de : *Tremblez, ennemis de la France*, on a substitué ces mots : *Aux armes, citoyens, formez vos bataillons ;*

2° On a effacé le chiffre *1815* sur l'affiche lacérée.

981. RR. — Un sergent d'infanterie est assis sur un banc adossé à un mur, au-dessous de la *salle de police.* Devant lui, un jeune soldat, debout, lui raconte ainsi sa politique, gesticulant avec feu de ses deux bras : *Je crains la salle de police et je parle sous la figure de l'emblème. Une supposition... vous me crachez à la figure... ; bien !... je dis : c'est du brouillard !... vous m'envoyez une châtaigne* (*calotte*) *; très-bien... attendons.... vous nourrissez le feu par un coup de botte dans le cul !... ô, alors... je vous tiens... et je vais dire à la chambrée : LES FAITS SONT ACCOMPLIS* (1) *!!!!*

Cette pièce n'a été autorisée qu'avec ce changement dans la légende : après les mots *botte dans le cul*, on a mis : *ah ! je vous tiens, et je dis : voilà des faits accomplis.*

982. RR. — Un vieillard, portant à sa boutonnière les rubans de plusieurs ordres, est entré dans l'atelier d'un peintre, suivi d'un domestique noir en livrée chargé de plusieurs sacs d'argent. Un lorgnon à la main, il est courbé devant un tableau qu'il semble étudier avec intérêt. Le jeune peintre, debout, près de lui, doit dire malgré les préventions de l'époque : *Aristocratie pour aristocratie, je préfère celle des titres ; elle est polie et généreuse. L'aristocratie d'argent est avare et infiniment peu polie !...*

Croirait-on que la censure n'ait permis d'imprimer cette pièce qu'après la suppression de la légende, remplacée par ces seuls mots : LA VIEILLE ARISTOCRATIE. *Elle était polie et généreuse.*

983. RR. — Un vieux palefrenier tient par son licol un gros cheval blanc qui lève le derrière en sortant de l'écurie : T'as beau

(1) Le ministre avait clos la discussion à la Chambre des députés en disant : « Les faits sont accomplis. »

regimber, dit le palefrenier (et sa réflexion fait rire un homme placé derrière lui), *t'as beau regimber! la réforme t'atteindra! et de la réforme à l'abattoir, il n'y a pas loin!*

Et vanitas vanitates mundo.

Finis cornac opuce.

Il nous paraît inutile de dire que cette pièce fut empêchée par la censure; et c'était cependant une prédiction curieuse de la révolution de Février 1848, commencée aux cris de: Vive la Réforme!

984. RR. — Un sergent d'infanterie a interrompu la lecture de son journal à ces mots qui l'embarrassent: *un système parlementaire.* S'adressant à un vieux savetier monté sur un tabouret pour placer contre son échoppe une cage dans laquelle est une pie: *Quel cent diable est-ce que ça peut don kêtre, l'ancien?... — C'est un système qui parle, qui parle, qui parle, qui parle, qui parle... système d'avocats!... — Ah, oui, comme il a dit, l'Empereur... officiellement!... tout ce qu'il y a de pis!...*

La légende de cette pièce, condamnée par la censure, a été remplacée par celle-ci: *Les paroles sont des femelles! les boulets c'est des mâles.*

985. RR. — Un soldat d'infanterie s'est approché d'un brigadier de dragons qui lit un journal; riant, gesticulant des deux mains: *Quand j'aurai fait mes vuit ans,* dit notre fantassin, *je tâcherai d'entrer dans le corps des Doctrinaires. C'est un corps savant où l'on exige la profondeur d'esprit du puits de Bicêtre, et l'élévation de pensée de l'obélisque!... ce corps puise sa force dans sa faiblesse... il se forme de quatre files sur deux rangs, caporal compris... la paye est forte et les vivres saines et abondantes...*

Ces paroles, condamnées par la censure, ont été remplacées par celles-ci: *Gras nous vivrons; père et mère honorerons; heureux nous serons.*

Croquis à l'estompe et au lavis.

Suite de treize pièces numérotées (les deux premières portant le N° 1); imprimées par Auguste Bry, d'après un procedé de son invention.

Ces croquis, dessinés en 1845, n'ont été édités qu'après la mort de

Charlet; les huit premiers par François Delarue; les quatre derniers par les frères Gihaut.

Toutes les pièces portent les noms de *Charlet*, des éditeurs et de l'imprimeur. Elles sont entourées de trois traits octogones en or.

Quelques épreuves de cette suite ont été tirées avant les encadrements et les noms de l'imprimeur et des éditeurs.

986. — 1. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Six têtes, parmi lesquelles les deux têtes des fils de Charlet, vues de profil, à droite et à gauche de l'estampe.

987. — 1. **ESTOMPE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Tête de vieillard, le front chauve, vue de trois quarts, tournée vers la droite.

988. — 2. **ESTOMPE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Tête de vieillard, le front garni de cheveux, vue presque de profil, tournée vers la gauche.

989. — 3. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Tête d'enfant de profil, tournée à gauche. Une petite croix est attachée au cou par un ruban.

990. — 4. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Portrait de l'adjoint du maire de Viroflay (près Versailles), la tête de trois quarts, tournée à gauche.

991. — 5. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Tête d'enfant vue de profil, et tournée vers la droite. Le col de la chemise retombe sur le cou.

992. — 6. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Tête de jeune femme, vue presque de profil, et tournée vers la gauche. La bouche est entr'ouverte, les yeux presque fermés.

993. — 7. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Deux enfants jouent avec un chien. Le plus grand, coiffé d'une casquette, est appuyé sur une borne; le plus jeune est assis à terre.

994. — 8. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Tête de vieillard riant. Sa bouche entr'ouverte laisse voir trois dents. Il porte un béret et un col rabattu.

995. — 9. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Tête de jeune homme vue de trois quarts et tournée vers la droite. Ses cheveux retombent en boucles sur son visage. Il porte un col de chemise rabattu.

996. — 10. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.**

Cette étude n'est point à l'estompe, elle est au lavis. Elle représente un vieux mendiant, appuyé sur deux béquilles, il tient à la main son chapeau dans lequel un enfant met une pièce de monnaie.

997. — 11. **ÉTUDE A L'ESTOMPE EXÉCUTÉE SUR PIERRE PAR CHARLET.** Comme la précédente, cette étude est au lavis. Un vieillard, coiffé d'un béret et assis sur une chaise basse, fait lire une petite fille appuyée sur ses genoux.

998. — 12. Pièce dessinée au crayon lithographique et à l'estompe. Trois petits enfants sont montés sur un cheval blanc au milieu de la campagne. Le plus grand, placé entre les deux autres, lève la main droite en l'air.

Cette pièce n'est point encadrée comme les autres, elle est entourée d'un seul trait carré.

999. RRR. — *Première idée de la pièce précédente.* Elle est exécutée au lavis. Le cheval blanc est beaucoup plus petit. Le plus grand des enfants porte un chapeau rond à larges bords. Cette étude, tirée à très-petit nombre, est sans encadrement et sans noms, sauf celui de *Charlet*.

(Du nom de Charlet, au haut du chapeau, 145).

Xe SECTION

—

SUITE DE DESSINS A LA PLUME

A l'usage des élèves des Écoles spéciales des Ponts et Chaussées, de Metz, d'Etat-major, Polytechnique, Militaires et autres, par CHARLET, *professeur de dessin à l'école royale Polytechnique, officier de la Légion d'honneur.* 1839.

1000. — Au-dessous de ce titre entouré de feuillages, trois petits tambours sont assis à terre. Plus bas les noms de *Charlet*, de l'éditeur et de l'imprimeur.

Quelques épreuves de ce titre et du croquis ont été imprimées sur papier blanc (quelques épreuves premières avant le nom de l'editeur). La masse est imprimée sur couverture jaune, qui sert d'enveloppe à la suite que nous allons décrire.

Cinquante-deux dessins format demi-grand-jésus dont quarante vues ou paysages avec ou sans figures, et douze costumes militaires depuis Henri IV jusqu'à nos jours.

Ces dessins sont numérotés et encadrés d'un trait carré. Tous portent le nom de *Charlet*; au bas, à gauche, le nom et l'adresse des éditeurs *Gihaut*; au bas, à droite, *lithographie de Villain.*

Le premier tirage (cinquante épreuves environ) a été fait sur papier de Chine. Les épreuves postérieures ont été imprimées sur papier teinté, couleur Chine.

Les N^os^ 1 à 16, 21, 22, 35 à 39, 42, 47 à 49, 51, 52 sont imprimés en travers.

Tous les autres en hauteur.

La causerie artistique intitulée LA PLUME qui sert d'introduction à cet ouvrage remplit trois pages à deux colonnes, format demi-grand-jésus. Nous l'avons fait connaître dans la vie de Charlet.

1001. — 1. A gauche, le commencement du tronc d'un gros arbre d'où sort une branche à droite. Au-dessous, quelques herbes et plantes.

1002. — 2. Arbres peu indiqués. Un chasseur à genoux sur une roche, met en joue des oiseaux volant vers la droite.

1003. — 3. Au-dessus de roches, à droite, une touffe de branches d'arbres. Au milieu de l'estampe, une route tracée.

1004. — 4. A gauche, à côté de bouquets d'arbres, une petite barrière. A droite, au second plan, deux arbres indiqués.

1005. — 5. A gauche, des rochers d'où sortent quelques branches d'arbres. Au bas, de l'herbe et des plantes.

1006. — 6. A gauche, une barrière en bois brisée; derrière, un fouillis d'arbres.

1007. — 7. Au haut, à droite, un poteau sur un mamelon. A gauche, un cheval mené en main par un piéton dont on ne voit que le haut du corps.

1008. — 8. Au milieu, une grosse roche. A droite, derrière des herbes, on voit le haut du corps d'un homme effrayé.

1009. — 9. A gauche, deux gros troncs d'arbres, devant eux une roche; à droite, des branches d'arbres traînant à terre.

1010. — 10. A droite, un petit bouquet d'arbres; plus à droite encore, un gabion. Un sapeur du génie est assis à terre, son brûle-gueule à la bouche.

1011. — 11. Un sapeur du génie, la hache sur l'épaule droite, se dirige vers un petit pont de bois qu'on voit à droite.

1012. — 12. A droite, étude d'arbres. A gauche, sur un terrain en pente, un canonnier conduit son cheval par la bride.

1013. — 13. Sur une grosse roche qui remplit presque toute l'estampe, un Espagnol est assis, tenant un chapelet à la main.

1014. — 14. A la gauche d'une grosse roche, on voit seulement les jambes d'un homme couché à terre. A droite de cette même roche, apparaît un fantassin.

1015. — 15. Fond de paysage. A gauche, un homme à terre ramasse une hache.

1016. — 16. A droite, étude d'arbres. A leur gauche, un homme à cheval (costume Louis XIII) marche vers la droite.

1017. — 17. Un vieux soldat, vêtu d'une capote et coiffé d'un képi, est assis, la pipe à la bouche.

1018. — 18. Vieux militaire portant la croix. Couvert d'un manteau, il est coiffé d'un bonnet de police et tient un bâton à la main.

1019. — 19. Artilleur à cheval. Debout, à pied, sa main droite tient un mousqueton dont la crosse repose à terre.

1020. — 20. Vieux paysan marchant vers la gauche; il porte sur son épaule son manteau au bout d'un bâton.

1021. — 21. Un sapeur du génie est assis sur une roche, la pipe à la bouche; dans le fond, à droite, un autre sapeur pose un gabion.

1022. — 22. Même sujet que ci-dessus. Ici le sapeur, tourné à droite, et nu-tête, a les jambes croisées.

1023. — 23. **HENRI IV** (costume sous). Arquebusier; il porte son arme sur l'épaule gauche.

1024. — 24. **LOUIS XIII.** Arquebusier; il tient dans la main droite son arme, dont la crosse repose à terre.

1025. — 25. **LOUIS XIV.** Militaire vu presque de face. Il tient son mousquet sur l'épaule gauche.

1026. — 26. **RÉGENCE.** Soldat portant sur son épaule droite un fusil armé de sa baïonnette.

1027. — 27. **RÉGENCE.** Fantassin vu de face. Il tient son fusil dans la main droite ; la crosse repose à terre.

1028. — R. *Première idée de la pièce précédente.* Croquis non terminé, et ne portant que le nom de *Charlet.* Le fusil, porté sur l'épaule droite, n'est dessiné que jusqu'à la batterie, l'épaule gauche n'est pas indiquée. La jambe droite est ombrée ; la jambe gauche ne l'est pas.

1029. — 28. **LOUIS XV.** Fusilier portant son arme en sous-officier dans la main droite. Les basques de l'habit sont retroussées. Dans les costumes précédents, elles se terminaient carrément.

1030. — 29. **LOUIS XVI.** Fantassin vu de profil. Il porte son fusil en sous-officier, dans la main droite. Sur son habit, on distingue la décoration de ce temps, la plaque avec deux épées croisées.

1031. — 30. **RÉPUBLIQUE.** Fantassin d'Égypte, son fusil en bandoulière sur l'épaule droite, sa pipe dans la main gauche. Dans le fond, on apercoit deux pyramides.

1032. — R. *Première idée de la pièce précédente.* Ce dessin, à peu près terminé, ne porte aucuns noms ni indications. Le fantassin, vu de profil, est tourné à droite ; les bras croisés, il s'appuie contre une roche. La crosse seule du fusil est dessinée.

1033. — 31. **LA RÉPUBLIQUE.** Officier ; il saisit de la main droite la poignée de son sabre pour le tirer du fourreau.

1034. — 32. **NAPOLÉON.** Grenadier de la Garde Impériale s'appuyant sur un pan de mur.

1035. — 33. **LOUIS XVIII ET CHARLES X.** Le grenadier de tout à l'heure est devenu grenadier de la Garde Royale. Il a reçu la croix pour ses bons services de l'Empire. Tourné à droite, il a le bras appuyé sur le haut du canon de son fusil, dont la crosse repose à terre.

1036. — 34. **LOUIS-PHILIPPE.** Sergent d'infanterie, porte-guidon. On le voit de profil, marchant vers la gauche.

1037. — 35. Paysage. Fond de montagnes ; à gauche, trois arbres en bouquet. Au milieu de l'estampe, un cavalier à cheval.

1038. — 36. Paysage avec un vaste horizon. Un peu à gauche

du milieu de l'estampe, deux cavaliers couverts de leurs manteaux sont vus de dos. A leur droite, on distingue une colonne de cavalerie.

1039. — 37. Paysage. A droite, sur un tertre, un militaire, la pipe à la bouche, les mains derrière le dos; au bas, à droite, on lit sur une pierre: *Ici repose Charlet, décédé...* 1890...

1040. — 38. Paysage. A droite, un fragment de rocher; derrière, un vieux chêne. Plus à droite encore, un fragment de barrière en bois.

1041. — 39. Un gros marronnier abattu remplit presque toute l'estampe. A gauche, sur un tertre, un lancier à cheval, en vedette.

1042. — 40. Grenadier de la Garde Impériale, au milieu d'un paysage. Debout, tourné vers la gauche, il a l'arme au bras.

1043. — 41. Au milieu d'un paysage, un guerrillas, un poignard à la main, son fusil en bandoulière, fuit, poursuivi par un soldat français qu'on voit dans le fond, à gauche.

1044. — R. *Première idée de la pièce précédente*, en h., sans numéro ni encadrement; elle porte seulement le nom de *Charlet*. Le guerrillas, beaucoup plus grand que celui qui précède, est vu de trois quarts, tourné à droite. Il a son fusil en bandoulière, et tient dans sa main droite un pistolet armé. On ne voit pas de soldat français.

1045. — 42. Paysage (sans le nom de Charlet). A gauche, sur un tertre, deux élèves de l'école Polytechnique. L'un, assis, dessine sur ses genoux; l'autre, étendu à terre, fume un cigare.

1046. — 43. Paysage. Un jeune soldat est étendu et dort au pied d'un grand arbre. A gauche, on lit au haut d'un poteau: *Antwerpen.*

1047. — 44. A droite, deux grands arbres. A gauche, au second plan, deux sapeurs du génie: l'un, en faction, l'arme au bras; l'autre, derrière, assis et fumant.

1048. — 45. Au milieu de l'estampe, deux grands arbres. Un jeune soldat, en bonnet de police, est assis au pied de l'un d'eux, ses mains sur ses genoux.

1049. — 46. A gauche, un grand arbre; devant, une barrière en bois. Un enfant caresse la tête d'un cheval.

1050. — 47. Paysage. A gauche, sur un mamelon, un bouquet

d'arbres. Sur le premier plan, du même côté, un cavalier, conduisant son cheval par la bride, rejoint un camarade à cheval.

1051. — 48. Fantassin assis sur un petit mamelon, derrière le tronc d'un vieil arbre, dont une partie des racines sont à nu. Il porte son bras en écharpe, et a derrière lui son chien.

1052. — 49. Jeune soldat, en bonnet de police, assis près d'un gros arbre. Les bras et les jambes croisés, il regarde deux cavaliers qui viennent à lui.

1053. — 50. Au milieu de l'estampe, s'élève un gros arbre qui se bifurque au haut du tronc. A droite, un soldat est couché par terre, son chien à sa droite, son schako à gauche.

1054. — 51. Deux études de paysages en t. sur la même feuille, l'une au-dessous de l'autre et toutes deux encadrées.

Le paysage du haut représente un pays marécageux au milieu duquel coule une rivière. A gauche, un soldat en faction; de l'autre côté de la rivière, plusieurs militaires entrent dans un bateau.

Dans le second paysage au-dessous de celui que nous venons de décrire, un cavalier en vedette tient son mousqueton à la main.

1055. — 52. Paysage très-accidenté. Dans le fond, de hautes montagnes; à leur pied, une rivière. Sur le bord opposé, un officier assis à terre dessine.

1056. RRR. — C'est la même pièce, mais avant d'avoir été recouverte d'autres travaux. On n'y voit aucune trace du ciel indiqué par des traits dans l'estampe terminée. Celle-ci ne porte ni numéro ni noms, sauf celui de *Charlet*.

Nous joignons à la suite que nous venons de décrire, quatre croquis destinés d'abord à en faire partie, et qui, condamnés par le maître, ont été tirés à petit nombre d'épreuves.

1057. — *Croquis* peu avancé. A gauche, un arbre sans feuilles; devant, un enfant, à cheval sur une grosse pierre, fait un signe avec son chapeau; en t.

1058. — *Paysage en h.* Pièce terminée et encadrée, ne porte que le nom de *Charlet* écrit sur une grosse pierre. Sur cette même

pierre, un guerrillas est assis, tenant une espingole dans les deux mains.

1059. — *Homme assis.* Sa figure et sa capote indiquent un ancien soldat. Le coude gauche est appuyé sur une table à peine indiquée par un trait. Croquis en h. non encadré; il porte le nom de *Charlet.*

1060. — *Officier de la République.* Il est à cheval, coiffé d'un chapeau à plumes et tenant dans la main droite un drapeau. Ce croquis en h., terminé et encadré, ne porte que le nom de *Charlet.*

Les pièces que nous venons de décrire et qui ont été éditées par les frères Gihaut, quoique destinées spécialement pour l'école Polytechnique, ont été tirées à grand nombre et mises dans le commerce.

Il n'en a pas été de même des pièces qui nous restent à décrire. Faites pour l'école Polytechnique seulement, elles n'ont point été mises dans le commerce, et ont été tirées à petit nombre (cinquante épreuves environ).

Quatre grandes pièces en travers.

On n'a point imprimé d'épreuves sur Chine; elles sont toutes encadrées d'un trait carré, portent le nom de *Charlet,* et en dehors du trait carré, au bas on lit: *lithographie de Villain.*

1061. RR. — Dans le fond, à droite, des arbres élevés; devant eux, au premier plan, des saules. A gauche, un pont de pierre; sur le point culminant de ce pont, un artilleur à cheval.

1062. RR. — Paysage avec un vaste horizon. A gauche, un grand arbre s'élève près d'une barrière en bois. A la droite de cet arbre, on voit, presque de face, un grenadier à cheval.

1063. RR. — Sur le premier plan, à gauche, un officier dessine; il est assis sur un tertre. Derrière lui, son cheval est attaché à un arbre.

1064. RR. — A droite, un bouquet de quatre grands arbres; derrière, les ruines d'un édifice s'étendent jusqu'au milieu de l'estampe. Au premier plan, un cavalier entre dans l'eau avec son cheval et se dirige vers la gauche.

Neuf grandes pièces. — Études d'arbres, de rochers, de vignes, etc.

Quelques épreuves de cette suite ont été imprimées sur papier de Chine. Un très-petit nombre ne portent ni titre, ni le nom de l'imprimeur Villain.

Ces neuf pièces sont imprimées en *hauteur*, sauf *l'étude de ceps de vigne*, en travers. Elles portent 515 sur 265, sauf le N° 1065 qui n'a que 380 sur 265.

1065. RR. — **CHÊNE.** Il prend naissance à gauche, sur un tertre, et s'élève en penchant à droite. La branche la plus élevée, à gauche, est dépouillée de feuilles.

1066. RR. — **ÉTUDE DE CEPS DE VIGNE.** On en compte quatre à gauche, couverts de leurs feuilles. Dans le fond, un peu à droite, on voit quelques maisons et une église, avec un clocher.

1067. RR. — **SAPINS.** A droite, une grosse roche; à sa gauche, deux sapins.

1068. RR. — **ORME.** Son tronc se bifurque, et deux branches s'élèvent presque parallèlement. A gauche, un poteau en bois porte cette inscription: *Route de Metz.*

1069. RR. — * **ORME** (autre étude). Il s'élève au milieu de l'estampe, au deuxième plan. Au premier plan, à droite, des roches.

1070. RR. — * **SAULES.** Au milieu de l'estampe, un gros saule est couvert de branches et de feuilles. Il est entouré de trois autres saules qui en sont dépouillés.

1071. RR. — * **FRAGMENTS DE ROCHERS.** Ils partent de la droite et se prolongent à gauche, remplissant presque toute l'estampe. A gauche, une branche d'arbre s'élève jusqu'aux deux tiers du rocher.

1072. RR. — * **PEUPLIERS.** A gauche, trois peupliers; à droite, deux saules; un peu plus à droite, de l'eau.

1073. RR. — * **JEUNE CHÊNE.** Dès son pied, il se bifurque. Sur le premier plan, à droite, une pierre entourée de hautes herbes.

Deux grandes pièces en hauteur.

Destinées d'abord à faire partie de la suite précédente, elles ont été condamnées par le maître, et n'ont été tirées qu'à un très-petit nombre d'épreuves d'essai. Elles sont sur papier de Chine, entourées d'un trait carré, et portent de 415 à 420, sur 262.

1074. RRR. — * **CHÊNE.** Il part de la gauche, et s'étend jusqu'au haut de l'estampe, penchant un peu vers la droite. A son pied, une grosse pierre; au bas, à droite, un fragment de rocher. Ne porte aucuns noms.

1075. RRR. — * **SAPINS.** A gauche, un sapin, ne laissant voir que trois branches à droite. Derrière, un autre sapin s'élève jusqu'au haut de l'estampe. A droite, de grosses roches. Sans aucun nom, sauf celui de *Charlet*, au bas, à gauche.

Études de chevaux montés par leurs cavaliers.

Trois grandes pièces en hauteur, au trait, encadrées d'un trait carré, et imprimées sur papier de Chine. Au dessous du trait du bas, on lit, à gauche : *Charlet del.;* à droite : *Imprimé par Villain.*

Quelques épreuves seulement ont été tirées ainsi: les autres, imprimées sur papier gris, ont été converties en sépias, rehaussées de quelques teintes d'aquarelle et de blanc, pour servir de modèles aux élèves de l'École.

C'est Lalaisse qui a préparé ces dessins, et il pourrait bien être entré pour quelque chose dans le trait primitif sur pierre, le tout cependant sous la direction de Charlet.

076. RR. — * **ESPAGNOL MONTANT UN CHEVAL NAVARRAIS.** Vu de profil, il est tourné à gauche, une cigarette à la bouche. Il est assis sur une selle à piquet, sans étriers. Son cheval piaffe de la jambe gauche de devant.

1077. RR. — * **NÈGRE MONTANT UN CHEVAL A POIL.** Entièrement nu, sauf un caleçon; sa tête, de profil, est tournée à droite. De la main gauche, il tient une poignée de crins; de l'autre, un long bâton pointu.

1078. RR. — * **CHEF ARABE SUR UN CHEVAL RICHEMENT HARNACHÉ.** Vu de profil, il est tourné vers la gauche, et tient les rênes de son cheval dans la main gauche.

Coiffé de son burnous, il porte un fusil en bandoulière, et deux pistolets à sa ceinture.

Les quatre pièces lithographiques que nous allons décrire ont été imprimées par Villain, à quelques épreuves seulement, ces compositions ayant été condamnées par le maître. Elles étaient destinées à l'enseignement de l'École.

1079. RRR. — Paysage en h. et au lavis, encadré d'un trait carré, sans aucun nom.

Un peu à droite du milieu de l'estampe, trois arbres s'élèvent jusqu'en haut. A droite, au bas, une roche; à gauche, un chasseur en vedette tient son mousqueton dans la main droite. H., 380; l., 265.

1080. RRR. — Étude en t., non encadrée, sur papier de Chine. A gauche, des rochers s'élèvent jusqu'au haut de l'estampe; du même côté, au bas, le nom de *Charlet* au-dessous d'une touffe d'herbes et à la gauche d'une grosse pierre. L., 300; h., 240.

1081. RRR. — Étude en t., encadrée. Une grosse roche s'élève de droite à gauche; elle est surmontée de branches d'arbres; à ses pieds, des herbes et des plantes. Le nom de *Charlet* se lit au bas, à droite. L., 325; h., 242.

1082. RRR. — Paysage en h., encadré. A droite, au bas, une roche sur laquelle on lit: *Charlet*, 1840; à gauche, sur un tertre, deux arbres s'élèvent jusqu'au haut de l'estampe. H., 300; l., 215.

Croquis à l'encre, imprimés par Bry

Ces croquis, destinés d'abord à être convertis en aquarelles, sépias, etc., ont été imprimés à très-petit nombre d'épreuves et sont, par conséquent, fort rares.

1083. RR. — * **ÉTUDE DE TRONCS D'ARBRES.** P. en h.; au simple trait et encadrée. Vers la gauche, deux gros troncs d'arbres s'élèvent jusqu'au haut de l'estampe. A droite et à gauche, deux

bouquets de feuillages. Au pied de ces arbres, des plantes et des pierres. H., 325; l., 240.

1084. RR. — *La même pièce*, avec plus de travaux et légèrement teintée.

1085. RR. — * **ÉTUDE DE TRONCS D'ARBRES.** Même composition que celle de la pièce précédente. Le bouquet d'arbres de gauche s'élève beaucoup moins haut que tout à l'heure. Dans la partie haute de celle-ci, on compte beaucoup moins de branches que dans la composition précédente. Enfin, celle-ci est beaucoup plus travaillée à l'encre d'abord, puis a reçu une teinte plus forte de lavis. H., 320; l., 240.

1086. RR. — * **CROQUIS AU TRAIT, EN HAUTEUR**, encadré. A droite, une très-grosse roche. Sur sa partie gauche, on voit ramper une branche d'arbre, sans feuilles, qui se divise en un grand nombre de rameaux. H., 325; l., 240.

1087. RR. — * **PAYSAGE AU TRAIT, EN TRAVERS**, encadrée. A droite, une maison; au premier plan, un cavalier monté est vu de dos. Au milieu de l'estampe, au second plan, un pont; à l'horizon, des montagnes. L., 365; h., 220.

1088. RR. — * **AUTRE PAYSAGE, EN TRAVERS**, sans encadrement, au trait, quelques parties cependant légèrement teintées. Dans le fond, à l'horizon, de hautes montagnes à peine indiquées. A gauche, un pont en pierre avec cinq arches, sous lequel on voit couler l'eau; au point culminant de ce pont, une madone tenant l'enfant Jésus dans ses bras; à droite, à l'entrée du pont, un homme coiffé d'un chapeau est assis, les bras appuyés sur ses genoux. L., 375; h., 225.

1089. RR. — * **LA MÊME PIÈCE**, avec ces différences: elle est imprimée en rouge et encadrée; l'homme assis à l'entrée du pont n'a plus son chapeau sur la tête, il est placé sur ses genoux.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PIÈCES CONTENUES DANS L'ŒUVRE LITHOGRAPHIQUE

	Numéros du Catalogue.
A. B. C.	468
A bien dire, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme...	892
Action (l').	765
Adieu! bannissez toute sensibilité... importune.	542
Adieu, fils! je t'ai revu, je suis satisfait!	281
Ah! le beau nez!	469
Ah! quel plaisir d'être soldat!	308
Ah! si j'étais de la police!...	316
Alli! alla! alala, la tête!	624
Allocution (l').	333
A moi, les anciens!	89
Amour (l') du peuple!...	973
Amputé (l') farceur...	574
Ancien (l') est asphyxié!	672
Anciens (les) du camp de la Lune.	886
Appel du contingent communal.	90
Appétit (l') elle est bonne....	533
Arabe (l') et son coursier.	449
Aristocratie pour aristocratie..	982
Arithmétique (l').	729
Armée (l'), c'est le peuple!...	968
Arrière-garde (l').	874
Artillerie légère allant prendre position.	518
Artiste (l').	766
Assez causé! la fumée de tes discours...	456
Assez causé, on va se rafraîchir d'un coup de sabre!	628
Au commandement de halte!...	309
Au commandement de pas d'observations!...	310
Au maréchal Brune.	82
Aumône (l').	87
Aurons-nous la guerre?	775
Aux armes, citoyens!	980
Aux vieux grognards, le tailleur de pierres reconnaissant.	277
Avant la révolution, un enfant ne se serait jamais permis...	663
Avare.	841
Avec sa fraîche de blouse...	649
Aveugle (l'), tu vas demander...	694
Avis (l') du maître.	978
Bagarre (la).	802
Bandits (les).	497
Barricade (la).	736
Beau (le) bras! c'est comme l'antique!	283
Bienfaisance (la).	32
Bienvenue (la).	35
Billet (le) de logement. 307 et	813
Billoux dansant sur la corde.	426
Billoux dans une balance.	425
Billoux faisant la parade.	427
Bivouac de la Pipe-de-Tabac.	809
Bivouac d'infanterie.	617
Bivouac. — Le bivouac, sauf les rhumatismes,...	842
Bonaparte factionnaire.	266
Bon (le) mari! c'est un dindon qu'il apporte...	600
Bonne (la) chasse.	576
Bonne (la) maman.	488
Bonne (la) petite fille.	506
Bonnes (les) voisines.	578
Boule (la).	909

	Numéros du Catalogue.
Boule (la) de neige.	267
Bords (les) de l'Escaut.	904
Bourgeois, je connais tous vos bons sentimens!...	876
Braconnier (le).	72-123-525
Brandt, un Français est un Français!...	675
Brigadier (le) Petremann.	758
Bulletin (le) de Navarin.	701
Ça fait son sage...	638
Camarade (le) met de l'eau dans son vin...	585
Camarade, nous sommes deux paroissiens...	570
Campagnard (le) à cheval.	352
Campement (le).	812
Campement.— La soupe se fait.	872
Canonnier près d'une pièce en batterie.	23
Capitaine, j'ai des faiblesses !	311
Caporal (le) blessé, et son chien lui léchant sa blessure.	69
Caporal, hors la garde!...	777
Caporal Pitou, comptez sur moi...	603
Caporal trop aimable du centre...	696
Caporal, v'nez reconnaître !	761
Carabinier, ma défunte me revient.	621
Carte (la) des convalescents.	759
Ça va bien.	585
Ça vous porte des chapeaux...	561
Ces b.....-là croient qu'il n'y a plus qu'à nous avaler !	451
Ces infâmes brigands sont peut-être vertueux.	888
Ces petites gens du second, ça entre, ça sort...	635
C'est bien lui !	873
C'est eux qui m'a provoqué!...	831
C'est faux !	890
C'est juste, mon capitaine...	730
C'est lui !	458
C'est la fin du monde !	534
C'est mon père! c'est mon père!	103
C'est pas des jambes, ça... c'est des fumerons.	667
C'est toujours les mêmes qui tient l'assiette au beurre...	778
Cet homme a bien mauvais genre.	268
Ceux à qui on donne, faut pas les éveiller.	644
Ceux là... qui se bat pour la galette...	662
Chacun chez soi, chacun pour soi.	353
Chant des compagnons.	494
Chant funèbre (mort de Juhel).	500
Charbonnier (le).	783
Charbonniers (les) appellent ces jambes là des fumerons!	666
Charge de chevau-légers.	338
Charge de cuirassiers.	533
Charmante Gabrielle, je veux vous faire un sort!...	622
Chasse (la) demande à être bien gouvernée.	726
Chauffé, éclairé par son gouvernement...	834
Chut !	519
Cinq mai (1821). Mort de Napoléon.	358
Citoyen chef de brigade !	737
Classe moyenne. Classe forte...	968
Colonne d'infanterie en marche.	27 et 28
Combat à outrance!...	648
Combat de la rue Saint-Antoine (1830).	445
Combat d'infanterie.	544
Combat entre des Français et des Anglais.	41
Comme flûte, je suis avant Tulou...	343
Commencement de déclaration...	837
Comment faire ?	283
Comment ? vieux troubadour...	679
Confrères (les).	754
Conscrits !!! vous vous devez un coup de sabre...	572
Consigne (la).	29
Consignés (les) prenant les armes...	99
Convalescent (le). — Allons, père Guerard...	693

	Numéros du Catalogue.
Conversation (la).	34 et 699
Convoi d'artillerie.	814
Convoi de blessés.	901
Convoi (le).	902
Convoi. — Le plus beau temps de la vie...	896
Costumes du moyen âge.	346
Costumes militaires :	
Dix-sept pièces, imprimées chez Lasteyrie; de	110 à 126
Vingt-huit pièces à la plume, imprimées chez Delpech.	127 à 154
Deux pièces à la plume, imprimées chez Delpech.	155 et 156
Trente pièces (la Garde Impériale), imprimées chez Delpech.	157 à 186
Quinze costumes d'infanterie (armée 1809), chez Motte.	187 à 201
Deux costumes à la plume, imprimés chez Villain.	202 et 203
Deux costumes d'infanterie légère, chez Villain.	204 et 205
Trois costumes Garde nationale, chez Villain.	206 à 208.
Seize costumes pendant les dernières années de la monarchie.	209 à 217
Quatre-vingt-trois costumes. L'Empereur et la Garde Impériale.	218 à 264
Copie (la) est originale.	795
Courage, résignation.	68
Courage, mon p'tit Jean.	487
Cours de dessin.	473 à 475
Cré coquin, j' les haïti les maîtres !...	695
Cré coquin, quelle émeute!	871
Cré nom d'un petit bonhomme.	765
Croisés (les) en prière.	531
Croquemitaine. — Il dévore les enfants mâles des deux sexes.	843
Croquemitaine (madame).	511
Croquemitaine repoussé avec perte.	510
Croquis.	322 à 330-357-464-472-766 780-782
Croquis à la manière noire.	966 à 985
Croquis à l'estompe et au lavis.	986 à 999
Croquis et pochades à l'encre (1828).	707 à 725
C'te hardiesse ! Ah ! monsieur l' callognié...	740
Cuirassier français portant un drapeau.	76
Cuirassiers chargeant.	31
Cuisine (la) au bivouac.	79
Danse, petit Polichinelle.	486
Dans les cortéges, tous les ceux brodés....	685
Dans Vermandois-infanterie, on avait sa tente !	686
Débit d'albums, avec procédés nouveaux.	659
Décrotteur (le).	36
Défilé (le).	763
Délassement des consignés.	80
Déménagement...	845
Départ (le) pour la frontière.	493
De quoi !... travailler...	823
Déroute de Cosaques.	26
Déserteur (le).	654
Dessin (le).	728
Deux élèves de l'école Polytechnique.	350
Deux (les) coqs.	747
Deux (les) invalides mutilés.	47
Deux (les) tambours se disputant.	45
Deux (les) prisonniers russes.	54
Diable (le) emporte les albums !	590
Diable vous emporte...	703
Dieu ! mes ennemis politiques !...	879
Dieu vivant ! brûler Voltaire !..	665
Dînette (la).	512
Discours du légionnaire à ses enfants.	543
Dis donc, tambour-major des incurables !	317
Dissimulons !	286
Dites-donc, l'ancienne?...	881
Dix-huit cent dix.	463

	Numéros du Catalogue.
Dix-huit cent quatorze.	462
Dix-sept cent cinquante.	898
Donnez-moi z'en un, pourvu qu'il soit Français !	554
Doucement, la mère Michel.	101
Dragon d'élite en vedette.	774
Drapeau (le) défendu.	42
Duel (le). Qu'il est doux pour un témoin...	607
Eau (l') va z'a la rivière...	772
Ecole. — Commencement des misères...	846
École (l') chrétienne.	634
École (l') de village.	282
École du balayeur.	279
École Polytechnique (dessins pour l'). de 1000 à	1089
Écoute, Jean, il faut toujours préférer...	895
Écris à ma respectable mère...	536
Eh ! qu'es-ça me fait à moi !	502
Elle a le cœur français, l'ancienne !	304
Elle n'admet pas de remplaçant (la mort).	272
Embuscade (l'). 680-681-	682
Empereur (l') Napoléon m'a dit...	899
Encore bien qne je vous connais !	877
Encore un duel !...	878
Enfants (les) de la bonnetière.	470
Enfoncé, troupier, mais toujours Français !	564
Enseignement (l') mutuel.	522
Entrée, ou milord Gorju.	96
Entrez, entrez chez Gihaut.	289
En v'la un que j'ai repêché...	461
Épicière (l') a encore les yeux rouges...	629
Épicure, Anacréon...	592
Ex-cuirassier au quatrième...	734
Essai à la manière noire.	340
Est-ce un dindon ?	306
Estimé de ses chefs, adoré de ses camarades.	551
Études de chêne, de platane et de pins d'Italie. 439 à	441
Extrêmes (les) se touchent.	833
Faites leur chanter la Colonne !	972
Fantassin, je n'aime pas la musique...	562
Farceurs (les) de ma compagnie...	669
Faudrait un crâne maître d'armes...	836
Faut du tempérament.	750
Faut encore avaler celui-là !	660
Faut soigner les anciens.	563
Femme (la) féroce.	612
Ferme (la) béarnaise.	609
Fidèle y court...	501
Foi de cuirassier, je te serai sincère !	482
Force (la) armée.	903
Forme (la) avant la couleur. 527 et	528
Fort Saint-Laurent enlevé.	813
Fortune, voilà de tes coups !	784
Fourberie et lâcheté...	976
Français (les) après la victoire.	43
Français (les) ne supportent pas l'humiliation...	756
France. — Là finit leur misère.	847
Franc (le) gamin.	655
Frédéric le Grand.	897
Frère, faites donc finir l'école mutuelle...	657
Frère, y s'a moqué des censeurs...	677
Froid (la) pique. 529 et	530
Fusilier (le) Pacot.	460
Gamelle (la) compromise.	78
Gamin (le) éminemment et profondément libéral.	332
Gaspard l'avisé.	65
Gente vivandière, épanche à plein verre !	480
Gras nous vivrons...	985
Grenadier assis avec un enfant.	71
Grenadier de la garde nationale.	450
Grenadier (le) des légions polonaises.	465
Grenadier de Waterloo. 38 et	39
Grenadier (le) manchot.	51
Grenadiers (les deux) de Waterloo.	40
Griffonnements. 361 à	436
Grognard (le) est un vieux brave...	848

	Numéros du Catalogue.
Grottes (les) d'Osselles.	442
Guerrillas (le) Navarrais.	549 et 905
Gueux (les).	73
Guide (le) est à gauche.	528
Hercule filant auprès d'Omphale.	601
Héritiers (les).	755
Héros (le) de la Manche.	907
Homme du désert!...	973
Hommes (les) font les décorations...	580
Hommes, qui rêvez la paix du cœur...	873
Honneur au courage malheureux!	312
Hospitalité (l').	33 et 748
Hospitalité. — Quoiqu'il ne soit pas montagnard Écossais...	849
Hôtellerie (l').	457
Hussards (deux) au galop, le sabre à la main.	20
Hussard (un) au galop, le sabre à la main.	19
Hutinet. — Quand il a fait les montagnes...	770
Il est humain, il est Français!...	697
Il est par trop farceur le sergent.	625
Il est vraiment Français!	565
Il fait l'admiration de la grande Cathelaine...	579
Il faut en rire.	63
Il méconnaît un ancien camarade!	536
Il m'en reste encore un pour la patrie!	276
Ils s'en vont!	62
Ils sont les enfants de la France!	305
Il veut s'engager grenadier à pied.	527
Il y a peut-être un ancien artiste parmi eux...	608
Il y aura de la baisse, Bijot, mon ami...	749
Impiété.	273
Indigence. — Le petit riche donne au vieillard...	850
Infanterie légère montant à l'assaut.	66
Instruction (l') militaire.	83
Insubordination.	303
Intérieur d'une baraque de charbonniers.	443 et 444
Intrépide (l') Lefebvre.	102
Invalide, la pipe à la bouche.	46
Invalides (les) à la pêche.	30
Invalides (les) en goguette.	50
J'ai été riche, j'ai eu des chevaux!...	582
J'aime la couleur!	284
J'aime les enfants,... moi!	752
J'ai perdu ma barbe!...	587
J'ai vu le Nil et la Bérésina!	538
Janvier (1er).	852
J'attends de l'activité.	94
J'aurais pu fricoter dans la partie religieuse...	838
Je boude avec les blancs.	64
Je crains la salle de police...	981
Je crois que je me sens de la religion!	894
Je demande la suppression des porteurs d'eau.	553
Je grogne, c'est mon idée...	595
Je l'ai gagnée à Friedland!	98
Je m'appelle César.	547
Je m' bats pas...	745
Je mé pas assez méfié de la payse.	552
Je ne peux pas m'habiller...	353
J'en mangerais dix comme toi!	537
Je puis mourir maintenant!...	465
Je suis innocent, dit le conscrit...	291
Je suis Français, tu es Français, il est Français!...	567
Je suis militaire, y m' faut un baiser.	480
Je suis prêt.	731
Jeune, j'avais des dents...	301 et 302
Jeune femme assise dans un jardin.	331
Jeunes (les) amateurs.	503
Jeune soldat se découvrant...	88
Je voudrais avoir mon portrait...	550
Je voudrais tant seulement être le Polichinelle!	591
Je vous ferai un procès-verbal.	641
Je vous présente Madame mon épouse.	575

	Numéros du Catalogue.
J'obtiens de l'activité.	275
Joueur (le) de marionnettes.	48
J' ris ti d' voir tous ces fricoteurs là !...	969
J' suis pris d' là, je suis poitrinaire...	692
J' suis tambour vieille garde...	614
J' te donne de quoi qu' j'ai...	613
J' te parie quatre sous tout de suite...	337
Kraff et Braunn...	548
Kalmouck. — On vous a vu, on ne vous reverra plus.	853
Kraoutzer, quel est donc de ceci, mon brave?...	883
Laboureur (le) nourrit le soldat...	298
Lafont, rôle de Jean.	432 à 434
Laissez m'en donc un, mon ancien.	522
Lancier français repoussant une mauvaise charge.	684
Lanciers au bivouac.	22
Lanciers en campagne.	471
Lapin (le) est timide et nourrissant...	741
Leçon de peinture...	854
Leçon (la) du grand-papa...	906
Lendemain (le) du mardi gras.	546
Le plus délicieux et le plus ailé des bizets.	354
Le voilà !.	880
Lieutenant, je cherche du fourrage...	318
Madame Tartare.	688
Ma femme est morte!	559
Magister (le) de notre village.	351
Maison (la) du garde-chasse.	640
Mais pour sage, on me renomme.	481
Maître (le) de ceux qui n'en veulent pas...	355 et 356
Major, c'est la goutte...	687
Maladroit!	893
Manie (la) des armes.	292
Maraudeurs (les) de cavalerie.	49
Maraudeurs (les) d'infanterie.	86
Marchand (le) de dessins lithographiques.	85
Marche de cavalerie légère.	801
Marche de hussards.	768
Marche de lanciers sur un champ de bataille.	342
Marche de troupes.	769
Marche de troupes dans le pays basque.	670
Marche de troupes dans les Pyrénées.	639
Mari honnête.	577
Marseillaise (la).	979
Matin (le).	805
Méchant môme, t'es t'un intrigant...	793
Mademoiselle Félicité...	611
Mendiants.	70
Menuet (le).	77
Mère (la) grand',	495
Mes chers enfants, je vous porte tous dans mon cœur.	288
Mettez-vous les petits voleurs en prison chez vous?	652
Misanthrope (le).	788
Misères de la guerre (1812).	855
Mohamed-Assan-Caalabafkaa..	604
Moi, Jacques-Vincent Ier...	347
Moi, je l' respecte le culte...	779
Mon cher, j' vais faire comme toi...	705
Mon mari les aime singulièrement les lanciers.	671
Monsieur le commissaire, c'est pas moi...	599
Monsieur, nous avons un grandissime mal de tête...	651
Monsieur Pigeon en grande tenue.	53
Monsieur Pigeon solliciteur.	626
Morale (la).	735
Mort (la) du cuirassier.	44
Moulin (le) de Jemmapes.	768
N'abandonnez pas cette pauvre veuve!	270
Napoléon.	764-824-836
Napoléon disait: un instant, les voisins...	796
N'apporte qu'une bouteille d'eau-de-vie...	540
Naufrage (le) de la Méduse.	438
Navarois (le).	632
Ne bois pas un litre...	573

	Numéros du Catalogue.
Ne donnez pas à saint Pierre...	320
Nous n'avons ni poudre ni mitraille.	494
Nous sommes tous frères...	839
Nymphe (la) de la Tamise.	265
O amour !	790
Officier hollandais.	807
Oh ! les gueux !	545
O ma Denise...	732
On dit.	59 et 60
On ne dit rien.	61
On se masse, l'Ancien est là.	825
On va se former en bataille.	830
Où est le fléau de l'armée ?	785
Où il y a de la gêne...	588 et 589
Oui, que j' peux m'en vanter...	746
Ouragan...	857
Ouvrier (l') endormi.	100
Ouvriers (les) français.	581
Papa, nanan ! papa, caca !	296 et 297
Pa, pa, ta, plan, silence !	483
Papillon (le) léger...	623
Paroles (les) sont des femelles...	984
Pauvre honteux.	737
Pauvre (le) diable.	269
Pauvre (le) gât.	620
Pauvre peuple !	819
Paie, et tais-toi.	287
Paysage avec troupes.	768
Peintre (le) d'enseignes.	57
Pénibles (les) adieux.	92
Père (le) Broussaille...	744
Petit (le) caporal.	637
Petit (le) crapu est fièrement rageur...	535
Petit (le) malheureux.	524
Petit paysan en goguette.	75
Petit (le) philosophe.	791
Petit poste avancé.	799
Petit (le) vinaigrier.	477
Petite (la) armée française.	509
Petite (la) école du soldat.	508
Petits (les) garnements.	513
Peuple (le) à la caserne des gendarmes.	448
Piast (840).	443
Pièce (la) de canon enlevée.	52
Pièces faites avec le concours d'autres artistes.	434 à 443
Pièces dans un but spécial.	446 à 472
Piété.	274
Piété filiale. — Vous avez soin de votre mère ?...	858
Pingard et Buchette.	338
Plus de férules....	642
Politesse (la) est fille de l'honneur..	566
Pont (le) d'Arcole (1830).	446
Poste avancé.	24 et 25
Poste dans la citadelle d'Anvers.	808
Poste hollandais.	804
Pour la tenue et l'amabilité...	571
Pour mettre le beurre dans les haricots...	602
Pousse, pousse, Cadet !	618
Premier (le) coup de feu.	299
Prendre le temps comme il vient...	516
Prise du Palais-Royal (1830).	447
Prisonniers autrichiens.	55
Promenade à Belleville...	293
Promotion (la).	727
Public (le) a obtenu justice...	683
Quand il n'y en aura plus...	515
Quand j'aurai fait mes vuit ans !...	985
Quand on a passé la nuit...	817
Quand on ne sait pas son chemin...	789
Quand tu fais des poires...	344
Quand vous voudrez faire l'école buissonnière...	889
Quartier (le) général.	91
Quatre (les) mendiants.	37
Que ce Paris est triste sans émeutes !	882
Que dit-on ?	58
Que faites-vous donc, l'abbé ?...	828
Quel est d' ce port d'armes... de fareur n° 1.	627
Quelles sont vos vues sur ma fille ?	437
Querelle.	859
Qui compte sans son hôte...	664
Qui fête et honore ses maîtres !...	891
Quilles (les).	271

	Numéros du Catalogue.
Quinze août (fête de Napoléon).	360
Quitte le galon de la servitude...	583
Qui vive? Patrouille grise.	739
Quoique fautive...	690
Qu'une garde (qui a un tour d' chez le coiffeur)...	868
Reconnaissance (la).	800
Regrets.	860
Réjouissances publiques.	105 et 293
Rentier (le) bien pensant...	586
Repose-toi, mais ne te rouille pas.	478
Retour (le) du conscrit.	485
Retour (le) du montagnard.	492
Rêver d'ours vous donne 14, 49, 67...	523
Révolution (la) fera le tour du monde.	776
Rindzinglin, Rindzinglin...	762
Romances (vignettes pour).	476 à 593
Route de Saint-Jean-Pied-de-Port.	706
Saint Georges poursuivant la femme innocente et persécutée...	93
Saint Jérôme.	320
Sans blague et sans tabac, pas de soldat.	870
Sa pauvre petite femme est bien à plaindre!	526
Sapeur, c'est fini, plus de carottes...	636
Satané (le) farceur.	760
Scène d'intérieur.	315
Second (le) coup de feu.	300
Sentinelle hollandaise.	803
Sentinelle! prenez garde à vous!	821
Sergent, conservons nos distances!	676
Sergent (le) Belle-pointe fait danser Catin.	885
Seriez-vous sensible?	532
Siége de Saint-Jean-d'Acre.	106 à 109
Siége et prise de Berg-op-Zoom...	67
Si j'avais signé les traités de 1815!..	977
Si j'étais votre caporal...	674
Si la justice était juste...	742
Si l' bourgeois n'y est pas, les presses y n' va pas.	610
Si le second rang est sage, il aura du nanan.	508
Si les chevaux s'entendaient...	970
Si tu veux pas être le cheval chacun mon tour...	647
Sire, c'est à Austerlick que j'ai été démoli.	321
Sœur Ursule...	787
Soldat (le) français.	74
Soldat (le) musicien.	84
Soldat (le) Niclou.	496
Soldat sous la République.	348
Soldat sous Louis XV.	349
Soleil (le) luit pour tout le monde.	290
Son cousin l'embrasse joliment...	659
Son navire est parti.	489 et 490
Sortie, ou milord la Gobe.	97
Soupe (la).	827
Soutiens-moi, Chatillon!...	557
Souvenirs de l'armée du nord.	779 à 819
Souvenirs.	861
Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.	104
Surprise (la).	615
Tailleur (le) de pierres.	335 et 336
Tambour (le) major.	479
T'a beau regimber, la réforme t'atteindra...	983
Temps (le) de manger la soupe.	773
Tête d'homme effrayé.	314
Tirailleurs.—Un tirailleur doit ménager son feu...	862
Tireurs de la compagnie infernale.	810
Toi!... Oui,... moi!	95
Toi, t'es riche, mais t'es bête...	661
Tonnerre de Dieu! en v'là de c'te noble misère...	792
Tout ça ne vaut pas mon doux Falaise!...	751
Traînard (le).	875
Travailleurs (les) vont à la tranchée.	806

Numéros du Catalogue.

Tremblez, ennemis de la France ! 980
Triomphe (le) de la Religion. 273-274
Trois (les) conspirateurs... 633
Tu as le droit de faire ta corvée ! 794
Tu as le respiration trop long. 541
Tu es Français, ou tu n'est pas Français... 631
Tu vois Austerlitz !... 673
Un ancien des anciens. 781
Une histoire de tranchée. 826
Une lecture de Mathieu Lænsberg. 811
Un homme qui boit seul... 539
Uniforme. — Il aime l'uniforme... le Français ! 863
Un infâme. — La honte passe, le profit reste. 971
Un jour de bonheur. 597
Un jour de fête en Espagne. 492
Un Mécène (1840)... 974
Un morceau de pain sur la terre... 822
Un sergent de voltigeurs disait... 818
Un système... 887
Un système parlementaire... 984
Un vieux soldat. 503
Vaguemestre Soiffmann. 832
Vainqueurs et vaincus, tout est fricot pour le diable. 514
Veuve La France. 270
Vert (le) de gris. 428

VIE CIVILE, POLITIQUE ET MILITAIRE DU CAPORAL VALENTIN. de 913 à 965
— Oh ! oh ! le drôle de petit lapin, s'écria le père Fraumont. 914
— Ah ! ah ! voici qui explique l'affaire... 915
— Pater noster... 916
— Valentin fait l'aumône. 917
— Valentin présenté au curé. 918
— Il perd son respectable bienfaiteur. 919
— Il est valet de pied de la baronne de la Bretonnière... 920
— Je deviens sèche comme une hareng, se disait Valentin. 921
— Valentin chez le bon riche. 922
— Vous lui avez marché sur la patte ! 923
— Valentin préfère la survivance du caniche d'un aveugle. 924
— Valentin est devenu industriel, pittoresque et dramatique. 925
— O adversité ! 926
— Vénérable Sœur,... quel est de ce jeune homme ? 927
— Papa, maman,... papa, maman... 928
— Azor !... oh ! c'est bien mon vieux père ! 929
— Tu seras mon légataire universel ! 930
— Le père Fraumont s'était attendri... 931
— Il résiste à la carotte péruvienne. 932
— Sapeur, parez tierce, et payez carte. 933
— Le sapeur a payé, mais il n'a pas paré. 934
— Il était à la Bérézina ! 935
— Il a voté !... et le peuple fit prompte justice. 936
— Volons à la frontière ! 937
— Valentin rejoint le 25e de de ligne à Cambrai. 938
— Valentin vient d'être fait caporal. 939
— On arrose les galons... 940
— Départ de Valentin pour le siége d'Anvers. 941
— Le billet de logement. 942
— Ah ! mon Dieu ! 943
— C'est son père ! 944
— Allons, au revoir ! adieu ! 945
— Valentin veut se suicider l'arme au bras. 946
— Morale du sergent Maneille. 947
— Valentin au camp de Wilhrich. 948
— Valentin se couvre de gloire. 949 et 950

	Numéros du Catalogue.
— Valentin ramène ses prisonniers.	951
— Valentin à l'hôpital Saint-Laurent.	952
— Le vieux père Fraumont reçoit une lettre de Valentin.	953
— Lettre de Valentin (sans numéro).	
— Valentin décoré par le maréchal Gérard.	954
— Valentin hérite de son père.	955
— Valentin revoit son père adoptif.	956
— Valentin bon paroissien.	957
— Valentin dans l'opulence se souvient de ceux qui l'ont connu dans la misère.	958
— Valentin à la réunion électorale.	959
— Valentin se bat en duel.	960
— Valentin misanthrope et repentant.	961
— La demande en mariage.	962
— Le mariage.	963
— Valentin père et maire de sa commune.	964
— Valentin devenu puissant.	
Vie (la) est une garde...	757
Vieillard méditant devant une tête de mort.	294
Vieillard montrant le portrait de Cambronne à des enfants.	81
Vieille (la) école flamande.	910
Vieux (le) bailli les écoutait	495
Vieux (le) ménétrier.	484
Vieux (le) pâtre.	908
Vieux pâtre près du tombeau de sa fille.	343
Vieux (les) farceurs.	912
Vieux (les) Français auront bien du mal...	675
Vieux (les) souvenirs.	481
Vin (le) de la comète.	56
Vivandière (la).	864
Vive la joie !	911
Vive les pommes de terre!	568
Voilà d'la crâne politique !...	869
Voilà encore un duel, faut plumer les canards.	606
Voilà encore un duel, plume, Jean, plume!	605
Voilà, j'vous introge... taisez-vous...	829
Voilà mon fourrier (M. Binet, le chandelier du coin)...	678
Voilà peut-être comme nous serons dimanche...	786
Voilà pourtant comme je serai dimanche.	280
Vois-tu, Méret, voici l'histoire...	798
Voltaire, troupier fini...	596
Voltigeurs en tirailleurs...	21
Votre fils ira loin !	593
Votre gaz, c'est l'anarchie...	313
Vous croisez la baïonnette...	278
Vous êtes deux braves...	517
Vous ferez le carnage des Turcs...	645 et 646
Vous feriez un joli tambour-major...	797
Vous n'auriez pas vu mon pauvre chat!	694
Vrai (le) moutard de Paris.	499
X représente l'inconnu.	865
Y en a toujours eu, il y en aura toujours, des cruches !	569
Y dit que vous avez une jambe de bois de naissance.	656
Y n'veut pas me mener chez Desnoyers.	558
Yvetot (le roi d').	866
Zouaves (armée d'Afrique, 1834).	867

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE

PAR ORDRE MÉTHODIQUE.

Nous avons supposé qu'à la suite de la Table générale, on verrait avec plaisir un choix de quelques pièces de l'œuvre classées par ordre méthodique.

Nous les indiquons sous divers titres.

1° *Pièces gaies, plaisantes.*

	Numéros du Catalogue.
Alli ! alla ! alala la tête !	624
Amputé (l') farceur. — Perdre une quille... c'est rien... mais la boule... c'est tout...	574
Avant la Révolution, un enfant ne se serait jamais permis d'appeler son maître singulier masculin !	663
Billoux dans une balance.	423
Ça fait son sage, ça fait comme si qu'ça étudie; ça espionne tout ce qu'on dit pour aller caponner.	638
Caporal Pitou, comptez sur moi si l'on se met en patrouille.	603
Caporal !... v'nez reconnaître.	761
Cet homme a bien mauvais genre.	268
Chauffé, éclairé par son gouvernement, c'est une grande douceur.	834
Comme flûte, je suis avant Tulou par rang d'ancienneté.	345
Cré coquin, j'les haïti les maîtres; si j'étais gouvernement, je voudrais que tout le monde y sache bien écrire, parce qu'il n'y en aurait pas.	695
Croisés (les) en prière.	531
Croquemitaine. — Il dévore les petits enfants mâles des deux sexes.	843
Croquemitaine (Mme).	511
Croquemitaine repoussé avec perte.	510
C'l'hardieèse. — Ah ! monsieur l'callognié, donnez-moi-z'en un petit peu... d'la poudre, pour fiche un pétard au chat du maître d'école.	740
Départ de Valentin pour le siége d'Anvers.	941
Diable vous emporte ! vous tirez dans les échalas et vous ne me voyez pas.	703
Dis donc, tambour-major des incurables, tu devrais bien acheter les serpents de la paroisse, ça te ferait encore une jolie paire de bottes.	317
Ecole (l') de village.	282
Ecole (l') du balayeur.	279

Numéros du Catalogue.

Epicière (l') a encore les yeux rouges. Ah! les gueux de maris, l'coq civil est trop doux pour les hommes qui bat les femmes! 629
Ecris à ma respectable mère que je suis malade à l'hôpital... qu'elle m'envoie de l'argent... vivement. 556
Faudrait un crâne maître d'armes pour crever un œil à mon bouillon. 836
Frère, faites donc finir l'école mutuelle, y nous fichent des grandissimes coups de pied et nous appellent cornichons. 657
Hercule filant près d'Omphale. 601
Hutinet. — Quand il a fait les montagnes, le Père éternel, bien sûr que s'il avait pris le sac sur le dos, y n'zaurait pas fait si hautes. 770
Il est par trop farceur, le sergent!... caporal, je vous demanderai une prise. 625
Il résiste à la carotte péruvienne. 932
Il y aura de la baisse; Bijotot, mon ami, écoulez vos huiles et méfiez-vous de la canelle. 749
Il y a peut-être un ancien artiste parmi eux; il leur a peut-être fait des charges. 608
Instruction militaire. 83
Invalides (les) en goguette. 50
Je suis le marquis de Las Blagueras, etc. 953
Je m'appelle César. 547
J'ris-ti d'voir tous ces fricoteurs-là faire les Latremouille et les Montmorency, avec leurs figures barbouillées de raisinet! 969
J'suis tambour vieille garde, j'me rends pas. 614
Lettre de Valentin. 953
Lieutenant, je cherche du fourrage pour mon cheval. 318
Manie (la) des armes. 292
Menuet (le). 77
Moi, je suis un vieux matérialisme, etc. 948
Monsieur, nous avons un grandissime mal de tête, voulez-vous nous permettre de nous en aller. 651
O ma Denise! que ne peux-tu voir un époux abreuvé de douleur, et priant pour le repos de ta cendre. 732
Pater noster quilles enneceli, sangtificetur, etc. 916
Père (le) Broussaille. — On me demande du lapin!... on veut que j'tue du lapin... avec un habit bleu de ciel et un collet rouge; les guerdins me voyent d'un bout à l'autre du bois; ils disent: tiens! voilà le père Broussaille avec son collet rouge!... 744
Pour mettre le beurre dans les haricots: un temps, deux mouvements. 602
Pousse! pousse! Cadet! 618
Quand on a passé la nuit avec ces paroissiens-là, on peut coucher avec le premier venu, 817
Qui fête et honore ses maîtres, arrive aux talents! aux honneurs! aux grandeurs! à la considération!!... à la décoration!!... à tout. 891
Rentier (le) tranquille et bien pensant à 5 % peut devenir un diable à 4. 536
Si la justice était juste, on pendrait tous ces guerdins d'hommes qui n'est bon qu'à tromper les pauvres femmes qu'est trop bonnes! 742
Soldat (le) musicien. 84
Tonnerre de Dieu! en voilà de c'te noble misère, et pas cher. 792

Numéros du Catalogue.

Un système. — Le vieux soldat veut que ses élèves mangent toute la journee, afin qu'ils ne sucent pas de mauvais principes. 887
Vous croisez la baïonnette sur les vieux amis ! vous n'êtes donc pas Français ! 278
Y dit que vous avez une jambe de bois de naissance. 656

3° *Pièces naïves, gracieuses, touchantes.*

Adieu, fils !... je t'ai revu, je suis satisfait. 281
Aumône (l'). 87
Bonne (la) petite fille. 506
Ceux à qui on donne, faut pas les éveiller. 644
Demande (la) en mariage. 962
Doucement, la mère Michel. 161
Extrêmes (les) se touchent. 833
France. Là finit leur misère. 847
Il est humain, il est Français !... le petit trompette. 697
Indigence. — Le petit riche donne au vieillard les deux sous de son déjeûner ; le petit prolétaire dit : J'ai rien, l'intention suffit. Dieu les récompensera. 850
Je crois que je me sens de la religion. 894
Je suis prêt ! 731
J'te donne de quoi qu'j'ai; quand t'aura qu'eque chose, tu me donneras de quoi que t'aura. 613
Hospitalité (l'). 748
Misères de la guerre (1812). 855
N'abandonnez pas cette pauvre veuve. 270
Mort (la) du cuirassier. 44
O adversité ! c'est au moment que tu parais nous accabler que tu te plais à nous lancer sur la route du bonheur. 926
Oh ! les gueux ! 545
Pauvre (le) diable. 269
Petit (le) malheureux. 524
Petit (le) philosophe. 791
Petite (la) armée francaise. 509
Petite (la) école du soldat. 513
Piété filiale. — Vous avez soin de votre mère, vous prospérerez. 858
Premier (le) janvier. 852
Si le second rang est sage, il aura du nanan. 508
Tout ça ne vaut pas mon doux Falaise. 751
Valentin bon paroissien. 957
Valentin chez le bon riche. 922
Valentin dans l'opulence. 958
Valentin se dit : 931
Vie (la) est une garde qu'il faut monter proprement et descendre sans tache. 757
Vieux pâtre au tombeau de sa fille. 343
Vivandière (la). — La vivandière française a le cœur bon. 864

3° *Pièces morales, philosophiques, politiques.*

	Numéros du Catalogue.
A bien dire, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est le chien.	892
Amour (l') du peuple, c'est le fort le plus fort de tous les forts.	975
Aristocratie pour aristocratie, je préfère celle des titres; elle est polie et généreuse. L'aristocratie d'argent est avare et infiniment peu polie.	982
Avec sa fraîche de blouse, y n'sait jamais ses leçons; il a toujours des billets de contentement; il est riche! v'là la malice.	649
Avis (l') du maître.	978
Baronne (la) de la Bretonnière.	920
Ça vous porte des chapeaux et ça n'a peut-être pas de chemises.	561
Ces infâmes brigands sont peut-être vertueux.	888
C'est eux qui m'a provoqué; y m'ont dit: Rabotte donc les aristocrates; alors, moi, j'ai colotté les fils du propriétaire, mais c'est eux qu'a reliché les tartines... moi, j'mas brossé le ventre.	831
C'est toujours les mêmes qui tient l'assiette au beurre... ça fait que la révolution ne s'a pas encore introduit dans les z'haricots.	778
Ceux-là qui se bat... pour la galette, c'est pas celui-là qui la mange; il attrape des bons coups, et pis c'est bon!	662
Chauffé, éclairé par son gouvernement, c'est une grande douceur.	834
Chacun pour soi, chacun chez soi! On ne dit plus: est-il honnête homme, a-t-il du mérite? on dit: fait-il son affaire, a-t-il de l'argent?	353
Classe moyenne, fil et coton; classe forte, fer et acier.	968
Dans les cortéges, tous les ceux brodés qu'est en or vaut plus que celui qui ne sont qu'en argent, toujours!	685
De quoi, travailler? bon pour des feignants. Vive l'émeute! vive le vin, vive l'amour... vivent les institutions qui assureront mon avenir.	823
Dieu! mes ennemis politiques! en avant les guibolles!!!	879
Écoute, Jean, il faut toujours préférer le pain noir de la nation au gâteau de l'étranger... toujours!	895
Elle n'admet pas de remplaçant (la Mort).	272
Fortune, voilà de tes coups!	784
Héritiers (les). — Pensez-vous que notre respectable et digne oncle aille encore jusqu'à demain?	755
Homme du désert! quoi, tu repousses la civilisation?	973
Honneur au courage malheureux.	312
Insubordination (l'). — Si les mieux habillés veut toujours être les générals, j'leurs y fiche des calottes.	303
J'ai été riche!... j'ai eu des chevaux!... j'ai marché sur les malheureux!... et me voilà... philosophe.	582
J'ai vu le Nil et la Bérésina!	538
Je crains la salle de police et parle sous la figure de l'emblême.	981
Je deviens sèche comme une hareng.	921
Je m'bats pas. Le plus souvent que j'vas m'faire calotter, déchirer mes	

Numeros du Catalogue.

z'hardes, et tout pour des cadets qui mangera la galette et les noix verts et qu'moi j'aurai les coquilles. 745
Jeune, j'avais des dents et pas de pain ; vieux, j'ai du pain et pas de dents ! 301
J'ris-ti d'voir tous ces fricoteurs-là faire les Latremouille et les Montmorency avec leurs figures barbouillées de raisinet. 969
J'te parie quatre sous tout de suite ! qu'c'est moi et p'tit Pannotet qu'a proclamé la République et demandé la tête des tyrans; même que j'ai acheté deux sous de pommes de terre frites, à preuve ! 337
Laboureur (le) nourrit le soldat; le soldat défend le laboureur. 298
Leçon de peinture. 854
Lendemain (le) du mardi gras. 546
Maladroit ! 893
Mari honnête ! 577
Monsieur Pigeon solliciteur. 626
Morale du sergent Maneille. 947
Morale (la). 735
Napoléon disait. 796
Ne bois pas un litre si tu n'as que monnaie de chopine. 573
Nous sommes tous frères ; il se faut donc aider sur cette terre de misère. 839
O homme vain, mais non superbe ! tu fais ton Ajax, tu menaces le ciel !... mais la Divinité souffle, et tu roules comme le grain de sable du désert. 857
On arrose les galons sous prétexte que la côtelette demande à boire. 940
Pauvre honteux. — J'ai besoin de dix francs ! 738
Pauvre peuple ! 819
Pingard et Buchette faisant la partie d'aller demander du pain ou la mort. 338
Prendre le temps comme il vient, et la soupe comme elle est. 516
Quand j'aurai fait mes vuit ans ! 985
Que ce Paris est triste sans émeutes. 882
Querelle. — Il en avint que celui qui avait raison fut blessé. La morale y perdit un peu, le cabaret y gagna beaucoup. 859
Qui compte sans son hôte... peut se tromper. 664
Quitte le galon de la servitude et reprends la pioche de l'indépendance. 583
Regrets. — La bon Chauvin regrette la soupe au lard paternelle ; il se dit : A quand donc que je serai délibéré de mon congé. 860
Souvenirs. — Fatigué du lard paternel, il se souvient du 61me : C'était mon bon temps, se dit-il, je n'avais que mes corvées, les inspections, les revues, les gardes et les exercices à penser... j'étais libre et heureux ! 861
Si j'avais signé les traités de 1815 !... je me couperais le poing. 977
Si les chevaux s'entendaient, quelle révolution !... 970
Si tu veux pas être le cheval chacun mon tour, faut pas qu't'en jousse. 647
T'as beau regimber, la réforme t'atteindra ; et de la réforme à l'abattoir, il n'y a pas loin. 983
Toi t'es riche, mais t'es bête ; toi pas riche, mais fièrement malin ; ça fait chacun mon compte. 661

	Numéros du Catalogue.
Tu as le droit de faire ta corvée...	794
Une lecture de Mathieu Lænsberg.	811
Un Mécène. 1840.	974
Un système parlementaire.	984
Vainqueurs et vaincus, tout est fricot pour le diable.	514
Valentin à la réunion électorale.	959
Valentin père et maire de sa commune.	964
Vie (la) est une garde qu'il faut monter proprement et descendre sans tache.	757
Voilà mon fourrier (le chandelier du coin) qui complimente le sergent-major.	678
Vois-tu, Méret, voici l'histoire...	798
Volons à la frontière.	937
Votre fils ira loin !	593
Vous lui avez marché sur la patte.	923
Vous avez fait une révolution pour les frais du culte, alors que le bon Dieu vous bénisse.	818

4° Compositions remarquables.

A moi ! les anciens...	89
Appel du contingent communal.	90
Artillerie légère allant prendre position.	518
Au maréchal Brune.	82
Aumône (l').	87
Bienvenue (la).	35
Caporal (le) blessé, et son chien lui léchant sa blessure.	69
Colonne d'infanterie en marche.	28
Combat à outrance.	648
Combat entre des Français et des Anglais.	41
Consignés (les) prenant les armes pour la corvée du quartier.	99
Courage, résignation.	68
Cuirassier Français portant un drapeau.	76
Dix-huit cent quarante.	353
Drapeau (le) défendu.	42
Ecole (l') chrétienne.	634
Embuscade (l').	681
Français (les) après la victoire.	46
France ! Là finit leur misère !	847
Grenadier (le) de Waterloo.	38 et 39
Grenadiers (les deux) de Waterloo.	40
Guerrillas Navarrais.	549
Homme du désert ! quoi, tu repousses la civilisation ?	973
Invalides (les) en goguette.	50
Ils sont les enfants de la France.	305
Insubordination (l').	303
J'ai vu le Nil et la Bérésina.	585

	Numéros du Catalogue.
Je suis innocent, dit le conscrit.	291
Laboureur (le) nourrit le soldat.	298
Maison (la) du garde-chasse.	649
Marseillaise (la).	979
Menuet (le).	77
Mort (la) du cuirassier.	44
Navarrais (le).	632
Oh ! les gueux !	545
On se masse.	825
Ouragan (l').	857
Ouvrier (l') endormi.	100
Pénibles (les) adieux.	92
Petit (le) malheureux.	524
Pièce (la) de canon enlevé.	52
Premier (le) coup de feu.	299
Promotion (la).	727
Quartier (le) général.	91
Réjouissances publiques.	293
Roi (le) d'Ivetot.	866
Second (le) coup de feu.	300
Siége de Saint-Jean-d'Acre.	106
Siége et prise de Berg-op-Zoom.	67
Soldat (le) français.	74
Tireurs (les) de la compagnie infernale.	811
Un ancien des anciens.	781
Vieillard montrant le portrait de Cambronne à des enfants.	81
Vieille (la) armée française.	187 à 201
Voltigeur. Infanterie légère française.	205

5° *Indications de quelques textes déjà passés en proverbe.*

A bien dire, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien.	892
Ancien (l') est asphyxié.	672
Appétit (l') elle est bonne; c'est les jambes y va mal.	555
Ça vous porte des chapeaux, et ça n'a peut-être pas de chemises.	561
Ces infâmes brigands sont peut-être vertueux.	888
C'est toujours les mêmes qui tient l'assiette au beurre.	778
Ceux à qui on donne, faut pas les éveiller.	644
Ceux-là qui se bat pour la galette, c'est pas celui-là qui la mange.	662
Chacun chez soi, chacun pour soi.	353
Classe moyenne. Fil et coton.	968
Classe forte. Fer et acier.	968
Dieu ! mes ennemis politiques !... en avant les guibolles.	879
Elle n'admet pas de remplaçant (la Mort).	272
Faut soigner les anciens.	563
Fourberie et lâcheté sont deux herbes qui ne prendront jamais en France.	977

	Numéros du Catalogue.
Froid (la) pique.	529
Honneur au courage malheureux.	312
Il est riche... v'la la malice.	649
Il y en a toujours eu, il y en aura toujours, des cruches !	569
J'aime encore mieux être saoûl que bête, ça dure moins longtemps.	690
Je grogne, c'est mon idée ; ça n'empêche pas les sentiments.	595
Je mé pas assez méfié de la payse.	552
Jeune, j'avais des dents et pas de pain ; vieux, j'ai du pain et pas de dents.	361
La vie est une garde qu'il faut monter proprement et descendre sans tache.	757
La morale y perdit un peu, le cabaret y gagna beaucoup.	859
Les bons s'en vont !	919
Les hommes font les décorations ; les décorations ne font pas les hommes.	580
Les paroles sont des femelles ; les boulets c'est des mâles.	984
Ne bois pas un litre, si tu n'as que monnaie de chopine.	573
Ne donnez pas à saint Pierre ce qui appartient à César.	320
On peut mépriser l'espèce humaine, mais cracher sur les vendanges, jamais !	788
Où il y a d'la gêne ..	588
Paie et tais-toi.	287
Prends le temps comme il vient, et la soupe comme elle est.	516
Quand on ne sait pas son chemin, on ne se met point z'en route.	789
Qui compte sans son hôte, peut se tromper.	664
Sans blague et sans tabac, pas de soldat.	870
Si la justice était juste.	742
Toi t'es riche, mais t'es bête ; toi, pas riche, mais fièrement malin, ça fait chacun mon compte.	661
Tout ça ne vaut pas mon doux Falaise.	751
Tu as le droit de faire ta corvée !	794
Un homme qui boit seul, n'est pas digne de vivre.	539
Un infâme. — La honte passe, le profit reste.	971
Un malheureux trouve toujours un plus malheureux que lui.	917
Un morceau de pain sur la terre vaut mieux qu'une brioche dans le ciel.	822
Vainqueurs et vaincus, tout est fricot pour le diable.	514
Vieux (les) Français auront bien du mal, mais ils ne périront pas.	675
Vivent les institutions qui assureront mon avenir.	823
Vive les pommes de terre.	568
Voilà encore un duel... faut plumer les canards.	605
Voilà pourtant comme je serai dimanche.	280
Vous croisez la baïonnette sur les vieux amis ! vous n'êtes donc pas Français !	569

FIN DE LA TABLE MÉTHODIQUE.

Tours, imprimerie de J. Bouserez, rue de l'Intendance, 13

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21182 6638

Date Due

All library items are subject to recall at any time.

OCT 29 2008		
NOV 2 2008		
JAN 21 2013		
JUL 24		
JUL 24		

Brigham Young University

PEM